

Fatou Diome
Impossible de grandir
r o m a n

Flammarion

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Fatou Diome

Impossible de grandir

roman

Flammarion

Fatou Diome

Impossible de grandir

Flammarion

Collection : Littérature française

Maison d'édition : Flammarion

© Flammarion, 2013.

Dépôt légal : mars 2013

ISBN numérique : 978-2-0813-0072-9

ISBN du pdf web : 978-2-0813-0073-6

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0812-9029-7

Ouvrage composé et converti par [Nord Compo](#)

Présentation de l'éditeur :

Salie est invitée à dîner chez des amis. Une invitation apparemment anodine mais qui la plonge dans la plus grande angoisse. Pourquoi est-ce si « impossible » pour elle d'aller chez les autres, de répondre aux questions sur sa vie, sur ses parents ? Pour le savoir, Salie doit affronter ses souvenirs. Poussée par la Petite, son double enfant, elle entreprend un voyage intérieur, revisite son passé : la vie à Niodior, les grands-parents maternels, tuteurs tant aimés, mais aussi la difficulté d'être une enfant dite illégitime, le combat pour tenir debout face au jugement des autres et l'impossibilité de faire confiance aux adultes. À partir de souvenirs personnels, intimes, Fatou Diome nous raconte, tantôt avec rage, tantôt avec douceur et humour, l'histoire d'une enfant qui a grandi trop vite et peine à s'ajuster au monde des adultes. Mais n'est-ce pas en apprivoisant ses vieux démons qu'on s'en libère ? « Oser se retourner et faire face aux loups », c'est dompter l'enfance, enfin.

Portrait de Fatou Diome par Léa Crespi © Flammarion

Fatou Diome est l'auteur de neuf livres dont *Le Ventre de l'Atlantique* (Anne Carrière, 2003) et, aux Éditions Flammarion, *Kétala* (2006), *Inassouvies nos vies* (2008) et *Celles qui attendent* (2010).

Du même auteur

La Préférence nationale et autres nouvelles, Présence africaine, 2001.

Les Loups de l'Atlantique, nouvelle, dans le recueil collectif *Nouvelles Voix d'Afrique*, éd. Hœbecke, 2002.

Ports de folie, nouvelle, dans la revue *Brèves* n° 66, 2002.

Le Ventre de l'Atlantique, Anne Carrière, 2003 ; Le Livre de poche, 2005.

Kétala, Flammarion, 2006 ; J'ai lu, 2007.

Inassouvies, nos vies, Flammarion, 2008 ; J'ai lu, 2010.

Le Vieil Homme sur la barque, avec Titouan Lamazou, nouvelle, coll. Livres d'heures, Naïve, 2010.

Mauve, avec Titouan Lamazou, Flammarion, 2010.

Celles qui attendent, Flammarion, 2010 ; J'ai lu, 2012.

À mes grands-parents,
Aminata et Saliou SARR
Votre amour, mon asile, mon souffle légitimé
Votre présence chassait loups et ténèbres
Parce que muette, la gratitude vaut ingratitude
Chacun de mes jours vous rend hommage.

À Nkoto Bineta SARR, sœur, mère
Que ma voie te rende ta voix de femme !

Prologue

Je m'appelle Salie, les rétines brûlées à scruter la vie, je voudrais m'endormir, mais je ne peux m'empêcher d'écouter les anges de la mémoire qui chuchotent la nuit et me réclament leur vie d'antan.

Je m'appelle Salie, à défaut d'un sommeil régénérateur, je me voudrais sorcière, avec un chaudron assez grand et un feu assez vif pour mijoter les rêves trop durs à cuir. Des rêves aussi forts que des résolutions : apprendre à oublier, regarder devant soi, savourer chaque jour, etc. Que des mots ! Mais des mots au goût miel de forêt. On s'en délecterait bien, à condition d'avoir une légèreté d'abeille. Hélas, les sorcières s'envolent sur leurs balais et me laissent clouée au sol, cernée de mes vœux pieux. N'ayant pas la souveraine volonté des athées ni l'espérance absolue des convaincus, j'interroge mon reste de foi. Dans quelle direction se tourne-t-on lorsqu'on effectue une prière hésitante ? Je l'ignore. Qu'un ébéniste veuille bien m'installer au sommet d'une toupie ! Je sais, qu'après chaque tour, je ferai toujours face au vide. Et, parce que jeter des poignées de sable dans le grand canyon semble plus rassurant que l'observation passive du gouffre, je me dis qu'il n'est peut-être pas vain de prier encore. Sur ma toupie, qui tourne au milieu d'une existence où je navigue sans carte, j'écarquille les yeux. En silence, je prie, comme le chasseur élague sa piste sans être sûr de trouver du gibier au bout. Après chaque prière, une autre prière vient dire combien la précédente a été vaine. Avec une lucidité de parieur, je ramasse mes vœux, un par un, les formule, les reformule, les polis, telles des améthystes, et les dépose avec ferveur au pied de chaque aube. L'offrande faite, je n'en attends qu'une seule récompense : l'apaisement. C'est par là que vient le jour, c'est par là que s'élèvera la lumière mauve qui dissipera les ombres qui me hantent. Encore une prière ! Mais rien n'oblige le crépuscule à honorer les promesses de l'aube. Le soir venant, les ténèbres couvrent tout, sauf les reliefs de la mémoire. On voudrait s'en détourner, mener sa barque au loin, vers une crique tranquille, mais, parfois, les courants en décident autrement. On achoppe sur les souvenirs, comme la barque échoue sur un récif, par inadvertance.

On largue les amarres, on change de ville, parfois même de pays et d'amis. Déterminé, on voudrait poursuivre sa route, chargé seulement d'un esprit neuf, aussi léger qu'une page vierge. On voudrait avancer en paix, sans aucune entrave. Jadis, les lourdes chevillères d'argent pesaient, mais d'un tout autre poids : les princesses Guelwaar les portaient pour mieux tracer leur chemin vers un avenir prédéfini. Guelwaar de la diaspora, loin de l'âtre ancestral, j'arpente les temps modernes, privée des certitudes de mes aïeuls, les chevilles lestées d'un enchevêtrement de questions. Où vais-je ? Qu'ai-je laissé derrière moi ? Que sont devenus les miens ? Devenir quelqu'un de la diaspora, c'est porter en soi deux êtres qui ne cessent de s'interroger mutuellement. On se demande le sens de chaque jour, de chaque acte, de chaque pas, parce que les kilomètres qui mènent à soi sont plus longs que ceux qui conduisent d'un continent à l'autre. Se perdre ? On y pense, on voudrait s'en distraire, mais on y pense tout le temps, parce que c'est la pire des craintes. À quoi servirait une boussole, quand le hasard mène la danse et se moque de nos prétentions directionnelles ? Tout compte fait, la vie n'a que deux directions : devant et derrière. Alors, on avance, comme l'enfant suce son pouce, par réflexe. On ne peut qu'avancer. On ne se retourne pas quand l'horizon, amant enjôleur, vous invite sans arrêt. Plein d'allant, on s'élance, emporté par la curiosité et des désirs impérieux qui ignorent toute trêve. Rêveurs résolus, les voyageurs sont des poètes, car, si leur imagination ne cachait pas des merveilles derrière l'horizon, jamais ils n'auraient le courage de partir. Et la hardiesse jamais ne s'émousse, quand on a l'esprit fertile du poète. Dans une quasi-inconscience, on enchaîne les pas, comme on enchaîne les rêves. Le sprinteur n'ayant jamais le temps d'admirer sa propre foulée, ce sont toujours les autres qui l'évaluent, puis s'étonnent ou se désolent de la distance parcourue. Qu'importe la quête en ligne de mire, chacun avance au rythme de son souffle. L'itinéraire s'étire, s'allonge, bifurque au gré des circonstances. On s'y fait, du moins, se plaît-on à le croire, puisqu'il s'agit de tenir. Même quand les bourrasques du destin font vaciller, toujours tenir. Ainsi accroché au fil de la vie, comme gibbon à la branche, se doute-t-on qu'en s'éloignant on reste tout de même embarqué dans sa mémoire ?

On serait plus léger, plus libre, plus heureux peut-être, si l'esprit passait les étapes en se débarrassant, au fur et à mesure, de ses stigmates. Pour l'essentiel de notre existence, le corps souffre, guérit ; toujours rafistolé par ses immenses facultés régénératrices, il oublie ce qu'il perd au profit de ce qu'il gagne. Nos cellules meurent, se renouvellent et, même si l'âge nous amoché un peu, aucun de nous ne vieillit en regrettant ses dents de lait. Aussi voudrait-on pouvoir oublier certains souvenirs, comme on oublie ses quenottes. Malheureusement, tel n'est pas le cas. Il est des souvenirs que rien n'altère ; plus tenaces que des kystes, ils plantent leurs ventouses en nous et défient le temps. On se surprend parfois à murmurer : Telle chose, c'était il y a bien longtemps, mais c'est comme si c'était hier... Ce n'est pas qu'on se plaise à marcher à reculons. Non, on ne se détourne pas de bon cœur du cap de la liberté. C'est le passé, maudit sorcier, qui parfois vous jette un fil à la patte. À moins que ce ne soit un fil de coton, tissé par une mère possessive qui maille le monde afin de ne pas perdre la trace de ses enfants. Échappée, les valises posées à l'autre bout du

monde depuis tant d'années, je me croyais hors d'atteinte. Mais la brise nocturne venue de Sangomar traverse le feuillage des cocotiers de Niodior, souffle ses litanies dans les bois sacrés sérères et, quand le Sine-Saloum s'endort, j'entends la déesse Itoumbé appeler son enfant : Salie, c'est la pensée qui rentre, reviens ! Salie, Salie souviens-toi ! Et, soudain, je me souviens...

Depuis que cette voix me parvient, je réponds, chaque nuit, aux rendez-vous qui s'imposent à moi, comme l'averse au promeneur insouciant. Me reviennent, à l'improviste, des visages échappés d'un autre monde. Mes nuits pullulent de silhouettes qui remontent du fond des âges et me réclament de leur restituer les miettes que j'ai retenues de leur vie. Le sortilège commence toujours de la même manière. En songe ou éveillée, une silhouette se découpe devant moi et m'interroge : Salie, sais-tu encore qui je suis ? Et je réponds, invariablement : Oui, bien sûr, je me souviens ! Dès que je prononce cette phrase, une trouée s'opère dans l'espace-temps et des paysages se dessinent : Niodior, Dionewar, Mar, Fatick, Foundiougne, Mbassis, Passy, Kaolack, Sokone... Villes, villages ou modestes bourgades, le Sine-Saloum se décline, étale ses champs arachidiers, couve ses îles, ses quais de pêche, exhibe ses marais salants et se laisse ciseler par les entrelacs du fleuve Sénégal. Amoureuse de la mer, sans boudier les charmes bucoliques, cette terre alterne les saisons et les panoramas comme on varie les plaisirs. Saison sèche/saison des pluies, oui, je me souviens de ce diptyque que les écoliers déclinent autrement : année scolaire/vacances. L'enfance, c'était là-bas, dans le Sine-Saloum, à Niodior.

Les calendriers, agraire et administratif, se succédaient dans une routine ponctuée par quelques événements, qui pouvaient surprendre mais ne changeaient rien à la beauté des couchers de soleil. Le temps, crocodile, se coulait dans les bras de mer, se gavait de tout, emportant avec lui les joies, les peines, les feuilles mortes des palétuviers et les confidences de nos baignades d'enfance. Chaque jour se levait sur des réalités qui, aujourd'hui, me paraîtraient fictives, si quelques photos jaunies et d'inoubliables mélodies n'étaient là pour en témoigner encore. C'était là-bas, à cette époque-là, mais, parfois, j'ai l'impression que c'est ici et maintenant. J'ai fini par comprendre pourquoi.

L'amnésie volontaire est un moule de cire qui ne fait que mettre en évidence les aspérités de la mémoire qu'on s'évertue à dissimuler. Oui, j'étais là-bas, je sais maintenant que j'y serai toujours, tant que je me souviendrai. Aussi, quand les anges de la mémoire chuchotent la nuit et me réclament de les réincarner, j'accepte l'anamnèse, persuadée qu'en restituant la vie des autres, je retrouverai aussi une part de la mienne.

Avec les années, je me suis rendu compte que deux êtres se partagent ma propre vie : adulte, supposée vivre en adéquation avec ce que la société entend ainsi, je fais ce que je peux de mes journées, mais une gamine s'est attribué mes nuits pour sillonner ma mémoire et donner vie aux ombres. Être diurne, être nocturne, sous le même crâne, la cohabitation serait parfaite si la Petite ne prenait un malin plaisir à surgir, inopinément, pour faire des croche-pieds à l'adulte. Est-ce possible de grandir quand la plus banale des situations peut se muer en nid-de-poule et contrarier la marche ? Parfois, un événement anodin suffit pour que la Petite s'invite dans mon quotidien, avec son monde, et s'accapare mon esprit. Un visage, une rencontre, une discussion, une anecdote ou une scène fortuite et mes pensées descendent le temps en rappel. Alors que je me cramponne aux années 2000, mes émotions font souvent du saut à l'élastique, rebondissant sur les années soixante-dix ou quatre-vingts, elles me reviennent, tels des chiens fidèles. Il faut toujours que le passé vienne nous mordiller les mollets.

Une petite fille me poursuit, me harcèle, m'assiège ; après quelques décennies de lutte, je ne peux toujours rien contre ses assauts ; parfois, croyant agir à ma guise, je découvre avec stupeur que je ne fais que succomber à ses humeurs : grandir semble impossible !

I

Depuis quelques jours, j'ai l'impression de tituber avec une charge trop lourde sur les épaules. Beaucoup prendraient mon fardeau pour un fêtu de paille, mais à chacun de juger de la résistance de son échine.

Depuis quelques jours, je râle, rouspète, soupire ; une obligation sociale, des plus banales, blanchit mes nuits, creuse mes cernes et noircit mon humeur : une amie m'invite à dîner. Je lui ai pourtant dit que je n'aime pas aller chez les autres, au domicile des autres, mais elle a rétorqué d'un ton péremptoire :

— Justement, ce n'est pas *chez les autres*, c'est chez moi. Enfin, nous sommes amies ou pas ? Tu peux quand même venir dîner chez moi !

Ces phrases s'étaient abattues, grilles inflexibles de la geôle mentale qu'elle venait d'ériger autour de moi. Sachant toute contradiction neutralisée d'avance, je m'abstins d'argumenter, pendant que les points d'interrogation haussaient mes sourcils.

Pourquoi personne ne se sent jamais concerné quand je dis que *je n'aime pas aller chez les autres* ? D'ailleurs, rares sont ceux qui me demandent pourquoi. Lorsqu'on rechigne à boire une coupe, les gens, individuellement, restent toujours persuadés qu'on peut avaler le Gange pour leurs beaux yeux. Leur expliquer que leur requête soulève la même objection que ses similaires reviendrait à égratigner les susceptibilités. Ceux qui se proclament amis admettent difficilement qu'une fin de non-recevoir, que l'on adresse au commun des mortels, leur soit aussi destinée. Voilà comment Marie-Odile, qui m'invitait à dîner, me tenait prisonnière d'un projet qui n'enchantait qu'elle.

— Enfin, nous sommes amies ou pas ? avait-elle lancé, en levant les yeux au ciel.

Au judo mental, ce n'est pas un yuko qu'elle venait de me coller, mais un incontestable ippon. Sans mots, j'étais un sourire comme on s'affale sur un tatami. Cette question indignée, on se sent toujours obligé d'y répondre par un *bien sûr* contrit. Et même si je me la posais encore sincèrement, à l'évidence Marie-Odile, elle, y avait déjà répondu pour deux.

Nos chemins s'étaient croisés seulement quelques mois auparavant, un jour d'été, à la terrasse d'un café, où un ami commun assura les présentations avec beaucoup trop d'enthousiasme. Depuis, du lundi au vendredi, j'essaie de trouver l'excuse qui va me soustraire au dîner du samedi chez Marie-Odile. Fille des îles du Saloum, consciente des règles élémentaires de navigation, je sais qu'il faut se faufiler en douceur, suivre les méandres, négocier les bancs de sable, contourner les atolls, passer le bougonnement des estuaires, faire une révérence à l'Atlantique avant de voguer sur ses eaux profondes. Aussi, pour mener ma barque, j'apprécie les vertus de la lenteur. Attendre la marée peut aussi faire gagner du temps, disent les marins aguerris. Marie-Odile, elle, citadine rompue aux autoroutes, ne cessait d'appuyer sur l'accélérateur de notre relation. Je ramais, elle klaxonnait. Je m'embourbais, elle filait vers son objectif. On me disait d'un tempérament résolu, j'avais trouvé mon chef de régiment. Avec une femme de son caractère aux côtés de Napoléon en 1812, la Bérézina n'aurait jamais eu lieu. Elle aurait balayé l'armée de Tchitchagov du pont de Borisov d'un simple revers de la main. Rien ne pouvait dévier Marie-Odile de son cap. J'avais beau esquiver ses invitations, cela ne la décourageait pas. Une nasse longtemps posée, même à contre-courant, finit toujours par donner satisfaction au pêcheur. Marie-Odile avait donc fini par me prendre en défaut de prétexte et ma seule véritable excuse n'était pas audible pour elle, alors qu'elle avait inspiré toutes les fariboles qu'elle avait déjà dû gober.

— Tu sais, je n'aime vraiment pas aller chez les autres et c'est depuis toute petite, ça n'a rien à voir avec toi, lui avais-je avoué d'un ton conciliant.

— Justement, tu n'es plus petite, alors, agis en adulte !

Je reçus l'uppercut. Son rire n'atténuait rien, seul le boxeur Battling Siki cognait plus fort. Combien de dents me restait-il ? Assez pour afficher un sourire étourdi. Ayant repris mes esprits, je remarquai qu'elle non plus n'avait pas jugé nécessaire de me demander pour quelle raison je rejetais ce qui lui semblait tellement aller de soi. Elle s'était contentée de choisir des mots marteaux pour me dévisser la mâchoire : *agis en adulte* ! Mais qu'entendait-elle donc par là ? Agir en adulte, est-ce devenir assez hypocrite pour se plier à toute injonction, surseoir à toute volonté personnelle, pour assouvir les désirs des autres au détriment des siens ? Marie-Odile prenait les silences pour des redditions. Elle ignorait que la soumission ne fait pas partie de ce qu'on inculque aux enfants en terre niominka. Les Guelwaar têtent leur devise et ne l'oublient plus jamais : *On nous tue, on ne nous déshonore pas* ! Or, même infime, il y a du déshonneur à se laisser fourguer des coulevres dont la longueur dépend du caprice des autres. La courtoisie, soit, mais dans les limites idoines. Car si la courtoise offre un supplément d'âme, elle n'ajoute pas des muscles à notre cou, afin de nous aider à porter les sacs de sable que d'autres remplissent pour nous. *Sursum corda*, élevons notre cœur ! D'accord, et dans les deux acceptions du verbe. Mais Hercule ne posait-il pas, parfois, un genou à terre ? Les questions de cette nature, Marie-Odile s'en moquait, mon silence lui signifiait sa victoire.

Nous étions attablées à la terrasse d'un café de la Petite France, une pause salvatrice pour nos jambes, après une longue promenade dédiée aux splendeurs de Strasbourg. Deux diabolos menthe pour reprendre notre souffle. Deux expressos pour donner goût à la discussion, avec un peu de sucre pour atténuer l'amertume au fond de la gorge, sans oublier l'eau, rendue précieuse par les miniverres, tout juste de quoi rincer le sourire et lui garder son éclat. Combien de temps étions-nous restées là ? On s'enlise dans les cafés, comme la barque se prend dans une ria. Cette détente, cette façon de lambiner en ces lieux, nul n'oserait se permettre une telle insouciance dans le salon d'autrui. Les derniers rayons d'un timide soleil coupaient notre table en deux. Notre conversation se noyait maintenant dans la rivière de l'Ill, qui filait derrière l'épaule de mon vis-à-vis.

— Très jolis ces géraniums sur les balcons, me dit-elle.

— Ah oui ! Très jolis, en effet, répondis-je, avant de partir d'un fou rire qui intrigua d'abord avant d'être contagieux.

— Mais, enfin, Salie, qu'est-ce qui te fait tant rire ? me demanda Marie-Odile, lorsqu'elle parvint à articuler sa perplexité.

Mais je n'osais le lui dire. J'avais pensé : Alors là, si nous n'avons plus que les géraniums comme sujet de conversation, c'est que les carottes sont cuites. Surtout quand on sait que la dame est une Alsacienne pure rhénane, plus qu'habituee à la végétation en question. Il n'y a que l'ennui pour nous faire remarquer des choses aussi familières.

— Autre chose, mesdames ? nous claironna le serveur, après avoir déposé d'immenses verres de bière devant un couple de touristes qui trépignaient à la table voisine.

Au lieu de répondre à l'Allemand qui lui cherchait querelle pour avoir trop attendu sa Heineken, il avait gardé le nord, préférant venir nous pousser à la consommation. Nous nous consultâmes du regard et, comme il n'était pas aveugle, les mots déclinant sa proposition tombèrent sur ses talons pressés. Sourires entendus, chacune saisit son sac à main et, comme exécutant les gestes d'une chorégraphie, nous quittâmes nos chaises d'une manière parfaitement synchronisée. Une cloche invisible avait sonné la fin de notre escale. Il était temps pour chacune de retourner dans son monde. Encore quelques pas ensemble : rayer nos talons sur les pavés, traverser un ou deux ponts, emprunter des venelles, débouler sur la place de l'Homme-de-Fer, se soustraire très vite à la ronde des tramways, s'attarder place Kléber le temps d'applaudir un homme-orchestre – qui s'acharnait à trouver une harmonie au chaos du monde –, lâcher quelques pièces dans son chapeau pour saluer sa sincère foi d'artiste et s'en aller. Place Broglie, à une centaine de mètres de l'Opéra, Marie-Odile et moi échangeâmes des bises convenues.

— Au revoir et bonne soirée, dis-je, prête à foncer chez moi.

— Alors, à samedi !

— Euh...

Pendant que je faisais la carpe à marée basse, sans la quitter des yeux, elle crut utile de préciser :

— Oui, à samedi, tu sais, pour le dîner.

— Oui, bonne soirée !

Elle esquissa un sourire qui effaça le mien et bifurqua à droite. Je me dirigeai à gauche, en pensant : Je suis une carpe prise dans le filet d'un pêcheur niominka, plus rien ne me sauvera du foyer ardent. Qu'on m'écaille, qu'on me tranche, qu'on verse du citron et du piment sur ma chair vive et, surtout, qu'on m'embroche à la fourche du diable, puisque les braises m'attendent. Rien, plus rien ne me sauvera du gril.

C'était évident, il n'y avait pas que nos demeures qui étaient diamétralement opposées. Cette femme était aussi mondaine que j'étais casanière. Sa vie trouvait sa consistance dans une succession de dîners, dressés dans son emploi du temps, tels des piquets censés éviter que son monde ne s'effondre. Et ma vie à moi consistait à m'enfermer, le plus souvent possible, pour scruter, étudier, essayer de comprendre ces fissures, qui, avec le temps, étaient devenues des failles et menaçaient les murs de ma vie. Marie-Odile et moi n'avions qu'une chose en commun, chacune voulait garder debout la bâtisse de son existence, mais nos tactiques étaient totalement divergentes.

Dans une précédente vie, Marie-Odile était enseignante à l'école primaire. Après la gifle d'un parent d'élève, qui éventa sa vocation, elle s'était recyclée esthéticienne. De toute façon, elle en avait eu assez de s'occuper de la marmaille des autres, disait-elle à l'époque, et si c'était pour récolter, de surcroît, autant d'ingratitude, ah non, merci ! Mais le temps passant, elle avait eu, elle aussi, sa propre marmaille et découvert, en même temps que l'immensité de ses corvées, les avantages d'un emploi à temps partiel. Elle était ravie de pouvoir consacrer du temps à son foyer, soutenait-elle ; d'autant plus que son cher époux, qui n'avait toujours pas renoncé à ses prérogatives préhistoriques, se targuait de rapporter assez de bifteck pour les siens et considérait que c'est à la mère d'élever sa portée et non aux baby-sitters. Pour l'harmonie de son couple et le confort de sa villa, Marie-Odile avait donc accepté d'être avant tout une mère au foyer et esthéticienne à ses heures perdues. Son psy l'approuvait, arguant que c'était mieux pour l'équilibre de ses enfants. Soit !

Quant à moi, ce sont les circonstances de la vie qui ont souvent décidé des occupations qui ont, successivement, rempli ma gamelle. Je n'ai pas de métier, au sens Pôle emploi du terme, mais si un patron m'imposait les heures que je suis capable de m'infliger, je le traînerais sûrement aux

prud'hommes. Une irrépressible passion me prend tout mon temps et me permet d'éviter les cabinets des psys de tout poil. Ces renards m'écrivent à chacun de mes livres, proposant de me délivrer de maux qu'ils me diagnostiquent et dont je ne me plains même pas. Quand j'affirme qu'ils veulent m'affamer, en m'enlevant la douce folie qui garnit ma vie, Marie-Odile me dit que je devrais en rencontrer un, au moins par curiosité. Mais moi, je suis curieuse d'autre chose : je me demande pourquoi ils ne me proposaient pas leur aide quand j'étais femme de ménage. À l'époque, à force de tête-à-tête avec les balais, il m'arrivait de causer très sérieusement aux murs. Mais les pétrels géants ne suivent que le sillage des barques aux filets pleins. Bande de chafouins ! J'ai peut-être les neurones en compote, d'après vous, mais ce serait là une bonne raison de ne laisser personne me les touiller. Vous ne vous payerez pas de vacances à Courchevel en godillant dans ma cervelle. Un jour, me racontant une expérience chez son psy, Marie-Odile me dit que le bonhomme la recevait et se contentait de l'écouter, en restant aussi silencieux qu'un mur. Alors, j'avais balancé d'un ton taquin :

— Pourquoi ne l'as-tu pas remplacé par ton mur domestique ?

— Comment ça ? morigéna-t-elle, le sourcil froncé.

— Eh bien, ça t'aurait évité le déplacement et ça t'aurait coûté bien moins cher ! ajoutai-je sans me démonter.

Elle avait fait une mine fin de blagues. Je rengainai aussitôt ma langue. C'était au début de notre relation, j'ignorais alors qu'elle était adepte des psys et qu'elle avait même fini par en épouser un, Jean-Charles Chaland. Celui-ci avait décrété un boycott quasi absolu des baby-sitters et Marie-Odile, incapable de contredire l'éminence grise, pouponnait, lavait, récurait, stoïque. Il lui fallait toujours passer d'une tâche à l'autre et, dans cette frénésie qu'elle devait maintenir sous peine de s'écrouler, se coltiner encore les fourneaux le week-end et récolter les compliments de ses convives lui semblait d'un immense réconfort. Donner la becquée aux autres, c'était sa manière de remplir les béances d'une vie qu'elle voulait parfaitement lisse. Pourtant, attentif, on pouvait surprendre la lassitude dans son regard ou dans un soupir qui, même lâché au bout de la plus banale des phrases, valait toutes les plaintes. Trop occupé par les traumatismes de ses patients pour voir le burn-out de sa douce moitié, Jean-Charles amassait assez d'euros pour lui assurer des vacances de Courchevel à Bali. Ils devaient tenir leur rang, ils le tenaient. Madame gagnait donc à élargir la clientèle et n'entendait pas se laisser démotiver par les sceptiques, les psychorigides, comme elle disait.

Esthéticienne, Marie-Odile aimait que les choses soient lisses et détestait qu'on les égratignât. Moi, j'aimais les égratigner pour voir ce que cachent les vernis trop parfaits. Marie-Odile était prévoyante, très informée, elle pratiquait l'automédication et prodiguait ses conseils à toute personne qui entraît dans son périmètre. À votre mine, elle vous supposait un mal et proposait immédiatement un remède. Avec elle, il y avait toujours à avaler, inhaler ou badigeonner pour éperonner un corps récalcitrant. Son armoire à pharmacie débordait de compresses et de médicaments pour tout, même pour des maladies qu'elle n'avait pas encore. Marie-Odile mettait des pansements sur les maux, je mettais des mots sur les pansements. Elle maquillait les laideurs, les cachait à sa vue, je les contemplais pour comprendre comment elles s'incrustent dans nos vies. C'est peut-être la raison pour laquelle, lorsque je lui avais dit que je n'aimais pas aller chez les autres, elle ne s'était pas risquée à gratter. En bonne mondaine, habituée aux salons accueillants, elle savait que la poussière d'une cave n'intéresse que son propriétaire. Marie-Odile avait arraché mon consentement, c'est tout ce qui lui importait. Et puis, du moment que le lion obéit au dompteur, on se moque bien de ses griffes. C'était donc à moi d'aller voir de quelle source souterraine avait jailli ma confession.

II

Depuis l'invitation de Marie-Odile, des vents contraires faisaient vaciller mon architecture intérieure. Je voulais un ciel bleu azur, mais quelque chose donnait à mon humeur une teinte encre de chine. En lutte contre un adversaire tapi en moi, je ne cessais de soliloquer : ne pas sombrer, s'accrocher. Puis j'ajoutais : rester normale, vivre normalement. Mais ces mots n'étaient pas les miens, c'étaient ceux de Marie-Odile. Dès que je me rendais compte de l'emprunt, je rectifiais aussitôt.

La normalité n'existe pas ; ce qu'on appelle ainsi n'est que la répétition de quelques opérations communes, dont la banalité met à l'abri de tout soupçon. On n'interroge que ce qui sort de l'ordinaire et c'est en cela que la routine est effrayante, car, pour peu qu'on y réfléchisse, c'est en elle que le drame se cache le mieux. Ainsi, les déviants peuvent sortir du bureau, assassiner en route, cacher le cadavre, rentrer chez eux et passer à table pour le dîner, comme si de rien n'était.

Si des gens peuvent vivre avec des cadavres dans leurs placards, me disais-je, moi aussi, je serai capable de vivre avec mon blues ravalé. Considérant ma part mélancolique comme une ennemie jurée, je m'arc-boutais, me cramponnais à ce qui me restait d'opiniâtreté et luttais contre moi-même pour rester debout. Et, même si ce combat me coûtait mes dernières forces, je me réjouissais, en mon for intérieur, de voir ma semaine conserver ses marqueurs habituels. Mais, le vendredi soir, veille du dîner prévu chez Marie-Odile, une tempête s'était déclenchée en moi ; ma volonté ne suffisait plus à juguler mon anxiété, les choses s'étaient emballées. J'avais beau essayer d'orienter mon esprit vers des réflexions plus légères, rien n'y faisait. Le chambardement mental avait commencé et les pensées qui m'obsédaient ne se laissaient pas chasser comme une nuée de mouches. Alors, de guerre lasse, je me mis à les décortiquer.

Une petite fille me poursuit, me harcèle, m'assiège ; après quatre décennies de lutte, je ne peux toujours rien contre ses assauts ; parfois, croyant agir à ma guise, je découvre avec stupeur que je ne fais que succomber à ses humeurs : grandir semble impossible !

1969, je tentais mes premiers pas, émerveillée : je voulais marcher, arpenter la vie, grandir. Quelques milliers de kilomètres plus tard, je titube toujours, en quête d'équilibre ! Puisqu'il nous faut porter la vie sur la tête, tels les porteurs d'eau du Sahel, combien d'années d'apprentissage faut-il pour adopter le rythme qui sied au pas ? Combien d'années met-on à trouver la posture adéquate, sachant que notre colonne vertébrale, malmenée par les nombreuses chutes, ne dessine que le *i* tordu de l'incertitude ? Paco de Lucia, je suis ta guitare quand tu joues *Sólo quiero caminar* ! Maestro, joue ! Joue pour tous ces humains qui veulent seulement se tenir debout. Nous voulons marcher, seulement marcher ! Nous nous prenons parfois les pieds dans le tapis, mais il serait si simple d'avancer dans la vie si toutes nos entorses ne concernaient que nos chevilles. Paco chante, encore et toujours, pour tous ceux qui ne savent pas faire le pas de l'oie : *Yo sólo quiero caminar* ! *Yo sólo quiero caminar* ! Tada-tada-tadadan !

La nuit avançait, vendredi marchait inexorablement sur samedi, je m'époumonais. J'aurais préféré m'endormir tôt, afin d'arriver en pleine forme chez mes hôtes. La couette était moelleuse, le lit sans défaut, les oreillers confortables, l'ambiance à la bonne température, aucune nuisance sonore ne provenait du voisinage, rien ne s'opposait à une nuit parfaitement reposante, mais les billes qui roulaient sans relâche, entre mes paupières, s'opposaient à toute détente. Ma préoccupation était trop grande pour tenir avec moi sous la couette. Ce n'était qu'un dîner, mais je l'envisageais maintenant comme une obligation de me jeter dans la gueule d'un boa constrictor. Cette invitation, je l'avais esquivée, repoussée, autant de fois que j'avais pu. Ce fut au pied du mur, exsangue, que j'avais fini par lâcher un *oui* d'armistice. Maintenant, consciente de mon imprudence, je fulminais, seule. Après les refus courtois : *peut-être* ; *pourquoi pas* ; *un de ces jours* ; *je n'ai pas le temps* ; *je ne serai pas là* ; *désolée, j'ai un contretemps* ; *je ne me sens pas bien...* on finit parfois par se réfugier dans un *oui* résigné, qui néanmoins arrache la glotte, comme on hurlerait un énorme et tranchant *non* pour borner la volonté d'un interlocuteur trop pressant. Et ce *oui*, consenti comme une dette qu'on n'entend pas réclamer, devient, par retour de bâton, une camisole de force qui vous comprime la cage thoracique. Ciel ! Soupirer en public n'est pas poli, pourtant on manque si souvent d'air pour respirer dans la glu des relations sociales. Et comment marche-t-on dans la glu ? *Yo sólo quiero caminar* ! *Yo sólo quiero caminar* ! Tada-tada-tadadan !

Je chantais afin de ne pas hurler ou, plutôt, c'était ma manière de donner une sonorité supportable à mon hurlement. Dès que je pensais à l'invitation, mon cœur s'emballait à me fendre les flancs, je perdais soudain le contrôle de mon souffle. Chanter, loin d'une lubie, c'était ma façon de lutter, d'imposer un rythme à ma respiration. Plusieurs jours avant la date prévue, la peur de suffoquer me maintenait éveillée. Je savais que les gens qui m'invitaient m'aimaient bien, que les convenances exigent qu'on apprécie ostensiblement une si délicate attention, mais, si ma raison saisissait tout cela, mes émotions, elles, s'y refusaient totalement ; pire, elles piquaient une rébellion et sabotaient mes bonnes dispositions.

Toute invitation dans une maison étrangère me tourmente. Chaque fois que je me fais une

nouvelle connaissance, j'appréhende aussitôt la redoutable phrase : *Tu viens manger quand à la maison ?* Lorsque cette chaîne de mots s'abat sur moi, une sueur froide glisse dans le creux de mon dos, jusqu'au bas des reins. Personne n'a encore mesuré la température de l'angoisse, mais elle a sur le corps le même effet qu'un sauna, la seule différence étant qu'on n'est pas essoré par la chaleur ; c'est une peur bleue qui vous plante ses aiguilles de glace de l'intérieur, traverse les pores et suinte, inopportune. Dès que j'entends le mot *invitation* dans un discours à mon intention, je me répète trois fois, mentalement : *évitacion !* Je n'ai que ce néologisme pour toute conjuration, une formule magique censée me soustraire à ce que je considère, alors, comme un vilain sort prêt à me tomber dessus. La carpe bâille et se débat, mais que voulez-vous que cela change à la volonté du pêcheur ?

Le vendredi soir, je me demandais encore comment m'échapper du filet de Marie-Odile, tandis que le peu de temps qui me restait pour essayer d'y parvenir filait sans pitié. Une courte nuit et une journée me séparaient de la table qui m'effarouchait.

Minuit, sous les toits de la ville, le marchand de sable avait, depuis longtemps, glissé des rêves sous les oreillers des enfants sages et les adultes, qui ne l'étaient pas, cachaient bien leurs jeux. Toutes les personnes normalement constituées dormaient ou prenaient à la nuit ce que la journée n'offre jamais : un répit. Je pianotais sur mon clavier un mail pour un ami disquaire avec qui je discutais pourtant deux heures auparavant. On trouve toujours une manière de donner sens à son insomnie.

« Cher Alex,

Encore merci pour ce sympathique dîner au restaurant, imprévu mais réussi. En venant acheter mes disques, cet après-midi, j'ignorais que j'allais conclure ma journée par un si agréable repas. Quelle belle surprise ! Pardon encore de t'avoir gardé si longtemps dehors, avec ta bronchite, j'espère qu'elle va bientôt te laisser en paix. Notre printemps de cette année est si froid, vivement l'été ! Là-bas, derrière une petite pile de semaines, il pointe le bout de son nez. Bientôt les vacances, les balades en pleine nature, les douces pauses aux terrasses des cafés, avec le beau temps, qui raccourcit les robes des belles, efface la grise mine de la ville et lui rend son sourire. Encore pardon pour la petite marche nocturne, j'espère qu'elle n'aggraverait pas trop ta bronchite. Soigne-toi bien et n'oublie pas de te reposer. À bientôt. Salie. »

Cet ami, Alex, à qui j'écrivais, ne m'avait jamais imposé un dîner chez lui, ce qui n'avait rien gâché à notre complicité. Entre autres activités, nous partagions le plaisir des dîners au restaurant, les seuls que j'apprécie sincèrement. C'est lui qui m'avait présentée à Marie-Odile. Et si les amis de nos amis sont nos amis, on regrette, parfois, que les nouvelles relations n'aient pas la délicatesse des anciennes. *Tu verras, c'est quelqu'un de bien* ; à trop écouter cette généreuse déclaration, on fonce parfois tête baissée dans les ronces. Maintenant, cette phrase me fait sourire, car je pense toujours : bien comment ? Avec qui ? Dans quel domaine ? Et, surtout, en quelle occasion ? Car c'est bien l'occasion qui révèle le larron.

Après une courte pause à me tourner les pouces pendant que mon esprit attrapait des libellules, j'envoyai le mail. Son destinataire ne le lirait que le lendemain, mais il fallait que je l'écrive, *hic et nunc*, comme si la nuit allait engloutir mes mots avec les heures. Il fallait que je l'écrive, comme si je n'allais pas me réveiller le lendemain. Il fallait que je m'excuse d'avoir pris beaucoup de temps, ce soir-là, dans la vie de l'intéressé. Il m'était urgent de lui adresser cette missive pour me faire pardonner d'avoir savouré sa présence sans modération aucune. Il fallait que je me fasse pardonner, comme je l'avais déjà fait avant de lui souhaiter bonne nuit en le quittant et comme j'allais encore, sans doute, le refaire la prochaine fois que nous nous reverrions. *Pardon !* Encore et toujours, comme je n'avais cessé de le demander, verbalement ou silencieusement, aussi loin que remontent mes souvenirs. Je me répétais, comme les bègues butent obstinément sur un mot inutile mais érigé en dos-d'âne sur le chemin de leur pensée.

La carpe bâille et se débat. Indifférent, l'océan de la vie coule, ininterrompu. Embarqué pour on ne sait quel port, chaque humain s'épuise à tracer son sillage. J'imaginai l'ami Alex : vers quel cap tanguait-il, lui ? Je l'ignorais, on ne sait jamais tout de quelqu'un. Mais je savais que lui aussi devait affronter les courants comme tout le monde. J'étais émue par cette pensée. La mer n'a pas de bande d'arrêt d'urgence ; cesser de ramer c'est boire la tasse. Pour nous tous, je formulais une prière : que la force et le courage soient avec nous !

Un marin ne se repose qu'à terre, un vivant dans sa tombe. Ho hisse ! On n'apprend pas à avoir le pied marin dans la charmillie. Mais, plus que la noyade, on redoute le mal de mer. Ho hisse ! Il faut avoir eu le mal de mer, pour apprécier un pied à terre. Ho hisse ! Et on rame, on rame à s'en rompre les bras, attiré par la terre qu'on avait sciemment quittée. Au secours ! Qui ose vienne à mon secours ! Car qui se noie s'agrippe comme on étrangle. Qu'on nous plante des arbres tout au long du parcours, cela épargnerait des vies. Mais s'accrocher au palétuvier pour résister à la vague, c'est parfois l'arracher de la mangrove qui le tient en vie. Et ça ne se passe pas autrement pour l'humain. S'accrocher, c'est souvent arracher à l'autre une part de substance vitale. Mais nager tout seul est pire que tous les arrachements. Ho hisse ! Dans la violence des courants, quand l'horizon se perd, tenir une main c'est peser dessus de tout son poids, bien malgré soi. Ho hisse ! La volonté réside sous la plante des pieds, pas dans nos bras. Un rivage n'en serait pas un sans les marques profondes de pas. Au fil du temps, les êtres passent, on ne peut que compter les traces. Tant d'eau

court sous les ponts. Mais les cascades sont bien trop belles pour être mélancoliques. Tant qu'il y aura de la pudeur, un sourire pourra toujours remplacer un sanglot. Que de fissures et de tiraillements ! Comment protéger notre peau, tambour tendu aux coups de la vie ? Souvent, à court de pansement, on trempe des mots dans la douceur onctueuse d'une voix amicale, on les voudrait légers, mais les voilà qui s'épaississent de mystère. Et la plaie qu'on essayait de cacher se trouve mise en exergue. Un camouflage réussi, ce serait l'évaporation ; malheureusement, même la buée laisse des traces sur les vitres. À bien y regarder, en dehors du lien amoureux, dans l'incandescence de la fusion initiale qui brûle les heures, toute autre présence dans la vie d'autrui est souvent intempestive. Par conséquent, nous devons des excuses à beaucoup de monde. Pardon.

Le mail expédié, je m'allongeai, soulagée, et me laissai bercer par des mélodies qui auraient semblé exotiques à beaucoup d'autres, mais qui mettaient tout en moi au diapason.

Tara-tatâra, tara-tatâra ! rythmai-je, avant de marmonner : Il est des musiques qui ordonnent le tintamarre du monde pour mieux orchestrer les idées. Para-ram, pam-pam ! Il est des musiques qui galvanisent le cœur et le corps n'exulte que pour libérer l'âme de tout corset. Rata-pitam-pitam ! Alors on s'agite, on danse. On danse, on martèle des pas, on marque le sol, on confirme sa présence au monde par des traces, signatures de notre si fragile vitalité. Il est d'autres musiques qui aspirent l'énergie corporelle et brûlent des torches dans notre musée intérieur. Alors on s'immobilise ou on marche à pas de velours, car l'archéologue ne danse pas sur les ruines, il les effleure. La musique, c'est forcément de la voltige, et si le corps reste sagement placide, c'est que l'esprit est parti sauter à la corde ailleurs.

Un CD avait fini de tourner et je ne bougeais pas. Ma petite pause silencieuse fut vite perturbée par une phrase qui se mit à rebondir entre les parois de mon crâne. Le jeudi après-midi, Marie-Odile m'avait téléphoné. Après une brève discussion, elle m'avait rappelé l'heure à laquelle j'étais attendue, 19 h 30, avant de conclure en ces termes :

— Samedi, ça va être très simple : à part Sylviane, que tu connais déjà, ce sera, comme on dit, papa, maman et les enfants, enfin rien de spécial, on sera en famille.

C'était justement cela qui était très spécial pour moi : *papa, maman et les enfants, en famille*, je n'avais jamais su ce que cela voulait dire concrètement. Après avoir raccroché, je me répétais les mots à voix haute, puis rouspétai :

— *La famille* ? Une équipe de football, de basket, de hockey sur glace, une troupe de théâtre, Ali Baba et les quarante voleurs ou même un escadron de l'Afrika Korps, je n'ai aucune peine à m'en faire une idée. Mais *la famille* ? Qu'appelle-t-on donc ainsi ? Bref, je peux m'imaginer tous les corps constitués, sauf celui-là.

Il a toujours manqué à mon vocabulaire quatre syllabes qui contiennent quatre fois l'a de l'absence. Je n'ai jamais vécu ni avec *papa* ni avec *maman*, et pour ce qui est des *enfants*, je ne connais que ceux des autres. *La famille*, pour moi, c'avait toujours été des gens que je ne devais appeler ni *papa* ni *maman*. Ces mots, pour les avoir trop souvent entendus autour de moi, j'avais fini par m'en faire une définition approximative mais, dans la vraie vie, ils ne signifiaient pas grand-chose pour moi, peut-être de simples onomatopées. Les nasales de *maman* ne m'évoquaient qu'un gémissement longtemps retenu et les labiales de *papa* sonnaient comme des caprices éoliens fuyant toute emprise. Pourtant, je considérais qu'il ne manquait rien à mon monde, puisque je ne l'avais jamais connu autrement. Je me répétais encore les mots entendus au téléphone : sourires et commentaires se succédèrent.

Papa, maman et les enfants ! Les gens égrènent ça comme on détaille une recette de cuisine. Ces vocables pourraient tout aussi bien désigner des marques de lessive dans la publicité planétaire. Et comme les marques de lessive, on en oublie forcément certaines. Il est des mots auxquels la mémoire ne s'accroche point, ce sont ces mots qui n'ont jamais rien désigné pour nous ou qui, lorsqu'ils ont désigné, n'ont fait que circonscrire ce à quoi nous avons dû renoncer, comme le crabe violet se débranche d'une patte endommagée pour s'en laisser pousser une autre. Mauve, la vie des amputés, puisque la saignée de la perte se perd dans le bleu du sillage tracé par défaut. Merci aux absents, qui nous lèguent une quête philosophique et le bonheur de remplir le vide de l'existence à notre fantaisie. Tous les gouffres ne sont pas mortels, le puits en est un et, pourtant, l'on en tire de quoi étancher sa soif. *Papa, maman* ? Bof ! Quand on marche sur une prothèse, on ne caresse pas sa jambe perdue. *Papa, maman*, rien à cirer ! lançai-je, en me levant du canapé pour aller me coucher. Mais au seuil de la chambre, une voix sarcastique de petite fille me parvint.

— Papa, maman, rien à cirer ? Menteuse ! Et toutes ces vieilles musiques que tu es allée acheter aujourd'hui, pourquoi as-tu passé des années à les chercher ?

Je restai un instant, la main cramponnée sur le loquet, puis me retournai et revins sur mes pas. Au salon, je saisis la pile de nouveaux CD, les scrutai attentivement, avant d'en insérer un dans le lecteur.

Musique ! Un bateau plein d'émotions quitta le port du présent. Le souvenir est un filet qui nous surprend et nous entraîne dans le sillage de son choix. Pourtant, quelque chose en moi était déterminé à ne pas se laisser emporter dans les méandres de l'enfance. En écoutant la musique, j'essayais de me persuader de n'exercer là que ma propre volonté. Mais le piège incontournable de la nostalgie, ce lasso jeté par-dessus les années, s'était abattu sur moi : les vieilles chansons se succédaient, orientant toutes mes pensées vers mon territoire d'enfance.

— Dans ce territoire, ma mère était en pleine forme, elle était jeune et belle, et moi, je découvrais le monde, tout était parfait, murmurai-je, en souriant.

C'est tout ce que j'entendais retenir. À quarante ans, je me voulais adulte, capable de lire le monde avec les yeux de la raison et de l'accepter tel qu'il est. Je voulais résister à la glissade psychologique, m'accrocher, quitte à imaginer des talus là où il n'y avait que des précipices. Je souhaitais simplement écouter de la bonne musique, m'imbiber de sa beauté, élever mon âme, planer vers les sphères sensorielles où les mélomanes goûtent à l'extase esthétique. En quête d'une douce paix intérieure, je répétais comme pour m'en convaincre.

— Oui, c'est vrai, dans mon territoire d'enfance, ma mère était en pleine forme, elle était jeune et belle, et moi, je découvrais le monde, tout était parfait !

À cet instant précis, une petite fille surgit de nulle part, envahit mon champ de vision et me jeta son avis en pleine figure.

— Ah oui, vraiment ? Dans ce territoire d'enfance, tu découvrais un monde loin d'être parfait ! Ta mère était en pleine forme, elle était jeune et belle, certes, mais elle était taciturne. Quand tu passais chez elle, elle cuisinait ou faisait le linge en écoutant ces mêmes musiques dans le recueillement. Oui, elle était en forme ! Vaillante, elle travaillait sans jamais se plaindre et tous la disaient généreuse, mais quand tu allais la voir, la musique mangeait vos mots. Quand elle ne te chassait pas, elle t'assignait une tâche et se taisait. Face à toi, elle était hors d'atteinte, la musique vous liait par les oreilles et par des nœuds dans l'estomac. Sa musique préférée était belle mais souvent triste. Souviens-toi, mais en toute honnêteté ! D'ailleurs, tu n'as qu'à venir avec moi, je vais te montrer...

Devant cette implacable juge de la conscience, je rendis les armes. À quoi bon peindre la mémoire en rose ? L'envie de voir les choses autrement ne change jamais leur vraie nature. Flux et reflux ! À défaut d'oubli, je devais me résoudre à suivre la Petite, pour voir les souvenirs remonter tels qu'en eux-mêmes. Pause statique : respirer, c'était déjà troubler la contemplation. Sur le mur, mon regard inscrivait ces mots : *Ne me cherchez pas là où résonne la musique, trouvez-moi là où elle a ému mon oreille pour la première fois.*

III

Musique ! En quelques minutes, un maestro invisible imposa ses harmonies à mon cœur. Dans ma mémoire, des graines longtemps enfouies se mirent à germer. Musique ! À Strasbourg, j'écoutais *Saraba* du groupe Ifang Bondi, qui évoque le retour au pays. La Petite fixa son cap, plus rien ne pouvait la retenir. Un battement de cils me transporta dans son sillage et mon passé devint mon présent.

Je suis un pélican du Saloum, je plane au-dessus des bolongs, coup d'œil sur les trois villages de Mar : Fafaco, Soulou, Lôthie, il fallait toujours que les familles sérères, portées par leur sens exacerbé de l'honneur, se scindent à la moindre querelle pour aller fonder d'autres villages et mettre leur fierté hors tutelle. Les ailes déployées, le cou tendu, je survole Gandoune : Falia, Djirnda, Bassoul, Bassar, Diohane, Thialane... Au détour de Sangomar, le vent du soir me déporte, voici Dionewar, qui sourit à Djifère pour mieux murmurer à l'oreille de Joal-Fadiouth. Pélican au ventre lourd d'émotions, je sais pourtant qu'il me faut une branche de palétuvier pour me poser à Koko Ngagnara. Atterrissage ! Voici Niodior, la belle, la fière, qui berce les enfants de Bandé Nambo, étale ses dunes de sable fin et ses cocoteraies, pendant que sa mosquée s'agenouille devant les tombes de nos ancêtres animistes qui dorment à Pétiala.

Saraba : c'est une fin de journée de 1974, j'ai six ans, avec mon grand-père nous rentrons de la pêche et la cale de notre pirogue – qu'il a appelée Saly N'dène en hommage à l'une de ses cousines – est quasiment pleine. Comme à l'accoutumée, après avoir généreusement distribué une partie de sa prise à ceux qui se trouvaient au débarcadère, il m'envoie remettre du poisson à une dame que j'appelle Nkoto, c'est-à-dire « grande sœur ». *Nkoto, bla-bla-bla...* Elle me regarde d'un air bizarre, sans me répondre, et se contente de prendre sa commission. À ses côtés, une radio, une chanson : *Saraba*. Elle se dirige vers la cuisine, je la suis. Elle nettoie son poisson, je la regarde. Elle fait comme si je n'étais pas là. Que faire de mes mains ? Je me triture un bout de natte, fais le pied de grue, en attente d'un geste, d'un message à transmettre, rien. Son silence m'ankylose les jambes, il est temps de décamper, le crépuscule ne fera qu'obscurcir les humeurs. Un instant, nos regards se croisent, j'en profite pour prendre congé.

— J'y vais, mon grand-père doit m'attendre. Bonne soirée.

Sans desserrer les dents, elle me suit du regard, comme si elle avait envie de venir avec moi. Je ne sais jamais ce que pense cette femme.

À Strasbourg, des décennies plus tard, espérant une douce détente, j'écoutais des musiques qui sentaient le sable chaud et goûtaient le lait de coco, mais elles me promenaient inévitablement jusqu'aux marais salants de Niodior. Depuis les bords du Rhin, une source souterraine irriguait les dédales de ma mémoire. Musique ! Pluie de notes, bruine de mots et voilà le passé qui fleurit. Floraison mentale, des visages par bouquet.

Niodior, en ce temps-là, souriants ou fermés, des visages. Ports, demeures, paysages, notre topographie affective se décline en traits humains. Parce que les lieux n'ont d'âme que celles qu'ils nous évoquent, nous portons en nous kyrielle de têtes coupées. Toutes ces musiques, toutes ces photos, bouts d'êtres, bouts d'ailleurs, que nous trimballons jusqu'au bout de la nostalgie. Qui oserait demander à quoi servent nos épaules ? Rien n'allège du bagage invisible avec lequel nous titubons. Traces ! Seulement des traces, mais toujours des traces comme consolation à la fugacité de l'existence. Il était une fois et cette fois demeure, vigile lancé à nos trousses pour toujours. Musique ! *Nobel* de Ouza Diallo me souleva de Strasbourg et me déposa à Niodior, en 1975.

J'ai sept ans et autant de nattes sur la tête : une grosse, qui longe le milieu du crâne jusqu'à la nuque et, sur chaque flanc, trois petites dont les bouts me tombent sur les oreilles. J'ignore pourquoi exactement je me trouve encore chez Nkoto. Parfois, elle me fait venir pour des courses ou pour surveiller les petits, quand elle doit assurer son tour de cuisine pour la maisonnée – puisque, chez elle, coépouses et belles-sœurs se relaient pour la corvée. Elle a presque fini, un agréable fumet embaume déjà les alentours et réveille les papilles. Le poisson et les légumes reposent dans une sauce qui mijote à feu doux, pendant que le riz cuit à l'étouffée, dans une immense marmite. Après l'agitation, elle s'autorise une petite pause et allume la radio : Ouza Diallo chante *Nobel*, l'amour. La dame ne dit rien ou presque, elle écoute, absorbée. Soudain, elle se lève et se dirige vers sa chambre, l'air triste. Je la suis. Le sait-elle ? Elle sort une photo d'identité d'un portefeuille, c'est un visage d'homme. Assise au bord du lit, le menton au creux de la main, elle contemple le bout de carton, comme si elle lisait les lignes de son autre main. Je m'approche, curieuse, appuie doucement sur son avant-bras pour l'incliner.

— C'est qui ? C'est qui, le monsieur ? m'excitai-je.

Une claque dans la figure.

— Dégage ! Allez, rentre déjeuner chez toi ! crie-t-elle.

Je recule un peu et la regarde avec des yeux de biche apeurée.

— J'ai dit dégage ! Va manger chez toi !

Je prends mes jambes à mon cou. Ma boussole émotionnelle indique une direction : chez mes

grands-parents. Dans la cour, je croise le mari de Nkoto et m'écarte comme on évite une flamme. Si je l'avais heurté, il m'aurait houspillée et jetée comme une bouse de vache : « Encore cette *domi-haram*, cette enfant du péché, cette fille de *Sheitan* ! » Et j'aurais dit *pardon*, pour imiter Nkoto, car elle dit toujours *pardon*, dès que je dérange qui que soit chez elle. Je me demande pourquoi son mari m'appelle la fille de *Sheitan*, la fille du diable. Pourtant, lorsqu'il me rencontre au village, devant les gens et surtout devant des proches de mon grand-père, il m'appelle ostensiblement par mon prénom et me colle même son nom de famille que j'ai en horreur. Moi, je ne sais pas comment l'appeler et son comportement ne m'inspire que méfiance, alors je ne l'appelle pas. Une fois dehors, je ralentis le pas. En longeant les maisons ouvertes sur la rue, je me rends compte que presque toutes les radios, comme celle posée sur le comptoir du boutiquier, diffusent *Nijaay*. Nkoto écoutait sans doute le même programme...

Musique ! À Strasbourg, le premier couplet de *Nijaay* me parvint comme l'écho d'une loi caduque. *Nijaay* veut dire oncle, surnom que les épouses sénégalaises donnaient à leur mari, équivalent de chéri, l'obséquiosité en plus. Malgré la voix envoûtante et l'indéniable talent de Laye M'boup, cette chanson est la plus misogynne que j'aie jamais entendue. Même si elle est coquine et amusante, elle prône la soumission totale de l'épouse à son mari, condition qu'elle doit remplir, paraît-il, pour garantir la future réussite de sa progéniture. Quoi que j'en pense, cette chanson me propulse toujours dans le contexte où, jadis, je l'entendais.

Musique ! Et me revoici au village, quittant le domicile de Nkoto, sous un soleil de plomb. La mélodie de *Nijaay* me poursuit, mais si je traîne les pieds ce n'est pas du tout pour écouter. Je suis engourdie par je ne sais quoi, mais quelque chose qui me donne envie de m'arracher les cheveux, de m'écharper le visage et de me rouler par terre, en hurlant de toutes mes forces. Je ne le fais pas, je ne peux pas le faire, le sable est très chaud et ma grand-mère n'aime pas que je sois sale. Au village, on dit que les filles sont malpropres quand elles sont élevées par leur grand-mère. La mienne s'est, dirait-on, juré de prouver l'exact contraire. Elle, si coquette et soignée, dit toujours :

— J'ai bien lavé tes habits, j'ai même amidonné et repassé tes *Ndobines*, tes ensembles, alors attention, ne fais pas la souillon.

Alors, je fais toujours attention. Pas question de se rouler par terre ! Même en jouant avec mes camarades, j'évite de me salir ; elles disent que je fais la chochette et elles ne sont pas les seules. Le dernier refrain de *Nijaay* s'étire et s'estompe derrière moi. Je traverse le Dingaré, la rue centrale de Niodior, elle est quasi déserte. En empruntant une ruelle perpendiculaire, je croise deux voisines de Nkoto qui rentrent du puits. Chacune porte, sur la tête, une bassine d'eau moins lourde que les énormités que soulève sa langue.

— Tu vois, la Petite s'en va, je te l'avais dit, elle la chasse toujours à l'heure du repas.

— Mais pourquoi fait-elle ça ?

— À ton avis ? Tu dois bien te douter que c'est à cause de son *Nijaay*.

— Quand même, la bouchée de cette gamine ne les affamerait pas.

— Il ne s'agit pas de cela, ma chère. C'est que quand la bouche est illégitime, la bouchée l'est aussi...

— Arrête...

— Ah non ! Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le mari qui lui sort ça lorsqu'ils se disputent au sujet de la Petite...

Elles disparaissent avec les dernières bribes de leur messe basse. Mais le vent chaud a déjà glissé l'essentiel de leurs propos dans mes oreilles, qu'elles jugent trop jeunes pour comprendre. Pourtant, je ne veux retenir qu'une chose : Nkoto me chassait malgré elle. Mais ce bref soulagement passé, un mot me reste comme un galet dans la chaussure : *illégitime*. Je ne parviens pas à m'en défaire, mon vocabulaire est encore trop limité pour en venir à bout. Faudra que je demande à ma grand-mère, me dis-je, tout en avançant nonchalamment.

Musique ! Soudain, *Salimto* retentit des radios à piles, une vague de douceur divise la journée en deux. Depuis la partie haute de l'île, des hordes de blouses bleues, sorties de l'école primaire, se répandent dans les ruelles. Affamés et épuisés par une matinée de cours, les enfants s'engouffrent dans les maisons, où les bonnes épouses servent déjà le déjeuner. Impitoyable, le soleil menace d'embraser le feuillage des cocotiers. Je croise quelques connaissances, des camarades de jeu.

— Hey, bonjour ! lança l'une des filles. Pourquoi tu ne viens plus en classe ? Dis, pourquoi tu ne viens plus avec nous ?

— Laisse-la, intima une autre, tu sais bien, elle n'a pas le droit.

— Mais elle était déjà venue plusieurs fois, releva une troisième.

— Oui, mais elle n'avait pas le droit, elle n'est pas inscrite.

— Hey, t'as qu'à dire à ton père de t'inscrire ! Tu reviendras ? insista la première fille.

— Hey, laisse-la enfin ! Tu vois bien qu'elle n'a pas envie de te parler.

Sans desserrer les dents, je poursuis ma route. Je marche lentement, sans me retourner, les mains croisées sur mon crâne. J'imagine ma cervelle en fusion. J'imagine aussi plein d'autres choses. Si je suis la fille du diable, où habite mon père ? C'est qui le monsieur sur la photo d'identité ? Je me demande aussi si Nkoto peut faire, pour son grognon, tout ce que préconise la chanson *Nijaay*. D'après les regards assassins qu'elle lui décoche, je crois que non. Son sourire s'efface, ses mâchoires se crispent, ses narines frémissent, dès que le sieur entre dans sa ligne de

mire. Quelque chose me dit qu'elle n'a pas choisi d'être dans cette maison où mes visites semblent plus tolérées que souhaitées. En revanche, j'ai l'impression qu'elle pourrait bien chanter *Liti-liti*, en duo avec le monsieur sur la photo d'identité qu'elle garde si précieusement. Le refrain de cette chanson dit : *J'ai regardé, j'ai vu, tu me plais comme tu es, avoir son chéri et le couvrir de caresses, c'est aisé*. Mais, vu la mine de veuve de Nkoto, ce n'est peut-être pas si aisé que ça pour elle. Lorsqu'elle part couper du bois ou chercher des fruits de mer, loin des châles et des chapelets, elle doit sans doute chanter à l'intention de son mari : *Na Yaye Bim Bam ! Randoul Randoulo...* C'est-à-dire : Pousse-toi, ôte-toi de là...

Musique ! Souvenirs ou rêves, combien d'humains délèguent la formulation de leurs pensées les plus intimes aux chanteurs ? Que Dieu veille sur les artistes, qui expriment pour nous tous la douleur et la joie de vivre !

J'avance sous le soleil, mes pensées dansent sur les mirages. Musique ! Lalo Kéba Dramé vocalise, les notes magiques de sa kora montent vers la cime des cocotiers lorsque je franchis le seuil de la demeure de mes grands-parents. Sous l'arbre, au milieu de la cour, ma grand-mère, assise sur sa natte, file du coton, pendant que mon grand-père, installé en face d'elle, rafistole son filet, des occupations auxquelles ils se livrent, en général, après le déjeuner. Salutations, échanges, sourires. Sourires, salutations, silence. Un jeune oncle répare son lance-pierre, avec le sérieux d'un armurier. Tout à son ouvrage, mon grand-père, envoûté par la kora de Lalo Kéba Dramé, murmure les paroles de la chanson *Bamba Bodian*. Je regarde sa main qui virevolte au-dessus du filet, une pensée me fait sourire : mon grand-père est bègue, sauf quand il chante. Les autres l'entendent rarement chanter, mais moi, j'ai souvent ce privilège. Quand je l'accompagne à la pêche, il m'apprend plein de chansons, en sérère et en mandingue. Nous sommes des Niominka, me répète-t-il, descendants des rois du Sine et des Gabou Nanthios, les princes du Gabou, nous sommes un mélange de sérère et de mandingue, tu dois comprendre les deux langues. Il se plaint des frontières coloniales, espère qu'elles finiront par disparaître. Comme nous ne sommes pas loin de la Gambie, où vit encore une partie des siens, il aime capter la radio nationale de ce pays pour les infos en mandingue, mais aussi pour la kora, beaucoup plus fréquente sur cette chaîne que sur les sénégalaises. Quand Jali Nyama Suso chante *Kédo*, qui raconte la triste fin du roi Janké Wali, il reste silencieux et pousse, de temps en temps, de petits gémissements émus. Je me dis qu'il souffre pour ses ancêtres animistes quasi exterminés à Troubang par ces voleurs de Peuhls, prosélytes zélés, qui attaquaient leurs voisins, sous prétexte de les convertir à l'islam, quand ils ne pensaient qu'à les dépouiller de leurs multiples richesses.

Depuis Troubang, les relations se sont pacifiées, Sérères et Peuhls entretiennent même un cousinage à plaisanterie. Ainsi, les Sérères disent que s'il manque des bêtes à leur troupeau le matin, c'est que des Peuhls sont passés la nuit. Fidèles à la mémoire, les Sérères accusent toujours les Peuhls d'être voleurs et menteurs. Il faut dire que le nomadisme de ces derniers n'aide pas à les disculper et renforce leur étiquette de colporteurs d'histoires, de traîtres en puissance. Qui veut être accueilli sur tous les territoires cherche forcément à s'attirer les faveurs de tous et finit par trahir les uns et les autres au gré des circonstances. Les Peuhls, quant à eux, qualifient les Sérères de têtus, sédentaires par cupidité, car, jaloux de leur terre, ces farouches combattants sont capables de la défendre de manière acharnée, jusqu'au suicide pour l'honneur. Accusation que les Sérères ne peuvent réfuter, puisque leur histoire atteste de faits similaires. Pendant que Sérères et Peuhls se traitent mutuellement avec affection, les vrais griots traditionnels, en mémoire vive, restituent à chacun sa véritable histoire.

Lalo Kéba Dramé, Jali Nyama Suso, Kouyaté Sory Kandia, Mahawa Kouyaté et Soundjoulou Cissokho, ces noms désignent des invités permanents sous le toit de mon enfance. En dehors de Yandé Codou Sène et d'une petite poignée de chanteurs traditionnels sérères, mon grand-père n'écoutait que ceux-là avec délectation. Quand je lui disais que tous ses chanteurs préférés ne faisaient que crier, il souriait, hochait la tête et m'affirmait d'un ton inspiré :

— *Sounkoutou nding* (jeune fille ou petite demoiselle, en mandingue), écoute, plus tard tu comprendras.

Alors, quand il écoutait la kora, d'un air pénétré, je restais sage.

Sous l'arbre, je patientai, la durée de deux ou trois morceaux d'affilée. Dès que le programme radio le permit, je m'exprimai :

— Maman, j'ai faim, dis-je, en posant la main sur l'épaule de ma grand-mère.

— T'avais qu'à déjeuner chez *ta mère* ! dit le jeune oncle, un peu plus âgé que moi, en me toisant, son lance-pierre à la main.

— J'étais chez Nkoto, ma grande sœur.

— T'es vraiment débile, toi ! asséna-t-il, en s'approchant, la moue dédaigneuse. Nkoto, c'est *ma sœur* à moi et, toi, c'est *ta mère* !

— Maman, dis-lui que c'est faux, suppliai-je, en tapotant sur l'épaule de ma grand-mère, que je prenais jusqu'alors pour ma mère.

— Eh non, ma fille ! dit-elle d'une voix douce, il a raison, c'est bien ta maman.

— Non, c'est toi ma maman ! Hein, maman ?

— Mais arrête de l'appeler maman, c'est *ma maman* à moi et, toi, c'est *ta grand-mère* ! Qu'est-ce que t'es bête ! s'énerva encore le jeune oncle, en faisant mine de me viser avec son lance-pierre.

— Laisse-moi tranquille ! rétorquai-je, t'es même pas capable d'atteindre un oiseau avec ton mauvais lance-pierre.

— Mais je peux t'atteindre toi. Allez, on parie ? fit-il avec une méchanceté dont j'ignorais la cause.

— Hey, tais-toi et laisse-la tranquille ! gronda mon grand-père.

Le jeune oncle me jeta un regard noir, avant de déguerpir avec son lance-pierre. Pour se donner de la contenance, il alla rejoindre ses copains qui guettaient les oiseaux dans les branchages des cocotiers et tiraient en pure perte. Ma grand-mère se leva, me passa une main sur la tête et se dirigea vers la cuisine.

— Viens, ton déjeuner doit être encore chaud, j'avais laissé la marmite sur des braises enfouies sous les cendres. Allez, viens.

— Non, je n'ai pas faim.

— Ah, mais il faudrait savoir ! Tu as faim ou tu n'as pas faim ?

— Tu ne veux plus être ma maman ? Tu ne m'aimes plus ?

— Mais si, qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que je t'aime toujours.

— Alors tu seras toujours ma maman ?

— Mais oui. Et toi, tu seras toujours ma fille ?

— Oui, mais pour toujours, pour toute ma vie !

— C'est vrai ce mensonge ? dit-elle, en me soulevant le menton.

— Oui maman, je te le jure ! clamai-je, en essayant de lui rendre son sourire.

— Ne jure pas, allez, maintenant tu viens déjeuner.

— Trop tard, nous avons mangé tout le poisson ! plaisanta mon grand-père, ravi de me voir finalement suivre ma grand-mère vers la cuisine.

— Ne l'écoute pas, il t'a lui-même laissé une belle dorade et plein d'œufs de poisson. En plus, comme j'ai préparé un thiéboudjène blanc, celui que tu préfères, je suis sûre que tu vas te régaler.

— Maman, c'est quoi une *bouche illégitime* ?

Nous entrions dans la cuisine. Ma grand-mère pivota vers moi, je crus qu'elle allait défaillir, mais elle se ressaisit aussitôt et m'interrogea à son tour.

— Qui a dit ça ?

— Des voisines de Nkoto que j'ai croisées, elles disent que...

— Ne t'occupe pas de ce qu'elles disent.

— Oui, mais c'est quoi une *bouche illégitime* ? Dis-le moi !

— Eh bien, c'est une bouche qui dit des stupidités, comme ces dames-là !

— Et une *bouchée illégitime* ?

— Ici, la tienne ne le sera jamais ! Tu m'entends ? Le plus simple : tu ne manges que chez nous, ainsi, tu ne dérangeras personne et, d'ailleurs, c'est bien mieux pour ta sécurité. Nous récoltons notre propre riz et notre mil, nous ignorons les greniers vides et ton grand-père est le meilleur pêcheur de ce village, alors n'accepte jamais qu'on t'humilie pour de la nourriture ! Tu m'entends ? Tant que je vivrai, tu mangeras toujours à ta faim, assura-t-elle.

Le calme de sa voix portait tout le poids d'une volonté définitive. Tout en me parlant, elle s'activait, trouvait ses ustensiles au flair. Assise sur un banc, je l'écoutais, pendant que mon regard, orienté par ses mouvements, captait d'inoubliables scènes. Le geste souple et précis, elle avait mis du riz dans un bol, au milieu duquel elle disposa, outre la dorade et les œufs de poisson, divers légumes de son jardin. Il y en avait assez pour rassasier quatre lutteurs.

— Allez, ma jolie Guelwaar ! Tiens, goutte-moi ça et dis-moi si mon thiéboudjène est réussi, lança-t-elle, d'un ton qu'elle voulait léger.

Malgré le petit grain de sable qui brisait légèrement sa voix, un sourire apaisé me mangeait déjà le visage. Elle prit un banc, s'installa en face de moi et, forçant les sourires, me tint une agréable conversation durant tout mon repas.

Avec mes grands-parents, quelques mots suffisaient pour dissiper le nuage de toute tragédie. Leurs sourires chassaient loupes et ténèbres. Et même lorsqu'une tristesse se faisait tenace et pesait sur mon estomac, recouvrer l'appétit, au plus vite, était le signe de reconnaissance le plus évident que je pouvais leur manifester au terme de leurs efforts. J'étais le plant fragile qu'ils redressaient après chaque tempête, ils étaient mon indéboulonnable socle. Mes grands-parents ne m'ont pas seulement élevée, ils m'ont littéralement portée, comme le palmier porte la liane et lui évite le piétinement des bêtes sauvages. Enfant, leur maison était mon asile inviolable, leur nourriture, la seule que je mangeais sans me demander si j'y avais droit ou pas. Ils me rassuraient, afin que je garde la joie de vivre ; je gardais la joie de vivre, afin qu'ils soient rassurés. Depuis leur toit, j'ai visité d'innombrables pays, rencontré quantité de gens, multiplié les attachements, mais je n'ai jamais connu une meilleure version de l'amour que cette bienveillance mutuelle.

Des années plus tard, dans mon salon, en terre rhénane, quand la voix limpide d'Omar Péne distille la douceur de *Yama Yar*, une chanson sur l'éducation doublée d'un bel hommage à sa grand-mère, je la dédie secrètement à la mienne. Je ne danse pas, je ferme les yeux, mon monde se recompose et retrouve ses plus beaux contours.

Musique ! Et la mémoire vous attrape par un bout du tympan. Mon grand-père avait raison : *plus tard*... Aujourd'hui, j'ai compris : ses chanteurs préférés, ceux dont je disais qu'ils ne faisaient

que crier, accompagnent maintenant toutes mes pérégrinations. Grâce à eux, grâce aux histoires qu'ils racontaient et que mon grand-père me traduisait, le Sénégal, le Mali, la Gambie et la Guinée ne faisaient qu'un seul territoire dans ma tête d'enfant. Panafricaniste, je l'étais, avant d'en connaître le terme. Aujourd'hui, quand j'écoute *Douga* de Kouyaté Sory Kandia, le meilleur blues que l'Afrique ait jamais entendu, ou *Kédo* de Jali Nyama Suso, épopée du roi Janké Wali, toute personne qui ose me déranger risque sa vie. Que ceux qui voudront en avoir le cœur net rédigent d'abord leur testament !

Quand j'écoute la kora, je vous en prie, ne m'interrompez pas, car je n'écoute pas de la musique, je parle à mon grand-père : par la kora, nous poursuivons notre conversation.

Musique ! Et les êtres chers nous reviennent dans le sillage de la kora. Il est des mélodies qui convoquent les âmes, comme jadis les libations réveillaient nos ancêtres. À défaut de ramener nos morts à la vie, qu'on nous console de mélodies, et, surtout, qu'on nous offre une mémoire aussi vaste qu'un manoir pour toujours accueillir ceux qui habitent nos jours. Ne sont morts que les oubliés. Réminiscence, une manière de vider l'absence de son sens, car animer les ombres c'est tenir tête au néant. Pour les âmes rêveuses, barques aux multiples cales, la mémoire à toujours le vent en poupe. On s'abandonne à la musique comme on se laisse emporter par un voilier. Qu'on danse ou batte simplement la mesure, ce n'est qu'un inévitable tangage dans les méandres de l'intime. Et on tangué quand le cœur largue les amarres. Mais il arrive que les courants contrarient la navigation et déportent la barque dans une crique qu'on n'imaginait plus revisiter. Sans se soucier de mon avis, la Petite décidait d'un itinéraire. Et moi, filet dérivant, je ramassais des vestiges de vie.

IV

La nuit avançait, le sommeil fuyait mes paupières. Les heures se déroulaient, une bobine se dévidait dans ma tête et je ne parvenais plus à l'arrêter. À la fin de chaque CD, j'en insérais un autre, les ritournelles de mon enfance s'enchaînaient, chacune ouvrant dans ma tête un tiroir où des archives poussiéreuses m'incitaient à poursuivre l'exploration. J'essayais de me raisonner. En petite-fille de pêcheur, je me dis que les sages marins regagnent la terre ferme quand le ciel annonce une tempête. Je devais reprendre pied dans le présent, avant d'être emportée par la houle de la mémoire. Désireuse d'échapper à la nostalgie qui m'envahissait, je préfèrai lancer ma réflexion sur un terrain imaginaire, à défaut de pouvoir la botter en touche. On ne s'enfuit pas qu'avec ses jambes.

Musique ! Ce n'est pas seulement une mélodie qui égaye l'ambiance, quand ce n'est pas une projection, ce sont toujours des fragments de vie qui reviennent ajouter leur consistance au présent. Sur les joyeuses pistes de danse, espiègle, on vibronne souvent avec des absents. Quand un cavalier s'enorgueillit de son sex-appeal et savoure la réussite de sa soirée, il arrive que la belle lascive à son bras tangué sur une autre épaule, d'une autre époque. Trahison ? Non, escapade imaginaire, tout simplement. Parfois, se fiant à la magie d'un tango, une dame croit éblouir son partenaire et fond sous les compliments, sans se douter que le louangeur doit sa fièvre au poison qu'une autre guêpe lui a instillé dans les veines, depuis belle lurette. Trahison ? Non, c'est la durée qui multiplie les battements du cœur, consume les passionnés et transforme les braises en cendres. Nous ne sommes que des restes de nous-mêmes, après le tribut payé aux sentiments. Pourtant, même en automne, il arrive que le feu du jour trouve les braises de la veille dans l'âtre. On rajoute du bois, on mélange les essences, on n'en est pas toujours satisfait, mais on apprécie quand même, puisque le besoin de se réchauffer, lui, reste invariable. *À quoi penses-tu, chéri(e) ?* Si l'on se mettait à répondre franchement à cette question, peu d'unions survivraient à la lune de miel. La discussion soude les couples, dit-on, mais parfois, c'est le silence qui les sauve. Il arrive qu'on ouvre ses bras à un corps qui réclame d'autres bras ; on se serre quand même, parce qu'on n'a pas trouvé mieux que la tendresse pour panser les plaies de l'amour. Seulement, un pansement suffit rarement à guérir une plaie. Souvenir ! On voudrait parfois fuir, mais rien ne sauve de soi, le venin qui dort sous la peau lisse est souvent plus à craindre que les dangers extérieurs. Fugus, nous sommes des poissons de chair tendre, mais c'est en nous que se loge la dose mortelle de poison. Souvenir ! Même la musique est parfois le ronronnement d'un volcan avant l'irruption. On voudrait tellement danser, mais ça dépend du rythme qui vous porte, vous emporte ou vous terrasse. Ah ! Oh ! Lorsqu'on dit *aïe*, il est déjà trop tard. Le souvenir est cette punaise qui vient gâcher le repos, lorsqu'on s'assoupit dans le confort de l'oubli. Capricieuse, la mémoire nous impose ses piqures de rappel qui ne vaccinent de rien.

La nostalgie, je m'évertuais à l'éloigner, tout en écoutant ces vieilles musiques que j'avais tant recherchées. Je savais pourtant que ce n'était pas une prédilection, mais un impératif. Lorsque le galeux se gratte ce n'est jamais par amour pour sa maladie, même si, ce faisant, il la perpétue. Nostalgie ! Il arrive que des sources, taries et oubliées du Sahel, se remettent à sourdre là où elles coulaient jadis. Vient toujours le moment où les ruisseaux enfermés en nous se rejoignent, formant ainsi un fleuve assez tumultueux pour rompre les digues que nous avons mis des années à construire. On mesure l'érosion en scrutant les fronts de mer, mais a-t-on seulement idée de la ruine que les bourrasques de la vie laissent au fond de nous ? Tous les débris des naufrages ne sont pas visibles, heureusement, sinon les côtes ne seraient plus fréquentables. Dans les abysses, le théâtre d'ombres continue. Nous et nos fantômes, les strates d'années et les kilomètres de fuite n'y changent rien ; qui a vécu vivra le souvenir et l'emportera partout avec lui. On avance, une main au collet, l'immense main du corps tentaculaire du passé qui nous poursuit et nous colle ses ventouses sans prévenir. Parfois, au moment où l'on se croit prêt au décollage, une force irrésistible vous appuie sur les épaules et vous cloue au sol. Le tatami, on le croyait destiné aux sumotoris, mais ce sont nos vies, pélicans aux ailes mazoutées, qui gigotent dessus. Patauger dans la fange de la mémoire nécessite un souffle d'athlète. Chaque matin, on se lave, on se console de ce geste dérisoire, conscient de laisser ce qui nécessite plus d'ablutions au fond de nos pupilles. Notre cerveau est ce formol où gisent les cadavres de douleurs, dont nous voudrions tant être débarrassés. On trouve mille lâchetés pour nier l'évidence, mais une minute de lucidité suffit pour l'admettre : pour nous soulager, il faut nous départir de la part encombrante de la mémoire, ce qui vaut amputation.

Je me levai du canapé, me rendis à la cuisine avec une envie de boisson chaude. Un thé, une galette de riz, une barre d'amande, quand l'insomnie se fait marâtre, tout est bon pour se donner l'impression de garder la barre. Et pendant que le thé infusait, une pensée m'effleura la bouche : Franchement, pourquoi écouter ces musiques en boucle ? Et, finalement, pour quel état ?

Le visage d'une petite fille, au crâne surmonté de trois grosses nattes, m'apparut à travers les spirales de fumée qui se dégageaient de la tasse. Alors que j'ajustais encore ma vision, sa diatribe

cingla tel un coup de fouet.

— Ha, laisse-moi rire ! Bien sûr que la mémoire recèle sa part de doux trésors, mais souviens-toi aussi que tu buvais ton lait de coco non loin des marais salants. Qu'espérais-tu ? Nul ne s'attend à humer des effluves d'encens en ouvrant les caveaux ! On ne se souvient pas pour aller mieux, mais pour comprendre. Le plus dur après, c'est d'accepter. Tu sais bien pourquoi tu écoutes toutes ses musiques. Maintenant tu en comprends toutes les paroles, le contexte où tu les entendais et les raisons qui ont motivé de tels choix. Ton problème, c'est que tu voudrais demander à Nkoto de mettre enfin des mots sur tous ses silences. Mais comment le lui dire ? Elle n'est plus silencieuse, elle est devenue silence. Puisque tu te prends pour une grande fille, tu devrais pouvoir faire avec, non ?

Je sursautai, glacée, jetai un coup d'œil furtif autour de moi. Mon thé était déjà bien noir et plus qu'amer. Deux pas dans la bonne direction, retour avec deux morceaux de sucre et plouf ! On s'en fiche des kilos, pour nous alléger, c'est la mémoire qui devrait maigrir. En touillant énergiquement, je me parlais comme on réprimande, fallait rabattre le caquet à la petite intruse.

— On s'en fout de tout ça ! Que fait-on des mots qui ne peuvent plus atteindre leur destinataire ? On les avale, on ferme la trappe, c'est tout, pas de verbiage inutile ! Dans ce monde, rien n'est parfait : ou on comprend les choses trop tard ou on manque l'occasion de se parler, de sorte qu'on se retrouve à soliloquer bêtement devant une tombe. Pourquoi appeler, interpeller : *maman* ! Quand il n'y a plus personne pour répondre ? Après tout, ce n'est là que la seconde absence de celle qui est devenue silence. Tant pis ! En matière de filiation, l'absence des vivants est pire que celle des morts. À quoi ça sert de jeter une poignée de sable dans le grand canyon ? Il y a des béances que jamais rien ne comble.

— Eh bien, nous y voilà ! ricana la Petite, alors admets-le et gagne du temps, au lieu de t'irriter les yeux avec tes poignées de sable inutiles ! Maintenant, tu sais que tu as passé ta vie à attendre des êtres qui ne viendront jamais.

— Cette phrase n'est pas de toi ! Peu importe, lançai-je, j'ai retrouvé des musiques que je cherchais depuis longtemps, cela me fait plaisir, c'est le principal. Alors ce soir, je suis très contente et je vais bien dormir !

— Contente ? railla la Petite, et cette mine de masque vaudou ? Tes sortilèges ne trompent que toi-même. Tu vas bien dormir ? C'est ça ! Tu voudrais, oui.

J'avalai le reste de mon thé d'un trait, avant d'aller m'en servir un autre, laissant la galette de riz et la barre d'amande à la petite peste qui n'en voulait pas. Elle ne mangeait pas, les mots lui suffisaient et, moi, accrochée au point de vue qui me semblait salubre, je ne souhaitais plus l'entendre. L'autosuggestion, c'était le médicament générique avec lequel j'apaisais tous mes maux. Mais, à dire vrai, ce soir-là, mon moral était aussi fragile qu'une tige de mil et ployait sous le poids des émotions. Chaque intervention de la Petite me faisait vaciller. Je ne savais plus si j'étais heureuse d'avoir retrouvé ces musiques ou si je regrettais l'imprudence de mon achat. Pourquoi gratter les strates du passé quand les poussières du quotidien suffisent à brouiller la vue ? Avec l'âge, on se découvre des velléités de pelleteuse. Mais comme tous les sols ne sont pas aurifères, on se retrouve souvent, perdu par sa quête, au fond de ténébreuses excavations. La longévité ? Une simple marinade ! Celle de l'être dans le bocal du vécu. Carpaccio, c'est notre pauvre chair qui marine dans la sauce aigre-douce de l'existence, fragilisée par la durée. La peau des vieux s'affine de s'être trop longtemps frottée aux jours, elle se fragmente à force de servir de tambourin au destin. Le temps nous désagrège, on se prosterne devant des corps, intacts en apparence, mais c'est par tranche que la vie nous débite, à l'intérieur. Je me souvins de la tranche de carpaccio que j'avais goûtée au restaurant, par curiosité, dans l'assiette de mon ami Alex, le disquaire. La nausée me submergea. Maintenant, j'en étais vraiment sûre, je déteste le carpaccio : une belle couche en cache toujours une autre prête à partir en lambeaux. Il y a toujours un être masqué sous l'être visible, dissocie les deux relève de la gageure. Il est vrai que nous maquillons nos cernes pour rester présentables, comme l'affirme Marie-Odile, en docteur ès marouflage, mais combien de strates de fard superposons-nous pour donner consistance à cette personne qui porte notre nom en société ? Sans sa carapace, la tortue serait plus fragile, certes, mais elle serait tellement plus légère et plus rapide. Dans ma vie, je courais sans arrêt, sans jamais vouloir me retourner. Mais une petite fille me poursuivait, me harcelait, m'assiégeait, ajoutait ses mots à mes propres mots, ruinait l'armature mentale que je m'évertuais à faire tenir depuis des années, et je ne pouvais rien contre ses attaques. Parfois, croyant me faire plaisir – comme lorsque j'achetais ces disques –, je réalisais avec stupeur que je ne faisais qu'exécuter ses ordres. Grandir me semblait soudain impossible.

La Petite faisait des sauts périlleux dans mon estomac, tout ce à quoi je m'accrochais pour résister à la houle finissait par osciller et me donner le mal de mer. Inévitable, le vertige ! Quand j'en avais assez de lutter, lorsque j'avais laissé tous mes ongles sur les parois de mon être, je me résignais, cédaient tout l'espace à la Petite et me contentais de l'observer. Mais cette nuit-là, j'étais déterminée à ne lui laisser aucune place. Revenue avec mon thé au salon, je rangeai les anciens albums. Mieux vaudrait continuer l'écoute un autre jour, songeai-je, en glissant un CD de Paco de Lucia dans le lecteur. Lui aussi, sa musique me transporte, mais elle ne répand pas sur mon visage l'ombre striée des branches de cocotier ; elle ne m'apporte pas une odeur d'algues, un parfum de couscous de mil, un goût de patate douce ou des notes acidulées de bissap au bout de la langue, je

ne l'avais jamais écoutée à Niodior. Pour toutes ces raisons, j'espérais y trouver un doux réconfort qui, sans neutraliser la pensée, me permettrait, peut-être, de canaliser mon attention vers le présent. La guitare sanglotait, Paco de Lucia modulait les octaves d'une complainte universelle, ce combat pour marcher droit.

Yo sólo quiero caminar ! Tada-tada-tadadan ! Une pirouette, puis deux, et je m'immobilisai un instant. Tapant doucement des mains, je pensais à la personne qui m'avait fait découvrir ce musicien, un Français d'origine espagnole, que je surnommais El Pescador de Boulou. De l'Espagne, il n'avait que le prénom, un goût immodéré des fruits de mer et un teint doré aux vents du sud. Avec lui, rien n'était tiède : quand il ne vous enchantait pas, c'est qu'il vous exaspérait, et inversement. Malgré sa voix de toréador, son cœur d'enfant surpris par la vie croyait encore aux contes de fées. Il se révoltait, chaque fois qu'il était obligé de constater que les merveilles prennent plus aisément place dans l'esprit que sur le plancher des vaches. Au-delà des raisons qui justifiaient chacune de ses détresses, je le sentais écrasé par une autre tragédie : cette cruelle impuissance que la vie inflige à l'humain. El Pescador voulait seulement marcher dans le monde des arts, malheureusement, lui aussi faisait partie de ceux qui ne savent pas faire le pas de l'oie, dans une société où chacun est sommé de rester dans la colonne. Cependant, il ne servait à rien d'essayer de lui faire admettre que les ténèbres font partie de nos jours. Avait-il trop peur du noir ou était-il trop assoiffé de lumière ? J'ignore encore la réponse. Mais il ne manquait jamais d'arguments à faire passer le ciel d'orage pour une simple anomalie cachant momentanément le bleu de l'azur, qu'il préférerait définitif. Chez lui, la désillusion passait plus vite qu'un mauvais rhume. La passion qui l'habitait, en tout et partout, revenait toujours le galvaniser. De ce fait, aucune discussion avec lui n'était ennuyeuse, nous débattions franchement de tout et même nos altercations finissaient en fous rires. Nous partagions un humour à l'acide citrique et quand il s'écriait : Ah là, t'es vache, j'ai honte d'avoir entendu ça ! Je savais qu'il savourait le moment et ne tarderait pas à rajouter des énormités pires que les miennes. Bien que nous n'ayons jamais fréquenté la même école, je nous imaginais, parfois, jouant, cabriolant dans la cour de récréation, lui en culotte courte, moi en robe à fleurs, les joues et les mains couvertes de craie. À l'abri des indiscretions, nous riions à gorge déployée, comme de sales gosses ravis de transgresser des tabous dans le dos des adultes. J'aimais chez lui ses utopies échappées de la besace de Don Quichotte, ses indignations sincères jusqu'aux jurons et sa foi absolue en la vie. En quatre ans, c'est-à-dire depuis notre première rencontre à la sortie d'une conférence, nous nous étions revus deux seules fois et nos palabres dépendaient essentiellement de France Télécom. J'ignore s'il feignait l'amnésie, mais, à la fin de chaque coup de fil, il me disait :

— Tu ne connais pas encore Le Boulou ?

— Ce ne serait pas sur la route de Routoutou ?

— Mais non !

— Ah, parce que tu sais où se trouve Routoutou !

— Non, mais je sais que tu te paies ma tête. Allez, sérieux, un de ces jours il faudra quand même que tu viennes me voir au Boulou.

— Boulou toi-même ! taquinai-je, éludant la question.

— OK, c'est un trou perdu, je te l'accorde, mais on y vit bien, tu verras, c'est un endroit très sympa. Bon alors, tu viens quand ?

— Ma grand-mère m'interdit d'aller chez un monsieur que je ne connais pas ! lançai-je d'un ton moqueur.

— Et puis quoi encore ? Tu fiches la paix à ta grand-mère oui, à ton âge, tu n'as pas honte ? Bon, allez, tu viens quand au Boulou ?

— *Bouloula* ! rigolai-je, est-ce que tu sais ce que signifie cette expression en langue sérère, enfin, ma langue maternelle ?

— Et chez les Papous ? Tu vas me le dire aussi ? Bon, allez, dis-moi.

— Eh bien, *bouloula*, chez moi, c'est une onomatopée qui veut dire faire les yeux ronds !

— C'est ça, je vois ! Donc, j'invite mademoiselle et, au lieu de me dire oui, elle se contente de *boulouler* !

D'autres plaisanteries s'ensuivaient, si bien que la conversation se terminait par des éclats de rire, sans m'arracher un engagement que je craignais de ne pouvoir honorer. Un de ces jours... disait-il, avec une patience de pêcheur. Quatre ans qu'il essayait d'attraper l'anguille à main nue ! Et jamais il ne prenait ombrage de mes dérobades. Pourtant, je n'avais rien contre Le Boulou, bien au contraire. Qui peut ne pas nourrir de curiosité pour une ville où Vladimir Nabokov trouva plaisir à poser ses valises et faire danser sa plume ? Visiter la région me tentait et ce n'était pas seulement pour les sources thermales. Je m'imaginai même des balades qui dureraient des journées entières où, cédant au bonheur de la *trobada*, je m'étalerais jusqu'à Saint-Jean-Pla-de-Corts. La détente étant la plus saine occupation d'une vacancière, le Vallespir et Céret, qui étendent leurs plages telles des nattes, me verraient prolongeant des moments de rêverie, bercée par cette brise iodée qui me manque dès que je quitte Niodior. Le Boulou, un de ces jours... Sûrement, pensais-je, même si je me gardais bien de le promettre au Pescador.

C'est par la littérature que nos chemins s'étaient croisés, mais c'est de musique que nous discutions le plus, toujours avec ravissement. Un jour, alors que je lui parlais, au téléphone, de la kora, de sa délicatesse, de la subtilité de ses variations, qui traduisent toutes les nuances de nos

états d'âme, il m'interrompit, avec l'aplomb d'un mélomane sûr de ses goûts :

— Hey, puisque tu aimes les musiques à cordes, connais-tu Paco de Lucia ?

— Non, et ce ne sera pas pour aujourd'hui : après quelques heures au son d'une kora méditative, je vais écouter Kandia Kouyaté et poursuivre avec Bako Dagnon, *Titati*, honneur aux dames, ton Paco attendra...

— Mais enfin, ce n'est pas possible ! Jette au moins un œil sur YouTube ! Écoute, intima-t-il, d'un ton soudain sérieux, Paco de Lucia, c'est énorme, il faut absolument que tu l'écoutes ! Tu verras, il est fabuleux...

Et moi qui croyais ouvrir une brèche pour lui parler des formidables chanteuses féministes, Kandia Kouyaté et Bako Dagnon, je me retrouvai bouche bée, à faire la carpe à marée basse. Pendant qu'il commentait, enchaînait les points d'exclamation comme on plante des sceptres, et tressait des lauriers à celui qu'il idolâtrait, je l'écoutais, en me disant : si les affrontements culturels se limitaient à ce genre de rivalités, notre monde serait parfait. Je n'avais pas tardé à ajouter le musicien tant loué à ma discothèque, mais je ne m'étais pas précipitée non plus.

Parfois, les gens conseillent avec ferveur des livres ou des musiques qui, finalement, vous laissent sur votre faim. Cependant, il arrive que le prescripteur soit inspiré par la grâce et l'œuvre proposée s'ajuste à l'âme comme une robe taillée sur mesure. En l'occurrence, ce fut le cas, le Pescador avait ajouté une merveille dans mon univers musical : *Yo sólo quiero caminar* ! Tada-tada-tadadan ! Aucun doute, cette musique, quoique récemment entrée dans mon répertoire intime, était devenue mienne et accompagnait ma marche sur le tapis coulissant de la vie. Et dans ma transe, il m'arrivait de m'abandonner au plaisir de danser, mon cœur ne battait plus, il vibrait. J'avais évidemment pu remercier le Pescador. Mais, persuadée que mes chances d'exprimer un jour ma reconnaissance à Paco de Lucia étaient quasi nulles, je m'amusais à concevoir d'improbables façons de convoier ma gratitude. Par exemple, si la longévité des musiciens augmentait chaque fois que leur œuvre bouleverse quelqu'un à travers le monde, les meilleurs d'entre eux seraient en mesure de nous offrir encore plus de trésors. Comme les enfants, au Sénégal, se répandent en prières à l'endroit de leur bienfaiteur après avoir reçu une offrande, je formule toujours d'innombrables vœux à l'intention des artistes qui me touchent. Et même si je suis la première à trouver cela naïf, la Petite surgit toujours à temps pour m'assurer que j'ai raison, car une force invisible charrie les ondes positives d'un cœur à l'autre. En de pareilles occasions, j'apprécie sincèrement sa compagnie et lui adresse des sourires ravis que je n'oserais jamais afficher devant aucun adulte.

La nuit s'étirait, je dansais, pantin agité par la seule force de ma pensée. Le plus complet des orchestres se trouve niché sous la boîte crânienne : Tada-tada-tadadan ! Il serait fascinant de faire entendre le tintamarre de nos silences. Tada-tada-tadadan ! Je dansais, comme on danse à la lisière de la folie. Je n'étais pas folle ou, plutôt, personne n'était là pour en juger, or on ne l'est jamais à ses propres yeux. Danser, se cambrer, s'élancer, s'époumoner, c'est une façon de rompre toutes les lianes qui nous enserrant. Emportée par la musique, je mêlais mes propres paroles à celles de Paco de Lucia, comme la Petite mêlait les siennes aux miennes. Je dansais, parlais, les yeux fermés. Les yeux fermés, je tournoyais avec les guirlandes de mots qui me sortaient de la bouche. Je parlais, comme ceux qui se sont longtemps tus. Je discourais, comme on tire une ficelle dont on ignore la longueur. Chaque fois que le morceau arrivait à sa fin, je le remettais au début et continuais ma transe. Dans ma bulle, je palabrais. Si les mots avaient des épines, rien ne serait resté de mes lèvres charnues. Épargnée d'un tel danger, je m'exprimais, articulais, enroulais chaque syllabe autour de l'air de Paco de Lucia et plus rien ne m'arrêtait. Ma langue malaxait une pâte invisible, j'étais seule à en connaître le goût. Je malaxais chaque phrase, bruyamment, hardiment, comme le boulanger pétrit son pain. On ne dit pas *chut* à une cocotte-minute, pas plus qu'on ne pose un doigt sur la bouche du Vésuve. La lave devait couler, elle coulait, les champs n'en seraient que plus fertiles. Empilées par centaines, des pages vierges attendaient les meilleures semences, les mots. Je ne fis rien pour endiguer le flot de pensées qui me submergeait, préférant m'y couler comme on s'adonne à la plongée sous-marine. Le monde et sa routine ? Oublié, derrière la porte. Enfin, presque, puisque je n'étais moi-même qu'un petit bout de volonté saisi dans le mouvement du monde. En vérité, pendant de tels monologues, j'aimais savoir la porte de mon appartement calfeutrée, par pudeur ou par peur des oreilles indiscretes qui pourraient percevoir dans ma voix celle de la folie. Je m'isolais pour décrypter cet écho qui remontait de loin et rendait ma musique quotidienne dissonante. Comment danser un joli tango avec le présent quand le passé, jaloux, vous jette un fil à la patte ?

Flamenco ! La nuit s'étirait, ballon gonflé de mystère qui ne tarderait pas à exploser. Je virevoltais comme on se débat. Je n'avais jamais pris un cours de flamenco, mais je voyais dans cette danse, que je pratiquais de manière intuitive, l'une des plus belles expressions du combat de l'âme humaine. Lorsque, exténuée, je gagnai enfin mon lit, je me sentais calme et apaisée, mais mon cœur narguait la mort et battait encore la mesure : *Yo sólo quiero caminar* ! Tada-tada-tadadan !

V

Il faut que je dorme ! Jamais résolution ne sera plus dérisoire que celle-là. Cette phrase vous garde éveillé, plus efficacement que les cloches de la cathédrale de Strasbourg. D'ailleurs, lorsqu'on la prononce, c'est que la nuit est déjà perdue. *Il faut que tu dormes !* Je tiens les parents qui répètent cela aux enfants pour des tortionnaires, car cet ordre porte, par sa simple expression, son propre empêchement.

Les paupières mi-closes, je m'enfonçai sous la couette avec un long soupir. Les insomnies, je ne savais plus comment les vaincre. Bien avant l'anxiété causée par l'invitation à dîner, j'avais déjà tenté quelques astuces que Marie-Odile m'avait ardemment vantées, en vain. Je peinais à attribuer quelque mérite à la mélisse, quant au houblon, les brasseurs alsaciens, qui en agrémentent leur bière, lui trouvaient certainement plus d'utilité que moi. Mais, comme chaque copine recommandait son herbe favorite, mes étagères ressemblèrent, petit à petit, à celles d'une sorcière. Pendant un certain temps, valériane, tilleul, jasmin et fleur d'oranger embaumèrent mes soirées. Si j'étais prête à tout avaler, je variais néanmoins les parfums afin de ne pas lasser ma tisanière. Bouillon fumant, décoction froide ou infusion tiède, je ne comptais plus les tasses. Chaque soir, j'ingurgitais de quoi désaltérer une tribu touareg. La verveine nettoyait peut-être mes veines, mais la passiflore ne faisait passer aucun souci et la camomille ne ramollissait pas mon attention. Toutes ces tisanes ne faisaient du bien qu'à mes reins et m'envoyaient régulièrement accomplir une petite mission qui, d'ordinaire, réveille même les grands dormeurs. Ce n'était déjà pas mal, me dirait-on, mais pour qui luttait contre des insomnies, c'était aussi probant que soigner une rage de dent en mâchant de la canne à sucre.

Quand le mal perdure, les remèdes varient. Ayant tout macéré, sauf la vesce, et tout bu jusqu'au dégoût, je m'initiais maintenant aux techniques de respiration et de relaxation. Dénouer chaque muscle, relâcher chaque articulation, compter sur une souplesse de poulpe pour enlacer Morphée, c'était une nouvelle ordonnance de Marie-Odile.

— Le yoga, très bien le yoga, c'est ce qu'il te faut ! avait-elle déclaré, l'œil fixe, l'index raide.

— Le yoga ? Je n'y connais rien.

— Ce n'est pas grave, je vais t'expliquer, c'est une question d'entraînement... D'ailleurs, je te passerai un livre, Patañjali, ça te dit quelque chose ?

— Euh... Pas tant que ça.

— Super intéressant, tu verras !

Marie-Odile venait de rentrer de Pondichéry avec la ferme volonté d'ouvrir ses chakras et ceux des autres. Au bras de son Jean-Charles, elle avait sillonné le Tamil Nadu au pas de course, glaner quelques mots de Malayalam, soigneusement inscrits dans son carnet de bord, avant d'assister, médusée, à la célébration de Maha Shivaratri. Ce soir-là, à l'instar des hindoues, elle aussi avait prié Shiva pour la protection de son homme ; déjà que son humeur changeait plus souvent que la couleur du ciel, il ne fallait pas, en plus, que les traumatismes de ses tarés de patients déteignent sur lui. Revenue plus fatiguée qu'à son départ, Marie-Odile comptait sur le yoga pour lui apporter ce qui manquait à sa vie, ce trésor que ses luxueux voyages au bout du monde ne lui permettaient pas d'atteindre : la sérénité.

— C'est le stress qui t'empêche de dormir, avait-elle affirmé.

— Oh, je ne crois pas ! C'est que j'ai l'habitude de travailler la nuit, du coup, les fois où j'ai envie d'avoir une vraie nuit de sommeil...

— Eh bien, tu n'y arrives pas ! C'est ce que je te dis, c'est à cause de ton travail, tu es sous pression.

— Non, pas vraiment...

— Mais si, c'est bien connu : le stress, c'est insidieux, les gens ne l'identifient pas tout de suite,pire, ils le nient, jusqu'à ce qu'il fasse des dégâts. Le yoga te fera du bien...

Au moment de ce ferme diagnostic, je ne sentais aucune pression particulière et mon travail, loin de me noyer, m'apportait ma dose vitale d'oxygène, mais j'avais fini par acquiescer et me réfugier derrière un sourire songeur. Je me demandais pourquoi mes négations ne faisaient qu'irriter Marie-Odile et la rendre de plus en plus insistante. Tout se passait comme si le fait de supposer les autres atteints des maux dont elle souffrait la rassurait, en lui restituant cette normalité qui lui était si chère. Car, si elle ne perdait pas une occasion de pointer, chez moi, ce qu'elle appelait mes bizarreries, elle veillait à ce qu'aucune de ses fougades ne passât pour singulière. Entre la gestion militaire de l'agenda de ses petits, le fastidieux entretien de son immense demeure, le yo-yo émotionnel que lui imposait Jean-Charles, son emploi d'esthéticienne et ses incessantes mondanités, c'est elle qui était toujours stressée, mais, à l'entendre, c'est moi qui avais besoin d'aide. C'est elle qui ne jurait plus que par le yoga mais, lorsque nous y allions, elle prétendait m'accompagner.

À quoi bon arracher les masques quand ils font plus peur à ceux qui les portent ? Esthéticienne, Marie-Odile ne pouvait ignorer qu'un maquillage trop appuyé grossit les traits. Pour museler la

Petite qui piaffait en moi, je lui disais :

— Chut ! À trop souligner la mauvaise foi, on sauve la vérité, mais on y perd ses amies. Savoir quoi dire, avoir le courage de le dire et s'en abstenir, c'est encore plus fort, puisque c'est remporter une victoire sur soi-même. Certains peuvent confondre tolérance et indifférence ou prendre la patience pour un manque de caractère, qu'importe. Le vrai caractère est celui qui sait se faire oublier pour ne se manifester qu'à bon escient. Pourquoi dilapider sa tranquillité quand les circonstances ne valent pas l'énergie qu'on gaspillerait à sortir les griffes ?

— Ah, ça y est, tu veux encore la jouer grande fille ! me tançait la Petite. Voyons, pendant combien de temps pourras-tu endosser le rôle que t'assigne Marie-Odile ?

Quand Marie-Odile me mettait sa volonté en laisse, elle ignorait que le lion est le totem de mon pays d'origine, le Sénégal. Pourtant, lorsque la Petite s'agaçait, secouait son indomptable crinière, je faisais tout mon possible pour la calmer. Je me répétais, mentalement, que le lion est un gros chat qui ronronne et berce ceux qui osent lui caresser le ventre. Malheureusement, Marie-Odile n'apprivoisait pas, comme avec ses enfants et ses élèves d'autrefois, elle préférait le dressage. Alors que je fantasmais sur les joies d'une amitié harmonieuse, fondée sur des rapports respectueux et l'autonomie de chacune, elle saisisait tous les prétextes pour exercer son emprise sur ma vie. Mener la danse, c'était sa façon de vivre l'amitié, or, faire le pas de l'oie n'a jamais été ma chorégraphie favorite. Puisque chaque voyage lui laissait une lubie, si d'aventure son Jean-Charles l'emmenait visiter le parc de Tsitsikamma, en Afrique du Sud, j'espérais sincèrement qu'elle ne me demanderait pas, à son retour, que nous fassions les baleines dans le Rhin. Mais, à ce propos, son obsession pour son tour de taille, son amour des haricots verts et sa fidélité à sa balance me rassuraient. D'ailleurs, comment faisait-elle pour gaver régulièrement du monde à sa table, rebondir d'un dîner à l'autre dans son cercle d'amis et toujours garder des jambes de flamant rose ? Sans doute avait-elle un métabolisme de criquet ou peut-être qu'elle picorait astucieusement pendant les nombreuses ripailles qui scandaient ses mois. Quand elle discourait taille de fanfreluches, me proposait de tester des régimes avec elle, qui frôlait déjà l'anorexie, et jugeait néfaste mon goût des tartes aux pommes, la question de la Petite me revenait. Combien de temps allait durer notre mauvais attelage ? Marie-Odile ne supportait pas qu'on lui résiste. Je ne supporte pas la bride. J'avais beau essayer de prendre les choses avec du recul, il y avait toujours une circonstance pour me coller l'évidence sous le nez. Convaincre ou écraser ? L'essentiel des relations humaines se déploie dans le spectre des nuances qui séparent ces deux verbes. Quand je voulais en discuter avec Marie-Odile, elle prenait de l'altitude et, juste en dessous de son rimmel parfait, sa réponse claquait tel un martinet :

— Enfin, Salie, un peu de souplesse ; ça te coûte quoi de faire ce qu'on te dit ?

Comme elle ne se rendait pas compte qu'à force d'assouplir tout le monde, elle passait pour une meule, je lâchais la Petite, qui en avait assez de nos simagrées.

— La gentillesse, ce n'est pas une docilité de pâte à modeler. Je ne sais pas obéir, car ça suppose une soumission qui s'accompagne obligatoirement d'une négation de soi. En revanche, convaincue, j'aime faire plaisir, ce qui implique un libre arbitre, une adhésion, un respect mutuel...

— Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

— Comment te plaire, sans me déplaire, bref, une relation équilibrée quoi. L'étreinte est un signe d'affection, mais, trop serrée, elle peut tuer.

— Mais qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Le bon tempo, pour une danse à deux. J'aime le sabar, énergique, créatif et, surtout, libre, mais, si tu préfères la bourrée, je te propose une bouronnaise, en vis-à-vis. Qu'en dis-tu ?

— N'importe quoi, mais c'est quoi ce délire ?

Quand la Petite avait fini d'interloquer Marie-Odile, j'étais toujours un peu gênée, mais soulagée de voir mon indépendance ainsi sauvegardée. Aussi, les fois où Marie-Odile avait l'impression d'avoir réussi à me faire plier, cela m'amusait, car c'est moi qui décidais, en toute lucidité, de la portion de liberté que j'acceptais de céder sur le curseur. J'avais dit *amen* au yoga, d'abord, parce que j'étais curieuse de cette méthode, mais aussi pour m'épargner la réitération d'une interminable plaidoirie qui s'apparentait au lavage de cerveau. Cependant, si une lecture de Patañjali me semblait envisageable, il n'était pas question de verser dans le zèle de mon gourou autoproclamé. D'ailleurs, après l'excitation de la découverte, mon expérimentation du yoga n'avait pas tardé à dévoiler ses limites. S'imprégner de l'instant présent, capturer chaque minute, la contempler comme un papillon rare, l'idée fait beaucoup rêver, mais sa réalisation est complexe, surtout quand le passé s'invite à l'improviste. À la maison, j'appréciais les techniques respiratoires et prolongeais la relaxation, mais quand je végétais, mes pensées proliféraient et se ramifiaient sans cesse. C'était devenu pénible de méditer avec le sentiment d'avoir des tubercules qui étalaient leurs racines dans mon crâne. La voie lumineuse, proposée par Marie-Odile, n'était pas moins âpre que mes nuits blanches. Démission ! Persévère encore, voyons ! Démission ! Mais, avec le temps, tu verras... C'était tout vu, au grand dam de Marie-Odile. Des encouragements, même en langue malayalam, n'y auraient rien changé. Quand le soleil brûle les yeux, on ne réclame plus le beau temps. Résignée, j'occupais mes veillées à ma fantaisie et n'attendais plus de solution miracle des nombreuses recommandations, parfois contradictoires. J'étais même devenue méfiante : à trop confier son mal aux uns et aux autres, on se retrouve vite cobaye d'hurluberlus. On chiffre les hécatombes causées par les épidémies, mais,

entre les erreurs de diagnostic et les prescriptions sauvages, combien de malades meurent chaque année, tués par leur thérapeute occasionnel ? Je ne voulais pas encore les rejoindre.

Sur ma table de chevet, un livre récemment acheté restait muet. Je ne l'avais pas encore feuilleté, malgré sa jaquette chatoyante. Il faut dire que sa présence résultait plus d'une contagion que d'un choix délibéré. Son auteur, Sylviane, était une amie de Marie-Odile, adepte, comme elle, de tout ce qui commence par *psy* et d'autres nébuleux soins qu'elles qualifiaient d'alternatifs. Tu verras, c'est quelqu'un de bien, m'avait dit Marie-Odile, et mes yeux firent le tour de leurs globes : Alex, l'ami disquaire, m'avait dit la même chose... Certes, j'aime l'addition, mais c'est différent de la prolifération. Sans être le Cédric Villani des mathématiques, je venais de saisir le hiatus de la transitivité, appliquée à la relation amicale : entre les personnes X et Z, l'ami(e) Y a beau mettre généreusement ses branches en convergence, X et Z ne s'ajustent pas forcément. Aux dires de Marie-Odile, la dame Sylviane était connue pour pratiquer une flopée de spécialités non répertoriées par la médecine académique.

— Sa consultation est très réputée, son domaine c'est le psychospirituel, tu devrais prendre rendez-vous avec elle. Tu verras, c'est quelqu'un de bien, me répétait Marie-Odile.

— On verra !

— Tu me fais quand même confiance ?

— Mais oui, on verra.

Alors, elle me jetait ce regard que les mères savent planter au fond des yeux de leurs enfants, lorsqu'ils se montrent indisciplinés. Des flèches n'auraient pas modifié ma réponse. Même aveugle, on peut ne pas confondre le piment et les fraises, il suffit de prendre le temps de renifler. Or, cette affaire-là, je ne la sentais pas du tout.

J'ignore si Marie-Odile avait prévenu son amie Sylviane de ma réticence, quant à leur discipline de prédilection, mais la dame nous invita, toutes les deux, à la présentation de son œuvre. Elle y parla de bien-être, de lune, de fluides invisibles, d'influences célestes, d'ondes souterraines et de l'urgence à éviter la médecine chimique, puisque Mère nature, minauda-t-elle, offre ce qu'il faut pour soigner tous nos maux. *Il suffit de connaître ! Eh oui, il suffit de connaître, nous avons des trésors à portée de main !* Martelait-elle, en scansion de son long exposé, et tous restaient suspendus à ses lèvres, elle, qui justement connaissait la voie de leur salut. Les femmes constituaient une large majorité de son public. À la fin de la rencontre, toutes celles qui portaient un nœud à l'estomac, à force de subir, sans moufter, les brimades de leur chef ou de leur mari, se ruèrent devant elle pour acheter son livre, sanctifié d'une dédicace. Certaines lectrices, assidues ou fraîchement converties, pressées d'obtenir une consultation, repartirent avec sa carte de visite.

— Nous, attendons ; laisse passer les gens, je te la présenterai après, décréta Marie-Odile, tout en adressant un grand signe de la main à son amie, alors que je ne bougeais même pas de ma chaise.

Prudente, j'observais le manège en m'interrogeant : c'est peut-être ainsi que naissent les religions, les sectes et divers mouvements d'opinion ? Quelqu'un se lève avec aplomb et déclare : *Je sais...* Et les autres, trop modestes ou assez naïfs, le suivent en disant : *C'est lui qui sait...* propageant ainsi le message qui, petit à petit, se répand comme un virus et rallie des foules derrière le guide autoproclamé. Dès la fin de sa signature, dame Sylviane se dirigea vers nous, nous gratifia d'un sourire démesuré et embrassa Marie-Odile avec effusion. Pendant que ceux de ses fans qui s'attardaient nous regardaient comme des privilégiées, Marie-Odile s'empressa de déclarer.

— Ma chère Sylviane, je te présente Salie, je t'avais déjà parlé d'elle.

— Ah, c'est donc vous, Salie ! Ravie de vous rencontrer...

J'hésitai à acquiescer, étais-je bien la Salie dont on lui avait parlé ? Rien n'était moins sûr. Les portraits que nous faisons les uns des autres reflètent rarement la personnalité de quelqu'un, une facette escamotant souvent les autres. Je me demandais ce que Marie-Odile avait bien pu lui dire, mais Sylviane posa sur moi un regard aussi enveloppant qu'un filet épervier, puis improvisa une emphatique opération de séduction.

— Salie, enfin nous nous rencontrons, je suis vraiment ravie, depuis le temps que Marie-Odile me parle de vous ! Quelle belle écharpe mauve ! Ah, je constate que c'est aussi la couleur de votre pendentif ! *L'a-mé-thyste*, hum ! Savez-vous que le choix de cette teinte n'est pas du tout neutre ? Vous devez être quelqu'un de... de très spirituel, oui, de très profond. Vous irradiez quelque chose de... Euh... Quelque chose de très spécial, enfin, je l'ai tout de suite senti. Mais il vaut mieux prendre le temps d'en parler tranquillement. Je pense que nous aurons beaucoup à partager. Vous devriez passer me voir au cabinet. Tenez, ma carte de visite, n'hésitez surtout pas à m'appeler.

Pendant que Sylviane tentait de dribbler ma lucidité, Marie-Odile appuyait chacune de ses phrases d'un hochement de menton, comme si cela pouvait réprimer le rire qui montait en moi. Plantée tout près de nous, mais audible de moi seule, la Petite gardait l'œil ouvert et enchaînait les commentaires qu'elle me suggérait.

— C'est ça, du mauve, madame la détective, et vous n'avez pas vu la couleur du slip et du soutien-gorge... *Quelqu'un de très spirituel*, ben voyons, sous-entendu une névrosée que vous rêvez d'emprisonner dans votre nasse. Elle a tout de suite *senti*, dit-elle, foutaise ! Rien du tout, à part mon parfum ! On me vante une thérapeute et madame, elle, revendique le flair d'un chien truffier ! Et puis, j'irradie quoi ? Je rêve ou elle me prend pour un sushi de Fukushima ? *Quelqu'un de très*

profond, c'est ça, prenez-moi pour la fosse des Mariannes, mais vous allez vite comprendre que je suis née dans un bras de mer et, même si vous me confondez avec une stupide carpe, il vous faudra plus d'adresse pour m'attraper.

Voyant mon sourire figé, qui ne répondait point à sa proposition, Sylviane sortit son dernier appât :

— J'habite à Souffelweyersheim, c'est tout près de Strasbourg, venez donc, un de ces jours, dîner à la maison, avec Marie-Odile.

— Chiche ! s'exclama Marie-Odile, qui se shootait aux dîners comme d'autres à la cocaïne.

— Un de ces jours, murmurai-je.

Du moment qu'aucune date n'était fixée, il était évident que la dame aurait le temps de souffler toutes ses bougies d'anniversaire avant que ce jour-là arrive. Rallonger le cortège des désorientés qui lui financent ses liftings, ses croisières et ses fréquentes thalassos n'était pas dans mes intentions, or son dîner ne visait que cela. Avant de quitter la librairie, Marie-Odile avait acheté son livre et, sous son regard éloquent, je l'avais imitée, mais c'était là le seul effort que j'étais prête à consentir. Je ne souhaitais pas mettre un pas de plus dans l'univers psycho-indéfini de Sylviane.

Non seulement les contours de son champ d'action me semblaient flous, mais, plus grave encore, cette praticienne, censée ôter des brindilles de mon cerveau, paraissait traîner sa propre charretée de fagots. Sa vie privée, ses propos, ses attitudes, tout chez elle indiquait un état trop particulier pour me servir de référence. D'après son accoutrement, la cherté des tenues n'y changeait rien, on l'imaginait aisément styliste pour le cirque. Quant à son discours, aussi mielleux que sibyllin, il sonnait moins cartésien que les incantations d'une guérisseuse bassari du Niokolo-Koba. À ses côtés, toute excentricité devenait banale. Elle se disait coach en développement personnel, experte en thérapie comportementale, magnétiseuse et spécialiste de médecine alternative. Dans l'immensité de son savoir expansif, ses traitements dépendaient de son intuition et de la tête du client. Pour un psoriasis, elle fouillait la vie familiale et affective du patient ; pour des insomnies, elle accusait les astres ou votre travail, et, que vous ayez une gangrène au pied ou une araignée au plafond, elle prescrivait à tous des plantes et plusieurs séances de bla-bla. Lors de certaines séances collectives, elle s'asseyait au milieu d'un cercle et berçait son petit monde de son prêche, un mélange inextricable de métalangages usurpés. Ainsi, les plus malléables de ses patients se retrouvaient à plat ventre, sur sa pelouse, à communier avec Gaïa. Elle citait des noms, s'attribuait quantité de guérisons, toutes invérifiables. Pourtant, des personnes en souffrance, de plus en plus nombreuses, s'en remettaient à elle ; leur détresse devait être assez grande pour leur faire gober ses vaticinations, ses gélules d'illusions et ses factures très salées. Car cette ténébreuse thérapeute débordait de compassion, sauf au moment d'encaisser. Après notre entrevue à la librairie, Marie-Odile, à maintes reprises, revint à la charge pour m'envoyer à son cabinet. Mais, lassée de sa ténacité de forgeron, la Petite décida qu'il était temps de se rebiffer.

— Va la voir, répétait Marie-Odile. Si tu préfères, on y va ensemble. Bon, c'est vrai qu'elle est un peu originale, mais ne t'arrête pas à ça, pour tes insomnies et même pour d'autres choses, elle saura quoi t'indiquer.

— Oui, la lune et des plantes, c'est bon, je les trouve toute seule.

— Ne sois pas si fermée, tu devrais au moins la rencontrer une fois. Comme je te l'ai déjà dit, elle est aussi psychologue, discuter avec elle me fait du bien, car sa vision des choses est souvent assez fine.

— Malgré ses fonds de bouteille au nez, je ne doute pas de sa bonne vision, mais je ne crois pas que nous ayons la même ligne de mire. Quant aux confidences sur facture, je préfère m'en passer. Je ne suis pas disposée à laisser une pythie patauger dans mon intimité. À chacun ses névroses, laissez-moi les miennes !

— Oui, bien sûr, mais ça peut aider de t'en ouvrir à quelqu'un.

— Parle pour toi, Marie-Odile. Écoute, expérimenter des cafés, des musées, des cires dépilatoires et des maquillages avec toi, je suis d'accord ; mais pour tout ce qui concerne mes veines, mes neurones et mes émotions, je m'en tiens aux méthodes déjà éprouvées. Les traitements alternatifs, avant d'y risquer sa peau, il faut toujours attendre de voir ce qu'ils font des téméraires ; ceux-là sont, certes, les premiers à profiter des bénéfices, lorsqu'il y en a, mais, en cas d'échec, leur outrecuidance sert de leçon aux patients. Alors, ce que tu considères comme une fermeture de ma part, moi, je l'appelle prudence.

Après cette mise au point, Marie-Odile, pour une fois, cessa de me turlupiner avec sa thaumaturge. Je suis peut-être un zèbre, mais personne ne lui demandait de me compter les rayures. L'arnaque de ce siècle, c'est tous ces gens qu'on paie chèrement et qui se contentent de vous laisser déblatérer vos soucis sur un divan moins confortable que votre canapé. Chômage, accident, divorce, maladie, deuil, même à propos de si légitimes peines que seul le temps apaise, dès que vous risquez la moindre confiance, on vous assène des *Tu dois voir quelqu'un*. Pour qui espère du soutien, rien de plus cruel que ce conseil, supposé bienveillant, qui, pourtant, vous renvoie radicalement à votre solitude, car il sous-entend : *Tu te trompes d'interlocuteur, pire, ne compte pas sur moi*. La fragilité, même momentanée, étant proscrite, on en arrive parfois à payer un psy pour occuper la place que les prétendus proches laissent vacante. Ruminer pour ruminer, je préfère ruminer sans me ruiner. Les maladies nosocomiales ne s'attrapent pas seulement dans les blocs opératoires, parfois un

simple entretien suffit. J'ai peut-être un grain, mais je ne laisserai personne lâcher des libellules dans ma tête.

— Puisque tu ne veux pas la consulter, promets-moi, au moins, de lire son livre, tu verras, ça te fera du bien.

— Oui, merci, je le lirai, lâchai-je, comme on expire.

Les êtres les plus coriaces à gérer dans la vie sociale, ce ne sont pas les éventuels ennemis ; ceux-là, il est aisé de vivre avec, car il suffit de se soustraire à leur présence pour ne pas souffrir leur vindicte. Le vrai supplice vient de tous ces gens qui, sans être des amis proches, vous affligent du bien qu'ils disent vous souhaiter, un bien défini exactement selon leurs propres critères, parfois si contraires aux vôtres. *Ça te fera du bien*, je n'en croyais pas un mot, mais, devant une telle insistance, j'avais promis de lire l'ouvrage de Sylviane pour avoir la paix et, surtout, par peur de paraître hermétique. Alors que la Petite rongait son frein, je m'étais hissée sur mon escabeau d'adulte pour remercier, car il faut toujours remercier quand les autres pensent à *votre bien* avec tant de dévouement. Le chapitre n'était pas clos pour autant, car ce geste diplomatique concédé me menait infailliblement vers une autre sorte de torture : un jour ou l'autre, la bonne conseillère exigerait un compte rendu détaillé de la lecture promise.

Maintenant que le livre trônait sur ma table, je regrettais de n'avoir pas acheté, plutôt, une tablette de chocolat. Je n'étais nullement encline à suivre des cas cliniques dans les dédales de leur pathologie, surtout pas ce soir-là. Un coup d'œil furtif : les chiffres rouges du réveil, réglé pour 9 heures, indiquaient déjà 4 heures du matin. Je saisis l'appareil et le reprogrammai. Il faut que je dorme ! lançai-je, comme si quelqu'un d'autre devait me fermer les paupières. J'avais plongé la chambre dans le noir, mais deux mots, que rien ne pouvait éteindre, clignotaient dans ma tête : *le dîner*.

VI

J'aurais voulu découper la semaine, telle une pastèque, afin d'en ôter la tranche pourrie : la soirée du lendemain. Les yeux fermés, je ressassais.

Comment sympathiser avec les gens, sans être otage d'un lieu, sans se fourrer dans l'étroitesse des intimités particulières ? Comment faire comprendre aux forcenés des mondanités que la prétention du *je reçois chez moi* gâche parfois la simplicité qui rend les vraies rencontres délectables ? Les amitiés grégaires sont souvent superficielles, car se voir en bande c'est se parler en meute, quand le tête-à-tête favorise l'écoute et la profondeur du dialogue. Rien ne vaut la réflexivité du regard : ainsi affinée dans la patience, la pensée s'affûte et tranche avec les banalités conventionnelles qu'on débite en groupe. En matière de rapprochement des êtres, la proximité des fesses sur un canapé ne traduit pas forcément celle des cœurs et ne la présage pas non plus. Certes, pléthore de couples se sont scellés lors d'une soirée organisée autour d'un cercle élargi d'amitiés ; mais combien de fois avons-nous diné, échangé des futilités avec des êtres que nous n'avons plus jamais revus ? Il n'est pas redondant d'affirmer que l'amitié vaut par la nature des liens et non par la spécificité des lieux qui l'hébergent. Comment faire comprendre aux êtres chers qu'on voudrait une place dans leur cœur, mais pas dans leur salon ? Comment leur dire qu'on les aime, mais qu'on préfère les voir dehors, au café ou au restaurant, et qu'on déteste, par-dessus tout, aller chez eux ? Bref, comment défendre en société le plaisir des retrouvailles dans un lieu neutre, plus propice à l'équilibre de tous, quand chacun considère sa demeure – sanctuarisée par l'accumulation de toutes sortes de souvenirs – comme l'endroit idéal pour sacraliser tout lien ?

Ces questions me tourmentaient. Parce que de telles observations m'avaient déjà fait perdre quelques « amitiés », je n'en parlais plus qu'à de rares personnes de mon entourage, celles qui, ayant assez vécu et appris, me comprenaient mieux que moi-même. Car, en réalité, je m'en voulais de ne pas savoir participer au ballet social. Au fond de moi, je mesurais à quel point avoir la légèreté de voltiger, d'une demeure à l'autre, m'aurait facilité les rapports humains. Certains s'offusquaient après deux ou trois invitations esquivées ; d'autres raillaient ma manie de diva, à toujours les inviter au café ou au restaurant et presque jamais chez moi. D'autres encore, plus vicieux, s'imposaient à moi pour un dîner au restaurant, dès que l'envie leur venait, comme s'ils voulaient ainsi me châtier : Eh, oui ! c'est toi qui paie ! disaient leurs regards, lorsque le serveur apportait la note. Et je payais, non pas le repas, mais mon refus d'aller chez eux. Tu vois, chez nous, ça ne t'aurait rien coûté, soulignaient parfois les plus perfides. Beaucoup me laissaient tomber, croyant ainsi me punir, sans se douter qu'après la douleur de l'abandon, je savourais pleinement le bonheur de ne plus avoir à souffrir leurs récriminations. Les jours de blues, je repensais à tous ceux qui m'avaient rejetée en me jugeant asociale, cela me fendait le cœur. Alors la Petite s'exaspérait, rouspétait, argumentait, plaidait et finissait par conforter ma position.

— Tu ne vas quand même pas te laisser miner par ça ! Ils te jugent tellement facilement, sans se demander pourquoi tu as si peur d'aller chez eux. Ce n'est pas eux que tu évites, mais leurs foutues maisons, donc ils n'ont qu'à te voir ailleurs. Il y a plein d'endroits pour se rencontrer, mais se posent-ils seulement la question ? Alors libre à eux de préférer leur cage à leur amie ! À toi de renoncer à ces juges conformistes. On invite, paraît-il, pour faire plaisir, mais quand accepter l'invitation est une souffrance pour l'autre, insister revient à le mettre sur la sellette. S'ils n'admettent pas cela, tant pis. Le café, ce n'est pas pour les chiens, il faut bien que les bistrotiers gagnent leur vie. Au café, on évite certains désagréments propres aux demeures, par exemple, on n'avale pas, dans sa tasse de thé, les poils du chat de la maîtresse de maison. Au café, on n'est pas obligé de câliner un clébard puant qui vous enduit de bave en plantant ses griffes dans votre belle jupe, sortie pour l'occasion. Seuls des amis tyranniques font de la soumission une preuve d'amour. Qu'ils aillent au diable ! Se soustraire, dans certaines circonstances, ce n'est pas fuir, c'est sauver sa peau. Et si tu ne te sauves pas, personne ne te sauvera, tu le sais bien.

Quand la Petite avait ainsi parlé, ma barque cessait de tanguer. *Homo sapiens*, nous revendiquons toutes les sagesses, y compris l'extraordinaire talent de vivre ensemble, mais supporter la niaiserie domestique des autres ne fait pas partie du contrat, sinon chacun n'aurait pas un chez-soi. La misanthropie, ce n'est pas le fait de refuser ces calvaires qu'inflige cette hypocrite courtoisie, qui dit *oui* quand on pense *non*. La misanthropie consiste plutôt à coucher les autres sur son lit de Procuste. Seule la guillotine est conçue pour convenir à toutes les têtes. Il existe une générosité coupable, celle qui emprunte impunément les codes du despotisme. Il m'était certes arrivé, quelques fois, de capituler et d'accepter une invitation. Mais, après chacun de ces repas, j'étais rentrée avec l'impression d'avoir avalé un cobra. Mon estomac ne tenait en place que lorsque j'avais dégurgité jusqu'à la première feuille de salade du dîner. S'ensuivait une nuit de fièvre et de cauchemars. Je vous aime, j'aime venir chez vous, mais je n'aime pas ce que cela me fait, voilà ce que j'aurais voulu proclamer à ceux qui, par gentillesse, me causaient de telles souffrances. Parfois, j'envoyais même un bouquet de fleurs et une carte à la maîtresse de maison, pour la remercier et flatter ses talents culinaires. Souvent, je me faisais des frayeurs rétrospectives à l'idée d'avoir écrit

la vérité dans mon petit mot : *S'il vous plaît, par pitié, ne m'invitez plus jamais chez vous ; ça n'a rien à voir avec votre si généreuse hospitalité ni avec votre excellente cuisine, mais j'en étais malade à crever.* Puis, je me rassurais, car je n'expédiais la missive en question qu'après l'avoir moult fois relue. Des jours plus tard, lorsque je me sentais plus détendue, je me moquais de moi-même, me comparant à ces boîtes magiques d'où surgit un petit diable dès qu'on les ouvre.

La sincérité, c'est ce petit monstre calfeutré en nous, qui menace de faire irruption chaque fois qu'une situation nous oblige à contraindre notre nature. Ne supportant pas la mascarade, le démon en moi, la petite fille, brûle d'envie d'arracher les masques. On me trouve beaucoup d'humour, je ne m'en reconnais aucun ; je sais que quelqu'un d'autre m'habite et s'exprime, parfois, sans me demander la permission. L'humour, c'est la vérité quand elle ne s'accommode plus de cache-sexe, or seule l'incongruité de la nudité suscite le rire, cet antidote au malaise. Entre l'ironie, les farces et les boutades, on invente bien des mots pour parer les flèches mortelles que l'esprit décoche à la bêtise. Ainsi, on rit en société aussi hardiment qu'on bougonne au fond de son boudoir. Parfois, le cœur discipliné, on rit quand même pour prouver, à soi-même et aux autres, que les dents ne servent pas qu'à mordre. On sourit donc à la vie, à défaut de savoir par quel bout la mordre.

Réflexion, pause, réflexion ; au milieu de la nuit, je ne savais plus ce que je préférerais. Il y a quelque chose d'effrayant dans le calme qui suit le tumulte de la tempête. Comme l'attente d'un éboulement de terrain, quand on ne sait pas de quel côté s'enfuir. Dans mon lit, je pensais encore au dîner que je devais endurer le lendemain, lorsque mes paupières, lassées de battre dans le noir, s'engourdirent et se fermèrent sur mes angoisses. Mais le sommeil, enfin venu, ne fut qu'agitation, un long cauchemar.

Dans un couloir blanc, une petite fille court. Ses jambes, lourdes d'effroi, s'emmêlent, elle titube, heurte tout objet sur son passage, s'affale et se redresse. Vite ! Dans quelle direction chercher le salut ? Elle court, comme courent ceux qui se savent poursuivis par une mort certaine. Rien ne la sauvera, elle le sait, mais la panique a mangé sa raison et l'éperonne, l'empêchant de s'arrêter. Elle court dans cet interminable couloir blanc, puis, soudain, elle bifurque dans une grande pièce où, n'osant pas escalader la fenêtre, elle se résigne. Haletante, elle se blottit dans un coin et couvre sa tête de ses bras. Elle voudrait se glisser dans une souricière, mais n'en voit aucune. Si sa course se déroulait dans une clairière du Sahel, elle se fauflerait volontiers dans l'arrière-train d'un éléphant, afin d'échapper à cette tornade à ses trousses. À ce stade de sa terreur, même la gueule béante d'un caïman lui semblerait un bon refuge. Acculée, elle se met en boule et expérimente l'exiguïté de l'univers : quand on est faible, il y a toujours un endroit où quelqu'un pose ses limites à votre monde. On voudrait se fondre dans un bras de mer, tel un morceau de sucre ; à défaut, y flotter comme une feuille de palétuvier et gagner le large à la grâce d'une bise. Mais la fluidité suffirait-elle à nous sauver de tout ? La Petite s'agite, se cogne contre le mur. Quelque part, une carpe qui n'a rien fait au bon Dieu gigote dans un filet. Les vagues caressent ses nageoires et rugissent : *ici passent les mailles !* Les humains savent tout border, même l'océan ! Dans le bocal de sa frayeur, la petite halète, manque d'air, une vague en plein poumon serait salvatrice. Elle n'a jamais connu un monde sans tempête, alors elle réclame le déluge, mais son ciel s'embrase. Elle réalise que le désastre est le même. Après l'inondation comme après l'incendie, on peine toujours à récolter le bonheur. De toute façon, en ce jour d'été, elle n'a plus d'espoir à semer, plus assez de souffle pour formuler une prière ; ne lui reste que son corps tremblant à opposer à la violence de sa poursuivante. Dans un réflexe, sa tête cogne contre le mur. Mais le mur ne bouge pas, c'est la peau de son front qui s'écharpe. Le sang se mêle à ses larmes, glisse à la commissure de ses lèvres, elle avale tout. Elle ne le veut pas, mais c'est ainsi, sa sève lui revient. Elle est condamnée à vivre, même cet affreux moment.

Une dame, qui a pris soin de fermer toutes les issues de la maison, arrive à sa hauteur d'un pas décidé. La Petite ose à peine lever les yeux vers elle. Elle regarde d'abord ses pieds : les orteils sont gros, couverts d'un vernis rouge sang ; la jupe en jersey semble interminable ; une chemise blanche se déboutonne sous la pression des seins lourds ; les veines de la gorge sont gonflées et tendues sous la chaîne en plaqué or qui n'arrête pas de bouger ; puis cette énorme tête couverte de tresses attachées en chignon. Enfin, ce visage, cet immense visage grimaçant, ravagé de haine, Craonne, après les bombardements ! La guerre, les humains l'ont inventée, mutante, elle se perpétue sous diverses formes. Au coin de la pièce, la Petite sait qu'elle n'a aucune chance de gagner la sienne. Sa seule arme, c'est son regard épouvanté. De là où elle s'est blottie, elle voit une géante qui hurle et les coups s'abattent comme des blocs de pierre arrachés des flancs du Fouta-Djalon. La Petite sent et sait qu'elle aura encore des bosses, qu'il faudra, comme d'habitude, qu'elle mente aux visiteurs sur leur origine. Elle leur dira simplement : Je suis tombée, je me suis fait mal en jouant, elle qui ne joue jamais ; mais elle ne dira pas autre chose, par crainte de recevoir une correction encore plus sévère. Pendant que les coups l'étourdissent, elle crie : Pardon ! Pardon ! Je ne le referai plus jamais, pardon ! Elle qui ignore encore ce qu'on lui reproche. La dame la rosse, elle répète sa supplique. Inutile. Une éternité de douleur s'écoule. Puis, la géante l'attrape par l'oreille, la traîne vers la cuisine, pousse la porte et lui colle le nez sur une tache de graisse noirâtre sur le carrelage, en éructant.

— C'est propre ça ? Hein ! C'est propre ça ? C'est ça que tu appelles nettoyer ? Hein ! Allez ! Recommence, tout de suite ! Tu m'entends ? Tout de suite ! Et d'ailleurs, pas seulement la cuisine !

Tu vas me laver toute la maison, ça t'apprendra à bâcler ton travail ! Sale feignasse !

Pendant tout le temps où elle vitupéra, la dame ponctuait chacune de ses phrases par un coup. La Petite ne cherchait plus à amortir les chocs, en offrant son dos, elle essayait simplement de protéger sa tête et son visage déjà bosselés, méconnaissables. Sa lèvre supérieure était fendue et ressemblait maintenant à un beignet farci. N'osant pas cracher, elle ravalait toujours son sang. Parce qu'elle ne jugeait plus utile de crier, elle gémissait et reprenait son souffle après chaque coup. Une attitude que la dame prit pour de l'insolence.

— Ah, tu fais ta fière ! Tu ne veux pas crier ? Tu me tiens tête maintenant ! Eh bien, tu vas voir !

Et boum ! Et boum ! Elle la cogna encore de toutes ses forces. Voyant que la Petite ne gémissait même plus, elle l'empoigna par le dos du tee-shirt et la jeta dehors. La Petite atterrit dans la cour, sur un seau où une serpillière marinait dans une eau douteuse.

— Allez, ouste ! Va chercher de l'eau et reviens vite me nettoyer tout ça ! Petite saleté, va !

Détrempée, la Petite essaya de se relever en s'emparant du récipient, mais elle vacilla et s'affaissa, telle une poupée désarticulée. Ce qui exaspéra la dame.

— Arrête ta comédie ! Espèce d'hypocrite ! Allez, debout, avant que je ne m'impatiente. J'ai dit debout !

La Petite s'arc-bouta, se redressa péniblement, ramassa le seau et la serpillière. Postée à l'entrée de la cuisine, sa tortionnaire l'observait, les mains sur ses larges hanches. La Petite tituba jusqu'au robinet du lavoir. Son corps n'était plus que tremblements, son monde se réduisait au visage cruel de cette femme à qui elle souhaitait pire que la mort, une éternité d'agonie.

Il manquera toujours aux adultes maltraitants un instrument de mesure pour quantifier la haine qu'ils font germer dans l'impuissance d'un enfant qui pleure. S'ils prenaient conscience de l'immensité de cette haine, ils passeraient le reste de leur vie dans la terreur. Car un enfant maltraité, plus que des coups, souffre de son incapacité à les rendre. Et parce qu'il ne se venge que dans son imaginaire, il condamne presque toujours à mort. Car dans un monde d'enfant, on ne connaît que ce qu'on voit et ce qu'on voit, on l'aime ou pas, si on ne l'aime pas, on veut que ça cesse d'exister. Dans un monde d'enfant, quand l'araignée fait peur, en un réflexe, on l'écrabouille ; il en irait de même des adultes maltraitants, si leurs victimes en avaient les moyens. Si les enfants pouvaient les écraser comme des puces, ils ne survivraient jamais à l'instant où ils lèvent la main sur eux. Les années passent, atténuent le jugement, mais jamais son souvenir. Quand on ne sait pas encore ce que signifie *déposer une plainte* et que votre enfance se déroule en enfer, où réclamer justice ? Le sculpteur qui a taillé l'être humain dans la chair sensible a commis une faute impardonnable : le temps de grandir et de pouvoir se défendre, à défaut d'une peau de pachyderme, les enfants devraient disposer d'un venin qui paralyserait leur bourreau, le temps qu'ils se sauvent.

Lorsque la dame disparut de la devanture de la cuisine, la Petite s'appuya sur le rebord du robinet et laissa couler tout son chagrin. Cette maison, où elle était devenue esclave domestique, elle n'avait jamais souhaité s'y trouver. Cette pensée rompit la dernière digue en elle. Le robinet coulait, elle sanglotait. Le seau débordait, elle sanglotait. Son sang bouillonnait, elle sanglotait. La révolte l'empoisonnait, elle sanglotait. Les minutes s'égrenaient, elle sanglotait. Le temps se dilatait, interminable, elle sanglotait. La tête collée au robinet, elle renifla, compta mentalement les jours, les semaines et sanglota encore plus : il lui restait encore un mois et demi de souffrance, avant de rentrer chez elle. Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle porta son seau jusqu'à la cuisine, frotta le sol de toute sa rage, sans discontinuer, jusqu'à ce qu'une voix tonitruante l'interrompît.

— Tu comptes y passer le reste de la journée ou quoi ? Va nettoyer les autres pièces. Maintenant ! J'ai dit maintenant !

La Petite sursauta. Et la baffe s'abattit. Elle posa une paume sur sa joue et fila avec son seau.

Strasbourg. Dans mon lit, je bondis, réveillée par un bruit de voiture. Ruisselante de sueur, je rallumai la lampe de chevet, jetai un regard circulaire dans la pièce et constatai, avec soulagement, qu'il n'y avait personne d'autre que moi. Assise au milieu du lit, le dos bien calé entre les oreillers, je ramenai mes jambes sous mon menton et restai ainsi, les mains croisées sur les genoux. Un autre coup d'œil vers la table de chevet m'arracha un soupir de dépit : j'avais largement devancé la sonnerie du réveil. Une petite moue résuma ma pensée. J'ajustai nerveusement les oreillers, puis m'épongeai le front. À peine avais-je fini d'accomplir ce geste que de grosses gouttes se mirent à perler de nouveau sur mes tempes et tout le long de mon cou. Me ventiler ne me venait pas à l'idée car, malgré cette abondante suée, j'avais froid. Le bruit assourdissant d'un véhicule à l'arrêt me parvint, ce devait être une camionnette de livraison. Le vacarme qui suivit valida ma supposition : un rideau métallique qu'on faisait coulisser me confirma qu'un commerçant de ma rue avait sacrifié son sommeil à son intérêt. Le jour empiétait déjà sur la traîne de la nuit, je me rallongeai, remontai ma couette et me couvris tout entière. Maudit cauchemar, moi qui espérais un répit !

Il est des jours où l'on se découvre des réflexes de mollusque : d'instinct, on se tasse, se retranche, on se rétrécit comme un pain rassis. À défaut d'une coque où s'enfermer pour se soustraire au monde, on se recroqueville dans son cocon. Si les humains ébouillantent les moules, c'est pour les forcer à se découvrir, songeai-je, presque jalouse de ces petites bêtes qui jouissent de l'immense privilège de pouvoir garder leur chair hors d'atteinte. Dehors, un moteur vrombit encore, je me retournai lourdement, enfonçai ma tête entre les oreillers et suivis mentalement la camionnette qui s'éloignait. Si j'avais pu, j'y aurais déposé tout ce qui encombre mon esprit et mes

jours auraient perdu leurs ténèbres. Je pratique le tri sélectif, mais peine à nettoyer et recycler mon cerveau. En vidant bruyamment les bennes à ordures dans leur camion, les éboueurs ne se doutent pas de la quantité de poubelles invisibles qu'ils laissent derrière eux. En nous gisent les déchets de toute une vie, des strates d'une épaisseur irrégulière qui, parfois, se détachent et collent aux semelles.

VII

Épuisée, je croyais que la fatigue m'aiderait à me rendormir, mais il n'en était rien. Lassée de voir défiler les chiffres rouges du radio-réveil à mon chevet, je m'extirpai de la couette. Aiguillonnée par ce qui me perturbait, rien ne pouvait me garder longtemps dans la chambre. Je traînai un peu au salon, sans but. Une demi-heure plus tard, je faisais le piquet devant l'évier, à l'affût d'une idée, ne sachant même plus pourquoi j'étais dans la cuisine. Si mon souffle était maintenant plus coordonné, cette halte sans motif relevait plus du désœuvrement que de la détente.

Soudain, je mis de l'eau au creux de ma main, y plongeai un morceau de sucre, le regardai fondre et, souriante, je déclarai : *dissolution* ! Puis, après avoir rincé ma main, je remplis l'évier, alignai quelques morceaux de sucre sur le rebord et m'amusai à les pousser dans l'eau du bout de l'index. Plouf ! Plaf ! Et patatras ! Je fis tomber, d'un coup, tous les morceaux qui restaient. Je ne me sentais pas malade, pourtant mes tempes étaient en feu. J'attachai mes nattes en arrière, inspirai profondément et plongeai mon visage dans l'eau jusqu'aux oreilles. Au bout d'un moment d'apnée, je me redressai brutalement, ma tête cogna le robinet. Aïe, aïe, aïe ! répétai-je, en reprenant mon souffle. Puis, m'étant épongé le visage, je quittai la cuisine. Harceuse, imprévisible, la Petite me suivait, moqueuse.

— Même domestiquée, l'eau court, s'en va ciseler des îlots fantaisistes, tu peux essayer de la retenir, mais elle ne pourra jamais nettoyer ce qu'il y a sous ton crâne. *Dissolution* ! La fonte de tout dans tout, mon œil ! La vie serait si simple si l'on n'avait qu'à noyer les tristesses dans les joies pour peindre des arcs-en-ciel par tous les temps. Tu peux faire fondre le sel comme le sucre, mais jamais le souvenir que tu en as. Rien ne change le goût des choses passées.

Je n'avais pas besoin de cette petite peste pour savoir à quoi m'en tenir. Un peu de lucidité suffit pour cesser d'ignorer certaines évidences : avec sa consistance d'onyx, la mémoire n'est guère soluble dans le quotidien. On voudrait tout fluidifier, passer tranquillement les jours dans l'entonnoir du temps, mais des grumeaux tombent du passé et gâchent la manœuvre. Cette enfance à nos trousses nous jettera toujours des cailloux, ridant ainsi la surface du fleuve que nous voudrions plane. Entre les romantiques, nostalgiques d'une enfance plus rêvée que vécue, et les amnésiques, qui roulent sans rétroviseur, je me demandais souvent qui suivre pour atteindre les terres de la maturité sans me perdre en route. Parfois, les échos montent, impérieux et contradictoires, comme si l'être replié en moi ordonnait plusieurs directions à la fois. Avant, les polyphonies m'évoquaient les chants gymniques sérères ou quelques airs de montagnards corses, maintenant, elles retentissaient en moi, n'augurant que des maux de tête. Pendant que je ruminais, la Petite, en verve, insérait ses réflexions entre les miennes.

— *Madame, monsieur*, des titres flatteurs, certes, mais à Paris, ce sont aussi des noms de rues ! Mais quel souffle permet de traverser la vie jusqu'à la rue Madame ou Monsieur ? Quelle est la longueur du parcours qui mène à l'âge adulte ? Allez, réveillons Einstein, qu'il se bouge et nous réponde ! Ah, même lui, ça le décoiffe, hein ! Pardon. Il peut toujours tirer la langue, ça ne fait que révéler au monde l'enfant malin qui s'abrite derrière son génie adulte.

Quand la Petite s'arrêtait, je n'avais qu'à ramasser les graines d'idées qu'elle avait jetées pour tenter de lui répondre.

À travers Einstein, c'est la vie qui nous tire la langue à tous. Mais est-ce de l'humour ou du cynisme ? Que ce soit de rire ou de douleur, le fait est que nous nous tordons. Un soldat ivre nous guide, du matin au soir, il crie : en avant, marche ! Et nous, pauvres voyageurs, à la destination incertaine, nous claudiquons, chargés de nos lambeaux de vie : Tada-tada-tadadan ! Un pas après l'autre, léger ou lesté, chacun trace sa piste, la ligne file, mais elle est loin d'être droite. Sinueuse, elle ondule comme un serpent épuisé et semble ne jamais vouloir mordre au but. D'ailleurs, quel but ? L'horizon n'affiche ni rampe ni estrade, il attire comme le mont Blanc et ne se laisse pas braver sans risque. La vie ? Elle serait plus simple à envisager si elle indiquait le sommet à atteindre. Malheureusement, c'est une toile lissée d'un pinceau bleu, à l'aurore de nos désirs, mais tableau rugueux, aux épaisses couches rouges d'angoisse quand vient le crépuscule de l'innocence. Mauves, ces soirs qui prennent conscience de nos impuissances. La mer est plate à cause de la gravitation, elle ne remplit pas les fosses pour les embellir, mais parce qu'elle ne peut faire autrement. Il en va de même pour la vie. Mauve, le bras de mer de la réflexion où les illusions bleues rencontrent les détresses rouges de la réalité. L'horizon se liquéfie à l'approche des doigts et imbibe la nuit d'une encre bleue de blues. Pour dessiner un sillage, j'ai essoré la nuit et rempli ma plume.

L'encre en viatique, j'avance, visite la vie, me souciant peu de bagages, puisqu'il me reste toujours des pages prêtes à accueillir tous les poids. Je voudrais avancer d'un pas léger. Mais une petite fille me poursuit, me harcèle, m'assiège, s'agrippe à mes pages et je ne peux rien contre ses assauts. Parfois, croyant agir à ma guise, je découvre avec stupeur que je ne fais que succomber à ses humeurs, grandir semble impossible ! Quand le soldat fou ordonne : En avant, marche ! Effrayée, je me redresse et, avant de continuer mon tangage, je lui réponds : *Sólo quiero caminar* ! Tada-tada-tadadan ! Mais, marcher, ce n'est pas seulement tenter d'avancer, c'est aussi se river,

sans cesse, afin de ne pas s'écrouler. Or, c'est quand je crois mon appui fiable, mon pas ferme, que la Petite me marche sur le talon et me déséquilibre. Si cette gamine continue à s'accrocher à moi, à squatter mes nuits, je vais oser l'impudeur : la coucher sur le papier, l'ausculter, la soigner, même avec un remède de cheval, afin qu'elle arrête de faire des sauts périlleux dans mon estomac ! Le bon Dieu est une mauvaise femme de ménage, puisqu'il nous a créés cavités, sans jamais nous débarrasser de ce qui nous encombre l'intérieur. *Inondation !* Que viennent donc les grandes eaux ! Mais l'eau emporte tout, sauf ce qu'elle n'a jamais su laver de la mémoire. Une petite fille m'envahit, je mange une fois par jour pour lui faire de la place, mais plus le temps passe, plus elle se sent à l'étroit et réclame une issue de secours. Sur ma carte d'identité, la couleur des yeux est plastifiée, immuable, la taille est invariable, la colonne vertébrale ne s'allongera plus, les tibias ne grandiront plus, je n'aurai donc pas la carrure d'une Amazone, alors que l'existence exige de nous une force de géant. Quand chaque os a fini d'étendre son territoire, le vécu fossilise en nous, chaque année devient irrévocable, aussi définitive que la perte d'une dent de lait. Seul change le sillage que la mémoire vient troubler de ses ricochets. Intacte, survivant à chaque saison, la Petite est là, plus présente que jamais, tenace ténia tapi dans un corps qui se voudrait sain. *Sors de ce corps ! Morbleu, sors de ce corps !* semblent dire les regards exaspérés de ceux qui, n'arrivant pas à ajuster mes attitudes à mon âge, se sentent soudain épiés par une intruse. *Sors de ce corps ! De grâce, sors de ce corps !* supplie le doux sourire de l'ange gardien, qui voudrait me voir danser, sans vaciller, et porter la vie, avec l'aisance d'un Fred Astaire chassant les démons d'Hollywood au son de ses claquettes. *Sors de ce corps ! Bon sang, sors de mon corps !* dis-je, quand, danseuse aérienne, je m'aperçois que mes pirouettes d'adulte brisent des jambes d'enfant.

Sur notre dos, les années se superposent, s'amoncellent. Sur la balance de la vie, certaines expériences imitent la lourdeur du plomb. Comment ne pas ployer, quand on a des jambes de plumes ? Il faut pourtant tracer sa ligne, malgré le poids de la mémoire, au besoin en se traînant. Même l'escargot revendique un itinéraire ! À pas de géant, au rythme d'un dandinement d'éléphant, à la vitesse d'une gazelle effrayée ou d'un scarabée coprophage, roulant avec zèle sa bouse de vache devant lui, il faut avancer. Le soldat fou y veille, il incarne la société et toutes ses injonctions, il est la voix du contrôle normatif. À tort ou à raison, il ahane la même consigne : En avant, marche ! J'avance, à ma façon : Tada-tada-tadadan ! Rester dans le régiment des vivants, c'est battre le pavé de chaque heure, sans relâche. Comment ça va ? Ça marche ! claironne-t-on, avec ou sans conviction. On voudrait un peu de répit, mais sur le champ de la bataille quotidienne, le soldat ivre de son pouvoir hurle matin et soir : En avant, marche ! Car il faut poursuivre la marche, même si le pas est incertain, on ne peut qu'avancer. Oui, mais quand on a des jambes de plumes, peut-on marcher au pas ? Affalée sur le canapé, je cherchais une réponse. Soudain, la voix moqueuse de la Petite perça le silence.

— Eh bien, quand on a des jambes de plumes, on écrit avec !

Je souris, remontai le plaid sur mes jambes, ajustai le coussin sous ma nuque, puis restai ainsi, immobile et songeuse. Dormir ou écrire ? Écrire, pour pouvoir dormir après, c'était toujours dans cet ordre-là.

La Petite avait raison : l'écriture, elle me l'avait enjointe, déjà sous les cocotiers de Niodior et, depuis, jamais rien ne m'en détourne. Après tout, la plume danse sur tous les rythmes du cœur, pourquoi se briser les jambes à marcher au rythme du soldat fou ? Il vaut peut-être mieux avoir des jambes de plumes que de bois. Il y a toujours de quoi remplir une plume, là où coule le sang. Et quand l'encre c'est le sang, la plume devient un organe additionnel, qui porte plus loin que les jambes. Ce n'est pas un outil nécessaire à l'exercice d'une occupation qu'on qualifierait de métier, non, c'est un véritable membre du corps. Le cœur bat et l'encre circule. Et l'encre circule afin que le cœur batte. Ainsi, on écrit comme on marche sur une béquille. On écrit comme on boite, avec plus ou moins d'adresse. *Sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan ! L'écriture provient d'un handicap, elle permet de survivre en sublimant une somme d'impuissances. Elle est le territoire par excellence de la sincérité, le lieu idéal de l'assomption, car, échappant au contrôle normatif, elle peut dévoiler l'horreur du réel, tout en gardant la grâce de la poésie qui permet d'y survivre. Patauger dans la gadoue n'empêche pas d'observer et de décrire les étoiles. Ce ne sont pas nos pieds qui sont sales, mais la glaise du chemin qui engloutit nos pas. Heureusement, la poésie ne se laisse jamais engloutir par la laideur, même sous nos semelles embourbées il est possible de trouver de quoi émerveiller nos pupilles. Personne ne songe à la boue en admirant l'or briller orgueilleusement au cou d'une ravissante. Pourtant, sans être orpailleur, on sait que chaque pépite d'or se paie d'un bain de boue. Alors, quand j'entends écrivain, j'entends malaxeur de boue. Et quand j'entends grand écrivain, je comprends grand pélican au plumage embourbé. Car, faut-il que la légèreté de notre matérialité nous soit interdite pour que nous ayons, à ce point, besoin de voltiger dans l'imaginaire ? L'envol de l'esprit, c'est ce rêve éveillé, la brèche ouverte dans laquelle on s'engouffre pour s'évader de l'engluement du réel. Si la folie est une errance de l'esprit, l'écrivain est ce fou qui sait donner l'illusion d'élaguer son propre chemin. Tout le monde n'est pas prêt à foncer dans les ronces, à affronter la vie, les yeux dans les yeux. Qui m'aime me suive ! dit la plume, sans vraiment savoir où elle va. L'essentiel, c'est cette humble volonté d'aller encore et toujours, même en titubant, haltérophile éreinté par le poids de l'être. En avant, marche ! Les remorqueurs portent tout, sauf ce qui nous pèse le plus. Pour les plus lourdes charges, point de bruit de machine, juste un grincement

de dents. La mutité est rarement gage de légèreté. Et le rire, souvent, n'est là que pour remplacer le gémissement et faire diversion.

— Ha ha ha ! Aghrrre ! fit la Petite. J'en connais une qui danse aussi pour faire diversion, alors elle danse comme on disperse une nuée de frelons. Allez, danse ! Tada-tada-tadadan !

Silence, on tourne ! C'est la vie qui danse, lance des rubans multicolores, accélère pointes et pirouettes, devant nos têtes toupies. Et ça tourne encore, même quand la bobine part en vrille. Les fous ne sont pas fous : d'avoir trop ouvert les yeux, ils ont les pupilles opaques, brûlées par des vérités saisies au-delà des choses. Impénétrable, leur regard ; impénétrable, leur monde. Il suffit parfois d'un simple regard pour tomber de l'autre côté du mur ; ce mur que la prudente raison déconseille d'escalader. Rebelle, la lucidité refuse le leurre des façades et franchit toutes les rambardes, sans crier garde. Mais, quand on soulève le couvercle du ciel, il faut être prêt à tout engloutir ou à être soi-même englouti. Silence, on tourne ! C'est la vie qui tourne, nous retourne. Et on tourne en bourrique, à force de sentir pirouetter notre tête accrochée au rouet de l'existence. Raisonnable, ceux qui détiennent la formule magique qui sauve du vertige ; encore faut-il que la couette de leur sérénité soit assez ample pour couvrir l'horizon. Pour les autres, enfants attirés par la bougie, contemplateurs du firmament, il manquera toujours une corde assez solide pour les garder arrimés au port de la raison. À force de jeter sans cesse des coups d'œil entre les mailles de l'existence, leur esprit rompt les amarres, tanguent et voguent vers le large, là où l'on perd pied. Mais, si plonger n'est pas flotter, nul ne peut flotter sans avoir pris le risque du plongeur. Et plouf ! J'y suis ! La folie, la folie ! dit-on, comme si ce n'était que cela. Ce qu'on désigne ainsi, c'est une natation sans rive ni escale en vue. Plouf ! En quoi serait-il fou de vouloir mesurer son souffle ? Plouf ! Au petit bonheur des courants. On nage, on surnage. Plouf ! Quand on n'a que ses poumons pour voiles, on brasse. Plouf ! On brasse, on s'embrase de volonté, on brasse encore. Plouf ! On brasse, jusqu'à ce que la fatigue boive la tasse. On sombre dans la vie, comme on sombre dans l'océan. Quand la barque prend l'eau, à bâbord ou à tribord, la nausée est toujours la même.

— Ah ! La nausée ! releva la Petite. De quoi cale-t-on un estomac qui se soulève ?

Il faut tenir, avant de retenir ! Tada-tada-tadadan ! *Yo sólo quiero caminar* ! Avec des galettes de plomb, on leste le filet ; lorsqu'il s'abat sur un banc de carpes, les pauvres bêtes tentent de s'échapper par le haut, et hop ! Le piège se referme sur elles. Cette manie de chercher l'altitude, c'est elle qui perd les carpes, c'est elle qui perd les humains. Mais comment sortir du filet ? Peu importe. Pour notre salut, c'est l'estomac qu'il faudrait lester, car tout ce qui flotte à l'intérieur remonte toujours à la tête : les souvenirs, les tourments, les sombres humeurs. Le médecin est payé pour trouver un nom à chaque mal. Alors, devant la mine maussade, il dit : c'est la thyroïde ! C'est la thyroïde qui fait des siennes et vous déprime. Comme si ce petit papillon invisible pouvait empêcher un pélican de s'envoler ! C'est la thyroïde ! Cette miette de nous nous plomberait donc les ailes ? Mon œil ! Ce n'est pas seulement la thyroïde qui tire aux flancs et nous attire dans les abysses. Mais, de nos jours, quand la médecine perd son latin, on appelle toute attitude hors jeu : *dépression*, peut-être par peur du vrai mot, folie. Et les fous se taisent, jaloux de leur mystère, quand la poésie enflamme leurs yeux silencieux. Silence, ça tourne ! Et les dialogues tournent court, car faits de mots absents. Mais a-t-on besoin de parler quand l'essentiel ne se laisse jamais nommer ? À la plage, ramassez une poignée de sable, broyez-la, écoutez. Vous n'entendez rien ? Chut ! Écoutez encore, écoutez bien, c'est de la musique. En forêt, ramassez une poignée de feuilles sèches, broyez-la, écoutez. Vous n'entendez rien ? Chut ! Écoutez encore, écoutez bien, c'est le crépitemment d'une mitraillette. Un souffle derrière l'oreille, nul besoin de verbe, on décrypte immédiatement, c'est de l'amour. La tiédeur d'une peau parfumée, douce exhalaison... Ah ! on ne nourrira jamais mieux l'âme ; le nez décode le message, frétille, remplit d'aise. Entendez-vous ce que dit sa longue inspiration : Hum, mon amour, ton souffle, ma sérénade, ton odeur, ma meilleure ivresse, et ce corps sous mes doigts, que de beaux paysages ! Pourquoi parler, dans certaines circonstances, quand sentir suffit ? Chair de poule, poésie muette ; taisez-vous et sentez de tout votre être.

Au grand dam de la raison qui voudrait parfois nous protéger, nous sommes poreux. Entre sensation et perception, notre monde tient en deux mots : *hum* ! murmure une moitié de la vie, *aïe* ! crie l'autre moitié. On ne disserte que pour fleurir la littérature, le cœur n'en demande pas tant, il va à l'essentiel. La folie, c'est quand la beauté ou l'horreur se suffit à elle-même et se ressent plus qu'elle ne s'exprime. Que disent les fous ? Rien et tout à la fois. À notre époque, où l'on fait si peu de cas des asiles coulés dans le sarcophage du silence, en retrait de nos prétentieuses villes, je m'étonne de voir des gens, réputés sensés, s'attrouper dans les librairies et autres bibliothèques pour écouter un solitaire fou, sans se douter que ses meilleurs concurrents se trouvent enfermés entre les murs des asiles. Par le passé, on allait applaudir et encenser des faussaires, quand Camille Claudel s'asphyxiait dans un asile. Elle avait ses blessures ; démiurge, elle en faisait des sculptures pour les offrir aux humains, qui ne se doutaient pas qu'elle moulaient des lambeaux de sa chair vive pour eux, afin de leur donner prise sur le néant. Les artistes le savent : la douleur muée en beauté, c'est le meilleur gage fait à la vie. L'alchimiste ne change aucun fer noir en métal noble, il souffle sur des paupières apeurées et transforme les cauchemars en rêves féeriques ; le visage s'en trouve assez métamorphosé pour rassurer le naïf. Cet enfant est toujours joyeux, il est si agréable, un vrai soleil ! dit-on, quand les enfants sont assez généreux pour taire leurs angoisses, afin de ne pas effrayer les adultes. Puis, la vie va, on se veut grand et débarrassé de tout cauchemar. C'est une

personne positive, pleine d'entrain, dit-on de ceux qui ont l'élégance de poser un sourire sur la mélancolie, avant de se présenter aux autres. Et, même quand on se montre tel qu'on est, d'aucuns segmentent leur vision pour se préserver des laideurs éventuelles. Pourvu que la lumière, elle aussi, soit parcellaire et que les gangrènes soient mangées par la pénombre. Quand Marie-Odile, l'esthéticienne, épile ses clientes, comble leurs rides, escamote leurs boutons, ponce les gerçures de leurs talons, il n'est pas seulement question d'hygiène et de coquetterie. L'œil aime le lustre et les surfaces planes, les crevasses l'affolent. On se couvre, se maquille, il s'agit de masquer les égratignures de la vie pour afficher une bonne mine en tout lieu. Mine de rien, c'est ainsi qu'on démine subtilement nos rencontres, une apparence impeccable servant toujours à faire oublier ces dangereuses bombes endormies en nous. Dressés sur nos ergots d'adultes, nous déclarons pompeusement, à propos de tout : Ah, bof, rien de sérieux ! À force, on finit par penser que la vie, qui nous tue, n'est pas sérieuse : alors on joue nos drames au théâtre. Puis on rit aux larmes. Ha ! Ha ha ! Ha ha ha ! Mais la vie se charge de nous plonger deux doigts dans la gorge, à l'heure de son choix. Aghrrrrrrr ! Mais quelle pierre est assez lourde pour tenir tranquille un estomac qui se soulève ?

— Une pierre tombale ! Ha ha ha ! claironna la Petite, dans un grand rire malicieux. Et comme tu ne manges pas, ça ne va pas tarder !

Cette voix explosa la bulle de ma réflexion pour y introduire un sujet bien plus concret : manger, l'invitation à dîner me revint, je sentis une soudaine compression à la poitrine. Avant la pierre tombale, nous devons en porter tant d'autres sur le dos : toutes ces charges que nous n'avons pas la possibilité de traîner sur des roulettes. Plus que l'âge, ce sont elles qui nous tassent le dos.

M'imaginer à table, chez Marie-Odile, dans cette demeure inconnue, me donna des haut-le-cœur. Avant la pierre tombale, il faut bien vivre, et ce n'est pas l'envie qui pose problème, mais la manière. Vivre ! Ce mot se fait physique, organique même, avant de gonfler ses voiles de toutes les abstractions de l'être pour tanguer vers des caps philosophiques. Vivre ! On se mord presque la lèvre inférieure en prononçant ce mot. Vivre ! Les poumons s'éreintent, tant de fibres attendent la musique de notre si modeste souffle. Vivre ! Cinq petites lettres, pour couvrir les sept jours de la semaine, les trois décades du mois, les douze mois de l'année et le décathlon imposé à l'humain. Vivre ! Tenir debout, pour affronter la bêtise, les injustices et, surtout, nos impuissances qui, parfois, poussent à la démission. En avant, marche ! Il n'y aura jamais assez de brise à respirer pour tenir le rythme. Pourtant, il faut vivre, c'est-à-dire retrouver le souffle après chaque apnée, s'évertuer à garder ardente la forge en nous, pour donner formes et contours à chaque rêve, à chaque jour ! C'est avec le marteau de l'esprit qu'il nous faut battre le fer de l'existence et tenter de l'infléchir.

— Eh ben ! s'esclaffa la Petite. Avec une plume pour enclume, que peux-tu infléchir ? Mais bon, si tu te prends pour Héphaïstos, tu peux toujours cogner. Alors, vas-y ! Tada-tada-tadadan !

Cette petite espiègle profitait toujours des moments chaotiques pour mettre mon endurance à l'épreuve. Mais elle avait beau persifler, certaines de mes résolutions échappaient à son influence. Pour parer à ses remarques perfides, je lui opposai une évidence : venir à bout du découragement fait aussi partie du combat ! Elle pouvait donc rire de mes faiblesses, mais, lorsque j'étais d'humeur volontaire, je me disais que nous ne sommes pas des menhirs ; si la chute désole, l'élan reste louable. Alors, pour la narguer, je sifflotais : *Yo sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan !

Nous avançons, la main du destin collée à la nuque. Et que ça saute ! Pas de jour, pas de nuit, pas de répit : la vie est une barque perdue au milieu de l'Atlantique. Égarée, entre les bourrelets de l'océan, je ramais comme on rêve de rivage : sans arrêt. Combien vaut une bouffée d'air après l'apnée ? À terre, après chaque combat gagné contre les vagues, le piroguier évalue le prix de sa survie en coups de pagaie. Mais quand il rame, il ne se soucie guère de ce genre de mathématiques ; la pagaie devient alors un prolongement de lui-même, cognant contre le sort, à moins qu'elle ne soit une cuillère géante plongée dans la gueule de Sangomar, le dieu de la mer, pour tromper son impitoyable appétit.

Marie-Odile n'allait pas reculer la date de son dîner, encore moins l'annuler. Dans le filet, la carpe bâille et se débat à s'arracher les bronches ; le raz-de-marée ne la sauvera de rien. À quoi servent des nageoires saisies dans un filet ? Le soliloque sourd des âmes qui se débattent entre les mailles de l'existence. Je m'interrogeais, plutôt j'interrogeais tout. Mais personne ne répond aux questions posées au Seigneur, chacun gigote là où il est, à sa manière, jusqu'à bout de souffle.

— Bla-bla-bla ! railla la Petite. Réponds plutôt à la seule question qui soulève cette tempête dans ta tête : ce dîner, tu vas y aller ou pas ? Tu l'as accepté pour faire la grande fille, maintenant, vas-tu assumer ?

Je serrai les dents, perplexe. Pour jouer la grande fille, j'empruntais les tenues adéquates, pas des déguisements, des costumes de scène, puisque la vie en est une. Mais la petite fille dépassait de partout. Puisque mon estomac n'était plus assez grand pour la dissimuler, il fallait bien que je la vomisse, sous peine de la voir réduire mes boyaux en boue du Gange. Saut de carpe, au milieu de la nuit, c'était fréquent quand elle ne voulait pas se tenir tranquille. Découverte, contrariée, haletante, je me redressais, me rassurais comme je pouvais. Mais la Petite était toujours là, à me voir nue, sans jamais se détourner. Sachant sa loupe impossible à fuir, je me contentais de monologuer. Quand j'étais d'humeur enjouée, j'essayais de plaisanter avec mes tracas, jusqu'à ce qu'elle m'interrompe.

— L'autodérision, ça trompe momentanément le blues, mais ça ne guérit de rien, tu le sais !

lançait-elle, rabat-joie.

Bien sûr, je le savais. Comme j'étais certaine que le Mur des lamentations n'endigue aucune peine, pourtant le lamento déferle de toute part et tous les pèlerins répètent : *Shalom !* parce qu'on y croit à cette hypothétique paix, quoi qu'il arrive. Aïe, en attendant ouïe, encore *shalom !* L'autodérision, c'est le Mur des lamentations, avec des éclats de rire en guise de prières, et je n'avais pas besoin d'un billet d'avion pour y parvenir. Même si la Petite ne cessait de m'enfoncer la tête dans le sable, je voulais vivre, sans mur, sans lamentations, et c'était bien cela le problème, car tous les autres en découlaient.

Si j'avais le courage de rester dans mon lit, de ne plus jamais en sortir, tout serait réglé. Si je ne courais plus, la petite fille qui me poursuit cesserait d'être à mes trousses. Si je n'essayais plus de tenir obstinément debout, elle renoncerait à me faire des croche-pieds : on ne terrasse pas quelqu'un qui est déjà assis !

Mais je n'entends pas stopper ma longue marche et, lorsque je ne mets pas un pas devant l'autre, j'aligne des mots, par kilomètres, et dessine d'autres itinéraires dans ma tête. Quelque chose en moi est résolument en partance et, même lorsque je pose mes valises, mon esprit ne cesse de courir. Vers où, vers quoi, vers qui ? Et surtout à quel prix ? me questionne souvent la Petite, pour me retenir, quand moi, je rêve de lui fausser compagnie. N'ayant aucune réponse à lui fournir, je me contente de lui répéter qu'à choisir entre avancer et demeurer, je préfère avancer. Dans sa tentative de me décourager, elle me susurre qu'avancer expose, parfois, au danger. Je lui rétorque que l'arrêt est toujours mortel. Comme elle n'est pas demeurée, elle continue à me suivre, malgré moi.

Au bout d'un long moment de réflexion, la houle en moi s'étant un peu calmée, une agréable sensation de détente m'envahit. Allongée sur le canapé, les yeux clos, j'appliquais, sans trop y penser, les conseils de relaxation de Marie-Odile : inspirer profondément par le nez, gonfler le ventre, expirer à fond par la bouche. Recommencer. J'étais au bord de l'assoupissement, lorsque la petite chipie chuchota au creux de mon oreille.

— Bon, ce dîner, tu vas y aller ou pas ? Tu avances ou tu recules ?

Je quittai le canapé, me rendis encore dans la chambre, espérant voler quelques heures de sommeil à l'enquiquineuse.

VIII

Plein soleil ! Sur les sourires comme sur les dépits, le jour s'était levé. La nuit peut cacher les plis soucieux et les humeurs chagrines sous la couette, mais l'aurore est porteuse d'indiscrétion.

Les paupières encore lourdes, je regardais le rectangle de lumière qui se découpait à la fenêtre, comme on reconnaît une défaite, dans l'abattement. Mon court moment de sommeil ne m'avait pas apporté l'apaisement escompté. Or, une nuit pourrie annonce, en général, une journée identique. Vu mon état d'agitation intérieure, j'étais maintenant certaine qu'en dehors d'un coma profond toute idée de repos, avant le dîner chez Marie-Odile, n'était qu'illusion. Ceux qui croient qu'on peut fuir le chaos diurne dans la langueur nocturne ignorent l'épouvante tapie, parfois, sous l'oreiller. Courbaturée, je m'étirai longuement, puis repliai la couette jusqu'à la poitrine. Les yeux ouverts, je repoussais le moment de sortir du lit. Mais cette paisible oisiveté fut vite perturbée : des détails de ma nuit me revenaient et se bouscuaient dans ma tête. Si je reformulais, précisais, complétais certaines des réflexions qui m'avaient gardée longtemps éveillée, je ne voulais absolument pas repenser à mon cauchemar, la journée avait déjà son sujet imposé.

Il faut que je me détende, soupirai-je. Un petit rire m'échappa, cette phrase est aussi vaine que sa semblable qui consiste à se dire : il faut que je dorme. Il me fallait donc vite trouver autre chose. Je me serais bien prosternée devant mes orchidées, mais elles entendaient déjà ma prière et leurs frères branches pointaient désespérément le mur. Quand on ne sait plus dans quelle direction chercher une solution, l'esprit fait le chien affamé et rapporte toujours un os. Ainsi, des idées qui, jusqu'alors, me semblaient farfelues m'apparurent soudain secourables. D'après la copine de Marie-Odile, Sylviane qui communit avec Gaïa et s'autoproclame spécialiste du bien-être, pour se relaxer, on doit se souvenir d'un endroit, d'un paysage sympathique et focaliser toute son attention dessus. Sans conviction, je décidai tout de même de tenter l'expérience. Ayant choisi mon panorama de rêve, je fermai les yeux. Transfert mental, le temps se rembobine, superpose les lieux, mes jambes raccourcissent, mes seins disparaissent et me voici là-bas, parlant sèrère.

Sur mes jambes, la couette n'est plus une couette, c'est une vague fraîche de l'océan Atlantique qui me caresse les mollets. Je suis à la plage, avec ma grand-mère, nous pêchons des fruits de mer. Le soleil flotte à nos pieds, la brise souffle, pleine de tendresse. L'une à côté de l'autre, nous grattons la vase, débusquons des coquillages, tout en conversant. Le décor fait tellement partie de nous, qu'il n'est nul besoin de lever les yeux pour le décrire.

L'île de Niodior est derrière nous, lovée entre d'innombrables sentinelles, ces cocotiers qui toisent le bosquet de Koko, accroupi à notre gauche avec ses palétuviers et ses quelques champs de mil. À droite, on aperçoit le village de Dionewar. Nous pensons que notre île est la perle du Saloum, ceux de Dionewar nous jugent prétentieux et jurent que la leur est plus belle. N'empêche que la sous-préfecture commune est située à Niodior, ce qui nous permet de garder la main et rend nos voisins verts de jalousie. La rivalité entre ces villages jumeaux, où l'on trouve quasiment les mêmes clans, les mêmes familles, a connu des heures sombres, avant de s'apaiser, d'où le nom du pont Jubo, littéralement le pont de la réconciliation, qui relie les deux îles. Pourtant, aujourd'hui encore, où tous cultivent avec ferveur des rapports de bon voisinage, les femmes, lorsqu'elles s'adonnent à la pêche à pied, évitent de s'aventurer sur les plages de l'autre village. Pour ma grand-mère et moi, la question du périmètre de loyauté ne se pose pas, nous pêchons là où Niodior jette sa traîne dans les flots. Depuis l'endroit où nous sommes, nous pouvons même entendre l'appel du muezzin, quand le vent est favorable. D'ailleurs, ce fut bientôt le cas, lorsqu'il appela pour *salat Al'asr*, la prière de la mi-après-midi.

Tournées vers l'ouest, pliées en deux, nous continuons notre ouvrage. De temps en temps, à intervalles irréguliers, ma grand-mère murmure : Hey pardon. Plusieurs fois, je me retourne vers elle, la déclaration me semble incongrue. Au bout d'un moment d'attention, je remarque qu'elle le dit quand elle met une prise dans son panier. Intriguée, je l'interroge.

— Pourquoi dis-tu pardon ?

— Ah, tu m'as entendue ! dit-elle, souriante, je croyais l'avoir seulement pensé.

— Non, tu l'as dit plusieurs fois. Pourquoi ? À qui t'adresses-tu ?

— Toi, toujours avec tes questions, souligna-t-elle, puis, approchant son visage du mien, elle ajouta : Tu veux savoir ? Eh bien, je demande pardon à ces petites bêtes !

— C'est bête, elles ne peuvent même pas t'entendre, ricanai-je.

— D'abord, ça, tu n'en sais rien, taquina-t-elle avant d'adopter un ton nettement plus sérieux. N'oublie pas que nous écourtons des vies pour rallonger la nôtre, or, d'après nos ancêtres ceddos, tous les êtres vivants ont une âme, donc ils ont le droit à la vie, au même titre que nous.

— Même les mollusques et les fourmis ?

— Bien sûr, même les arbres et les herbes, les rochers comme les petites pierres.

— Alors nous n'avons pas le droit de manger les fruits de mer et les poissons, et tes poules, et les légumes de ton jardin, et les...

— Mais si, mais si ; simplement, il faut prendre raisonnablement ce dont nous avons besoin, pas

plus. Et, quand nous mourrons, d'autres animaux nous mangeront, nous aurons ainsi payé notre dette et la nature aura repris ses droits.

— Et après ? Il ne restera plus rien ? demandai-je, presque inquiète.

— Après ? Eh bien, après, il reste l'esprit, nous deviendrons *pangool*, des esprits, comme nos ancêtres, et la vie continue !

— Tu veux dire que je pourrai encore être avec toi ?

— Mais bien sûr ! Il te suffira d'y penser très fort, c'est tout ! clama-t-elle, tout sourire.

Ma moue dubitative passe au sourire, ses affirmations et la joie de son ton suffisent à me rasséréner. Le soleil, déjà bien radouci, jette maintenant des nappes orangées sur l'eau. À la lisière du banc de sable où nous nous trouvons, une petite pirogue passe, dans un sillon plus profond, mais assez près pour que les pêcheurs nous reconnaissent et nous offrent quelques poissons, qu'ils jettent en notre direction, en même temps que leurs salutations. Pendant que ma grand-mère égrène des amabilités dans leur sillage, je patauge, ramasse le cadeau. Comme deux gros poissons dérivent et s'éloignent, je pique une tête et les ramène. Au lieu de me remettre au travail, je replonge, barbote, teste mes modestes compétences au crawl. Alors que je ne cesse de l'éclabousser, ma grand-mère rit de me voir gigoter et m'ébrouer avec tant d'énergie. Malgré ma nage d'apprentie et mon avancée plus que poussive, elle reste vigilante.

— Attention, prévient-elle, la marée monte, ne t'éloigne pas trop.

— Allez, viens te baigner ! l'invitai-je.

— Tu sais, nous avons déjà vu des pêcheurs de retour, ton grand-père ne va pas tarder. Nous devons maintenant rentrer.

— Oui, mais d'abord, viens te baigner avec moi.

Elle se laisse convaincre. Prévoyante, elle forme d'abord un monticule de vase, y superpose nos paniers, avant de me rejoindre, du côté où le banc de sable s'évase progressivement vers la partie profonde du bras de mer. J'ai toutes les dents dehors, elle me rend mon sourire et se glisse doucement dans l'eau. Elle a une grâce qui assouplit tous ses gestes, malgré le dur labeur qui fait son quotidien, son corps ignore la brusquerie.

— Ne t'éloigne pas trop, me dit-elle, le courant devient fort.

Joignant le geste à la parole, en quelques brasses, elle m'attrape par le bras et me ramène à elle. M'immergeant par-ci, émergeant par-là, je frétille, multiplie les facéties, comme un petit dauphin folâtre, rassuré par les frôlements du flanc maternel. Agréablement occupé, le temps passe trop vite, comme s'il fallait que la frustration soit le corollaire de la joie.

— Regarde là-bas, dit mon ange gardien, le monticule de vase s'est affaissé, je vois encore nos paniers, mais il est temps de rentrer, sinon la marée va nous voler notre pêche.

Ravie par notre douce complicité, j'entame une négociation afin de prolonger le moment.

— Et si nous attendions mon grand-père ici ? Nous pourrions monter dans la pirogue et rentrer avec lui. Il va sûrement passer bientôt.

— Oui, il est peut-être en route, mais la marée se fait déjà trop haute pour nous, ce ne serait pas prudent de rester encore ici. Allez, barboteuse, on y va ! Tu vois, le soleil se couche et le dîner ne se préparera pas tout seul.

Le dîner ! Transfert mental, superposition de lieux : le temps, vague furieuse, déferle sur une poignée d'années, me déporte, à quelques milliers de kilomètres des rives de Niodior et me rend ma taille adulte. Le dîner ! Soudaine intersection entre le passé et le présent, comme un cerceau qui se referme autour de moi. Ma douce rêverie interrompue, je me fracassai au beau milieu de mon quotidien.

Les spécialistes de la relaxation enseignent le décollage et oublient de préparer à l'atterrissage, or le retour abrupt au réel choque autant qu'un parachute qui lâche. La bulle de mon souvenir ayant explosé, j'écartai la couette et bondis hors du lit. Tout en enfilant un peignoir, je bougonnais. Bon sang, pourquoi ne veulent-ils pas qu'on aille dîner au restaurant ? Aller manger dans cette maison, ça va me bouffer ! ronchonnai-je, en estimant le nombre d'heures qui me séparaient du supplice dînatoire. Mais, instantanément, un sentiment de culpabilité m'assaillit. Afin de me racheter et convaincre ma part récalcitrante, j'affirmai, à voix haute :

— Ce sont tout de même des amis d'une incroyable gentillesse et Marie-Odile aime tellement recevoir, je suis sûre qu'elle va nous offrir un vrai festin, ce soir. Cette stupide angoisse n'a pas lieu d'être !

— Mais elle est là ! se moqua la Petite.

Cette saboteuse était déjà prête à prendre le contrôle de ma journée. Je quittai précipitamment la chambre, refusant de prêter le flanc à ses coups bas. Vite, un café, une barre d'amande et des galettes de riz ! Des galettes que je vais mordre comme on règle un compte ; j'écouterai leur craquement cartonnable en détectrice de présage. Je vais y planter mes dents, tellement fort que la vie ne gigotera plus. Ainsi figée, ma journée sera plus stable, plus malléable, et je vais l'organiser aussi efficacement que je range mon appartement. Chaque chose trouvera sa bonne place, même l'indésirable dîner de Marie-Odile. Après tout, nous parvenons toujours à insérer, dans nos modestes logis urbains, quantité de choses qui nous encomrent inutilement. Un réduit, il suffisait d'aménager un petit réduit tout au fond de moi pour y loger l'invitation de Marie-Odile. Il fallait aussi de la volonté. Or de la volonté, j'en avais une bonne, mais je devais veiller à ce que la Petite ne

vienne la réduire en miettes. En me servant mon café, ma main trembla légèrement, une grosse goutte rebondit sur le carrelage, vision désagréable que je ne pouvais laisser durer. Toutes les perfectionnistes du ménage vous le diront, une maison entièrement sale est moins dérangeante qu'une tache au milieu d'une pièce propre. Je saisis la serpillière, pressée de réparer l'outrage fait à mes yeux. Je frottai une fois, puis trempai le tissu dans le seau, au moment où je l'essorais, afin d'effectuer le second passage, censé sécher et faire reluire l'endroit, mon cauchemar me revint par bribes.

Encore un coup d'œil autour de moi et l'hypnose s'accomplit. Au fond de mes pupilles, un pinceau maléfique compléta un tableau que j'espérais ne jamais revoir. Le seau, la serpillière, le carrelage, la cuisine et, soudain, tout devint menaçant. Le geste suspendu, je psalmodiais : Flux et reflux ! Qu'un éclusier mette ma cervelle à marée basse et que la houle retourne d'où elle vient ! Les visions agitées de mon cauchemar, je ne souhaitais nullement subir leur remontée en surface, aussi me hâtai-je de quitter la cuisine avec ma tasse de café. Les digues ne servent pas qu'à protéger les rizières, ma journée aussi en avait besoin, pour contenir le flot boueux des pensées intempestives. Un reflet gris métallique arrêta mon regard, un possible rempart se trouvait sous mon nez, une conjuration à portée de doigts : la radio ! Pas une seconde d'hésitation, je captai France Info, montai le volume à surdose de décibels.

Aussitôt, les fracas du monde m'emplirent les oreilles : boomerang de bombe à Bagdad ; crépitements de kalachnikovs en Libye ; cris assoiffés de liberté place Tahrir au Caire ; le énième attentat en Afghanistan annonce des décorations posthumes en Occident. Autre déflagration, des résultats d'élections dans plusieurs pays européens : l'Europe vire à droite ! On le savait déjà, mais ça fait toujours aussi mal aux oreilles. Le temps de se prendre la tête entre les mains, les infos se dévident dans le crâne, telle une bobine de tisserand. Les nœuds, tous ces nœuds dans nos neurones, au fil de nos jours. Quel marin déroutera le voilier des mauvaises nouvelles ? Les échos montent, clameurs de désespoir : grondements de crise en France, tonitruantes déclarations d'ouvriers en révolte, devant leur usine, qui réduit le pain des hommes pour augmenter le beurre des actionnaires. Ailleurs, en Chine, toujours pour un peu de pain, des mineurs se sont retrouvés emprisonnés dans une galerie de charbon qui s'est affaissée. Ils prient sans doute pour avoir la veine de leurs collègues de l'Atacama. Dans quelle direction se tournent-ils pour prier ? Peu importe. Le nez contre les parois mazoutées, ils murmurent certainement à l'oreille du Seigneur. Autre part, en Orient, encore une femme lapidée pour adultère et, comme d'habitude, le journaliste ne dit pas si son mari lui a été fidèle ou pas.

Tirillée, entre indignation et résignation, j'écoutais. Les nouvelles s'enchaînaient, ininterrompues, et les mauvaises étaient nettement plus nombreuses que les bonnes. Toujours ce même constat : attaque, contre-attaque ; contorsions, contusions ; le monde dans ses perpétuelles convulsions épileptiques nous colle à tous des hématomes. Il n'y aura jamais assez de pommade pour oindre les plaies que nous laissent les informations. Au bout d'un moment, lassée de la litanie d'horreurs, je mis un CD, mais les chœurs de l'Armée rouge n'auraient pas réussi à étouffer la voix fluette qui résonnait, sans cesse, dans mes oreilles : Pardon, pardon... Je secouai la tête, en guise de dénégation, c'était la petite fille du cauchemar et plus rien ne parvenait à la faire taire. Elle s'enhardit, mon cerveau partit en tarière, ma langue aussi.

— Pardon ! Et puis quoi encore ? C'est elle qui devrait ramper sur des épines jusqu'en enfer, oui ! Cette furibarde qui tape sans vergogne sur une gamine sans défense, c'est elle qui devrait cauchemarder ! Si sa conscience ne la démange pas, que la gale lui sertisse la raie des fesses pour le restant de sa malfaisante vie ! Qu'un chien dévore ses cruelles mains, je n'y verrai que justice, mais je ne le souhaite même pas, car elle filerait la rage à la pauvre bête. Alors qu'elle fasse le festin des asticots le plus tôt possible ! Et puis, je m'en fous, elle ne mérite même pas un coin de ma mémoire. Satanée punaise ! Je m'en fiche, je ne veux même pas y penser !

— Tu viens de le faire, releva la Petite, narquoise.

— Oui, mais je ne veux plus. Rideau sur les hideux ! Cette journée mérite d'autres raisonnements ! lançai-je.

Je voulais fixer la ligne de mire, foncer, sans me laisser torpiller par les états d'âme. *Sólo quiero caminar* ! Tada-tada-tadadan ! Mais il est des jours qui clouent au tapis, on voudrait que la volonté soit une grue pour nous hisser au sommet de nos résolutions. Malheureusement, la volonté elle-même a parfois besoin d'une impulsion. Or, dans la lutte que je livrais, la victoire nécessitait plus que la solidité des rotules. Sur ma table imaginaire de ping-pong, j'envoyais valdinguer le sujet qui me contrariait, mais il me revenait sans arrêt en pleine figure. Comment aurais-je pu redresser la trajectoire de ma pensée, alors que mon esprit tout entier versait dans le même sens : le dîner → la maison des autres → le cauchemar. On pouvait essayer toutes les combinaisons possibles, la boucle se fermait sur la même conclusion, d'une évidence terrifiante.

Installée devant mon café, je crus pouvoir gagner la partie de ping-pong, tant je cognais sur mes réticences de toutes mes forces. Après quelques gorgées de café, les idées plus claires, le souffle régulier, je humais le calme. Les mains croisées sous le menton, j'imitais une sculpture de Rodin. Illusoire paix. Songeuse, j'entrevois le moyen de freiner la tempête en moi : qu'on me débranche le cerveau, qu'on me glisse parmi les momies de Pompeï et qu'on me place des améthystes au fond des yeux pour m'épargner les ténèbres de la vie ! Mais, avant, qu'on me mette de la cire dans les

narines, car l'immobilité ne sauve de rien : tant qu'on respire, l'esprit court, s'en va sauter à la corde et nous entraîne dans ses innombrables chutes. Regardant fixement le liquide noir, je pelais, décortiquais mon angoisse, en saisir le noyau mettrait peut-être à jour les raisons pour lesquelles je déteste aller dans les maisons étrangères. Soudain, la petite fille du cauchemar m'apparut au fond de la tasse. Captivée par les scènes qui se succédaient, j'observais, toute résistance aurait été vaine. Si je déjouais quelques fois les plans de la Petite, je distinguais les moments où contrecarrer sa volonté me coûtait plus d'énergie que l'accompagner dans ses pérégrinations. La teigne agissait en traîtresse, attendait que la réalité me fasse chanceler pour dévier mon cap. Quand je traînais, tanguais, suppliais : *Sólo quiero caminar !* elle m'attrapait par une manche, tirait, en martelant.

— Tu viens ou pas ? Pour raccourcir la piste, il faut accélérer le pas. Plus vite tu affrontes, plus vite tu seras soulagée ! T'en souviens-tu ?

Évidemment, ces mots, la petite harceleuse les empruntait à quelqu'un qui les prononçait, jadis, avec une douceur infinie, lorsque nous rentrions, harassés, du verger, des rizières situées à Ndougourna ou des champs de mil des lointaines brousses de Baha, Sandina ou Fandiong. Si le ton n'était pas le même, ces propos suffirent pourtant à m'insuffler le courage de suivre la petite intruse, qui me kidnappait. Allez courage, Sounkoutou nding, viens ! Une journée de piste promet plus qu'une journée de hamac, disait mon grand-père, quand, gamine à Niodior, la distance me dissuadait de l'accompagner. Si la véracité de cette assertion se confirmait, une fois de plus, escorter la Petite me fournirait des réponses plus convaincantes pour Marie-Odile, la prochaine fois qu'elle assimilerait mon refus d'aller chez elle à un caprice.

IX

Mon café n'était pas un café, c'était un bras de mer où la Petite m'entraînait pêcher des miettes de vie. Te souviens-tu ? Et je piquais un plongeon dans la mémoire. Quand je craignais les courants ou perdais mon souffle, la Petite me tendait une corde tissée de mots. Je la saisisais et fermais les yeux. Mais la corde était longue, très longue. Elle traversait les années, reliait des mondes, se transformait, devenait une bobine de Sembène Ousmane : un film, où les humains, vases d'opaline, dégringolent et se fracassent sur le billard du destin. *Sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan ! murmurai-je.

— Tais-toi et suis-moi, intima la Petite.

J'obéis, en apparence. Il ne me fallait pas plus qu'un cahier et un crayon pour avoir droit à la parole, au moment de consigner ce qu'elle s'apprêtait à me dévoiler. Tant que l'œil pourra errer, l'oreille entendre et la main écrire, la mutité ne sera jamais gage de soumission, puisqu'il n'y a pas plus bruyant que la révolte d'un texte.

— Oui, d'accord, je me tais ! lançai-je à la Petite.

— Oh, je sais que tu fais semblant ! N'oublie pas que c'est grâce à moi que tu écris, donc je me doute bien de ce que tu penses quand on veut te bâillonner. D'accord, tu peux me suivre avec ton carnet ; note bien ce que tu diras à Marie-Odile, mais, cette fois, suis-moi jusqu'au bout.

Des cocotiers, du sable blanc, une vaste cour, devant un bâtiment jaune pâle aux grandes fenêtres vertes, la Petite évoluait dans son propre décor. C'était le matin de la rentrée scolaire, quelques années après sa première inscription officielle, que sa grand-mère avait accepté de faire sur le conseil de cet instituteur, dans la classe duquel elle ne cessait de s'inviter auparavant. Il faisait frais, le soleil n'avait pas encore bu toute la rosée laissée par la nuit. La Petite portait un pull blanc au col rouge, une jupe écossaise, au damier rouge et noir, dont les bretelles lui glissaient un peu des épaules. Elle ne pouvait expliquer pourquoi, mais, tout près de sa grand-mère, au milieu de la foule et de la cacophonie, le geste qu'elle effectuait de temps en temps pour remonter ses bretelles la remplissait de fierté. Cette jolie tenue, son aïeule l'avait achetée et cachée avec une belle paire de chaussures, jusqu'à ce jour de rentrée des classes. Sortie de la douche, la Petite, revenue dans la chambre, fourrageait dans sa valise. Assise sur le bord du lit, sa grand-mère, qui l'observait, taquina :

— Eh, tu creuses un puits ou quoi ? Tu vas froisser tous tes habits. Qu'est-ce que tu cherches ?

— Ma robe, tu sais, ma préférée, celle avec les poches mauves.

— Ah bon, alors tant pis pour moi ! Je croyais que tu allais préférer celle que j'ai là, dit-elle, en soulevant un foulard qui dissimulait diverses choses, empilées tout près d'elle, sur le lit.

— C'est quoi, montre-moi, c'est quoi ? s'excita la Petite, déjà ravie de la surprise.

— Eh bien, tes fournitures ! Plus des chaussures, des habits et, surtout, une jupe, comme portait la jeune fille dans ton livre de lecture de l'année dernière, tu sais, la jupe à bretelles que tu aimais tant...

À ces mots, la Petite, qui ne parvenait plus à rapprocher ses lèvres, articuler ses mots encore moins, sauta dans les bras de sa bienfaitrice, en criant de joie.

— Allez, prends ton petit-déjeuner et habille-toi, vous allez être en retard, avertit le grand-père, qui, sur le pas de la porte, avait écarté un coin du rideau et les épiait depuis un moment.

— Tu savais toi ? l'interrogea la Petite, qui le soupçonnait d'avoir participé à la sympathique cachotterie.

— Que tu sauterai au plafond ? Oh oui ! Que les chiffons font perdre la tête aux bonnes femmes, ça, je le savais. Mais je sais aussi de qui tu tiens ta coquetterie.

Les rires fusèrent. La Petite avala sa bouillie de mil, agrémentée d'un délicieux *thiofaaye*, un onctueux jus, bien sucré, fait de pain de singe et de beurre de cacahuètes. Puis elle s'habilla. Comme elle peinait à bien arranger sa nouvelle toilette, la grand-mère intervint.

— Viens, je vais t'aider, dépêche-toi, ton grand-père a raison, nous allons être en retard.

— Eh, mademoiselle, tourne, voyons un peu ta jupe à l'européenne ! Hum, on dirait un parapluie ! railla le grand-père.

— Ne l'écoute pas, c'est très joli et ça te va très bien.

Mais la Petite rigolait déjà, elle avait l'habitude des plaisanteries de cet homme qui la chérissait plus que tout. Elle tourna sur elle-même et leva les yeux vers sa grand-mère.

— Merci pour tout ça... toutes ces affaires, et un plus grand merci encore pour la jupe ! Je te souhaite de vivre jusqu'à cent ans et même beaucoup plus longtemps encore !

— Oui, c'est ça, une centenaire ratatinée, et qui va s'occuper de moi ?

— Moi !

— Toi ? Telle que je te vois là, seul Dieu sait où tu iras faire le cabri. Voilà, tu es prête. Allons-y !

Sachant que son énergie débordante, loin de déplaire à ses grands-parents, les amusait, elle refit le cabri, saisit son sac, adressa un grand signe de la main au taquin, puis, avec sa grand-mère, elles se dirigèrent vers l'école.

Dans la file d'attente, pour sa réinscription, la Petite savourait encore sa belle surprise. Sachant combien elle aimait l'école, la doyenne n'avait pas jugé utile de lui dire que c'était pour l'encourager à bien travailler, mais, au fond d'elle, l'écolière signait avec elle-même un pacte qui l'engageait à tout faire pour ne pas décevoir ceux qui veillaient sur elle, avec tant d'amour. Après l'appel, tous les parents d'élèves quittèrent l'enceinte de l'école.

Dans la classe de la Petite, l'instituteur débuta l'année par un cours d'expression, c'était sa façon de commencer dans la gaieté, tout en jugeant le niveau de ses élèves. Posté sur son estrade, il promenait son regard, interpellait l'un ou l'autre par son prénom, car il connaissait déjà tout le monde, et s'adressait à l'ensemble de la classe d'un ton enjoué.

— Vous m'avez tous l'air en pleine forme ! Allons, racontez-moi, qu'avez-vous fait pendant les vacances d'été ? Qui veut commencer ?

La Petite baissa pudiquement la tête et reformula silencieusement la question : Qu'a-t-on fait de moi pendant les vacances d'été ? Le cauchemar ! Elle ferma les yeux, puis les rouvrit aussitôt, afin de ne pas se laisser happer par le maudit cauchemar qui ne la quittait plus. La parole fit plusieurs bonds et rebonds dans la classe avant de revenir aux premiers rangs. Les coudes sur la table, la Petite tritura ses bretelles, mais elles n'étaient pas assez larges pour lui cacher la tête. L'instituteur finit par la désigner nommément. Elle hésita un instant, puis, afin de ne pas perdre la face devant ses camarades, qui rivalisaient en exagérant la beauté de leurs souvenirs d'été, elle parla des merveilles de la ville – une ville qu'elle avait à peine vue –, omit volontairement ses hôtes et les mémorables roustes qu'elle avait reçues. Dans un sourire gêné, elle s'inventa des vacances idéales et, parce que son imagination lui offrait ce que les humains ne savent pas toujours donner, du rêve, elle battit ses camarades à plate couture. Ravi, l'instituteur acquiesçait de la tête. Ni lui ni ses élèves ne se doutaient que la Petite venait de se tailler, sur mesure, une faux de poète pour arracher au champ des mots ce qui manque à la vie : une harmonie.

— Bravo ! la gratifia l'instituteur, quelle belle description de la ville ! Tu as bien observé, tu as été attentive, c'est très bien ! En quelques mois, tu es devenue une vraie citadine, n'est-ce pas ? Le marché, les grandes routes goudronnées, les voitures, les lampadaires, les vendeurs de glaces, la foule au cinéma, les jolis fauteuils, c'est très bien tout ça ! Mais, dis-moi, quel film as-tu vu au cinéma ?

— Ben, bah, euh...

Elle fit la carpe à marée basse, puis serra les mâchoires et vécut cette dernière question comme une perfidie, quand l'instituteur, lui, croyait la valoriser en l'encourageant à poursuivre son récit. La cloche de midi sonna comme une délivrance, vida l'école et dispersa des nuées d'écoliers à travers les ruelles du village. Sur le thème des vacances extraordinaires, chacun voulait remporter la joute orale, malgré les estomacs qui criaient famine. La Petite dépassa tous les groupes, qui s'attardaient sous les cocotiers, évitant ainsi toute discussion. Elle ressassait ses vacances à elle, or ce qu'elle en pensait vraiment, elle ne le révélerait qu'à son carnet rangé dans la grande malle de sa grand-mère. Même à celle-ci, à qui elle avait l'habitude de tout confier, elle n'avait donné que de rares et évasives réponses.

— Tu as passé de belles vacances, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et ta tante, elle t'a sûrement appris plein de choses ?

— Oui.

— Tu t'entendais bien avec tes cousins et cousines ?

— Mouais.

— Ta tante dit que tu peux revenir l'été prochain, je parie que tu t'impatientes déjà.

— Non ! Je n'irai plus jamais là-bas ! Jamais !

— Ça alors, et pourquoi pas ? C'est bien pour toi de connaître un peu la ville, hein, tu n'es pas d'accord ?

— La ville, oui, mais plus chez elle.

La Petite en convenait, sauf à vouloir vivre dans un terrier, en étroite intimité avec les taupes, hors du temps, c'était important pour n'importe quel jeune villageois de connaître la ville. La modernité avait ses règles. Des règles qui déjà changeaient tout le pays et qu'il fallait absolument découvrir, même quand on ne s'imaginait pas, plus tard, aigle nichant dans un building. On se devait de faire ses humanités citadines, ne serait-ce que par curiosité. Et de la curiosité, la Petite n'en manquait pas. Ce fut d'ailleurs la raison pour laquelle elle avait sauté de joie, lorsque sa grand-mère lui avait proposé ses premières vacances chez la fameuse tante.

— Ta tante, Titare, dit que tu peux venir passer les vacances d'été chez elle. Qu'en dis-tu ?

Elle avait dit oui, sans aucune réserve, puis, elle avait attendu le jour du départ comme l'apiculteur espère le miel. La ville, elle en rêvait, comme elle rêvait de percer tous les secrets de l'univers. Sous son crâne, ses neurones se ramifiaient et la démangeaient, quelqu'un y tricotait sans arrêt des grilles de lecture du monde. À ces yeux, le ciel était, alternativement, la grande voile d'un navire sans limite, transportant le monde entier, un immense filet bleu qui retenait le soleil ou bien une large cotonnade mouchetée de teinture traditionnelle, destinée à filtrer l'eau de pluie. Mais une si vaste couverture, qui la tenait en place pour l'empêcher de s'écrouler ? Roog, Dieu, lui répondait-on. Dieu ? Alors il doit être très grand et très fort ! Plus grand et plus fort que Doudou Baca Sarr, le

champion de lutte de Niodior, le cousin de la grand-mère ? Évidemment. Et l'océan, qui avait bien pu mettre autant d'eau autour du village ? Roog ! Mais de quel puits avait-il puisé toute cette eau ? Et puis, où était-il ? Partout, lui rétorquait-on : Il a tout créé et Il est partout. Alors elle bouloulait, écarquillait les yeux, l'imaginait : Dieu était parfois un grand monsieur barbu qui habitait tantôt dans la forêt, tantôt sur un tapis volant d'où il surveillait ses créatures, quand il n'était pas simplement une baleine géante dans son royaume marin, qui offrait du poisson aux pêcheurs. Son cerveau d'enfant, c'était la spirale d'une chaîne de probabilités, dont elle attendait toutes les réponses de la part des adultes.

— Que se cache-t-il derrière le ciel ? Dis, Nakony, que trouverait-on si l'on soulevait le ciel ? demandait-elle souvent à sa grand-mère, quand elle était encore plus petite.

— Tous les couvercles ne sont pas bons à soulever ! répliquait invariablement la doyenne.

— Ah, toi, avec tes couvercles partout ! s'exaspérait-elle.

Déçue, elle tournait les talons, la bouche en cul-de-poule, reprochant ainsi à l'aïeule de lui refuser la clef des portes du monde qu'elle brûlait d'envie d'ouvrir.

Maintenant qu'elle avait soulevé l'un des couvercles qui l'intriguaient, elle commençait à mieux comprendre la réponse de sa grand-mère. La tante de la ville, on aurait dû la laisser mijoter dans une profonde marmite de sorcière, au couvercle hermétiquement fermé, pensait-elle, depuis qu'elle l'avait côtoyée tout un été.

La ville, elle l'avait longtemps devinée derrière le rideau bleu qui cerne l'île, mais, après l'avoir tant désirée, elle en était revenue avec le goût de l'Atlantique sur la langue et la généreuse violence de la tante marquée sur sa peau. Les traces de coups, il lui faudrait plusieurs années scolaires et l'infinie tendresse de la grand-mère pour les gommer.

La peau est un parchemin qui ne garde ni les caresses pleines d'amour ni nos poèmes préférés, mais retrace, sans pitié, l'historique des instants maudits. On dirait qu'elle se rebelle, face aux fragilités de la mémoire, et se plaît à imprimer le sceau de tous les drames qu'on s'évertue à oublier. À chaque douche, la Petite contemplant les reliefs que son passage en ville avait laissés sur son corps. Quand les faits vous marquent de manière indélébile, vivre c'est toujours revivre. Quand on se souvient d'un jour, qu'il fut agréable ou détestable, on a toujours l'âge qu'on avait le jour en question. Les joies, même grandes et nombreuses, ne font que distraire des peines, elles ne les éliminent jamais. Les jours de détresse stagnent tels des lacs. Ils ne passent pas, leur cape grise assombrit tous les cieux, puisque les nuages noirs de l'enfance reviennent toujours couvrir le ciel de l'âge adulte. Le temps qui court, linéaire et progressif, est une lubie d'historien ; pour y inscrire l'évolution d'une existence humaine, il faudrait pouvoir desserrer les crocs de certains événements qui se cramponnent au cœur et le prennent en otage. Le maudit temps que la Petite avait passé en ville s'était agglutiné en nœuds qui n'avaient même pas l'élégance de libérer sa gorge. Il est des aigreurs d'estomac qu'aucune pharmacopée ne peut atténuer. Là, dans l'œsophage, demeure la boule qui rend maboul. On la sent, là, immobile, à toujours donner le *la* aux vagues du blues, qui submergent sans jamais laver de rien. Haut les cœurs ! Puisque la marée ne peut que monter, qu'on donne à l'estomac une dimension océanique ! Plouf ! Ouf !

Est-ce que tu t'entendais bien avec tes cousins et cousines ? Quelle question ! Comme si les entendre ne suffisait pas ! Les cousins, elle ne pensait plus à eux que lorsque la télé passait des films sur la Gestapo. Les cousins, c'étaient :

— Tu me laves mon jean ?

— Avec tout le travail qui m'attend, je n'ai pas le temps.

— Si tu ne laves pas mon jean, je vais le dire à papa, il va te casser la gueule !

Elle lavait jean et baskets, car les rares fois où elle avait refusé, le papa l'avait efficacement bastonnée, en rugissant.

— Je ne vais pas te nourrir tout un été à rien foutre ! Tu te crois où ? Si ta grand-mère te pourrit et t'engraisse inutilement, ici, tu vas mériter ton pain.

Et la Petite ne cessait de mériter un pain qu'elle osait à peine toucher. Elle se voyait au septième sous-sol de l'enfer et s'en voulait de n'avoir pas pris la peine de mourir avant de s'y retrouver. Diablesses, sûres de leur puissance nuisible, les cousines commandaient plus durement que des matrones.

— Fais ceci, fais cela, sinon je le dis à maman...

— Défais-moi mes tresses, on va m'en faire des nouvelles. Hey, attention ! Si tu me fais encore mal, je le dis à maman...

Elle obtempérait pour s'épargner des bleus. Elle détricotait les tresses des demoiselles, avec la délicatesse due aux progénitures royales, pendant que sa chevelure, qu'elle n'avait plus le temps d'entretenir, prenait l'aspect d'une botte de foin. Elle, qui, au village, avait l'habitude d'être très bien coiffée par sa grand-mère.

— Regarde ta tignasse, tu ne ressembles à rien ! lui décochait parfois la tante. Puisque tu ne fiches pas grand-chose, tu pourrais au moins t'arranger un peu. Ah, vraiment dégueulasses, ces filles de la campagne !

Cette fourbe, qui ne lui laissait aucun répit pour prendre soin d'elle, sortait toujours la même rengaine ; de préférence, lorsque, vautreée dans l'oisiveté à piailler avec ses copines au salon, elle réceptionnait les plateaux des mains précautionneuses de la Petite, qui multipliait les allers et

venues à la cuisine pour les servir. Les invitées savaient bien que cette tirade n'était que pure jactance mondaine et ne semblaient pas du tout gênées d'être ainsi prises à témoins. Elles aussi disposaient d'une petite campagnarde à demeure qu'elles ne traitaient guère mieux. Jeter publiquement ce genre de propos à la figure de leurs petites bonnes, cela faisait partie de leur jeu de grandes filles cyniques. Quand on s'ébroue dans la même fange, on ne s'embarrasse pas de manières. Si la Petite n'appréciait pas de les voir, elle détestait encore plus les visites de leurs époux. En dehors des invitations, ces gus trouvaient diverses raisons pour passer à l'improviste. Quelquefois, en l'absence des adultes, le comportement de certains tontons était loin d'être exemplaire. À l'évidence, les rondeurs expansives de leurs épouses ne suffisaient pas à endiguer leur autoritaire libido. Outre les plaisanteries graveleuses, frôler, coincer, toucher, tripoter, faisait partie de leur récréation de prédateurs. Je vais le dire à ma tante ! hurlait la Petite, en s'enfuyant, ce qui contenait instantanément le malappris, mais ne le dissuadait pas de tenter une autre fois, puisqu'il savait bien que la pucelle n'oserait piper mot, sous peine de se voir dévisser la mâchoire. Retranchées au degré zéro de la solidarité féminine, la tante et sa clique n'ignoraient rien des sordides penchants des maris de certaines d'entre elles, plusieurs fois surpris en situation compromettante avec leur bonne, mais toutes fermaient les yeux et les écoutilles. Pour elles, une Petite qui se plaignait était forcément une menteuse. En poules dociles, retenues au domicile conjugal par la poignée de graines qu'elles y recevaient et leurs trop nombreux accouchements, elles courbaient l'échine sous le joug de leur conjoint et déversaient leur amertume sur les épaules des petites bonnes.

Fine observatrice, la Petite n'était dupe de rien. Elle savait que la tante Titare, cette prétentieuse, s'asseyait régulièrement sur son orgueil, quand son mari était d'humeur à lui faire avaler des reproches au goût de chicotin. Dans ce ménage, qui se voulait moderne mais demeurait englué dans les injustes archaïsmes de la vie conjugale, les colères étaient souvent pyramidales : l'autoritarisme enflammait la chambre du couple, avant de dévaler les escaliers pour aller exploser les joues de la Petite. Lorsqu'elle avait raté un plat ou mal repassé une chemise, c'était la tante qui répondait du forfait devant son homme, mais, dès que ce dernier avait le dos tourné, elle se précipitait sur la Petite et lui réglait son compte. Aussi, lorsque la gamine la voyait surgir, l'œil rouge, les narines frémissantes, elle anticipait les coups, en croisant les bras sur son front. Malgré la frayeur, elle passait, mentalement, ses dernières tâches en revue, essayant d'y déceler l'éventuel motif du châtiment. Certaines fois, ce n'était pas ce qu'elle avait fait qui était en cause, mais ce qu'elle n'avait pas fait. De tout temps et en tout lieu, les maîtres ont toujours jugé intolérable qu'un(e) domestique puisse oublier ou ignorer leurs ordres. Ceux-là ne faisaient pas exception : étourderie ou indocilité, tous les manquements étaient punis.

Comme, en se soumettant aux volontés des enfants, la Petite se mettait en retard quant aux exigences des parents et vice versa, la raclée était tout bonnement inévitable. Les cousins et cousines, elle n'avait été que leur bonne à tout faire et ne se souvenait d'aucun jeu partagé avec eux. Pendant qu'ils s'amusaient, elle balayait, récurait, cuisinait, repassait ou allait faire des courses chronométrées. Le temps qu'ils passaient au cinéma, au sport ou devant la télévision, elle le passait à s'abîmer en tâcheronnat. C'était ça, ses vacances en ville, elle aurait aimé ne les avoir jamais vécues. Aussi, le reste de sa vie, elle l'imaginait loin de cette parentèle, qui ne se montrait supportable que lorsqu'elle venait au village, pour jouer les touristes et repartir avec les produits de la campagne, que la grand-mère leur donnait à profusion.

À la fin de chacun de ses séjours au village, toujours très courts, la tante Titare, avec des rictus en guise de sourires, remplissait ses sacs de jute, sans se départir de son air supérieur, tout en sachant combien ces provisions de la paysannerie étaient nécessaires à l'amélioration de son triste panier de ménagère urbaine. Elle, qui ne pouvait équeuter une cerise pour personne, se retrouvait entourée de voisines, de parentes, proches ou lointaines, toutes ravies de la couvrir de cadeaux, des denrées qu'elles faisaient germer et mûrir à coup de sueur. Il est vrai qu'à son arrivée, certaines femmes se voyaient hameçonnées par un misérable savon de deux cent vingt-cinq grammes, mais qu'est-ce que cela représentait, comparé aux kilomètres de piste qu'elles arpentaient jusqu'aux champs et les centaines de bassines d'eau qu'elles portaient sur la tête pour arroser leurs potagers ? Pour mesurer la grandeur de leur générosité, lorsqu'elles offraient des paniers de fruits et légumes, des calebasses de couscous de mil ou de patates douces, des kilos de pagnes, de yets, d'huîtres séchées ou de poissons fumés, il faut les avoir vues endurer leurs interminables journées de labeur, sous le soleil ? Il serait normal de s'incliner devant leur mérite, mais, depuis que ses nuits n'étaient plus gâchées par le tintamarre de la pluie sur la tôle ondulée, Titare ne baissait plus son menton que devant l'inspecteur de ses dentelles, devenu son maître à jamais pour lui avoir donné accès à l'eau courante et à l'électricité, dans ces kolkhozes bétonnés, pompeusement appelés logements de fonction. L'avalanche de cadeaux, ce n'était pas seulement pour faire plaisir à madame, le peu de qualités qu'on lui reconnaissait au village valait à peine une coque de noix de coco ; la gâter, c'était, pour beaucoup, une manière d'honorer son mari, ce petit devenu grand, cet enfant du coin *devenu quelqu'un là-haut*, là-bas, dans la capitale.

Dès qu'ils débarquaient dans la grande concession traditionnelle, toute jeune personne présente basculait dans la domesticité et le stress, car différer la satisfaction de leurs multiples désirs signifiait causer du tort à tous les habitants de la demeure, puisque leur règne éprouvait absolument

tout le monde. Comme, au village, tous supposaient l'homme en orbite, Titare et son As prenaient, de plus en plus, de la hauteur avec les gens et les réalités de l'île. On les approchait, comme on observe des étoiles au télescope, s'excusant presque de devoir les déranger pour une livraison de présents. Si habitués à écraser les autres, savaient-ils encore remercier ? Ceux qui donnaient n'en attendaient pas tant, un simple regard leur suffisait, les raisons de leur attention venaient de loin et se passaient de simagrées.

Pour faire place à tant de largesse, le cœur des insulaires doit être aussi vaste que la mer bleue qui les entoure. S'ils pensaient, un instant, à la rudesse de leur sort, jamais ils ne se dessaisiraient d'un épi de mil. Tout ce qu'ils ont leur est vital et rien de ce qu'ils possèdent un jour n'est garanti pour le lendemain. Tempêtes, sécheresses, criquets, menacent sans cesse leur survie, sans compter le tétanos et le paludisme, qui, dans leur quasi-désert médical, déciment à longueur d'année. Pourtant, les fréquentes obsèques ne les empêchent pas de vider leurs greniers pour célébrer chaque naissance dans la bombance. Il faut que chaque grande tristesse soit vite balayée par une joyeuse fête, comme si jubiler ensemble était leur manière de tirer la langue au destin. On pourrait s'étonner de les voir si heureux de vivre, mais ce serait mal connaître leur espérance qui n'a d'égale que leur foi en Roog. On dirait que le fatalisme leur est donné pour briser les vagues d'angoisse et toujours garder leur cap vers la sérénité. Pour eux, depuis la nuit des temps, vivre c'est combattre et ils ne demandent que la force de rester debout. Avec le courage, la modestie est leur plus pérenne vertu, aussi se montrent-ils humbles, parfois même devant guère plus respectable qu'eux. Cette attitude, que les petites âmes prennent pour de la naïveté, n'est, en réalité, que le signe de leur grande sagesse. Une sagesse séculaire, où la simplicité n'entame pas la dignité. Comme les corrompus se plaisent à piétiner plus purs qu'eux, Titare et son homme plastronnaient, abusaient de la déférence qu'on leur témoignait, quand les villageois, qui n'en pensaient pas moins, considéraient leur morgue comme une déformation de la ville et se faisaient fort de la tolérer, par amour.

Convaincus qu'ils étaient de ne rien posséder qui puisse épater un citadin salarié, les parents du village offraient quantité de victuailles, sans se douter que c'étaient bien leurs greniers à eux qui permettaient aux leurs, installés en ville, de survivre aux fins de mois difficiles. Éblouis par tant de munificence et se sentant vaguement redevables à l'égard de ces gens, qui possédaient peu mais partageaient tout, certains vacanciers masquaient leur gêne en lançant des invitations qu'ils espéraient sans effet. Si vous passez en ville, venez donc chez nous, ce serait un plaisir de vous accueillir ! disaient-ils, en redoutant le jour où quelqu'un les prendrait au mot. Avec la cherté de la vie sous les fiers lampadaires, certaines brus auraient préféré savoir leur belle-mère dans la panse d'un requin, plutôt que dans un car rapide en direction de leur domicile. Astucieuses, elles jetaient leur dévolu sur une nièce ; que celle-ci soit proche ou lointaine importait peu, seule sa disponibilité et la possibilité de convaincre ses parents guidaient le choix. Pourquoi la petite ne viendrait-elle pas en vacances d'été chez nous ? Ça la changerait un peu du village ! C'est ainsi que c'était dit et c'est ainsi que c'était entendu par les villageois, mais, en réalité, cela changeait surtout quelque chose à la santé du porte-monnaie de celle qui invitait. Ces hypocrites savaient faire passer leur nécessité pour un service qu'elles rendaient. Les vacances d'été, c'était précisément le moment où les vaillantes bonnes saisonnières quittaient leur poste et s'en retournaient dans leur village d'origine participer aux travaux champêtres. C'était la seule période où les dames de la ville, qui ne transpiraient que lorsqu'elles rivalisaient de toilettes sur le chemin du marché, étaient ravies d'accueillir, dans leurs demeures exigües, des nièces campagnardes. Les petites n'étaient pas des vacancières, mais les remplaçantes non rémunérées des vraies bonnes, de petites esclaves taillables et corvéables à merci.

À Niodior, férus de vertus traditionnelles, les villageois gardaient foi en leur propre labeur. Nichés dans les replis du temps, aux confins du pays, aucune automobile ne troublait leurs nuits, et les embruns de l'Atlantique, qui emplissaient leurs narines d'iode, leur épargnaient les relents nauséabonds de l'économie urbaine. Ils récoltaient et partageaient tout ce que leur sueur faisait mûrir avec les parents de passage, manière de leur prouver leur attachement. Quand ils confiaient leurs jouvencelles, ils ne négociaient aucun salaire pour elles et n'escomptaient pas grand-chose : qu'une petite allât dépanner une tante en ville, c'était dans l'ordre des coutumes, pourvu qu'elle revienne sur l'île avec de belles joues, une paire de sandales et deux cotonnades Sotiba. Les parents de la campagne se rassuraient en consolidant les liens séculaires, quand ceux de la ville, eux, se sécurisaient dans l'intimité de leur calculette.

Au village, la fin de l'année scolaire donnait le signal de l'exode saisonnier des jeunes pousses. En quelques jours, les petites robes à fleurs, les rires de crécelles, se raréfiaient autour des puits de l'île et remplissaient les pirogues qui quittaient le rivage chaque matin. Mais, quand les mamans agrestes livraient leurs filles désarmées sur un plateau, c'est le diable qui tenait la balance, pendant que les ogresses de la ville se pourléchaient les babines. Les gamines en partance se sentaient élues, s'imaginant quantité de merveilles à découvrir, leur impatience pliait les jours puis les kilomètres jusqu'à la grande ville. On avait beau leur raconter de terrifiants contes, où de méchantes sorcières amadouaient leurs proies avant de les dévorer, ces innocentes insulaires ne subodoraient aucune malice derrière le sourire de ces femmes, aux lèvres beaucoup trop peintes pour n'avoir pas de laideurs à dissimuler. Les petites ne se doutaient de rien, c'est dans l'antre du fauve qu'elles ouvraient les yeux, réalisant en même temps l'ingéniosité du piège et l'impossibilité

de s'en dégager. Dès lors, l'effroi leur tenait lieu de duègne. Pendant qu'au village leurs parents les croyaient en bonnes mains, elles se transformaient en bêtes de somme, exécutant sous la menace des corvées qui auraient affolé leur propre mère. Les malheureuses « vacancières » rentraient toutes avec la même certitude : si l'enfer existe, ce sont les grosses cuisses celluliteuses des satanées tantes de la ville qui serviront de tisonniers.

Au loin, une cloche retentit ; mon stylo à la main, je sursautai et faillis renverser mon fond de café. Pendant combien de temps étais-je restée penchée sur cette table ? Paradoxalement, j'avais rempli plusieurs pages, sans plus penser au dîner à venir, qui avait pourtant suscité cette immersion dans la mémoire. Mais, sur les bords du Rhin pas plus qu'ailleurs, la journée ne reculait, une lumière, devenue plus intense, passait par les fenêtres et dessinait des trapèzes sur le sol de l'appartement. Et parce que j'avais l'impression de mieux discerner le contour des choses, je jugeai que la promenade avec la Petite avait assez duré.

— C'est bon, ça suffit de penser à tout ça ! décrétai-je. Je sais maintenant quelle explication donner à Marie-Odile, la prochaine fois...

— Tu n'auras qu'à lui dire la vérité, mais pour ça, il faudrait déjà que toi-même tu l'assumes entièrement, me coupa la Petite.

— Bien sûr que j'assume !

— Ah oui ! Tu assumes une vérité avec plein de points de suspension ? Voilà pourquoi je ne te lâche pas. Je t'avais dit de ne pas m'interrompre, de me suivre jusqu'au bout, mais, comme d'habitude, tu t'arrêtes en cours de route.

— Pourquoi foncer dans un bosquet quand on y devine des loups ? rétorquai-je.

Cette petite teigne, qui m'embarquait sans cesse dans ses aventures, commençait vraiment à m'agacer. Je me levai et mis un CD dans le lecteur.

— *Sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan ! Je veux seulement marcher droit, sur ma petite piste, est-ce trop demander ? chantonnai-je.

— C'est cela, alors que tu peines à zigzaguer jusqu'à la table de Marie-Odile ! persifla la petite pie. Il te faudra d'abord déblayer tes ronces, quitte à t'arracher les doigts, si tu veux trouver ton chemin. Te souviens-tu ? Alors, tu avances avec courage ou tu recules, en lâche ? me défia-t-elle.

— Lâche-moi ! Espèce de petite peste, je vais te prouver que je n'ai plus peur de te suivre, allons-y ! Je vais, une bonne fois pour toutes, noter ce que tu veux me coller au nez. Mais me lâcheras-tu après ?

Aucune réponse, je repris mon carnet et mon stylo. Où me menait encore la Petite ? Où mène le voyage ? Nous sommes des chevaliers désarmés, le destin nous harnache de ce qu'il veut. Le soldat fou hurle à l'oreille de chaque jour : En avant, marche ! L'humeur, parfois : un cheval, aussi fou que le soldat, se cabre, cabriole, culbute et reste sur le flanc. La Petite surgit toujours, à l'impromptu, pour lui bloquer le passage et désigner une autre direction. La journée filait, de toute façon, je ne pouvais rien en faire d'autre tant que la Petite me gardait sous sa coupe.

X

La Petite, en véritable pirate, s'était emparée de ma barque, mes avancées et mes escales correspondaient aux siennes. Depuis les paisibles rives du Rhin, elle faisait cap vers les lointains quais de l'enfance et, moi, je ramais, redoutant la houle. Il arrive qu'on prenne une risée annonciatrice d'orage pour une brise ordinaire. Un simple dîner programmé et la tempête s'était levée, contrariant toute navigation.

Quand les eaux du quotidien deviennent tumultueuses, à défaut d'une solide gabare, on s'acharne à manœuvrer son modeste esquif. On voudrait embouquer dans une paisible calanque, mais c'est l'océan qui entraîne dans une succession de vagues scélérates. Les yeux balayant l'horizon, on tangué, tourbillonne, perdu, à la merci des vents. La plus grande tragédie d'un vaisseau fantôme, ce n'est pas la perte de sa cargaison, mais le cap fixé qui demeure hors d'atteinte. Et les cuisantes déceptions sont nombreuses, avant d'accéder à la souveraine indifférence de l'épave. Tant qu'on respire, les ports et transports restent possibles, le naufrage aussi. Parfois, en quête d'une nouvelle rive, on accoste dans une crique du passé, comme on se prend un récif. Non pas que la tenue du gouvernail de notre vie soit hésitante, ce sont les bourrasques du quotidien qui, trop violentes, déportent les rameurs et les aplatissent contre la face abrasive de la mémoire. Les grosses vagues peuvent frapper à tout moment et remplir les narines. Naturellement, au nez qui se mouche, on préfère celui qui hume la tarte aux pommes, s'enivre de parfum et s'emplit d'allégresse. Des émotions, on voudrait seulement les belles, hélas, nul ne saurait définir la beauté sans la laideur. Quand, sans le moindre rhume, le nez cesse de goûter pour se mettre à goûter, on sait que de pénibles hôtes réclament leur dîme. Renifler, hoqueter, ce n'est jamais une volonté mais un fait. Les tristes émotions, on ne les convoque pas, on les repousse, les refoule. La pudeur voudrait même les annihiler, mais pour cela, il faudrait confondre notre intérieur avec les parois de la mine de Marikana. L'excaver ? Mais non, dynamiter, tout pulvériser, des fois qu'il resterait un bout de peau pour encore palpiter.

— Eh, oui, palpiter ! ponctua ma meneuse, pressée de reprendre la main.

Chez la tante Titare, la vacancière avait toute sa peau pour tout sentir et les coups de grisou ne manquaient pas.

Palpiter, une fois chez la tante de la ville, la Petite ne faisait que cela. Que disait son regard éteint ? Qu'on nous couvre le soleil, il n'y a rien à voir les jours sans joie ! Qu'on nous arrache les yeux, la lumière ne sert à rien les jours sans beauté ! Que disait le sanglot qu'elle réprimait ? Que les caïmans nous bouffent le cœur, ils nous protégeraient des jours de peine ! Pour la Petite, les jours de chagrin se suivaient et se ressemblaient, interminables, aussi amers que les étendues marécageuses. Parfois, un cri retentissait, inévitable et, surtout, inutile. Aïe !

La Petite regrettait aussitôt d'avoir crié, se souvenant qu'un jour, en classe, pour le cours d'orthographe, l'instituteur avait longuement expliqué : *aïe* et *ail*. Ce jour-là, comme tous ses camarades, elle était rentrée avec, inscrit dans son cahier et souligné au feutre rouge, le mot *homophonie* qui, à l'époque, lui parut très compliqué. Maintenant, elle complétait la leçon à sa façon : si l'*ail* change le goût des plats, l'*aïe*, lui, pourrit le goût des jours. Que pensait-elle, la seconde qui précédait son hurlement ? Qu'on nous bouche les oreilles, l'ouïe ne sert à rien quand on n'a que des cris comme musique du jour ! Aïe ! Aïe, aïe ! Si c'est un refrain, qu'on réveille Yandé Codou Sène, que sa voix pleine de grâce répande le râle des plus que braves bonnes sœurs ! Aïe ! Aïe, aïe ! Pour la Petite, c'était devenu un refrain, mais la tante Titare ne l'entendait pas. Elle ne pouvait l'entendre : une fois en ville, son cœur manquait d'oreilles. Aïe ! Mais à quoi bon crier ? Le cri : de guerre, il est motivé et motivant, mais, lorsqu'il n'est que la simple confirmation d'une douleur, il ne sert à rien, puisqu'il ne soulage de rien. Devant un bourreau sourd, serrer les dents suffit.

La Petite ne serrait pas les dents, en soudant ses mâchoires, c'est son cœur qu'elle retenait. Que disait son reniflement ? Qu'on nous coupe la langue ! Quand il n'y a personne à émouvoir, les plaintes gaspillent inutilement le souffle ! La tante, c'était une statue de culte vaudou, du lever au coucher du soleil, son regard glacial ne variait jamais. La tante, c'était une pierre tombale, quand on l'avait sur le dos respirer était forcément une erreur. La tante, c'était un bloc du mont Blanc, aucun soleil ne chassait le froid qui l'habitait. La tante, c'était Cruella ; en dalmatiens, ses rejetons auraient été supportables, malheureusement, c'étaient des loups. La tante, toujours irascible, frémissait d'une colère qu'il fallait dater au carbone quatorze. D'ailleurs, en langue wolof, seule l'infime liquide *r* court, se coule dans Titare et le différencie de *Titale*, qui signifie *effrayer*. Et Titare épouvantait en permanence. Cette retorse patentée trouvait toujours une faute à indexer ou exhumer pour justifier une punition. Comme son gros nez, ses vergetures et ses lèvres toujours tremblantes, le mécontentement faisait partie d'elle. Même l'obéissance la crispait.

— Arrête de couiner des *oui tante* avec ce regard de chien battu ! Fiche le camp !

Et la Petite disparaissait dans une besogne, le temps que la tante lui inventât une autre urgence. La tante, sa bourse était exiguë, ses désirs exponentiels. Elle soupesait sa motte de beurre, comptait

les morceaux de sucre et les tranches de pain du matin. Pendant les repas, elle lançait de méchantes œillades à la vacancière, qui, gênée, s'arrangeait pour quitter le grand bol commun avant tout le monde. Seule, dans la cuisine, attendant le moment où Titare l'interpellerait pour débarrasser, la Petite suivait le fil de ses pensées qui se perdaient sous les écailles de la peinture grise : Même celui qui utilise un âne est bien obligé de lui donner du fourrage ! se disait-elle, pleine de révolte. Mais la tante était avare de son foin, même ses enfants raclaient les fonds de plats, quand ils ne se disputaient pas les quignons de pain. Sous son toit, les règles et mesures alimentaires rappelaient la rigueur du rationnement en période de guerre. Quand elle recevait des invités, c'était vécu par tous comme un jour d'abondance mais, dès le lendemain, le dégoût chassait l'euphorie, car on n'embouchait plus de mets frais que lorsque les restes étaient finis. Parfois, ses spaghettis de la veille ou de l'avant-veille, sortis du réfrigérateur, avaient l'aspect d'ascarides lombricoïdes longtemps plongés dans la saumure. Pourquoi gaspillerait-elle une nouvelle viande ou du poisson, quand il suffisait d'ajouter de l'eau, du beurre de cacahuètes et quelques épices pour transformer un reliquat de ragoût en mafé ? Le recyclage, le développement durable, la tante n'avait pas attendu la politisation de l'écologie pour s'y mettre, c'est dans ses casseroles qu'elle l'expérimentait, au mépris de toute considération gastronomique. La tante ne jetait rien, tout devait s'épargner. Son vernis rouge sang finissait nacarat, presque transparent, à force de rajout de dissolvant. Elle aurait voulu que le savon lavât sans jamais s'éroder. Un jour, après avoir donné la douche à ses plus jeunes cousines, la Petite se savonnait, quand la tante fit irruption dans la salle de bain, renifla, tel un cerf en rut, et morigéna.

— Pose-moi ça, tout de suite ! Le Persavon, c'est pour mes enfants ! Compris ? Espèce de profiteuse ! Dans ta cambrousse, là-bas, est-ce que tu te lavais au savon parfumé ? Hein ? Rends-moi ça ! Et que je ne t'y reprenne plus ! Tu n'as qu'à économiser le savon ordinaire, quand tu fais le linge ! Et puis, dépêche-toi de sortir de là. Si tu devais aller chercher l'eau au puits, tu ne la gaspillerais pas autant. Tu crois que c'est magique ? Ça coûte de l'argent tout ça ! Allez, ferme ce robinet !

La Petite obtempéra. Elle se rinça si vite, qu'à sa sortie, de la mousse restait encore au creux de ses oreilles et tout autour de sa nuque. La plus effrontée de ses cousines, déjà parfaite copie de son exécration mère, la railla et fut aussitôt imitée par sa nombreuse fratrie :

— Regardez Nuque blanche ! Ah, la souillon ! Elle ne sait même pas se laver ! Ah, la souillon !

La Petite ne broncha point, elle ne haussa même pas un sourcil. Le silence, c'était le plus violent coup de poing qu'elle collait à tous ceux qui la poussaient jusqu'au bout de son impuissance. Là, au plus profond de sa détresse, elle puisait une force paroxystique à laquelle aucun d'entre eux n'avait accès : le pouvoir de se taire, de ne pas réagir du tout. Assise au fond d'elle-même, plus personne ne pouvait la terrasser. Son silence ajoutait à son regard quelque chose qui faisait reculer instinctivement les louveteaux. Bizarrement, son absence totale de réaction, qui ne trahissait aucune peur mais le ferme refus de la moindre querelle, finissait par filer la frousse aux autres. Muette, elle fouillait dans son sac, à la recherche d'une tenue qui de toute façon lui vaudrait des regards moqueurs. On était dans les années 1980, sa grand-mère, couturière autodidacte, l'habillait comme elle habillait sa mère dans les années 1950. Devant les garnements de la grande ville, un tel look ne pardonnait pas. Mais la Petite ne prêtait aucune attention à leur snobisme de friperie. Elle, au moins, portait des cotonnades aux teintures traditionnelles de qualité et des textiles achetés neufs. Surtout, elle se souvenait du cœur que la doyenne mettait à l'ouvrage, de l'infinie tendresse avec laquelle elle lui prenait les mesures et de la joie qu'elles éprouvaient à se promener, ensemble, vêtues du même tissu – puisque la grand-mère, en s'achetant des étoffes, prévoyait toujours un excédent qu'elle lui cousait. Raconter tout cela aux persifleurs ? À quoi bon ? La confiance est une part de soi qu'on cède à l'autre, quand on le juge digne d'en être dépositaire. Non, elle n'allait pas inviter ces morveux dans ses dédales intimes, car l'âme paie en vulnérabilité l'audace de sa mise à nu. Son âme, on la lui égratignait déjà suffisamment et, puisqu'elle n'avait que le pansement de son silence à poser dessus, valait mieux pas étendre les bleus. Alors, ces chenapans pouvaient continuer à la conspuer, à rire d'elle, elle leur opposait une nuque opiniâtre où leurs piques ricochaient et revenaient leur rabattre le caquet.

Depuis qu'elle était dans cette maison, l'humiliation brisait tout en elle. Pourtant, même si le silence lui servait de rondache, certains faits la touchaient plus que d'autres. Alors, comme son cœur, son cerveau convulsait. Mais, en dehors du blues nocturne qui inondait sa couchette de larmes, que pouvait-elle y faire ? Consciente de sa faiblesse, elle écrasait son ego, qui tenait maintenant dans une cuillère à café. Lorsque la tante était venue la surprendre sous la douche, elle avait ressenti la pire honte de sa jeune vie. Elle se savonnait le visage, mais, dès qu'elle avait réalisé la présence indésirable, elle s'était recroquevillée, croisant ses mains sur son pubis, où un duvet clairsemé l'intriguait encore. Mais l'indélicate n'avait cure d'une telle pudeur ; en lui réclamant le savon, elle l'avait obligée à se découvrir pour rincer l'objet du scandale et le lui remettre. Depuis, la honte était là, instillée en elle, accumulée dans son bas-ventre, pesante, comme une envie permanente de faire pipi. La Petite s'isolait dans le plus petit recoin de la maison, le cabinet d'aisance, pour satisfaire ce qui était devenu son trouble obsessionnel compulsif : le besoin irrésistible qu'elle avait, dès que quelque chose la tourmentait, de tirer la chasse d'eau et d'entendre son glouglou tout engloutir. Pourtant, après cette terrible douche, elle s'était estimée

chanceuse ; chanceuse de n'avoir pas reçu de coups, comme ce matin-là où la tante, ayant jugé que la boîte de lait concentré s'était vidée trop vite, l'avait accusée, devant tous, de l'avoir bue, sans la moindre preuve. Elle, qui n'avait même pas tété sa mère ; elle qui, depuis sa tendre enfance, appréciait si peu le lait et le comptait parmi les laxatifs. Excédée, elle avait perdu le contrôle et vigoureusement protesté.

— Ce n'est pas moi ! Je le jure, tante, ce n'est pas moi !

— Arrête de nier ! Mes enfants n'ont pas ces mauvaises manières, donc ça ne peut être que toi ! Arrête de jurer, sale menteuse !

Comme elle avait persisté à nier de toutes ses forces, la tante l'avait cognée, jusqu'à ce qu'un lait rouge jaillisse de ses narines. Les cousins et cousines n'avaient rien dit pour la défendre, alors qu'ils savaient bien qu'elle ne mettait même pas une goutte de lait dans son infusion matinale de quinquéliba, pas plus qu'elle ne touchait au beurre. Dès le début de son séjour, elle avait bien compris que dans cette maison, devenue son pénitencier, elle devait travailler un maximum et consommer un minimum. C'est elle qui préparait et servait le goûter de la couvée sans y avoir droit, sous prétexte qu'elle était un peu plus âgée. Et, s'il lui venait l'impérieuse envie de piquer un biscuit pour le manger en cachette dans la cuisine, le souvenir cuisant de cet après-midi où la tante l'avait houspillée et traitée de voleuse gloutonne devant ses invitées lui coupait aussitôt l'appétit. Les divers châtiments avaient distillé en elle de quoi neutraliser chacune de ses tentations. On n'avait plus besoin de rien lui interdire, c'était le ressac en elle qui rejetait tout, allant jusqu'à décliner les exceptionnelles offres qu'on lui faisait. La Petite se comportait comme ces chiens, trop habitués à leur cage pour en franchir le seuil, même lorsque la porte reste ouverte. C'était en elle-même que se dressaient les barreaux, rivés un à un par la tante. Elle n'avait aucune idée de ce qu'on pouvait lui autoriser dans cette demeure, mais elle en connaissait toutes les limites. Elle astiquait, briquait, faisait reluire la vaisselle et toute la maison, mais, même pour regarder la télé, ses fesses n'avaient droit à un fauteuil que lorsque la pléthorique famille n'était pas agglutinée au salon. Ce qui n'arrivait presque jamais, car ces apprentis bourgeois goûtaient peu de culture hors de la maigre pitance à horaires fixes, proposée, alors, par l'unique chaîne de télévision du pays. Lors des rares sorties, la Petite n'était jamais de l'équipée, puisqu'elle servait également de baby-sitter. De toute façon, lorsque la maisonnée se préparait, elle restait impassible, n'imaginant même pas qu'on puisse l'inviter. Au fond d'elle, elle savait à quoi s'en tenir : l'avenir si restreint, que l'oncle comme la tante lui prédisait, ne valait pas la peine qu'on perdît du temps et quelque denier à satisfaire sa curiosité.

Lorsqu'elle restait enfermée à la maison, à pouponner et torcher la marmaille de ceux qui ne voyaient en elle qu'une domestique née, la Petite rêvait ou, plutôt, son esprit tirait à l'arc et traçait l'itinéraire qui la sortirait de sa condition : les études → des diplômes → un travail → un salaire → un toit à soi → la liberté. Le mépris quotidien confortait en elle le désir d'empoigner la barre de son destin, de défier le sort pour lui arracher elle ne savait encore quoi, mais certainement mieux que l'existence de sous-fifre que ses présomptueux hôtes projetaient pour elle.

Qui a subi le dédain sait qu'il n'y a pas meilleur encouragement pour se lancer à la conquête de la dignité. On prend ainsi conscience que seule une révolte, muée en action, peut mettre un terme aux abus comme à la soumission. Une soumission dont il faut se départir le plus tôt possible, avant d'être endormi par l'illusoire répit qu'elle accorde. Plus la révolte est précoce, plus elle a des chances d'aboutir. Ivre de son pouvoir, le tortionnaire est toujours naïf, savourant sa victoire momentanée, il ne prête jamais l'oreille au cri de guerre qu'il fait naître au cœur de sa victime. Les adultes maltraitants devraient se méfier de leur inconscience, chaque fois qu'ils blessent l'orgueil d'un enfant, car, si ce dernier est réduit à endurer pour cause de faiblesse provisoire, il a du temps et c'est là toute sa puissance.

Après chaque vexation, la Petite se répétait, verbalement ou silencieusement : la dignité ou la mort ! Parfois, dégoûtée, elle s'imaginait son propre corps, froid, inerte, parterre. Ça leur ferait les pieds ! pensait-elle, avec un sourire en coin. Voyant à quelle extrémité montait sa rébellion, elle pressentait, confusément, que rien ni personne ne peut entraver quelqu'un qui a le courage de risquer sa propre vie, quelqu'un qui a le cran de mettre sa vie sur la balance et d'en faire l'ultime prix de son objectif. Elle n'en avait plus rien à cirer des aubes comme des crépuscules, et ce, depuis longtemps, mais, pour ses braves grands-parents, elle souhaitait vivre, c'est-à-dire tenir et combattre. En ville, comme au village, elle souffrait de l'image peu valorisante que Titare et les siens lui renvoyaient, mais, au lieu de la faire sienne, elle la jetait dans les W.-C. et tirait la chasse. Elle se souvenait qu'un jour, en revenant des champs de mil, son grand-père lui avait expliqué que les magnifiques papillons qu'elle admirait avaient d'abord été de très disgracieuses chrysalides, prisonnières de leur cocon, avant de s'en échapper et d'apprendre à voler. Elle avait bien compris que le vieil homme lui avait raconté cela à dessein et en avait déduit qu'elle aussi se débarrasserait, un jour, de la vilaine toile d'araignée qui l'enserrait, l'étouffait, pour déployer ses ailes. Tout ce qu'on lui apprenait, à l'école comme à la maison, devait servir à cela. Guidée par sa curiosité, elle espérait trouver l'issue de secours. En ville, elle aurait aimé voir des spectacles, des concerts, des pièces de théâtre, des films, afin de se faire une idée plus éclairée de ce monde, où les gens comme elle n'ont que leur cerveau et leur ténacité comme atouts. Contrairement à ceux qui sont nés pour hériter ou suivre des autoroutes balisées, jusqu'au firmament de leurs ambitions, la Petite avait très tôt admis qu'il lui faudrait tout conquérir, tout mériter et, sans cesse, prouver que personne n'est né

pour tenir docilement sous une semelle.

Le cinéma, ou plutôt ce que les gens racontaient de sa magie, l'attirait. Comme elle n'avait jamais eu l'occasion d'en juger par elle-même, elle regrettait de devoir rentrer au village sans faire cette expérience que tous disaient merveilleuse. Mais, lucide, elle ne demandait rien, ses rêveries sucrées s'additionnaient, s'emboîtaient, construisaient le scénario d'une autre vie, qui n'avait rien à envier aux films qu'elle manquait. Cette Titare, qui lui refusait la permission de se rendre aux spectacles gratuits, n'allait sûrement pas lui payer un ticket d'entrée. La tante était aussi généreuse qu'une louve affamée, qui espérait d'elle des largesses pouvait semer du blé sur les bords de la mer Morte. La Petite était là pour travailler, elle travaillait. On ordonnait, elle exécutait. Personne ne lui reconnaissait une part de cervelle, encore moins des appétences intellectuelles ou artistiques. D'ailleurs, puisqu'on la considérait comme les mollusques qu'elle pêchait sur les plages de Niodior, la croyait-on seulement capable d'avoir une quelconque envie, un centre d'intérêt ? Une domestique n'exprime pas de désir, elle est là pour satisfaire ceux des autres.

Dès son arrivée, la Petite avait réalisé que réciter son arbre généalogique ne raccourcirait pas l'échelle qui la séparait de ceux d'en haut. Les quelques gènes qu'elle partage avec eux avaient servi de prétexte pour l'attirer là, mais ne la rapprochaient de personne et ne changeaient rien à l'inconfortable place qu'on lui avait assignée d'office. Toute domination est insupportable, mais la plus atroce, c'est lorsque les maîtres despotes sont de la même famille que vous ; on souffre d'autant plus qu'on était en droit d'attendre, précisément de ceux-là, un peu de clémence. Il y a pire qu'être sans famille, c'est d'en avoir une qui vous torture. Le monde s'écroule quand vous découvrez, en celui qui aurait dû être votre protecteur, votre pire persécuteur. Où fuir les loups quand les hyènes vous attendent à demeure ?

Dire qu'il se trouve encore des candides pour citer en exemple la solidarité familiale africaine ! Que penser de cette autre rumeur, selon laquelle tous les enfants seraient élevés et choyés par toute une communauté ? En plus des antipaludéens, il faudrait vraiment faire avaler de la jugeote à certains touristes pour les guérir de leur aveuglement exotique. Si le désir de comprendre les animaux plus que celui d'être surpris, s'ils observaient plus qu'ils ne photographient, ils remarqueraient la mine tourmentée de certains enfants. Ils verraient, alors, le nombre incroyable de petits martyrs silencieux, au lieu de s'écrier à tout bout de champ : Ah, qu'ils sont mignons ! comme s'ils découvraient une portée de singes malins. Le sort réservé à chaque enfant dépend d'une échelle, qui indique la classe et le degré de respectabilité attribué à ses parents, dans l'implacable hiérarchie sociale. Dans ces grandes familles, aux ramifications multiples, le parcours matrimonial des parents détermine le statut de leur progéniture. Et nombreux sont les critères tacites qui font d'un enfant un rebut, un souffre-douleur. Naître d'une fille-mère, comme la Petite, par exemple, vous condamne au banc et fait de votre chair le défouloir légitime de tous. Dans une telle situation, il ne sert à rien de se plaindre : les cruautés qu'on vous inflige sont si invraisemblables qu'à vouloir les raconter, on gagne rapidement l'étiquette de menteur, les bourreaux entretenant ce discrédit pour couvrir leur ignoble conduite. Dénigré, humilié, écrasé, muselé par l'autoritarisme, on se soumet à tous, se plie à tout, comme l'herbe s'aplatit au passage d'une charrue. Au nom de l'honneur familial blessé, certains proches, qui se targuent en public de prendre soin de vous, deviennent vos plus ardents tortionnaires, sous prétexte de vous éduquer. Lorsque le mépris du parvenu pour sa parentèle pauvre s'ajoute à une telle configuration, l'enfant illégitime, prisonnier de cet entourage hostile, endure ce que le marteau fait subir à l'enclume. Mon oncle, ma tante, dit-on, par élégance, alors qu'on pourrait leur allouer des titres qui les conduiraient directement en prison, même si, avec le temps, ils s'accordent, complaisamment, un rôle positif qu'ils n'ont jamais eu. Voyant les enfants grandir, il arrive que certains adultes se mettent à mentir de manière éhontée. Est-ce parce que leur propre horreur passée les répugne, à moins que ce ne soit leur lâcheté qui les y contraigne, face à l'enfant devenu un sujet capable de redresser les torts ? La famille, la famille, serinent ceux qui, vous ayant plus détruit que construit, refusent d'admettre que vous ayez besoin, pour votre survie, de les fuir plutôt que de les souffrir encore.

La famille ne sert à rien lorsqu'elle ignore l'amour et tient uniquement par la tyrannie. Les liens génétiques ne servent à rien, lorsqu'ils ne sont pas doublés de liens affectifs, je dirais même d'une certaine amitié. Il ne sera jamais redondant d'affirmer que l'attachement ne s'impose pas, il se construit et se mérite. Parce que la tendresse est la plus solide des attaches, la famille, la vraie, la seule qui tienne, se résume à ceux qui ont aimé et sincèrement aimé, car il n'y a que ceux-là qu'on arrive à aimer en retour. Seuls ceux-là sont incontournables, irremplaçables et dignes d'hommage pour avoir donné le goût et la force de vivre. Le reste n'est que prolifération de gènes, qui n'engagent que leurs porteurs. Très tôt, la Petite avait appris à faire le tri dans son entourage, en fonction des attitudes des uns et des autres à son égard.

Aux retrouvailles, à la campagne, on se plaisait encore à réciter l'arbre généalogique, on s'enorgueillissait des mêmes valeureux ancêtres, mais le pont des gènes ne parvenait plus à enjamber les ravins que la modernité et les fiches de paie creusaient insidieusement au cœur des familles.

Sous argument de solidarité, les branches favorisées cèdent un minimum aux démunies, s'octroyant ainsi le droit de les asservir un maximum. Qu'on nous déterre Kocc Barma ! Ce mythique philosophe de la tradition orale sénégalaise a laissé dans la mémoire collective cette imparable

vérité : *Bour dou mbôk*, ce qui signifie littéralement le roi n'est pas un parent. Dans le contexte actuel, on peut comprendre les puissants n'ont pas de parentèle : là où règnent les rapports de pouvoir, seuls les intérêts font le larron. Dans l'Afrique d'aujourd'hui, les calculs égoïstes font et défont ce que les fibres fraternelles suffisaient, jadis, à lier pour l'éternité.

À la fin de l'année scolaire, tu iras chez ta tante, disait-on, parce que les mots *patronne* et *domestique* n'avaient pas leur place dans la comédie familiale. D'ailleurs, pour flatter l'orgueil identitaire, on ne trouvait pas mieux que les récemment embourgeoisées de la ville. Rompues à ce jeu, ces comédiennes discouraient lignage et se revendiquaient, emphatiques, du sang de leurs prochaines victimes. Englués dans cette confiture du *nous sommes tous les mêmes*, qui estompait opportunément la ligne de démarcation des classes sociales, les exploités se laissaient attendrir, jusqu'à oublier leur véritable condition. Au village, se réclamer d'un parent qui réussissait en ville donnait de la fierté et, aussi, assez de souplesse pour mettre des menhirs à la génuflexion.

Les Guelwaar, fiers aristocrates, droits, longtemps réputés indomptables et redoutés, comptent aujourd'hui leurs oppresseurs dans leurs propres rangs, car, aveuglés par la confiance absolue en leur lignage, ils se laissent souvent abuser par ceux des leurs qui, assis sur des trônes factices, piétinent sans scrupule les valeurs qui les distinguaient naguère. Après de certains despotes familiaux, les nièces et les neveux remplacent les esclaves libérés par la République. Désobéir ou revendiquer sa liberté dans ces conditions, c'est embrasser le sort des Nègres marrons. La liberté, quel qu'en soit le prix ! disait le regard déterminé de la Petite, qui nourrissait déjà l'outrecuidant rêve de tracer sa propre route, pour mettre un terme aux gifles, aux injures, à l'autoritarisme, à l'injustice permanente. Survivre ! Ses vacances en ville avaient sonné l'heure de sa prise de conscience et lancé, pour toujours, son combat pour la Liberté. En attendant de grandir, d'accumuler les forces nécessaires – physiques et intellectuelles – pour faire sauter la bride et choisir son propre attelage, elle endurait. Tandis qu'elle faisait l'opossum, les hyènes la cernaient.

— Si tu ne m'obéis pas, je dirai à tes grands-parents que tu n'as pas été sage pendant les vacances.

Avec des manœuvres aussi perverses, la tante pouvait faire tenir une lionne enragée dans un poudrier. Meurtrie, laminée par la peur, la Petite « vacancière » se pliait aux ordres et contre-ordres, sans broncher : un seul mot pouvait lui coûter un repas, bleuir ses joues ou la consigner, au coin, pendant d'interminables heures.

— À genoux ! Il y a des règles ici, va falloir les respecter ! Chez moi, tu ne fais pas la plante sauvage comme dans ta cambrousse là-bas ! criait Titare, en envoyant la Petite prendre racine contre le mur.

Pendant ses insomnies, la Petite se demandait pourquoi la tante ne disait pas *notre cambrousse*, étant donné qu'elle aussi venait de là-bas. Naturellement, la demoiselle était encore trop jeune pour comprendre le complexe du serpent. Depuis que Titare s'était installée en ville, qu'elle s'y était fait des amies, elle muait littéralement. Chaque crème *Divine* vidée sur sa peau était censée la débarrasser des rugosités de sa ruralité d'origine, pour laisser paraître une autre, plus lisse, plus citadine, plus *in*. Aux yeux des citadines natives, malgré tous ses efforts, elle n'était pas encore tout à fait *in*, sans doute un peu trop âne à leur goût. D'ailleurs, dans son dos, elles ricanaient de ses manières empruntées. Pourtant, dans son esprit de parvenue, la cambrousse c'était maintenant pour les autres. Elle, elle y était née, certes, mais la gadoue ça se lave ! Nul ne vend la patate douce avec la boue qui l'a vue germer. Son derrière de dame ne souhaitait plus honorer que des sièges ouatés et l'éclat de sa récente étiquette ne pouvait souffrir l'ombre des cocotiers. Elle n'allait plus au village pour de mièvres retrouvailles bucoliques avec ceux qui, désormais, lui faisaient honte. Elle ne s'y aventurerait plus qu'en de rares occasions – mariages, baptêmes, obsèques – qui lui offraient des scènes idéalement exposées pour l'affichage de ces petits riens qui, pensait-elle, la distinguaient de la masse rustre. En ville, elle osait à peine avouer, aux intimes de fraîche date, son niveau d'instruction qui n'excédait guère le Certificat d'études primaires, mais, au village, elle brigait un strapontin et trouvait compliqué de communiquer avec les analphabètes. Elle, qui, pourtant, n'avait jamais eu à utiliser le langage des signes avec ses parents, qu'on aurait pu envoyer à la pharmacie acheter du poison pour eux-mêmes, toute écriture ne représentant pour eux que de simples arabesques. Titare, c'était : Ben... alors... c'est-à-dire que... euh... comment dire ? Elle *euheutait*, roulait des *r*, à longueur de péroraison, l'index repoussant, sans cesse, le pare-brise sur son nez. Quand ses mots ne le disaient pas, ses gestes révélaient combien cette insulaire, qui ne représentait ailleurs que sa propre insignifiance, n'avait plus que mépris pour le tas de sable qui l'avait vue naître et grandir, au bon vouloir du couscous de mil. Mais le paon sait-il que les tortues se moquent de son plumage ? Quand Titare paraissait au village, ses anciennes camarades, qui lui prêtaient des robes auparavant, authentiques Guelwaar fières de leurs origines, s'amusaient, riaient à s'en tenir les côtes, en imitant sa démarche de récemment vernie et son jargon cuistre. Son Altesse sérénissime de l'esbroufe, Dame Titare, mixait, dans sa bouche de morue, un résiduel de français, goût bouillabaisse frelatée, dilué dans un fricassé de sérère complexé. La Petite avait eu, bien des fois, des difficultés à déchiffrer ses ordres.

— Hey, tiens, va m'acheter un kilo de *bisteaak*, du *tiga dégué*, un chou et de belles carottes, dépêche-toi, c'est pour le mafé du déjeuner. Pour le dîner : tu me récupères les dorades chez la poissonnière, je lui avais dit, c'est pour le *firiire* ; du pain, deux baguettes de plus que d'habitude,

z'ai des zens qui viennent dîner. Et, surtout, n'oublie pas la salade, des tomates, des *poiwrans* et des *créwettes*, ce sera pour le *hors-d'éve*.

Le *hors-d'éve* ! Après une telle bonne femme, que pouvait-on encore sortir d'Ève ? Puisque ses dédaigneuses lèvres étaient inaptes à prononcer *hors-d'œuvre*, elle n'avait qu'à postillonner *zakouski*, la version russe, qui aurait ajouté un palier à son escabeau. Toute à l'arrogance de ses prérogatives, Titare détaillait son panier du jour. La Petite, qui en éprouvait déjà le poids, écoutait. Tête baissée, cœur en alerte, elle cochait, dans sa mémoire, des astéries auxquelles elle faisait correspondre les différentes marchandises. Un seul oubli et ce serait, à coup sûr, un autre aller-retour au marché, sans compter son dos que Titare transformerait en *tabala*, ce tambour qui accompagne les chants religieux. Mais cette inquiétude n'était pas seule à porter son cerveau à ébullition. Ce galimatias qu'elle essayait de retenir aurait certainement causé des migraines à Léopold Sédar Senghor. Cet enfant des nuits du Sine, qui ne cessait de louer la fluidité musicale et la précision du sérère, ainsi que la courtoisie et les délicates nuances du français, serait certainement attristé par un tel massacre des langues qui ont fait de lui un élégant poète. Malheureusement, Titare n'était pas en mesure de partager les exigences littéraires d'un Senghor, mais, tenant à son français bancal comme les convertis à leur livre saint, peu lui importait ce que l'Académie française pouvait reprocher à ses amphigouris.

On était dans les années 1980. Au Sénégal, vingt ans après l'Indépendance, il y avait une remarquable génération de femmes, qui sortaient des universités, revendiquaient l'indépendance dans tous les domaines, occupaient des bureaux, ouvraient des comptes en banque, conduisaient des voitures, en portant jupes, pantalons et talons, Titare voulait en être, sans avoir leurs compétences. Singer l'attitude de ses nouvelles Amazones, c'était sa seule façon de courir après elles. Pourtant, en mordant la poussière, elle devait bien se rendre compte qu'une chèvre n'est pas une gazelle. Mais, entretenir les chimères, combattre la lucidité, c'était peut-être son moyen de ne pas sombrer. Avec ses grosses lunettes noires et ses talons de pacotille, qui se décollaient et se gavaient du sable de l'île, elle se considérait comme une intellectuelle, voltigeant dans une sphère supposée hors de portée de son peuple marin. Les ailes déployées dans l'azur, le pélican sait qu'il lui faut toujours redescendre pour tout ce qu'il doit à la mer. La tante n'avait pas cette sagesse-là. Oiseau au modeste plumage, son envol était plus qu'incertain mais son perchoir lui cachait déjà le plancher des vaches. Du haut du trône imaginaire où elle bombait la poitrine, la jeune nièce de la campagne n'était, pour elle, qu'un repose-pied.

XI

À quelques milliers de kilomètres du Sénégal, avenue des Vosges, à Strasbourg, une moto pétarada et m'extirpa des marécages où la Petite m'enfonçait la tête, depuis un moment. Bruit de moteur, exubérance urbaine, saut de carpe entre les mailles du filet, j'émergeai et inspirai profondément, comme au sortir d'une longue l'apnée. Combien d'océans doit traverser ce souffle qui nous gonfle la poitrine ? Dans la cuisine, mon stylo, fatigué de vider des furoncles, reposait au milieu du carnet resté ouvert sur la table. Les pages étaient quasi pleines, mais les lignes mauves laissaient une petite marge de possibles.

Rien n'est jamais vraiment plein ; seul l'horizon l'est, parce qu'il se remplit de nos rêves. Écrire, comme on dessine un sillage, comme on garde un cap, car, finalement, peu importe le port en ligne de mire, seul le tangage apprend comment avoir le pied marin.

Cette fois, en dépit de la houle, je n'avais pas interrompu la Petite. Exténuée, presque affalée sur la table, le visage entre les mains, je redressai légèrement la tête et promenai un regard autour de moi. La Petite avait disparu, me laissant avec une question qui n'appelait aucune réponse : Quel plaisir y a-t-il à servir de repose-pied dans la demeure d'autrui ? Quand on a déjà été à l'étroit chez les autres, on a toujours la crainte que l'asphyxie ne recommence. Pousser une porte, dont on ne détient pas les clefs, c'est se livrer, se mettre à la merci du maître de céans, renoncer à toute velléité, puisque n'ayant aucune légitimité sur place, on perd également celle de décider et, par conséquent, sa souveraineté. Aller chez l'autre, quelle qu'en soit la raison, c'est être sous tutelle, même momentanément. Pour qui a déjà vu sa liberté confisquée, cette situation est angoissante, même lorsqu'elle n'est que temporaire. La prochaine fois que Marie-Odile lèvera les yeux au ciel, en s'écriant : Ce n'est pas chez les autres, c'est chez moi ! Enfin, nous sommes amies ou pas ? Elle ne marquera plus un ippon et je n'irai pas au tapis. Quand elle dira : Agis en adulte, je ne réagirai plus comme une gamine effarouchée, cachant son doigt taché de confiture, je viderai le pot entier et m'en mettrai partout, sans ciller, pour lui montrer que j'assume, c'est peut-être ça être adulte : choisir, agir en connaissance de cause et faire face, non pas aux autres, mais faire face à qui nous sommes vraiment. Grandir, quand on a peur des chats, ce n'est pas affronter des lions pour plaire. Grandir, ce n'est pas seulement empiler des années et faire semblant d'être un roc, c'est aussi accumuler assez d'honnêteté pour ne plus avoir honte d'avouer et, surtout, de s'avouer ses peurs. Aucune phobie n'est assimilable au caprice et, même si l'on gagne à la vaincre, on ne devrait pas être jugé coupable pour le fait d'en avoir une. Chacun porte en lui les secrets, avouables ou non, qui légitiment ses peurs. Que les autres les comprennent ou pas, il incombe à chacun de trouver sa méthode de survie. Et s'il fallait un encouragement à sauver sa part d'oxygène, la formidable lucidité de Stig Dagerman nous chuchote que le miracle de l'accession à la liberté consiste : *Tout simplement dans la découverte soudaine que personne, aucune puissance, aucun être humain, n'a le droit d'énoncer envers moi des exigences telles que mon désir de vivre vienne à s'étioler. Car si ce désir n'existe pas, qu'est-ce qui peut alors exister ?*

Alors, yoga ou pas, la prochaine fois, sur le gril de Marie-Odile, je n'aurai pas besoin du théorème de Pythagore ni des principes de Patañjali pour rester zen et lui expliquer que chacun ouvre ses chakras à sa manière. Pour moi, c'est avec la plume que je perce un trou dans tous les couvercles au-dessus de ma tête. Dans la barque de l'écriture, je pagaie obstinément vers l'aube mauve qui mange les ténèbres, et la maison des autres fait encore partie des sombres bosquets où je ne peux m'empêcher d'imaginer des loups. Même si la balade imposée par la Petite fut éprouvante, elle avait éclairé des reliefs de la mémoire que je contournais et mis des mots là où je me contentais, auparavant, d'enchaîner des points de suspension, des fuites. Être adulte, c'est peut-être avoir le courage de formuler des phrases complètes ?

— Maintenant, j'ai des arguments, Marie-Odile comprendra ! lançai-je, en m'étirant, avec un sentiment de soulagement.

— Tu en es sûre ? me titilla la petite peste, qui ne s'éloignait jamais longtemps. Si tu comptes lui raconter ce que je t'ai dévoilé, sache que ça ne suffira pas. Elle te dira : Mais, chez moi, tu n'as rien à craindre. D'ailleurs, sache que notre virée dans le passé, ce n'était pas pour te fournir des justifications à ta difficulté d'aller chez les autres. Tu n'as rien compris.

— J'ai surtout compris que tu me fatigues ! Arrête de me déranger, je voudrais, enfin, mener ma vie sans toi !

— Voilà, c'est ça ton problème. Alors, essaie ! défia-t-elle.

Je quittai la table de la cuisine, mon carnet sous le bras. Cette Petite, réussirai-je à la distancier ou devrais-je attendre qu'elle décide, à sa guise, du moment de cesser de me poursuivre ? D'ailleurs, cessera-t-elle un jour ? De tous les coins de l'appartement, je pouvais l'entendre chuchoter comme on ensorcelle.

— Salie, souviens-toi. Salie, reviens !

Dès que cet ordre me parvenait, mes pensées se rendaient au Sénégal, plus facilement que chez Marie-Odile.

J'avais beau essayer de me concentrer sur le présent, sur mes préoccupations concrètes, mon esprit s'obstinait à remonter les courants. Niodior, tout partait de là et, si l'on trouve un sens au sillage, c'est bien parce que la proue se définit par rapport à la poupe. Pendant que je traînais mon corps démissionnaire, ma journée s'enlisait, telle une barque surprise par la marée basse. Il fallait pousser, d'une manière ou d'une autre, se dégager. L'inaction est une activité épuisante. Une boisson, une musique, un repas, on revigore la volonté comme on peut.

Il restait un fond de café dans la tasse devant moi. Mais, dès la première gorgée, je fronçai les sourcils. Température décourageante, pas de la tiédeur, quelque chose qui écœure. Depuis combien de temps cette tasse m'observait-elle ? Je l'ignorais. J'ignorais, également, vers quelles dolines s'écoulaient toutes ces minutes dont je ne faisais rien. Un regret me serra le cœur. Tous ces jours qui nous glissent des mains, diamants à jamais perdus dans les égouts. À la fin, tout au bout du temps imparti, combien de temps aurons-nous vraiment vécu ? La réponse à cette question ne dépend nullement du nombre d'années, qui séparent la naissance du grand départ, mais de la teneur de chaque instant. Les heures ternes, les jours atones, les semaines mornes, les mois sans entrain, les années ratées, tout ce temps qui file, sans le bon tempo, quelle perte ! Qui éperonne le cheval du temps ? Un soldat fou harangue la cavalerie : en avant, marche ! Même les jours lourds de questionnement, quand nos impuissances bouchent l'horizon, la bête cavale et nous entraîne, inexorablement, vers le précipice. Qu'on lui tienne la bride, avant le grand canyon ! Au lieu de dégringoler, on voudrait seulement marcher. Paco de Lucia, couvre de ta voix la voix du soldat fou ! *Yo sólo quiero caminar ! Yo sólo quiero caminar ! Tada-tada-tadadan !*

Ayant vidé mon café froid dans l'évier, il m'en fallait d'urgence un autre. Le café que je me servais et jetais, si souvent, était peut-être l'allégorie d'un gâchis hautement plus métaphysique. Il faut bien que les gouffres se remplissent de quelque chose, ne serait-ce que d'imagination. L'esprit ne s'accommode pas des trous. En attendant de savoir comment les combler, y déverser des litres de café fait partie de la tentative.

J'affectionne ce nectar noir, qui pince les papilles et clarifie les brumes du matin. Même si j'en rate la préparation, une fois sur deux, je ne peux m'en passer. Mais ce matin-là, le deuxième café que j'avais mieux réussi n'était même plus buvable, refroidi, il n'était plus qu'amertume. Pas question d'avaler ça. La vie inflige tant de punitions, je n'entendais pas y ajouter celle-là. Le café peut tout se permettre : manquer à l'improviste, couler avec une lenteur exaspérante et même se rebeller, en trouvant le moyen d'échapper des mains pour éclabousser toute la cuisine, ternir la blancheur de l'évier, mais, quand il consent à descendre dans le gosier, il se doit d'être excellent. L'honneur d'un café du matin, c'est de susciter l'extase, lorsqu'il réveille à la vie le corps encore engourdi !

Je recommençai donc une nouvelle préparation, dosée avec plus d'application. Adossée au mur, je regardais les gouttes d'or tomber. Les rayons du soleil baignaient une moitié de mon visage. Quelques pensées meublèrent mon attente. Les seuls plaisirs, songeais-je, qui ne laissent aucune frustration sont ceux qui dépendent totalement de nous, puisque nous pouvons les réitérer à volonté, celui du café en est un.

Remplissant ma tasse, je humai longuement la fumée vaporeuse, me délectant déjà. Le bonheur d'une nouvelle journée tient parfois à si peu de chose. On le sait les matins où l'on manque de café, le bonjour est plus lent.

Plus détendue, je rêvassais, beurrant paresseusement une tartine. Mes mains s'agitaient, requérant à peine mon attention. Mon regard glissait sur les habitudes, soudain, il se figea, dissociant une partie du décor du reste. Photo instantanée : un couteau, une assiette, une serviette, association d'objets autour d'une envie, le petit-déjeuner, qui me rappela aussitôt l'obligation à venir : le dîner ! Une migraine neutralisa mon appétit. Qu'un bûcheron nous élague la forêt nichée sous le crâne, cela ferait de la place dans l'estomac !

Ce dîner, je me serais bien inventé une maladie afin de ne pas m'y rendre, mais sachant mes réticences, Marie-Odile, qui tenait vraiment à son invitation, avait poussé le zèle jusqu'à me rappeler la veille pour confirmer le rendez-vous. Impossible donc de feindre l'oubli. Cette invitation à dîner, c'était un hameçon planté au fond de ma gorge. M'était-il encore possible de m'en défaire ? Cette question, c'était le gourdin qui me cognait les tempes depuis la veille.

Du café, encore du café ! Sans excuse probante, je me tourmentais, noyant toute ma perplexité dans ce jus, aussi sombre que mon humeur. Le téléphone retentit, je le vécus comme une effraction. Qui cela pouvait-il bien être et pour quelle raison ? Ceux qui me connaissent ne me téléphonent jamais le matin. La gorge nouée par une certaine appréhension, il me fallut une bonne bouffée d'air avant de m'emparer du combiné.

— Oui, allô !

— Salut, c'est Gertrude ! Ah, j'ai de la chance aujourd'hui ! T'es déjà debout, à 10 heures ! Avec ta manie de ne pas fermer l'œil de la nuit, de dormir en plein jour, quand tout le monde bosse, je me disais que tu devais encore roupiller. Marmotte !

— Alors, pourquoi m'appelles-tu à pareille heure ?

— Oh là, là, on dirait que le matin ne te réussit pas, hein !

— Si tu le dis.

— Bon, bref. Écoute, je t'appelais pour t'inviter à venir passer le deuxième week-end du mois

prochain à la maison : je vais fêter mon anniversaire, le samedi soir, avec les enfants, quelques parents et des amis. Enfin, en petit comité quoi.

— Euh... Je suis désolée, je ne sais pas encore, mais je te rappellerai.

— Allez, il faut que tu viennes ! Cette fois, les enfants fermeront la cage de leurs souris, si c'est ça qui te fait hésiter.

— Non, c'est que, euh... Promis, je te rappelle d'ici là.

— Alors, à bientôt ?

Ouf, enfin ! Lançai-je, m'épongeant le front, dès qu'elle avait raccroché. Mais la Petite envahit aussitôt mon champ de vision et cancana.

— Promis ? Qu'est-ce que tu as promis ? À mon avis, elle croit que tu vas y aller !

Cette petite fouineuse sema ainsi le doute en moi. M'étais-je encore laissée ferrer ? Des perles froides glissèrent sur mes tempes, je les écrasai d'un revers de la main. Cette sorte de sudation, indépendante des conditions atmosphériques, je la détestais mais n'y pouvais rien ; je la subissais autant que les assauts mondains. Certains jours, je me verrai bien fraternisant avec les taupes, quelques pieds sous terre et, encore, ce n'est même pas certain qu'on y trouve la paix. Car, sauf à s'enterrer sous les poubelles du tiers-monde, on n'est pas à l'abri d'une galerie de métro. Debout, les mains croisées au-dessus de la tête, je restai, un bon moment, pensive. Est-ce moi qui suis trop sauvage où ce sont les gens qui se sont habitués à harceler les autres, à les attrouper, afin de ne jamais se retrouver seuls, confrontés à eux-mêmes ? Peut-on fuir la solitude existentielle en se vautrant, en permanence, dans les autres ? Mais surtout, a-t-on le droit de transformer les autres en palliatifs ? Certaines personnes recrutent des amis, comme d'autres agrandissent leur élevage de teckels. Comme les signes extérieurs de richesse, gonfler le carnet d'adresses, entretenir la frénésie en se droguant de la foule, est devenu un signe extérieur de bien-être.

Métropolis ! Si la vie est faite de grouillement, tous les grouillements ne sont pas porteurs de vie. Foule urbaine, de jour comme de nuit, foule artificielle ; la mondaine n'est pas plus authentique, une fraternité de convenance étant aussi vraie que la mort au théâtre. On s'ameute, se congratule. Entre deux petits-fours, on s'invente des connivences, croyant ainsi vaincre la solitude ontologique. On trinque, rit et sourit, se promet de se revoir, mais les reflets des verres vides sont prompts à dévoiler les leurres aux lucides. Les amitiés improvisées dans les soirées mondaines survivent rarement au buffet du cocktail. Depuis que l'Homme a perdu ses poils de primate, on aurait pu le croire débarrassé de sa volonté grégaire, il n'en est rien. Plus l'humain s'est fié à la technique, plus il s'est affranchi de la nécessité de l'autre, plus il s'angoisse, assaillant son prochain afin de se rassurer, se convaincre de n'être pas devenu le singleton qu'il a mis des siècles à créer. Pourtant, on ne danse pas la ronde dans un appartement, pas plus qu'on ne se partage des morceaux de gibier dans les couloirs froids de nos immeubles. En rangeant nos existences dans des F2 et des studios, nous avons fait le deuil des tribus. Certes, nous ne sommes pas de béton mais, avec le temps, l'obligation de s'adapter finit par nous fondre dans les murs de nos logis. À bien y regarder, franchir le seuil de l'appartement d'en face est plus ardu que les longues traversées qu'on effectuait, autrefois, pour aller visiter les siens, d'un hameau à l'autre. Avant, on redoutait les fauves au détour d'une piste sauvage ; aujourd'hui, c'est la porte blindée de l'autre qui refroidit. Qu'on soit farouche ou pas, accueillir et visiter ne vont plus de soi : lorsqu'on ouvre et ferme sa demeure à double tour, on est plus proche du geôlier que de l'aimable hôte. Prison pour prison, autant s'enfermer dans la cellule où l'on a agencé ses propres commodités. D'ailleurs, à quoi sert-il de changer de geôle si le ciel reste dérobé ? Invitez-moi pour une balade en forêt, une foulée à la plage, une chasse à l'arc-en-ciel ou une pêche à la mouche, je vous suivrai. Mais, de grâce, épargnez-moi vos intérieurs, déjà que j'étouffe dans le mien !

XII

Palpiter ! De coque ou de maille, tous les boucliers laissent dans le dépit, puisque rien ne peut protéger ce petit bout de chair névralgique qui palpite, s'affole à l'approche de toute chaîne et réclame des embruns océaniques. Bien sûr, il arrive que le géôlier soit clément ou même franchement gentil, mais une carotte, de plus ou de moins, cela ne change rien à la privation de liberté. Comme Marie-Odile, Gertrude avait agité la mare boueuse où sédimentaient certaines énigmes trop difficiles à résoudre. Maintenant, je pataugeais. Où et comment trouver la sérénité ? Est-ce possible d'atteindre un quelconque équilibre sans s'aliéner ceux qui confondent amitié et droit de préemption ?

— Salie, ne te laisse pas faire ! claironna la Petite. Salie, souviens-toi ! Même les moutons...

Pour une fois qu'elle se montrait complice, elle n'avait pas besoin d'en dire davantage. Nous avions pensé à la même chose. Petite, quand j'emmenais nos moutons aux pâturages, le matin, ils couraient, cabriolaient, broutaient, bêlaient, saluant l'aurore et l'air libre. Il y avait comme de l'allégresse dans leur comportement, contrairement au soir, quand je les ramenais, où quelque chose pesait sur leur échine qui les empêchait de regagner l'enclos, avant de longs encouragements. Rassemblés, tête basse, ils rumaient sans plus bêler. Chaque fois que je refermais la porte sur leur impuissance, je m'éloignais, avec un petit pincement au cœur, pressée de revenir les chercher le lendemain pour aller gambader, car, comme eux, j'ai toujours préféré les prairies aux enclos.

Après le coup de fil de Gertrude, je retournai, machinalement, à la cuisine. N'ayant plus faim que de tranquillité, je laissai l'assiette garnie de tartines, n'emportant que la tasse de café au salon. Assise, le visage entre les mains, j'inspirais, profondément, expirais, bruyamment, comme le conseillait l'adoratrice de Gaïa, Sylviane, la copine de Marie-Odile. Le but : chasser les soucis comme des mouches, jeter un lasso autour de l'esprit, le ramener à l'essentiel, prendre le contrôle sur soi et vivre l'instant en pleine conscience.

Au bout d'un moment, désireuse d'entendre autre chose que ma respiration, je mis un CD dans le lecteur et me calai plus confortablement dans le canapé. La voix d'Amália Rodrigues emplît l'espace : *Nem às paredes confesso... Tudo isto é fado*. Agrippée à ma tasse, je me brûlais les lèvres, tout en me laissant transporter par cette voix qui condensait mes émotions.

Il est des matins où l'on attend, sans savoir que demander au Ciel, parce que c'est le matin lui-même qui attend. Advienne que pourra, se dit-on, car s'il plaisait au Ciel de donner, peu importe quoi, on prendrait quand même, puisqu'on ne saurait où ni comment se décharger de l'obole, si jamais elle déplaisait. Ces matins d'attente, le cœur, perclus de fatigue et reclus dans ses impossibilités, ne se confie plus qu'à lui-même. Et les mélodies nous bercent, quand plus personne ne berce. Musique, toujours, afin que ces matins, si las, ne soient pas mortels !

J'écoutais Amália Rodrigues, dans l'état de qui entend sa propre confidence lui revenir, dans la bouche de quelqu'un d'autre. Comme la kora, le fado a été inventé afin que l'âme survive aux blessures et sache porter ses désenchantements avec élégance. Musique, comme la lecture, c'est toujours une manière d'attraper une main, au-delà des diverses cloisons. Par la musique et la littérature, nous conversons ; par-delà les mers, les années, les langues et les cultures, nous communions, en permanence, sous la nef de notre commune humanité. De la famille, autrement, Amália est une tante, mais une tante qui toujours cajole.

J'écoutais, ressassais. Je savais que je ne rappellerais pas pour l'anniversaire et, même si je le faisais, ce ne serait que pour me barricader derrière une excuse imparable. Quand Gertrude invitait, en parlant de *petit comité*, il fallait s'attendre à un régiment, aussi éclectique que la Légion étrangère. Ce n'était pas la diversité de personnalités qui m'effrayait, bien au contraire, c'était même la seule chose qui rendait l'ennui de ces rencontres supportable. Ce qui affolait l'entendement, c'était le nombre considérable de convives que Gertrude était capable d'assembler dans un espace réduit et qui se piétinaient comme dans un élevage industriel. Son appartement, bien qu'aménagé avec goût, n'en demeurait pas moins un étouffoir urbain. Pourtant, si je ne voulais plus y mettre les pieds, cela n'avait rien à voir avec des considérations de volume ni avec le caractère de la chaleureuse Gertrude, qui, par ailleurs, cuisinait aussi bien que Paul Bocuse. Non, le véritable problème c'était la passion des enfants de Gertrude : ces doux bambins croyaient que tout le monde partage leur amour des souris blanches. Dans mes tentatives de civilité, j'avais, quelques rares fois, cédé aux invitations de Gertrude, mais la dernière eut raison de ma bonne volonté. Non, je n'irai pas à l'anniversaire, c'était certain. Pendant que la voix d'Amália Rodrigues modulait la mélancolie, je me remémorais ma dernière visite chez Gertrude.

Nous prenions tranquillement un verre sur la terrasse, lorsque Martial, le benjamin âgé de sept ans, se rapprocha, tout guilleret.

— Regarde, Salie ! dit-il. Regarde, comme elle est belle !

Le temps de réaliser ce qu'il me montrait, une boule de poils chaude gigotait déjà dans mes mains. Je bondis, m'éparpillai, poussant un cri d'horreur.

— Ah, non !

La boule valdingua et s'écrasa sur le carrelage. Après quelques petits mouvements rapides, elle ralentit, puis s'arrêta, inerte, devant nos yeux anxieux.

— Maman ! Regarde, maman ! hurla Martial. Elle a tué ma souris ! Elle a tué Chouquette ! Elle l'a tuée !

Je tremblais, penaude. Alors que la mère consolait son petit, au chevet de sa bestiole, je mesurais l'ampleur de la catastrophe. J'étais venue dans cette demeure pour être agréable à mon amie ; maintenant, j'allais laisser derrière moi l'image d'une affreuse tueuse de pauvre bête sans défense.

— Je suis désolée, pardon ; je suis désolée, pardon, répétais-je, en reculant, m'éloignant de l'épicentre du drame.

Mais personne ne semblait prendre acte de ma contrition. Focalisée sur Martial, qui braillait son chagrin, Gertrude n'entendait plus rien d'autre. Les larmes qui mouillent les joues d'un enfant brûlent le cœur de sa mère. Gertrude avait un incendie à éteindre, elle ne pouvait voir la détresse de son invitée. Tous les enfants le savent, leur mère leur appartient : ils peuvent la soustraire au monde, quand ils le veulent, un seul cri suffit à cet effet. Et on ose encore se demander pourquoi certains papas en arrivent à être jaloux de leurs petits !

— Désolée, pardon ; je suis vraiment désolée, répétais-je encore, comme on se confesse dans une église vide.

Puis, sans attendre l'absolution, j'empoignai mon sac, murmurai un inaudible *au revoir* et déguerpis comme une voleuse. La honte allait au-delà du descriptible. Ce fut une silhouette recourbée de vieille dame chancelante qui sortit de l'appartement de Gertrude. Ne sachant même plus de quel côté du couloir se situait l'ascenseur, j'empruntai, d'instinct, l'escalier, dont les marches me semblèrent raides et interminables. La honte est un sac de sable qui écrase les épaules et alourdit le pas. On avance mieux avec une jambe cassée qu'avec une plaie morale. Savoir où poser le pansement aide à la guérison, mais j'avais mal partout. En m'éloignant du lieu du désastre, la panique me faisait tituber. Combien de fois, dans une vie, devons-nous réapprendre à marcher ? J'éprouvais la lourdeur soudaine de mes tibias, en formulant mentalement cette prière : *Yo sólo quiero caminar ! Tada-tada-tadadan !*

Dehors, je me retournai, promenai mon regard sur l'immeuble de cinq étages. Au niveau de l'appartement de Gertrude, une voisine, qui semblait excédée par les cris de Martial, quitta son balcon et claqua rageusement sa porte. Je serrai mon sac plus fort et m'en allai. Ce n'était pas mon souffle saccadé qui fendait les rideaux gris du crépuscule, mais une voix de sycophante, une voix dont on ne se remet pas, la voix aiguë du petit Martial, qui transperçait le calme de la rue et accusait comme on maudit.

— Elle a tué Chouquette ! Han, han ! Elle l'a tuée ! Han !

Je marchais, l'écho des hurlements de Martial me poursuivait. J'accélérai le pas, l'écho s'amplifia : Elle l'a tuée ! Elle l'a tuée... Arrivée, haletante, à l'abribus, je m'appuyai contre le plexiglas et sanglotai, comme un enfant. Cette maison, je m'y étais rendue dans le seul but de faire plaisir et j'y avais causé de la tristesse. Les yeux terrifiés de Martial, son regard plein de larmes, ses cris, qui attaquaient le crâne au marteau-piqueur, jamais je ne pourrai les oublier.

— Pardon, pardon... murmurai-je, en sanglotant.

Un jeune homme, qui lui aussi attendait le bus, m'observait à la dérobée. Touché par cette grosse peine, dont il ignorait la cause, il avait sorti un paquet de mouchoirs de sa veste et s'était approché. Le visage enfoui entre les mains, je ne le vis pas arriver à ma hauteur.

— Tenez, un mouchoir, dit-il, timidement.

Comme je ne l'avais pas entendu la première fois, il avait réitéré sa proposition, tiré lui-même un mouchoir du paquet et, joignant le geste à la parole, il m'effleura l'épaule gauche. Je sursautai, poussant des hurlements et essuyant mon épaule.

— Une souris ! Une souris !

— Un mouchoir, désolé... Ce n'est qu'un mouchoir, fit le jeune homme surpris par la réaction.

Le choc passé, il semblait perplexe, sans doute songeait-il à ce qu'il venait d'entendre. Une souris ? Pourquoi une souris, à cet abribus ? devait-il se demander. Mais, me voyant trembler encore, au bord de la crise de nerfs, il reporta son questionnement à plus tard, se confondit encore en excuses et tenta même de me rassurer.

— Excusez-moi, vraiment désolé de vous avoir effrayé, je voulais seulement...

Je le regardais, sans pouvoir lui exprimer ma gratitude, mon esprit voguait ailleurs, là où ma terreur se poursuivait, en empirant. Rentrée chez moi, j'avais essayé d'analyser ma mésaventure chez Gertrude et l'avais résumée en deux constats antagonistes. Finalement, les choses étaient très simples : le petit Martial était malheureux parce que sa souris était morte, et moi, ce qui me rendait malheureuse, c'est que toutes les souris du monde ne soient pas mortes. Pardon, mais comment aurais-je pu me faire pardonner ? Si je lui avais cassé une petite voiture ou n'importe quel autre jouet, je me serais dépêchée de lui en racheter, dès le lendemain. Mais une souris, ça, pas question ! Pourtant, il me fallait trouver un moyen de desserrer l'étau de cette culpabilité qui, désormais, me tenait comme le poulpe enlance sa proie.

Avec un tel souvenir, il m'était devenu impossible de me rendre chez mon amie Gertrude. Alors, pour son anniversaire, décidai-je, je m'excuserai, puis trouverai un cadeau et compterai sur la poste

pour rafistoler les liens que ma peur menace de rompre. On ne le dira jamais assez, mais la poste est le plus grand service diplomatique au monde, les facteurs sont des ambassadeurs. J'avais encore le temps de ciseler, mentalement, les phrases adéquates, que je griffonnerai sur une belle carte avant de la glisser dans un paquet, à l'intention de Gertrude. À propos de son anniversaire, mon embarras démentait ceux qui tiennent les rapports amicaux pour moins compliqués à gérer que les relations amoureuses. Dans certaines situations, trouver les mots justes pour une bonne communication entre amis s'avère plus ardu qu'un dévoilement amoureux. On vante l'honnêteté et la sincérité, mais leur expression est rarement tolérée, même par les amis. Parfois, c'est en essayant de réparer les choses qu'on les détruit pour de bon. Ainsi, avant de parler, on élague, déblaye, s'échine à tracer une piste dans la broussaille des sentiments, mais au moment où l'on croit la marche enfin possible, on se rend compte qu'il s'agit de boitiller encore sur des épines.

Je ne me lassais pas de réfléchir à la complexité des relations humaines, mais dans l'immédiat, c'était le dîner où l'on m'attendait, le soir même, qui gâchait ma journée, or, en l'occurrence, la poste ne pouvait plus rien pour moi.

La matinée était maintenant débarrassée de tout brouillard, le seul qui demeurerait voilait mon regard. Je reniflai, une odeur acre de café brûlé m'envahit les narines. Je fonçai à la cuisine, éteignis la machine, vidai encore la cafetière dans l'évier, hésitai un instant, puis m'abstins de faire couler encore un jus. Dans la petite assiette posée sur la table, les tartines étaient intactes, je ne me sentais aucune envie d'avaler quelque chose. Après la réminiscence de cette histoire de souris, l'apaisement, pensai-je, ne pouvait me venir que d'un bon bain chaud. Aussi, tout en me désolant pour ceux qui ont soif sur la planète, je remplis la baignoire et m'y noyai jusqu'au cou. Plouf ! La conscience ne suffit pas toujours à brider les envies. La tête à l'envers, on se débarrasse parfois de ses principes, comme on fait coulisser un string, quand il faut. Nue comme un ver, les poumons remplis d'aise, j'appréciais la soyeuse sensation de caresse qui se répandait sur mon corps. L'eau, sa douceur sur la peau, c'est mon vin, mon ivresse, mon extase, à peu de frais. N'ayant pas fait vœu d'ascétisme, ma journée annonçait trop peu de jouissances pour renoncer à celle-là. Alors, je m'y abandonnai, sans réserve aucune, malgré les réflexions qui essaïaient.

Je me baignais, le Sahel se desséchait. Je me baignais, le désert avançait. Je me baignais, la forêt tropicale se clairsemait. Je me baignais, l'OMS comptait les morts de soif. Je me baignais, Yann Arthus-Bertrand survolait le monde avec son homélie, abusait du kérosène, en exhibant son carton rouge de millionnaire. Je me baignais, les écologistes accusaient. Tout ça je le savais, mais je savais aussi que je n'ai jamais pris un fagot de bois à l'Amazonie. Je bois à ma soif, mais mon petit pipi ne suffit pas à polluer la nappe phréatique du monde entier. Alors, quoi ? Je n'allais tout de même pas laisser la culpabilité me coller à la peau, tels des poils de souris. Renoncer à mon bain n'aurait pas empêché la fonte des glaciers du pôle Nord. Et si les Inuits ont de plus en plus de mal à chasser le phoque, je n'y suis pour rien !

Ce qu'il faut, me dis-je, prête à toutes les casuistiques, ce n'est pas torturer ceux qui vont bien pour les mettre au même régime que ceux qui souffrent. Non, ce qu'il faut vraiment, c'est l'équilibre : un juste partage des ressources, afin qu'il y en ait assez pour tous. Le carême des uns ne rassasiera jamais les autres. Et puis, à chacun sa soif ! J'ai besoin de ce bain, je le prends. Et puis, zut ! Moi aussi, je fais partie de la nature à préserver.

J'avais besoin de quiétude et ne pouvais la pêcher que dans mon bain. Mais la quiétude est une raie, c'est quand on croit la tenir que la piqure se fait sentir. Pendant un moment, la mousse parfumée ne s'agita plus : calme et détendue, je chantonais, mélangeant des refrains, sans trop y penser. Soudain, une ritournelle me vint en bouche.

— Une souris verte/Qui courait dans l'herbe/Je l'attrape par la queue/Je... Ah non, pas ça !

Je me redressai brusquement, l'index en l'air, comme pour contredire un alter ego, et m'arrachai de la baignoire. M'étant enroulée une serviette autour de la taille, je traînai un peu de mousse sur mes pas jusqu'au salon. Coup d'œil de lynx, précision chirurgicale, le temps d'y penser, le CD requis glissa dans la chaîne. Le volume à fond, je regagnai mon bain, en rythme. Tada-tada-tadadan ! Je pouvais envisager beaucoup de choses : me rendre à La Mecque, à Rome ou Jérusalem, à pied ; passer une nuit en dentelle au sommet du mont Blanc ; peigner la crinière d'un lion affamé au parc du Niokolo-Koba et même tirer les poils du nez d'un tueur en série, mais attraper une souris par la queue, certainement pas ! L'idée me traversa, distillant un fluide glacial dans mes veines. La vue de cet animal me provoque une immédiate arythmie cardiaque. J'avais souvent entendu dire que des gens avaient dû en manger en période de disette, surtout pendant les guerres. L'horreur ! Confrontée à cette situation extrême, mon choix serait vite fait : comme, à l'évidence, consommer une telle chair ne pourrait que me tuer, j'aurais abandonné mon corps aux crocs de la faim. Quand certaines personnes de mon entourage, dont Gertrude, jugeaient exagérée ma peur de cette si petite bête, je souriais, pensive : on voudrait avoir le pas assez ferme pour avancer et laisser toutes ses peurs derrière soi. *Yo sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan ! Parfois, quand les plaisanteries se faisaient trop lourdes, je répliquais sèchement.

— Ce qui rend une chose épouvantable ne tient pas à sa taille, sinon on fuirait les vaches à Bombay et l'on se promènerait avec des scorpions dans les poches en Mauritanie.

Mais la colère n'a jamais guéri la cataracte. Rabattre le caquet ne suffit pas à faire progresser la vue de ceux qui se targuent de normalité et jugent sans précaution. Une explication lumineuse était

nécessaire, si je ne voulais pas continuer à faire les frais de l'incompréhension. Cependant, je n'entendais pas livrer pour autant le secret sur l'origine de ma crainte des souris, si jalousement gardé jusqu'alors. Éludant mon propre cas, je brisais la glace que ma réponse figeait autour des visages, en racontant l'histoire d'un vaillant marin, taillé comme un gladiateur et qui, pourtant, avait une peur bleue des poules.

Dans mon bain, je reconstituais des bribes de cette histoire et certains passages me faisaient vraiment rire.

— Il faudra que je l'écrive, un jour, si je me souviens de tout, murmurai-je.

— Je la connais, cette histoire ! Et celle des souris, aussi, si tu veux, je te la raconte ! trépigna la Petite, alors que je la croyais loin de mon paisible bain.

— Non ! C'est celle des poules qui m'amuse ! la rabrouai-je.

— Alors, amuse-toi ! Tu crois que je n'ai pas vu clair dans ton jeu ? Pour faire la grande fille, tu recules, bifurques, contournes, cours attraper des poules, dès que les souris se lancent à tes trousses. Surtout ne t'arrête pas !

Sourde à ses attaques, je m'enfonçai un peu plus dans la baignoire et fermai les yeux. Ainsi soustraite à l'emprise de cette squatteuse, qui me volait dans les plumes, je continuais à penser au sort de ce pauvre marin.

XIII

Sur une île paisible vivait un petit garçon, choyé par sa mère, adulé par son père, qui en avait fait son plus fidèle compagnon. Aux amis qui lui serinaient : Laisse le gamin jouer avec ses camarades, il a tout le temps de devenir marin ; le père donnait toujours le même argument, que personne ne validait mais que nul n'osait contester : Il me porte chance, mon petit bonhomme, je ne peux plus aller à la pêche sans lui. Dans ce coin du globe, où les superstitions codifient encore la vie d'une majorité des habitants, sa thèse était inattaquable. Quant au petit, il était ravi de partager les activités de son père car, à l'âge qui était le sien, on aime être traité comme l'adulte qu'on imite dans ses jeux d'enfant. Aussi, quand les fillettes jouaient aux mamans, allaitant des bébés en bois et servant des plâtrées de sable mouillé, festins imaginaires préparés dans leurs dînettes, le gamin se prenait pour un vrai marin. Il se flattait de pouvoir *faire comme papa*, devant ses copains qui, eux, se mouchaient encore maladroitement, erraient toute la journée avec leurs lance-pierre, sans jamais atteindre le moindre oiseau, et ne savaient même pas serrer un seul nœud marin. Le garçon était plein de vitalité et son enthousiasme contagieux, lorsqu'il relatait ses petits progrès qui lui semblaient gigantesques. Il racontait fièrement chacun de ses exploits à sa mère, qui l'avait déjà félicité cent fois, pour les mêmes faits, mais qui avait assez d'amour et de patience pour toujours s'étonner et le féliciter encore.

— Tu sais maman, je n'ai même pas le mal de mer !
— Bravo, mon fils ! Tu seras un homme courageux !
— Mais je suis courageux ! Je te dis que je n'ai pas le mal de mer ! Même pas quand les grosses vagues de la marée haute ballottent notre pirogue ! Demande à papa, il te dira !
— Alors tu seras un bon pêcheur, comme ton père.
— Mais je suis un bon pêcheur ! Regarde tout le poisson que papa et moi t'avons ramené. Je sais mettre les appâts, quand nous devons pêcher à la ligne ; j'aide papa à retirer les filets de l'eau, à les recoudre aussi ; je sais faire différents nœuds marins et je connais les noms de tous les poissons !
— De tous les poissons, vraiment ? le modérait sa mère, taquine.
— Mais oui, maman ! Papa m'a appris les noms de tous les poissons que nous avons attrapés.
— Il te reste donc à connaître tous ceux que vous n'avez encore jamais attrapés.
— Mais maman ! Papa, il sait attraper tous les poissons et...
— Bon, bon, d'accord ! Eh bien, tu seras le meilleur des pêcheurs ! Et moi, j'ai le meilleur des fils ! concédait la mère.

Ainsi rassuré, le garçon poursuivait joyeusement son apprentissage. Il grandissait sur son estrade d'amour, conscient de son rang de héros à maintenir. Sa mère entretenait son ego, comme d'autres versent de l'engrais sur leur plantation. Il poussait dans la maison du pêcheur un baobab, qui jamais ne mettrait un genou à terre et dont l'ombre drue devrait, plus tard, abriter toute la demeure. Il poussait dans la modeste demeure du pêcheur un petit bout d'homme déjà plein de ces qualités qui, dans la paysannerie, vous valent toujours respect et considération : la hardiesse et l'endurance. Préadolescent, il était de toutes les pêches, de toutes les chasses et, pendant les travaux champêtres, il ne se reposait pas avant les adultes. Une telle précocité focalisait l'admiration autour de sa personne et lui valait les meilleurs pronostics : Incroyable, ce petit ! disait-on, déjà aussi solide que son père et puis, quel tempérament ! Prenant ces compliments comme un trésor à conserver, il jouait l'homme fort, jusqu'au jour où... Jusqu'au jour où la vie lui enseigna que de puissants biceps ne protègent pas l'humain de tout. Parfois, quand on ne s'y attend pas, le diable vient fourrer son doigt maléfique dans l'ordre des choses et chamboule les émotions, à jamais. Un jour... Un mauvais jour était venu troubler, de son grain de sable, la sérénité des jours d'avant.

Avant, les saisons se succédaient, la colonne vertébrale du petit se rallongeait. Les pêcheurs jetaient leurs filets dans les bras de mer, la fortune y mettait ce qu'elle voulait. On n'était pas riche, mais parce qu'on mangeait à sa faim, on ne reprochait rien au Ciel. Dans la pirogue, les leçons du père se répétaient, les gestes du fils s'affirmaient. Les alizés soufflaient, l'Atlantique distillait ses embruns à sa guise. Rien ne semblait devoir contrarier le sillage que le garçon traçait résolument vers l'avenir, mais il arrive que les vents s'inversent et sabotent la manœuvre. Il est des jours où les mauvais vents vrillent les voiles, et les mâts altiers, accoutumés à toiser les vagues, ploient, s'inclinent en signe de révérence à l'Atlantique. Il est des jours qui imposent la souplesse à la raideur et mettent le mouvement dans la fixité. Ce sont ces jours qui bougent les lignes et modifient les perspectives. Un tel jour s'était invité dans la vie du petit bonhomme et rien ne serait plus jamais comme avant. Ce jour-là, le baobab, que l'on croyait inébranlable, mit un genou à terre, terrassé par une bourrasque. Et le brave garçon, qui avait tapissé sa chambre de trophées de chasse, se mit à avoir une peur bleue des poules.

Fragile, la corde qui nous tient accrochés au port du bien-être : une tempête, et la quiétude s'effrange. Soudain, le cœur s'affole, la raison tanguet et largue les amarres. Fragile, le vase de cristal qui contient nos émotions : un galet roule sur un autre et vlan ! C'est l'explosion, voilà la tranquillité éparpillée, comme une poignée de confettis ; ensuite, on passe sa vie à courir après des

miettes de sérénité et, quand on croit avoir fini de les rassembler, le moindre courant d'air les disperse à nouveau. Et le souffle de l'humain, condamné à courir, se nourrit du vent qui emporte tout sur son passage. Ce n'est pas l'apnée qui tue, c'est la respiration qui finit par nous vider de toutes nos forces. Mirage, à la fin de chaque sprint, l'horizon vacille au fond des pupilles. Dans notre étang intérieur gisent tant de débris, le moindre remous jette le trouble et brise le ciel bleu dans le miroir. On se réveille toujours avec la même question : courir ou mourir ? Et on finit toujours par se résoudre à fixer un cap. On tangué, on chavire, on surnage, puis on rame encore. Mais comment voir la rive de la sérénité, quand la vie elle-même boit la tasse ? *Yo sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan ! On chante, parce que crier sera toujours dérisoire pour dire la difficulté de rester debout. Et parce que la marche est loin d'être gagnée, on titube et baptise chaque faux pas du nom d'un pas de danse. Entre les piquets, les pointes, les pirouettes et les entrechats, au-delà de l'élégance, c'est l'être tout entier qui s'évertue à éviter la chute. Flamenco ! On s'enflammera toujours de notre feu intérieur et, à défaut de brûler la peur du vertige, on claque des mains comme on claque des dents. Tada-tada-tadadan !

Le jour où le fils du pêcheur se mit à avoir peur des poules, il n'avait pas seulement crié et claqué des dents. Il avait aussi essayé de marcher, mais ne savait plus comment ni dans quelle direction ; puis, les jambes flageolantes, il s'était écroulé, comme tout en lui. Ce séisme dans sa ligne de vie, il s'en souvenait, s'en souviendrait toujours, mais chuuuut !

Devenu adulte, il imposait le respect sur l'île, avec son allure de lutteur, d'autant plus qu'il était resté fidèle à toutes les valeurs pressenties en lui. Aussi, nul n'osait évoquer, en sa présence, l'origine de sa crainte des poules. Mais, dans son dos, il se trouvait toujours une connaissance assez discrète pour renseigner le curieux, pour peu que ce dernier fit preuve de persévérance.

— Ah oui, les poules ! Il ne les supporte pas, mais est-il juste de vider ici la besace des secrets d'autrui ? Après tout, nous en avons tous. Qui me dit que vous ne cachez pas une phobie, encore plus étrange que la sienne ? Hein ?

On riait de la pique, mais tous tendaient l'oreille, y compris ceux qui connaissaient parfaitement l'histoire, mais ne se lassaient pas de l'entendre, car, si la vérité intrinsèque des faits était toujours respectée, l'ornement du propos et l'intensité de l'émotion suscitée variaient en fonction de la verve du conteur. Les nouveaux auditeurs, qui sans exception souriaient au début du récit, sentaient leurs lèvres recouvrir leurs dents, au fur et mesure que l'orateur déroulait son fil. C'était comme un rituel : le narrateur occasionnel feignait d'abord la retenue, puis la gêne.

— Non, pas question. Est-ce convenable de dévoiler l'enfance d'un homme ? interrogeait-il, souriant.

Il requérait et obtenait ainsi la connivence de l'assistance, puis se faisait encore prier un moment. Après avoir bien aiguisé l'appétit de son auditoire, il affectait une mine de conspirateur, prêt à trahir un secret, et commençait par une plaisanterie.

— Puisque vous tenez vraiment à ce que je vous raconte cette histoire, je dois m'assurer que ces mots resteront entre nous ; alors, creusons le trou où nous allons les enterrer ensemble, dès que j'aurai fini. Bon, sachez que je ne vous parle pas de cet homme remarquable, que nous aimons et respectons tous, mais d'un pauvre enfant. Compris ?

Assis en tailleur sur sa natte, le vieux conteur redressa bien le buste, retroussa les manches de son boubou, jeta un regard malicieux autour de lui et, lorsque tout le monde lui avait rendu son sourire entendu, il poursuivit.

— C'est à douze ans, exactement à douze ans, que cette phobie des poules est entrée dans la vie du garçon et ne l'a plus jamais quitté. Un jour, que rien ne distinguait des autres, l'épée du destin avait frappé sans prévenir. Ce mauvais jour, de retour de pêche avec son père, le garçon s'était hâté de porter à sa mère le poisson qu'elle devait préparer pour le dîner. Jovial, il se rendit, comme à l'accoutumée, à la cuisine, lieu privilégié de leurs rendez-vous : le fils en profitait pour conter sa journée à sa maman, jusque dans les menus détails. La mère, quant à elle, offrait toujours un délicieux goûter pour faire patienter son jeune marin jusqu'au dîner. Pendant cette pause quotidienne, ils plaisantaient, riaient, se délectaient de ces banalités qui cimentent les liens dans la tendresse. Et le père, retardé par les salutations et les longues discussions qui le retenaient parmi ses collègues au bord de mer, les rejoignait chaque fois avec le sentiment de commettre une petite intrusion. Mais cet horrible jour, il n'y eut pas de goûter et le père dut interrompre sa discussion pour rentrer en courant, avec le voisin qui avait été le chercher. À son arrivée, son fils était prostré, son sac de poisson gisant par terre, au milieu d'une foule apeurée qui s'agitait. Le pauvre garçon avait découvert le corps inanimé de sa mère, devant la cuisine. Elle pilait du mil, lorsqu'elle eut un malaise. Elle s'était écroulée sur la calebasse et le mil s'était répandu sur son visage. Le malheureux avait trouvé sa mère morte. Mais la pire vision, qui lui arracha des cris stridents, c'était les poules qui picoraient le grain sur ce visage aux yeux grands ouverts. Ces poules, élevées, nourries, soignées et même choyées par la défunte, ripaillaient sur sa dépouille : une infâme trahison ! Le garçon avait hurlé tout son désespoir, alertant ainsi les voisins qui accoururent. Ils l'écartèrent, chassèrent les monstres et jetèrent un drap sur la morte, qu'ils avaient soulevée ensuite et posée sur une natte. La foule s'affairait, mais pendant qu'un homme courait chercher le mari de la défunte, le garçon, figé dans sa terreur, sanglotait : la terrible scène persistait à se dérouler dans sa tête. Soudain, il s'écroula, évanoui. Lorsqu'il reprit ses esprits, son monde n'était plus le même.

Depuis ce jour-là, il ne supporta plus les poules. Ces bêtes qui, auparavant, lui semblaient fragiles et inoffensives, lui parurent plus qu'immondes. Il les abhorrait autant qu'il les redoutait. Il ne mangea plus jamais de poulet, s'en étant détourné comme on renonce à la chair d'un animal totem. Désormais, dans son imaginaire, ces volatiles dévoraient perpétuellement un cadavre, il ne pouvait plus les voir autrement.

À ce stade de son récit, le conteur s'arrêta, écouta le silence de son auditoire un court instant, puis rompit le recueillement d'un bref raclement de gorge, avant de prendre un air attendri pour conclure.

— Devenu grand, un adulte athlétique au caractère aussi affirmé que sa stature, son courage est indéniable dans bien des domaines, mais la simple proximité d'une poule le fait hurler comme un gamin de douze ans. On a toujours l'âge de ses peurs ! C'est pourquoi je vous disais, tantôt, que je ne vous parle pas de l'homme remarquable que vous connaissez, mais d'un petit garçon. On l'a vu entrer et sortir dignement de la case de l'homme, où il a reçu l'initiation traditionnelle, avant de se marier, devenir père, vieillir et prendre quelques rides, mais tout dans sa vie a évolué en laissant sa phobie intacte. Voilà ce que j'en sais et j'espère que ça ne sortira jamais de ce trou.

Il crachota ostensiblement dans la petite cavité prévue à cet effet, puis la reboucha avec l'application d'un maçon étalant sa motte de ciment. Il guettait une éventuelle réaction, mais l'assemblée, encore émue, resta figée. La voix du muezzin traversa le ciel du village, personne ne se montra concerné par ce énième appel à la dévotion. Ces insulaires, résignés à leur âpre vie de labeur, ne demandaient plus rien aux cieus et ne voyaient pas trop de raisons de rendre grâce. L'appel retentit à nouveau, personne ne varia sa posture. Le nez toujours plongé dans son ouvrage, un vieux monsieur rapiécail son filet, enchaînait ses gestes répétitifs, à la même cadence. Après des décennies à patauger dans la saumure pour une maigre pitance, il n'attendait plus rien d'un hypothétique dieu. Son salut, il l'avait toujours trouvé au bout de sa ténacité, au fond de son filet. Près de lui, un homme aux tempes grisonnantes lissait sa barbe hirsute, en face d'un jeune homme enturbanné qui, les jambes croisées sur son banc, agitait nerveusement sa babouche. Au troisième appel du muezzin, la paire de babouches quitta l'ombre du manguier et se dirigea vers la mosquée, immédiatement suivie par la barbe peignée aux doigts. L'essentiel du groupe fit mine de ne pas les remarquer, mais le conteur, lui, leva franchement la tête, les regarda s'éloigner et sourit, narquois. Lui se souvenait encore de ce que les anciens lui avaient raconté dans sa jeunesse : pendant des siècles, les habitants de ce pays, de cette région, de cette île, avaient pratiqué leurs propres croyances, puis, des belliqueux étaient venus leur en imposer d'autres. Et ce fut uniquement pour éviter l'extermination totale de leur peuple que quelques sages encouragèrent une conversion de façade. Aussi, pendant longtemps, on préserva jalousement les rites d'antan. Malheureusement, de nos jours, à la faveur de l'oubli, de l'ignorance ou du mépris de soi, des gens revendiquent obstinément ces religions conquérantes, arrivées au bout du fusil et plaquées sur la culture négro-africaine, tels des rubans adhésifs. Le conteur hocha la tête et se promit d'aborder ce sujet un autre jour, mais il ne put s'empêcher de penser à voix haute.

— La religion, c'est toujours celle du vainqueur, rarement une question de foi. Notre pays revendique le lion comme totem. Mais la défaite peut-elle abrutir le lion au point de le rendre aussi docile qu'un chat ? On ferait mieux d'entretenir nos bois sacrés, au lieu de nous ruiner en cotisations pour construire ces édifices à la prétention monumentale.

Un rire complice égaya l'ombre du manguier. Un homme s'approcha du groupe à pas lents, salua abondamment, puis occupa la place laissée libre sur le long banc par le jeune homme aux babouches.

— Voyons, tu n'es pas allé prier pour le salut de nos pauvres âmes ? le taquina le conteur.

— Eh non, je serai aussi ton voisin en enfer ! plaisanta l'interpelé.

Des poules traversèrent la cour inondée de soleil, caquetant et suivies de leurs poussins. Attirées par l'ombre et pas très farouches, certaines vinrent s'agglutiner sous le manguier. Mais l'homme qui venait de s'installer ramassa une poignée de coquillages qu'il leur jeta sans ménagement.

— Allez, ouste ! Ouste ! Me dites pas qu'il y a un dieu pour créer ces sales bêtes ! Ouste ! fit-il, jetant une seconde poignée, plus rageusement.

Les volatiles s'éparpillèrent. Personne ne broncha sous le manguier, mais tous avaient reconnu, dès son arrivée, l'homme dont le conteur venait d'évoquer l'enfance. Chacun compléta ce qu'il avait entendu dans le silence de sa réflexion. Beaucoup comprenaient enfin des éléments qui leur avaient paru, jusqu'alors, très étranges dans la vie de cet homme.

Au village, où les dames s'enorgueillissent de la prospérité de leur poulailler, seule son épouse n'en possédait pas. Elle pouvait tout élever, chiens, chats, chèvres, moutons ; pour porter ses lourds fagots de bois et d'autres charges, elle s'était même entichée d'un âne bavard, qui ahanait à longueur de journée, au grand dam du voisinage. Son mari acceptait toutes ses lubies bergères, elle avait donc toute latitude pour reconstituer l'Arche de Noé dans son humble demeure, à la seule et unique condition qu'il n'y ait aucune poule. D'ailleurs, ayant grandi au village, au faite des racontars, la dame, qui aimait profondément son homme, n'avait pas eu besoin de recevoir des instructions. Pleine de tact, elle avait d'elle-même exclu toute bête à plumes de son élevage. Ses enfants, nourris de tout sauf de ce que redoutait leur père, grandirent en considérant la volaille

comme une nourriture interdite. À leur tour, ils élevaient leurs descendants dans le même esprit. Personne n'édicta la règle de manière formelle, mais un tabou alimentaire s'était installé dans la famille, que les générations suivantes respecteraient, sans doute, en ignorant son origine exacte. Sur l'île, l'histoire de ce vaillant marin qui avait peur des poules ne tenait pas sagement dans un trou. Mais, si grands et petits en riaient sous cape, une sorte d'accord tacite interdisait d'en parler devant l'intéressé ou sa descendance. Et les rares fois où de jeunes téméraires avaient eu la langue trop pendue devant ses fils ou petits-fils, cela s'était terminé en pugilat.

Quand j'avais fini de raconter cette histoire, mes amis, par égard ou par distraction, renonçaient momentanément à m'extorquer une véritable explication sur l'origine de ma peur des souris. La conversation, songeais-je, c'est un tango, on risque de s'affaler, à tout moment, si l'on n'a pas assez de souplesse et de vélocité pour s'adapter aux mouvements du partenaire, surtout lorsqu'il est maladroit. Soulagée, je me taisais, ravie de ma pirouette d'anguille, pendant qu'ils commentaient, épiloquaient. Certaines fois, quelqu'un dans l'assistance accrochait une anecdote à la discussion et nous entraînait vers d'autres cocasseries de la nature humaine. Mais il arrivait qu'un membre du groupe, aussi tenace que l'inquisiteur Tomàs de Torquemada, profitât d'un moment de silence pour me tanner encore.

— Tout ceci est bien marrant, mais ça ne nous dit toujours pas d'où vient ton aversion des souris. Allez, tu peux nous le dire, enfin !

Agacée par cette injonction à la confession, j'en appelais aux lointains scrupules de la teigne.

— Cela te fait plaisir de me faire revivre mes cauchemars ?

— Non, c'est qu'on aimerait comprendre. Enfin, prends de la hauteur quoi ! Parler du lion ne t'arrachera pas une jambe, alors des souris...

— Eh oui ! Tu es assez grande pour rigoler de tout ça maintenant... bafouillait une autre, qui se voulait délicate, le regard non moins sondeur. Franchement ! À nous, tu peux quand même le dire, entre amis, on peut se confier ces choses-là ! Allons, fais pas ta cachottière.

Effarant, comme les gens deviennent soudain agressifs, lorsqu'ils réalisent qu'ils n'ont pas libre accès à toute votre vie. Vous les accueillez au salon, avec tous les égards, ils vous reprochent de ne pas les autoriser à fureter dans votre cave pour se repaître de toiles d'araignée. *Confie-toi à moi*, cette mise en demeure est aussi stupide que celle qui quémande *dis-moi que tu m'aimes*, car, dès qu'on assène cela à quelqu'un, on lui enlève la spontanéité nécessaire à la libération des mots et des sentiments. Il est plus courtois de laisser chacun juger des oreilles appropriées pour accueillir sa confiance ou sa déclaration d'amour, de surcroît, cela met à l'abri de la vexation d'un refus. Acculée par les piques, que la frustration de mes interlocuteurs aiguïssait, je souris, comme on tire un rideau, puis ajoutai un commentaire à l'épaisseur de ma carapace.

— Prendre de la hauteur, dites-vous, et pour gravir quelle montagne ? Grande ? Si l'on veut. Certes, on peut s'allonger les tibias, s'enorgueillir du bonnet de son soutien-gorge, balancer de la croupe et jouer les dames quand les circonstances l'exigent ; mais, au fond, on a toujours l'âge de fuir ses peurs. Dans l'adulte qui raconte avec hauteur, tremble l'enfant qui a éprouvé l'inoubliable terreur. Finalement, on prend souvent, à tort, l'élégante retenue des gens pour une sérénité conférée par l'âge. Descendez de vos talons, dénouez vos chignons parfaits, démaquillez-vous et vous verrez quelle petite fille cache ses frêles épaules sous vos tailleurs. Combien de Goliath cravatés passent la journée à se faire obéir au bureau et, le soir venant, pleurent, courent et supplient, dans leurs rêves, un camarade les dépouillant de leurs billes ou de leurs petits soldats de plomb ? En définitive, on joue à l'adulte comme on jouait, enfant, à la dinette ou au train électrique, sauf que c'est plus contraignant. Il est de bon ton d'affirmer, placide, qu'on a dépassé ses peurs, mais il me manque le talent du comédien, indispensable pour tricher avec les émotions. Dans mes cauchemars, une petite fille terrorisée se débat, cernée de rongeurs. Les souris, je les redoutais, les redoute, les redouterai toujours et rien ni personne ne peut m'obliger à simuler l'indifférence à l'égard de ces sales bestioles. Je ne vous dirai rien ! Mais peut-être me poursuivront-elles vos souris à vous ? Car nous en avons tous de ces petites frayeurs qui nous poursuivent.

Dans mon bain, le silence se confondait avec celui de mes amis, qui suivait ma rebuffade. Je ne voulais pas les vexer, regrettais-je, j'ai simplement été honnête avec eux.

— Honnête avec eux ? Soit ! titilla la Petite. Mais l'es-tu avec toi-même ? Avoue que tu refuses de leur raconter, parce que tu essaies d'ignorer cette histoire. Pour garder ta superbe, tu fais comme si elle n'avait jamais existé. Malgré ta diatribe, tu fais l'adulte, exactement comme tes amis. Mais peut-être l'as-tu vraiment oubliée, dans ce cas, je peux te rafraîchir encore la mémoire, une dernière fois. Tu la noteras dans ton carnet pour de bon et si quelqu'un te demande de lui en parler, tu n'auras qu'à...

Pendant que ma harceuse s'acharnait à saboter ma détente, j'ajoutai de l'eau chaude dans mon bain et plongeai dans mes pensées. Une volonté : flotter, tanguer, avancer, mais il faut sans cesse redresser la barre. On emporte tant de résolutions qui alourdissent la barque. Un marin tête fixe le cap, ce n'est pas lui qui vacille, c'est le ciel qui bouge. Tant pis, on hisse quand même les voiles. Mais par quel bras de mer passe-t-on, quand on voyage vers le port de l'âge adulte ? À quoi reconnaît-on cette destination ? D'ailleurs, quel intérêt lui trouve-t-on ? On cherche toujours, le sens, la raison, la motivation de tout cheminement. Toujours.

Toujours ! L'Amérique m'intéresse, parce que l'arrogance de ses gratte-ciel dit que nous n'allons

pas mourir. Taj Mahal ! L'Inde m'appelle, parce que le romantisme des maharadjas y a conjuré la fugacité de l'amour, en le coulant dans la pierre. La Suède me séduit, parce qu'elle m'a donné, en Stig Dagerman, un amour que rien ne peut défaire ; aimé de moi *post mortem*, ce magnifique sondeur de l'âme humaine ne pourra jamais me décevoir. L'Allemagne, *Ich liebe dich* ! Un jour, un train, un matin de printemps... Depuis mon côté du Rhin, je me tourne vers les lumières de Schiller, qui guide mes pas dans la grande forêt des arts, et me voici, conviée comme tous, au festin que Goethe offre aux âmes gourmandes de vie comme de poésie. Le Sénégal, *mater* ! Une boussole me désignera toujours le Sénégal, car, même jalouse de ma liberté enfin trouvée, je reviens, repars et reviens, parce que Senghor n'a pas libéré que ses fils, mais aussi ses filles. Lui, qui aimait et chantait la femme, serait d'accord avec moi pour dire qu'un pays, s'il n'accorde pas aux femmes la place qu'elles méritent, n'a pas des fils, mais des despotes. Le retour, toujours ! Parce que l'Afrique pourra sans cesse dévier ma navigation et m'attirer à elle, puisque, toujours, j'irai réclamer le doux sein de ma grand-mère et me prosterner devant son cher et tendre époux, mon grand-père, mon protecteur. La France, belle, complexe, mais toujours inspirée et inspirante, j'accoste pour l'idylle définitive, pour Baudelaire, Rimbaud, Yourcenar, Simone de Beauvoir, Brassens, Barbara, Gainsbourg, Piaf... Non, rien de rien ne me détournera du pays de Victor Hugo ; ayant vu tant de Gavroche, je sais que les droits de l'homme nourrissent les plus belles fictions, parce qu'ils portent le plus beau rêve que nous ayons de l'humain.

Toujours, combattre et réclamer ! Des droits pour les sans-droits, qu'on piétine ! Des droits pour les sans-toit, qu'on expulse ! Des droits pour les sans-emploi, qu'on affame ! Des droits pour les sans-poids, qu'on néglige ! Toujours, déplorer les injustices et réclamer qu'on affine, ajuste, applique la justice ! Toujours, requérir le soulagement pour soi et pour les autres, parce qu'il n'est point de bien-être possible, lorsqu'on est cerné de malheureux. Toujours, ce souvenir qui remonte, motive, engage au combat, cette perpétuelle lutte, afin que l'humain ne soit plus nulle part un excédent, un rebut. Toujours, ce souvenir ! Sous tous les toits où j'ai vécu, sauf le mien en propre, j'y ai toujours été de trop et on me l'a toujours fait sentir et payer amèrement. Toujours ! Alors, puisque l'escale dure, que la France me garde ou me dégoûte, c'est pareil. Parce que, si elle ne m'adopte pas, moi, je l'adopte. N'étant pas une enfant désirée, je suis arrivée au monde par effraction, m'imposer et m'adapter fait partie de ma condition existentielle. Toujours ! Gueule de métèque, déjà parmi les miens, quand je le deviens chez les autres, point d'étonnement, ce n'est là que simple routine. Étrangère, toujours ! C'est même mon ADN, mais toute marginalité assumée devient identité. Avec mes miettes de vie, mes éclats d'ailleurs, j'ai fabriqué une identité composite, permanente intersection entre ceux qui me revendiquent et ceux qui me rejettent. Portant l'Afrique et l'Europe en moi, je suis ce laboratoire où vos différences et vos antagonismes versent dans le même entonnoir, je suis un peu de vous tous. Autre, ici comme là-bas, je suis à la fois ce que vous êtes et ce que vous ne serez jamais. Accepter d'être l'*Autre*, si ce n'est jouir du privilège d'être chez soi partout, c'est déjà, au moins, la certitude d'être. Pour qui connaît la tristesse de la soustraction, comment ne pas aimer l'addition ? Toujours, le Brésil me rappelle la beauté de l'addition, parce que Salvador de Bahia m'apaise, comme une baie de la gaieté, le rivage d'une très possible fraternité. Là-bas, dans la rue, parmi la foule de visages aux teints kaléidoscopiques, nos étrangetés se banalisèrent mutuellement, un couple me tendit un papier où figurait une adresse, me demanda des renseignements en portugais, la langue du pays, en m'appelant : *ma sœur* ! Ainsi, ma peau, hors du Sénégal et hors d'Europe, pouvait donc ne pas faire de moi l'*Autre*. Inoubliable, la découverte. Émerveillement, toujours !

Toujours, je vogue, vers des pays, des villes, des villages, tous ces endroits, où l'humain reste une promesse, la fraternité un exercice, la paix une récompense. Attraction, toujours ! Aimantée par une certaine idée de la quête, je fonce vers l'horizon, y devinant tant de ports lumineux. Mais quel trésor est supposé nous attendre au port de l'âge adulte ? Aucune carte, aucune boussole n'indique la direction du tangage, y a-t-il un fil d'Ariane qui traverse les jours pour nous guider jusqu'à cette destination ? Adulte, si c'est un quai, c'est la préférence de départ, car si c'est un terminus, à quel quelle tristesse ! L'arrivée rassure, peut-être, mais c'est en fixant un cap qu'on déploie toutes les espérances. Où *vais-je* ? Pour angoissante que soit cette question, elle véhicule, néanmoins, plus d'optimisme que celle qui consiste à se demander *qu'est-ce que je fais là* ? Car, que reste-t-il à qui est las d'être là, sinon partir ? Flux et reflux ! Flux, sans quoi les bras de mer ne seraient que des mares croupies.

Immergée dans mon bain, comme dans la vie, je vogueais. Rien ne stoppe le voilier de l'esprit, même quand le moral torpille la journée.

Toujours je vogue, dans une pirogue niominka, la poupe déterminée, la proue intrépide, aucun vent ne me détournera de l'horizon ! Dans cette pirogue, je chante avec les rameurs : *lafi, lafi, lafi ! kôr mama, lafi !* Rame, rame, ramez... Dans ma pirogue niominka, à la cale avide, je trime avec les porteurs de sel et les coupeuses de bois de palétuvier. Et quand les alizés se font complices, la légendaire patience des pêcheurs – qui espèrent thiof, barracuda, carpe rouge, carangue ou coryphène au bout de leur ligne – m'apprend la méditation active. Ciel d'aurore ou de crépuscule, je vogue, accoste, charge, décharge, puis repars, parce que les ports ne disent pas seulement *bienvenue*, ils répètent aussi les *adieux* et font pleurer les femmes de marins. Toujours ! Mais, je ne suis pas une femme de marin, je n'attends pas à quai, c'est moi qui pars et reviens, je suis un marin.

Quand nous allions à la pêche, mon grand-père, Saliou, m'appelait toujours *mon matelot*, *mon garçon*. Ainsi adoubée, je m'imaginai Salie miniature de Saliou, malgré mes nattes où fondait le beurre de karité. Aux côtés de mon vieil homme des mers, je me sentais toujours plus vaillante. Et parce que je suis son garçon à jamais, je reste son matelot. Je vogue, dans l'océan de la vie, j'apprends toujours à avoir le pied marin, comme le voulait mon cher capitaine. Avoir le pied marin, c'est une façon d'échapper à toutes sortes de souris qui pullulent dans la vie. Mon grand-père m'a dit que les souris, qui s'aventurent dans une pirogue en cale sèche, meurent quand la pirogue reprend la mer. Je reprends la mer, toujours. Ces sales bêtes finiront peut-être par me lâcher. J'en suis même certaine. Mon grand-père ne m'a jamais menti, il ne m'a jamais trompée, sauf ce jour de 2001 où il m'a dit à *la prochaine*, alors que je rentrais en France, et qu'il a définitivement pris le large avant mon retour à Niodior. Mais je ne lui en veux pas – il avait bien ajouté *Inch'Allah*, c'est donc son Seigneur qui n'a pas voulu –, je sais qu'un jour ma pirogue accostera, là où il m'attend avec son sourire bienveillant. Il y aura peut-être de la kora pour célébrer nos retrouvailles, puisque Kouyaté Sory Kandia, l'inégalable chantre de l'épopée mandingue, et Jali Nyama Suso, le korafolà virtuose, y sont déjà avec lui, pour toujours.

XIV

Les souris, je les détestais, les avais toujours détestées. Je leur en voulais même de sous-entendre dans leur nom l'expression faciale la plus spontanée, la plus exquise, la plus rassurante : le sourire. D'ailleurs, leur simple évocation me faisait perdre le mien. Les souris, bien avant celle de Martial, c'était un maudit souvenir, dont je voulais purger ma mémoire, mais qui me revenait parfois, net et précis, surtout lorsque j'étais seule et d'humeur maussade. Les souris, c'était une terreur d'enfance, que je m'évertuais à faire tenir dans cet énorme tiroir où les adultes rangent la part encombrante de leur histoire ; malheureusement, le mien débordait dès que les soucis s'accumulaient. Une angoisse sur une autre et le moral se tasse au fond des semelles. Chargé de la malle des émotions, est-on jamais assez adulte pour ne pas vaciller ? Dans la longue marche de l'existence, la fermeté du pas ne tient pas seulement aux muscles. *Yo sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan ! Flamenco, on danse comme on se débat, car il nous faudra toujours de l'énergie pour décoller nos pieds du sol. Pour chasser les souris de mon esprit, je m'agrippais à la réflexion et balayais aussi large que possible.

Adulte ? Être adulte ? Qu'entend-on vraiment par là ? Les mots se déploient et s'étendent, telles des bâches, mais nul ne sait la nature ni la superficie des terres qu'ils couvrent. Être bossu, être cocu, être galeux, être pouilleux, même si ça n'a rien de plaisant, les malheureux que cela concerne savent toujours à quoi s'en tenir. Mais être adulte, comme être heureux, c'est un diamant qu'on voudrait voir suspendu à tous les cous ; hélas, sa valeur tient certainement à sa rareté. Parce qu'on ne saura jamais décrire l'humain et ses évolutions comme on peint une nature morte, on évalue la taille, compte les années, échelonne les étapes d'un parcours dont on ignore la fin. Bébé, enfant, préadolescent, adolescent, adulte, vieux se succèdent, mais le seul sens indubitable de cette série de mots nous conduit progressivement à la mort. Alors, à part dessiner une flèche tendue vers le gouffre, à quoi servent-ils ? À moins que cette illusoire graduation de l'existence ne soit qu'une de ces idées étriquées dont on voudrait habiller tout le monde, en dépit de la diversité des carrures. Être adulte ? Si c'est une heure, qui sonne la cloche ? Si c'est un état, à quoi le sent-on ? Faut-il être adulte pour être heureux ou être heureux pour être adulte ? Le sérieux semble être la maladie contagieuse de l'âge adulte. D'ailleurs, les mots *adulte*, *sérieux* et *heureux* peuvent-ils aller ensemble ? Et si tous ces états n'étaient que des défis que se lance l'Homme, en athlète ambitieux, rehaussant sans cesse sa barre de saut en hauteur, avant de s'incliner au pied de ses évidentes limites ? Être adulte ? Et puis, je m'en fiche ! Être vivant me suffit déjà comme question...

En jouant avec la mousse dans mon bain, j'essayais de tenir mes pensées hors de l'eau. Je voulais m'accrocher à quelque chose de bien concret pour garder mon esprit près de moi. Par exemple, ne pas oublier de me faire un masque d'argile, bien nettoyer le visage. Marie-Odile, qui a toujours l'œil expert, m'a souvent dit :

— Ah, ces bonnes femmes qui débarquent à l'institut de beauté avec la peau du visage grasse et granuleuse ! Affreux ! Faut vraiment désincruster la peau, pourtant ce n'est pas si compliqué, suffit de faire régulièrement un gommage et poser un masque de temps en temps. Franchement, c'est incroyable comme certaines se négligent ! Ah, dégoûtant, quand on est esthéticienne, faut vraiment prendre sur soi parfois !

— Pourquoi viendraient-elles se ruiner à l'institut de beauté, si elles faisaient tout ça elles-mêmes ? avais-je souligné.

Piquée au vif, Marie-Odile s'exaspéra, sa réaction fut sans appel.

— Mais, enfin, l'institut de beauté, ce n'est pas une morgue ! Nous sommes supposées prodiguer des soins à des gens qui savent encore faire quelque chose pour eux-mêmes. Il y a tout de même un minimum !

J'ai toujours compté la coquetterie parmi mes péchés mignons, mais avec ces observations de Marie-Odile en tête, ce n'était plus un plaisir routinier mais une obligation d'arriver chez elle le visage lisse, parfaitement lisse, afin de ne pas la heurter ou, pire, intégrer le contingent des souillons qu'elle supportait contre rémunération. Or, comment acquérir la certitude d'être irréprochable en se présentant chez une esthéticienne ? Tout ce que je pouvais faire pour m'apprêter, Marie-Odile le ferait mieux que moi, c'était son métier. Résignée à l'imperfection, je validai tout de même l'idée du masque de beauté, d'autant plus qu'il me restait encore assez de temps pour le réaliser avec minutie. Pendant que je renvoyais mes préoccupations esthétiques à plus tard, le questionnement que j'essayais de chasser me revint comme un duvet qu'il fallait sans cesse épiler.

Être adulte ? Être malade, être gaucher ou droitier, être gros ou mince, on sait bien ce que cela veut dire, mais être adulte, ça sonnait dans ma tête comme une équation pleine d'inconnues ; or je n'ai jamais été bonne en mathématiques. *Être adulte*, je constatais seulement qu'il ne suffit pas d'avoir trente-deux dents et une taille de basketteur pour atteindre ce qu'on désigne ainsi. J'aurais voulu que ce soit un procédé chimique, je me serais alors précipitée dans le laboratoire de quelque génie des tubes et n'aurais plus humé le bel air qu'après avoir tout appris des étranges substances à

mélanger pour obtenir la bonne solution. À défaut d'une telle possibilité, je faisais des bulles dans ma tête, pendant qu'un gel douche d'une couleur incertaine emplissait mes narines d'un parfum de synthèse. On n'imaginera jamais tout ce qu'on peut noyer dans un bain ! Si les pensées étaient des hirondelles, on en ramasserait à la pelle au fond des baignoires. Les yeux mi-clos, les lèvres pincées, je continuais à mariner avec les miennes. J'éprouvais le besoin de me parler, comme si cela pouvait m'aider à démêler la pelote d'idées qui se nouait dans mon cerveau.

Petit, on nous répète : Tu comprendras quand tu seras grand... Le supplice commence quand, au lieu d'effacer les points d'interrogation, les années les multiplient. On se retourne sur la longue haie des anniversaires comme un marathonien qui, à l'approche de la ligne d'arrivée, ne pense plus qu'à son mal de jambes et s'étonne d'avoir négocié tant de virages. Grandir, c'est participer à une course d'un itinéraire inconnu dont on n'a pas le loisir d'apprécier les curiosités. Ce sont toujours les spectateurs qui jugent la foulée du peloton et profitent de la beauté du paysage. Saisi dans l'action, on enchaîne les pas, on adapte son souffle à chaque étape de la vie, comme on ajuste sa cadence au flanc abrupt d'une montagne. À quoi servent nos phalanges, si ce n'est à graver la mémoire de nos déséquilibres, tout au long du parcours ? Dès l'enfance, on reproduit certaines manières d'agir qui donnent l'illusion de savoir y faire. Rompu à cet exercice, on finit par confondre imitation et réalisation ; puis, à côtoyer les grandes personnes, on se prend pour l'une d'entre elles. Quand presque rien ne les distingue encore des garçons, les petites filles jouent à la maman, ce qui ne signifie pas qu'elles vont nécessairement le devenir. À cet âge, on se grime, se déguise, énonce des propos incongrus, interprétant les personnages qu'on admire mais aussi ceux qu'on redoute le plus. Tout est possible dans la tête d'un enfant, comme au théâtre. Mais au théâtre, les rideaux tombent et délivrent les comédiens, quand la vie, elle, se poursuit dans un perpétuel changement de costume. Au fil du temps, on varie simplement les jeux et, à force de feindre l'image à laquelle on est supposé correspondre, on finit par se prendre au piège. Pourtant, nombreuses sont les occasions de se rendre compte que l'amplitude des gestes ne coïncide pas forcément avec le pas hésitant de cet être tapi en nous. Il est vrai qu'un port de tête peut suggérer une classe ou un tempérament, mais, en société, les attitudes renseignent sur l'individu autant que le pelage sur les qualités d'un destrier. Jeunesse, hardiesse et inconscience ! On piaffe toujours à la ligne de départ, certain qu'on va tenir la distance et gagner toutes les guerres. Jeunesse, à la lisière du champ de bataille de l'existence, on n'a que le rêve comme attirail. Mais quel que soit le sexe, chacun fourbit ses armes avec détermination. Aussi, quand s'affirme le galbe des hanches, on choisit le bonnet de son soutien-gorge, on y fait tenir deux galaxies, puis le passé et le présent s'entrechoquent gaiement sur la même poitrine. Et, comme cela fait illusion, on dompte les talons aiguilles et se lance à la conquête du monde, en dessinant sa carte de navigation au fusain. Avec les années, on se détourne des itinéraires prédéfinis, théâtres de tant de défaites. Et parce qu'on a eu l'outrecuidance de fixer un cap, d'embarquer dans son propre destin, on ne peut que ramer. Et parce qu'une petite fuite pourrait, à la longue, menacer la barque, on rêve d'étanchéité. Sachant les tempêtes inévitables, au moindre coup de vent on ferme la trappe, on bouche les interstices, car les courants d'air qui traversent les années donnent un rhume impossible à guérir. Éternuer, ce serait avouer sa fragilité. Larmoyer ou se moucher ? Pas question ! Cela pourrait gâcher le maquillage, or il s'agit d'afficher obstinément la meilleure mine. Confier une blessure, c'est aussi blesser. On se réserve le droit de ternir sa glace de mille confessions, mais on avale toute plainte avec le café du matin. Goût suave ou corsé ? Peu importe. On est toujours seul à savoir pourquoi on claque la langue. Si l'amertume tenue secrète, se cotait en bourse, les plus dignes d'entre nous seraient millionnaires. Nantis de leur noblesse sans prix, ils semblent observer une règle qui bannit le râle comme la confiance : même si le passé grimace, le présent doit se montrer résolument souriant. On n'expose pas les beaux tableaux dans un taudis ! Et, comme on ne déménage jamais de sa mémoire, on comble les failles de nos vieux murs pour y accrocher les nouveaux jours, qu'on voudrait reluisants, car le présent ne souffre pas les lézardes du passé. Finalement, être adulte, c'est peut-être atteindre une certaine perfection dans l'art du marouflage et, d'une certaine manière, devenir esthéticienne de la vie, comme Marie-Odile. Mais, si la bâtisse de la vie est lisse et belle, c'est certainement parce que toutes ses fissures se gavent de nous...

Après un tel maillage de réflexions, qui ne fit que compliquer les nœuds dans mon cerveau, je m'arrêtai, observai un moment de silence. Je n'y prêtais plus vraiment l'oreille, mais la musique saturait l'appartement. Les notes s'étiraient, retombaient et m'enveloppaient comme des rubans de soie. Le regard absent, je faisais corps avec la baignoire, d'où la mousse avait disparu. Ainsi figée, je n'avais cure des minutes qui s'écoulaient, se multipliaient, se dilataient, s'évaporaient. Un ange aurait eu le temps de dissiper tout le brouillard du monde, mais aucun dieu n'en donna l'ordre. En attendant, je devais trouver le moyen de voir clair à travers ces pensées qui pullulaient telles des nuées de sauterelles et me bouchaient l'horizon. Soudain, je m'exclamai :

— Adulte ! Adulte ! Adulte !

Chaque fois, l'écho enfla, tournoya, avant de me revenir en pleine figure, comme pour me narguer. Je pouffai de rire et commentai à voix haute.

— Adulte, ce mot explose au palais et résonne comme une calebasse. Oui, c'est ça, un mot calebasse, on y met tellement de choses. Je m'en moque ! Je ne suis pas un tas de couscous, je n'ai pas à tenir dans une calebasse. Encore moins dans un moule, je ne suis pas une tarte aux pommes !

Les tartes aux pommes, moi, je les mange, je ne défile pour aucun maniaque des centimètres et des kilos ! Personne ne me fera monnayer mes os. Je peux donc allègrement ripailler, bouffer, boustifailler, bâfrer plein de tartes aux pommes, avec une boule de glace vanille, miam ! J'ignore qui donne le droit de vivre, mais j'ai au moins le droit de manger !

Dès que je prononçai le mot *manger*, un jus électrique traversa mon crâne, ma colonne vertébrale se raidit : le dîner m'était revenu en tête et brûlait sous mes tempes un immense feu de détresse. Il est des maux de tête qui rendent l'aspirine inutile et mettent à rude épreuve les compétences du meilleur des médecins. On ampute, avec succès, les mains abîmées, les jambes gangrenées, mais quelle solution propose-t-on quand la tête s'apparente à un chaudron de sorcière et bouillonne en permanence ? Je me mordis les lèvres, inspirai profondément, fermai les yeux et fis glisser tout mon corps dans l'eau, jusqu'à ce que ma tête fût complètement noyée. Mes pieds débordaient à l'autre extrémité de la baignoire, le petit air frais qui les caressait n'était pas déplaisant, mais, n'étant pas dotée de bronches de cétacé, je ne pouvais prolonger l'apnée autant que mon esprit m'y encourageait. Soudain, tout le haut de mon corps surgit de l'eau, avec l'horrible bruit d'une inspiration de survie. Pendant un instant, je respirai comme respirent ceux qui se savent suivis par un guépard. Je n'en doutais pas, au fond de la baignoire, la mort tendait son filet. Après avoir bien repris mon souffle, je saisis, sur le rebord de la baignoire, deux dauphins en plastique bleu translucide et les jetai dans l'eau.

— Tiens, la faucheuse, prends ça ! dis-je, réprimant un rire.

Après quelques secondes à regarder les dauphins flotter, mon geste me sembla bêtement puéril et je me sentis ridicule. La vérité, pile en face, fait toujours mal aux yeux. Quoi que j'en eusse dit, je me voulais adulte, solide, tenace récif défiant les vagues, pour avoir survécu à quelques tempêtes. D'une main, j'agitais distraitemment la surface de l'eau. Des vaguelettes se formaient, ondoyaient avec les dauphins en plastique, qui donnaient l'impression de se mouvoir tout seuls. Lorsque l'un d'eux se trouva coïncé entre mon bras et le rebord de la baignoire, je le recueillis dans ma paume, le scrutai un instant, puis le déposai délicatement au milieu du bain.

— Allez, nage, montre-moi ce que tu sais faire, petit animal.

Par association d'idées, les deux derniers mots de ma phrase invitèrent dans mon esprit un autre petit animal : la souris. Cette pensée spontanée, certes, je n'y pouvais rien, mais les souvenirs qui s'ensuivirent m'agacèrent au plus haut point. Comme si quelqu'un d'autre glissait ces bribes d'histoire dans mes oreilles, j'invectivai.

— Poubelle ! Je ne suis pas un tube de laboratoire, je ne garde pas des lambeaux de vie dans le formol ! Ras-le-bol des résidus qui puent à l'ouverture du bocal ! Les renvois intempestifs, ça n'a rien d'élégant. J'ai tout digéré, je suis propre, nettoyée, complètement propre ! Maintenant, on ferme la trappe, on colmate les brèches, que plus rien ne remonte !

Cette liste d'intentions, c'était ma prière habituelle, mon mantra, mon cantique de tous les instants et, lorsque j'étais seule, j'en faisais une oraison jusqu'à la transe. Je ne manquais pas d'arguments pour valider ma thèse.

— Si le passé n'est pas du champagne, à quoi bon faire sauter les bouchons ? lançai-je, parfois, à la figure d'un contradicteur imaginaire.

Je ne souhaitais plus ruminer, je m'imposais l'oubli de certains souvenirs qui me rongeaient lentement, comme le sel rouille et grignote le fer. Je ne les reniais pas, je désirais simplement m'en débarrasser comme on congédie un hôte indélicat. Mais la petite fille qui me poursuivait me rattrapait souvent et saccageait joyeusement mes desseins. Lorsque l'adulte en moi croyait enfin poser le pied sur le dernier palier de ses résolutions, la Petite tirait sur l'échelle et je m'écroulais. Il n'y a pas que les oiseaux mazoutés qui tombent du ciel, tant de choses brisent les ailes de la volonté. Parfois, exténuée, momentanément vidée de toute combativité, je m'avouais vaincue. Plus tard, oui plus tard, me promettais-je, je m'envolerai, quand quelqu'un sera assez grand pour m'apprendre comment décoller sans m'écraser. Ce jour-là, peut-être que je me sentirai, enfin, adulte. En attendant, les ailes en berne tel un pélican blessé, je sentais tout le poids de mon être me broyer les jambes. *Yo sólo quiero caminar ! Tada-tada-tadadan !* Un fagot de bois, on peut s'en débarrasser, le jeter au loin ; mais la mémoire, elle, ne se laisse pas déposer. Comme tous les humains, je titubais dans la vie avec mon fardeau. *Yo sólo quiero caminar ! Tada-tada-tadadan !* Parfois, je songeais à m'enfuir, mais où ? Et puis, à quoi cela servirait-il ?

On habite toujours sa vie, considérais-je avec dépit, prenant mes dauphins à témoins, et le plus dur, quand on veut bien l'habiter, c'est de réussir à débayer les ruines. Débayer ? La belle affaire ! Comment débayer-t-on les ruines d'une guerre ? Sûr qu'on n'y parvient pas seulement avec des pelleuses. C'est en nous qu'il faut désencombrer.

J'ignore si j'avais raison de penser ainsi, mais j'échouais à chaque tentative de diversion. Malgré ma persévérance, je ne parvenais pas à bâtir de rempart assez solide pour endiguer le raz-de-marée de la mémoire, qui submergeait trop fréquemment mon quotidien. Profitant de chaque moment de faiblesse, la Petite déboulait, me prenait par la main et m'obligeait à remonter le temps. Fatiguée de lutter, je me laissais traîner, jusqu'à l'endroit où ma ravisseuse menait sa vie de petite fille. Captive, je ne pouvais me détourner du film que la gamine m'imposait. Spectatrice résignée, je vivais toutes les péripéties d'une projection, où, petit à petit, je me retrouvais parmi les personnages.

Je suis née dans un bras de mer, mais je ne suis pas une raie, méditais-je souvent, pourtant, à

l'instant où la raie plante son dard dans ma chair, mon corps se lie au sien et nous palpitions comme une même chair : je deviens raie. Cette Petite, toujours dans mon sillage, pêche au harpon.

Même si je vivais les assauts de la Petite comme une piqûre de raie, je la suivais dans les eaux tumultueuses de la mémoire. À force de me laisser diriger, de voir et d'entendre en totale communion avec ma kidnapeuse, j'éprouvais les mêmes choses qu'elle. Plus la Petite m'entraînait loin, plus je m'abandonnais. Au bout d'une vertigineuse dérive mentale, les espaces se superposaient ; ne parvenant plus à me dissocier de la Petite, je me confondais avec elle et le film suivait son cours. Se souvenir, c'est se laisser envahir par un souffle. Se souvenir, c'est être possédé. Se souvenir, plus qu'une métamorphose, c'est une métempsychose.

Je poussais encore mes dauphins, en battant légèrement l'eau du bain, quand la Petite sournoise s'invita, douceuse, avec une nouvelle lubie.

— Alors, puisque tu ne veux pas me parler, minaуда-t-elle, laisse-moi au moins te prêter mon masque. Tiens.

— D'accord, je veux bien le porter, si ça peut te tenir tranquille.

J'avais cédé, pour me débarrasser d'elle, mais qu'avais-je donc accepté ? Son masque sur mon visage, quelle imprudence !

XV

Transmutation ! Le Saltigui, ce chamane sérère, n'en serait pas un si son souffle et ses mots n'étaient que les siens. Parce qu'il se souvient et invoque ceux qui ont été avant lui, pour sonder l'avenir, nous entendons dans sa voix celle de nos aïeux. À la cérémonie du Xoy, l'appel, ceux qui répondent ne sont pas seulement ceux que l'on voit. Les fins esprits, qui goûtent la culture animiste, savent que la voix audible n'est pas forcément celle du corps perçu. Métamorphose ! Dans les veillées sacrées, en terre africaine, celui qui danse en arborant un masque n'est plus celui qu'il était sans le masque. Métamorphose ! Dans la mémoire, mille masques se bousculent, pressés de parer l'esprit afin de le basculer vers ses mille vies antérieures. Une phrase, un songe, un souffle, une formule suffit pour lancer la danse des masques. Et les voici en route vers les sentiers d'antan. En avant, marche ! On ne peut que les suivre, même en titubant : *Yo sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan ! Dès que le masque de la Petite s'était emparé de moi : *Nani, nani, nani !* écoute, écoute, écoute ! m'ordonna-t-il. *Nanaame !* j'entends ! répondis-je. Non seulement j'entendais, mais je voyais également. *Nani, nani, nani ! Nanaame !* Un autre monde se reconstitua, supplantant le présent.

La Petite, son monde avait un visage : celui de sa grand-mère. Son monde avait une musique rassurante : la voix de sa grand-mère. Pour résister aux vagues de la vie, elle avait un rocher auquel s'accrocher : sa grand-mère. La Petite, son ciel devenait sombre sans le sourire éclatant de sa grand-mère. La Petite n'avait qu'une boussole, le regard avisé de sa grand-mère et, en son absence, elle perdait le nord. Alors, pour toutes ses raisons, elle la suivait partout et il fallait plus que des mots pour l'en empêcher. Souvent, la grand-mère la traînait dans son sillage, même là où la présence des enfants n'était guère appréciée. Tant d'œillades loquaces incriminaient leur comportement de siamoises, mais la grand-mère gardait les œillères de l'amour, au grand bonheur de sa petite protégée. Parce que les sorcières ne comprendront jamais rien à la grâce des fées, il y en aura toujours une pour essayer de chasser la lumière à coups de balai.

— Elle l'a trop gâtée, murmurait une sorcière, elle cède à tous ses caprices et la Petite n'en fait qu'à sa tête.

— Si ça continue comme cela, personne ne pourra jamais lui faire entendre raison, prédisait doctement une autre pythie. Qui élève un taureau doit savoir qu'il sera le premier encorné.

Les commères ne manquaient aucune occasion d'affûter leur mauvaise langue, mais cela ne changeait rien au lien fusionnel qui unissait la grand-mère et sa petite-fille. La doyenne savait aussi que le lutteur terrasse d'abord son entraîneur, avant d'aller affronter d'autres adversaires, mais cela ne la concernait pas. Car, si elle préparait sa Petite à l'arène de la vie, elle ne cherchait nullement à en faire un gladiateur, c'est son esprit qu'elle entendait armer.

— Tu verras, les plus vigoureux combats se passent de muscles, disait-elle, quand la Petite venait pleurer dans ses bras, après la énième injustice d'un oncle, d'une tante, d'un voisin ou lorsqu'un quidam lui sortait des insanités sur sa naissance.

Même si les larmes coulaient souvent, il y avait toujours assez d'amour pour les sécher et les remplacer par des sourires. La grand-mère et sa Petite traversaient les aubes et les crépuscules comme elles traversaient les ruelles de l'île, inséparables. La jactance se poursuivait après leur passage, elles s'en moquaient. La routine continuait comme devant, immuable, aussi têtue qu'une surdité volontaire. Comme, sur l'île, on savait qu'un coup de pagaie n'a jamais détourné un bras de mer, tout le monde avait fini par s'incliner devant la force de ce phénoménal courant d'amour.

Un matin, il y eut un décès au village. Dès le départ de l'émissaire venu l'informer, la grand-mère, bouleversée, se prépara à toute vitesse. Elle venait de perdre le seul oncle maternel qu'il lui restait, Mama Youssou. Aînée de la famille, dans cette lignée sérère matrilineaire, elle devait immédiatement se rendre aux obsèques, où son rôle était des plus importants.

Selon la tradition musulmane, la cérémonie des funérailles s'effectue le plus tôt possible. Dans ce village tropical, où le soleil s'exhibe sans retenue, qui ne compte aucune morgue, les morts gagnent leur dernière demeure le jour même du décès. Aussi, dès qu'un croyant est rappelé à Dieu, les siens s'activent. Larmoyer ne devant empêcher de voir clair, ils domptent leur douleur le temps de gérer l'urgence de l'organisation. N'a-t-on pas toute la vie pour pleurer nos morts ?

Cela ne faisait pas encore une heure que la mauvaise nouvelle s'était répandue à travers Niodior, mais, déjà, des groupes de personnes surgissaient des quatre points cardinaux et convergeaient vers la maison endeuillée. La foule était d'autant plus nombreuse que le défunt était un dignitaire apprécié. Ayant vu sa tutrice se changer en toute hâte, la Petite en fit autant, déterminée à l'accompagner. Mais au moment de s'en aller, vers dix heures, la grand-mère lui posa une main cajoleuse sur l'épaule et lui dit calmement.

— Aujourd'hui, tu ne viens pas avec moi : il y aura beaucoup trop de monde là-bas et ce n'est pas un événement auquel un enfant doit assister.

— Emmène-moi avec toi, implora la Petite en retenant un sanglot.

— As-tu entendu ce que je t'ai dit ? Pas aujourd'hui, attends-moi à la maison, ce ne sera pas

long, je vais rentrer dès la fin de la cérémonie. Allez, sois sage.

Mais la Petite ne voulait rien entendre : dès que son aïeule sortit de la maison, elle lui emboîta le pas. Excédée, celle-ci fit demi-tour, l'attrapa par le bras, la traîna jusqu'au grenier et l'y enferma.

— Puisque tu ne m'écoutes pas, tu vas voir ! Aujourd'hui, tu resteras là, jusqu'à mon retour, dit-elle, en tournant rapidement la clef. Une clef qu'elle emporta avec elle, bien attachée au pan de son châle.

Le grenier : l'enfer pour une gamine qui avait une cocoteraie entière et d'immenses dunes de sable blanc comme terrain de jeu. Cette minuscule pièce, sombre et encombrée, était un étouffoir pour des narines habituées à la douce brise marine. On y entassait un stock d'ustensiles de cuisine, des paniers de sel, des bidons d'huile de palme, des sacs de céréales, de sucre, d'arachides et beaucoup d'autres victuailles. La Petite, endimanchée, tâtonna au beau milieu de ce fatras. Alors qu'elle peinait à discerner quelque forme dans le noir, elle fut incommodée par une odeur fétide, où se mêlaient des relents de poissons séchés, d'oignons, de beurre de cacahuètes et de karité. Mais le pire, c'était la buée qui montait du sol, empestant le moisi et distillant la peur de mourir. Elle se mit en boule, se jeta contre la porte, un assemblage de bois et de zinc, qu'elle croyait assez usée pour s'écrouler sous son poids. Elle recommença plusieurs fois l'opération, en vain. Elle n'obtint que des égratignures aux coudes et aux genoux. Le tétanos, elle s'en moquait, comme de ses dents de lait, enfouies au pied du corossol, dont elle raffolait des fruits. Elle était prête à accepter n'importe quel mal, si c'était le prix à payer pour s'évader de cette ténébreuse geôle. Elle catapulte encore toute son impuissance contre la porte, puis se recroquevilla, pliée par une douleur à l'estomac. Le monde était devenu un typhon, son ventre en était le nœud central. Des vagues d'angoisse battaient ses tempes ; pas de rocher auquel s'accrocher, elle perdait pied, hurlait. Dans le grenier, le monde n'était que ténèbres ; pas de boussole, toutes les directions menaient à la peur, elle perdit le nord, hurla encore de toutes ses forces. Aussitôt, alertées par ses cris, les voisines accoururent, s'attroupèrent derrière la porte et se livrèrent à leur occupation favorite, le commérage. Leurs voix s'entremêlaient, résonnaient jusqu'aux oreilles de la Petite, aucune ne la rassurait.

— Ça lui apprendra, attaqua la première des vipères.

— La prochaine fois, elle attendra comme tous les enfants, au lieu de suivre sa grand-mère partout comme une ombre, clabauda la deuxième.

— L'âne s'habitue au fourrage qu'on lui donne ! Sa grand-mère n'avait qu'à pas l'emmener tout le temps avec elle, on ne dresse pas son chien le jour de chasse, renchérit la suiveuse, dont la parenté avec le bestiaire qu'elle déclinait ne faisait aucun doute.

La Petite espérait le secours de mères compatissantes, il n'y avait que des marâtres. Elle voulait un ange, il n'y avait que des sorcières. Elle pouvait les supplier ou les maudire, ça n'aurait rien changé à leur attitude. Lorsqu'elle avait hurlé, ce n'était pas la mansuétude qui les avait attirées, mais la curiosité et un certain plaisir sadique à la voir perdre ses moyens. Elles avaient décidé de lui faire payer sa désobéissance un bon moment, avant d'aller récupérer la clef pour la sortir de là. Afin de sceller cet accord machiavélique, elles rivalisaient de fiel, telles des sœurs vampires, trempant leurs lèvres dans le même sang. À leur goût, la gamine était beaucoup trop choyée par sa grand-mère et ça les agaçait. Elles n'avaient donc nulle intention de la soustraire, prématurément, à une petite punition où elle ne prenait même pas de coups. D'ailleurs, comme elles estimaient qu'elle n'en recevait pas assez, tout leur servait de prétexte pour la corriger, dès que la doyenne avait le dos tourné. C'était, en dehors de l'attachement, la raison qui poussait la Petite à toujours suivre sa grand-mère. Elle n'osait rien raconter des bastonnades qu'elle subissait, s'arrangeant simplement pour éviter de se retrouver seule avec ces mégères. D'ailleurs, sa tutrice, qui n'était pas dupe, était plus rassurée de la savoir à ses côtés. Aussi, ce jour-là, dans le grenier, en criant à l'aide, la Petite ne faisait que céder à la panique, sans rien attendre de la meute devant la porte. De toute façon, passée la découverte, les cancanières étaient reparties vaquer à leurs occupations en ricanant.

— Laissons-la pleurer un peu, la leçon ne se perdra pas !

— On te sortira de là quand tu seras devenue sage !

— Allez, courage, petite peste ! Han, han, han !

Percevant leur jubilation, la Petite cessa de pleurer et, profitant du fait d'être hors de leur portée, leur rétorqua crânement :

— Han, han, han ! Ce sont les ânes qui font han, han, han !

— Eh bien, tu vas pourrir dans ce grenier, personne n'ira chercher la clef !

— Parce que les ânes sont lents ! Han, han, han ! se moqua-t-elle encore, pleine de révolte.

Il est des moments où l'insolence est la seule forme d'élégance appropriée. C'est lorsqu'un sursaut d'orgueil vient opportunément sauver un reste de dignité. Refuser à l'ennemi le spectacle de notre détresse ne soulage d'aucune peine, mais évite au moins de perdre la face. Et puis, à quoi sert-il de crier au secours face aux menhirs ? De granit étaient ces femmes, de marbre devait être la Petite. Elle savait que la douceur ne lui viendrait jamais de ces blocs d'indifférence, qui savouraient son malheur comme on applaudit un happening. On ne moissonne pas du coton sur le mont Blanc. Avant l'intelligence, c'est l'instinct qui indique aux enfants les bras dans lesquels ils peuvent ou non chercher amour et protection. Avant l'intelligence, les sentiments complexes et les mathématiques génétiques, on sait que les abeilles ne butinent pas la fleur de sel. Dans le grenier, la Petite ne quémandait l'amour de personne, le seul dont elle n'avait jamais douté étant celui de sa grand-mère.

Aussi, malgré la punition, elle l'attendait et guettait son retour comme le bébé tend sa bouche au sein maternel.

Le soleil traçait sa courbe, hissant avec lui l'impatience de la Petite au zénith. À l'ombre, elle dégoulinait de sueur dans sa jolie robe à fleurs. Surchauffé, le toit de tôle ondulée avait transformé l'étroite pièce en sauna. Cette torture thermique aurait été supportable, sans les boules de poils qui couraient tout le long de son corps. En effet, le calme revenu, des souris grises étaient sorties de leur cache et exécutaient un ballet effréné, n'épargnant aucune surface disponible. Boue divine, bout de chair, bout de territoire : la fillette était devenue un paysage au royaume des souris. *Miaou ! Miaoui !* fit-elle, dans une illusoire tentative d'effrayer ses envahisseurs, à moins que ce ne fût l'irrépressible besoin d'extérioriser la crainte qui, tel un fleuve impétueux, ravageait tout en elle. *Miaou ! Miaoui !* En pure perte. Cette bruyante stratégie s'avéra inopérante, la terreur abîmait son intonation et rendait toute imitation du chat impossible. Du félin, elle n'avait que les griffes et la peur les avait déjà rongées. Les petits mammifères s'étaient interrompus un court instant, puis avaient repris leur cirque de plus belle. L'après-midi était maintenant bien entamé, la porte du grenier ne laissait passer que de minces faisceaux de lumière dans lesquels voltigeaient des grains de poussière. Pour la Petite, chaque heure semblait durer une journée entière et malmenait ses émotions. Plus les souris couraient, plus son sang bouillonnait. Tassée dans un coin, écoeurée par le frôlement molletonneux des rongeurs, elle s'astreignait à couvrir chacun de ses membres. Les genoux pliés sous le menton, elle tira sa robe jusqu'aux chevilles. Mais chaque fois qu'un contact désagréable la faisait sursauter, elle dévoilait de nouveau ses jambes et lorsqu'elle s'appliquait à les recouvrir, elle sentait ses sournois hôtes trotter sur son dos. Ce sont de toutes petites souris, de misérables petites bêtes, elles ne peuvent pas me faire de mal, tentait-elle de se raisonner, mais sa voix chevrotante trahissait son affolement. Apnée !

Fermer la trappe, boucher les interstices, juguler ! Tout déborde, il faut sans cesse juguler. Il faut plus qu'un nœud de marin pour juguler la peur. Comment éviter la submersion ? On étouffe. Tous ces océans qu'il nous faut traverser avec si peu de souffle. Apnée ! Où trouver tout l'oxygène qui nous manque ? Naître sans nez nous aurait-il épargné cet irrésistible besoin de souffle ? On craint la noyade, on médite tant de l'eau, or, parfois, c'est les dents serrées que nous buvons la tasse. Quelles trappes rabattre afin d'éviter la submersion, quand déferlent, incontrôlables, les vagues de la sensibilité ? Spéléologue perdu dans les failles de la vie, on respire dans les alvéoles du courage. Apnée ! Descendre tout au fond de soi, faute d'une rive balayée par la brise de la sérénité. Et après ? Après, on recommence. Respirer sera toujours un délice, bien sûr, à condition de survivre. Alors, agité d'une joie matinée d'effroi, on vibre, ivre de vivre. Et parce que la piste continue, on tente encore de marcher, jusqu'à la prochaine chute : *Yo sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan !

Dans la touffeur du grenier, la Petite évitait le contact des rongeurs comme elle pouvait. Parfois, elle se redressait, les mains sur les épaules, puis, épuisée, elle s'affaissait. Elle suait, se débattait, la brise se faisait toujours attendre. Claustrophobe, elle avait pourtant fini par se résoudre à tenir, en silence, quitte à s'arracher tous les cheveux pour museler la peur. Elle s'était résignée, préférant l'angoisse muette à l'idée d'offrir aux voisines le plaisir de l'entendre encore geindre. Pendant un laps de temps, elle sembla moins nerveuse, presque apaisée par l'acceptation de la situation. Mais soudain, des bêtes bien plus grosses entrèrent dans la danse et se firent pressantes. En essayant d'en dégager une, qui se cramponnait à son épaule, elle l'avait attrapée à pleine main et la nausée l'envahit. Elle ne vida pas seulement son estomac, mais la vie même, qu'elle ne supportait déjà plus. Pendant qu'elle s'essuyait la bouche sur sa robe, les rongeurs, attirés par le festin qu'elle venait de leur offrir, couraient sur ses pieds. Ses poils se hérissèrent, elle perdit son sang froid, bondit et cogna la porte à s'en écharper les paumes. De l'air ! Il fallait une tempête pour lui rendre le souffle que la peur lui avait volé. De l'air ! Elle ne suffoquait pas dans une pièce, c'est vivre qui lui éclatait les poumons. De l'air ! Déjà, la Petite n'en avait plus assez pour respirer. Au seuil de l'asphyxie, elle comprima toutes ses cavités et poussa un cri strident qui ameuta toute la demeure.

— Wôye ! Des rats, je vais mourir ! Ces rats !

Lorsque les voisines accoururent, on ne l'entendait plus, elle s'était évanouie. Mines perplexes, silence gêné, quelques échanges de regards, puis ce fut entendu : l'une des femmes se porta volontaire pour aller chercher la clef. Mais, au seuil de la maison, elle croisa la grand-mère qui rentrait.

— Vite ! Viens ouvrir, vite ! La pauvre petite ne crie plus, dit la femme, tout agitée.

— Oh, ne te mets pas dans cet état ! Fatiguée de crier, elle a dû simplement s'endormir, dit la grand-mère, quelque peu irritée par le ton ostentatoire de l'hypocrite.

— Non, non, je ne crois pas, elle a crié très fort tout à l'heure, puis, plus rien. J'allais te chercher de ce pas...

La grand-mère s'affola, retroussa son grand boubou et traversa la cour au pas de course. Lorsque la femme l'avait interceptée, avec cette mine de corbeau, elle avait d'abord pensé qu'elle lui jouait la comédie de l'âme secourable, au moment où la punition de la Petite touchait à son terme ; or elle connaissait assez cette voisine pour savoir combien elle était avare de tendresse à l'égard de sa petite-fille. D'ailleurs, l'idée de laisser la gamine sous la garde des voisines n'avait même pas effleuré son esprit, persuadée qu'elle était que cette claustration était un moindre mal. Elle avait assez souvent perçu des mots peu amènes et surpris des regards noirs sur sa petite-fille

pour deviner le sort qui devait être le sien, lorsqu'elle était seule et sans défense parmi les louves. La grand-mère éduquait avec rigueur, certes, mais elle était vigilante. Elle savait que, pendant les effusions de convenance, les sourires factices dissimulaient des crocs. Sur ce coin de la planète, où les haines comme les alliances se transmettent d'une génération à l'autre, elle se souvenait assez pour se méfier suffisamment. Mais, jugeant les vendettas stériles, elle répugnait à ranimer le passé dans le but d'y déterrer des acrimonies ; le flash-back ne l'intéressait que dans la mesure où il aiguïait le discernement et accommodait une piste pour l'avenir. Sa mémoire d'éléphant était la glaise avec laquelle elle fabriquait, pour sa petite-fille, plein de belles poteries pour contenir le futur. Ceux qui n'ont pas de récipient ne ramènent pas d'eau du puits ! Grâce à sa sagesse, la Petite avait assez de vases pour aller puiser à toutes les sources du monde. La grand-mère, c'était à la fois le tuteur raide, qui tenait la Petite liane droite, et le terreau fertile qui lui instillait la sève nourricière. De la rudesse de toutes ses punitions, elle espérait sortir une perle polie et reluisante. Tout en étant consciente que la perfection n'était pas accessible aux humains, l'avoir en ligne de mire restait à ses yeux la meilleure manière de tracer un itinéraire à cette Petite qu'elle voulait tenir à l'abri de la médiocrité. Il fallait qu'elle arrive, saine de corps et d'esprit, à l'âge adulte ; charge à elle, après, de flancher ou de maintenir le cap. Parce que, dans l'acception générale, *éducation de grand-mère* signifie éducation laxiste, l'aïeule n'entendait pas passer pour une simple pourvoyeuse de confiture, d'ailleurs elle n'en faisait pas. Pleine d'amour et de tendresse, elle prenait sur elle et contenait ses émotions, lorsqu'elle était obligée de redresser sa petite pousse. Elle ne voulait pas, disait-elle, qu'on l'accusât un jour de n'avoir pas su lui donner une bonne direction. Sur cet océan de la vie, qu'elle savait peu docile pour avoir elle-même essuyé tant de tempêtes, elle tenait fermement le gouvernail, convaincue qu'à ses côtés la Petite aurait le pied marin, avant de se retrouver seule, dans sa propre barque. Cette gamine, c'était la prune de ses yeux, ce n'était que pour veiller sur elle qu'elle demandait la longévité à son Seigneur, à la fin de chacune de ses prières. Comme on n'apprend pas à avoir le pied marin dans la ouate, la grand-mère mettait une certaine sévérité dans son éducation, mais il suffisait d'un hoquet ou d'une nuance dans le regard de la Petite pour la plonger dans une inquiétude toute maternelle.

Lorsqu'elle ouvrit le grenier et vit le petit corps statique par terre, le sol se déroba sous ses pieds. Tout en regrettant la punition, elle souleva la Petite et la porta en courant jusqu'à son lit. Là, elle l'aspergea d'eau et lui donna de petites tapes sur les joues, tout en martelant son prénom. Lorsque la Petite éternua et ouvrit les yeux, ce fut la doyenne qui reprit son souffle pour rendre grâce à Dieu. Pendant que sa protégée reprenait ses esprits, elle lui passa un chiffon humide sur le visage, le cou et les bras, avant de lui servir une eau fraîche, puisée dans le canari au coin de la chambre. Dès que la Petite avait fini de boire, elle s'empara de son petit corps qu'elle serra contre sa poitrine et, tout en opérant un léger balancement d'avant en arrière, comme pour simuler la prière, elle psalmodia d'innombrables *Alhamdoulilahi* ! Volées au néant, de longues et précieuses minutes s'écoulèrent. Salubre, la brise se mit à souffler, portant les vautours au loin, vers la charogne. Bienveillante, la brise soufflait, décoiffait les cocotiers, aplanissait les dunes de l'île et soulevait les rideaux aux fenêtres de la grand-mère. À intervalles irréguliers, on pouvait entrevoir les femmes, agglutinées et étrangement silencieuses sur les marches, au seuil de la chambre de la doyenne. Penchée sur son enfant, la dame semblait avoir oublié la présence de ses voisines et ne remarqua même pas les masques de circonstance affichés à son intention. *Alhamdoulilahi* ! répétait-elle. Absorbée dans sa dévotion, elle fut surprise lorsque la gamine sursauta en criant.

— Wôye ! Une souris !

— Une souris ? Mais où ?

La Petite se ressaisit et reposa confortablement sa tête. Blottie dans les bras maternel de son ange gardien, elle se laissait bercer, semblait apaisée, presque somnolente, mais il avait suffi qu'un pan de l'écharpe de sa grand-mère lui frôlât le cou pour réveiller en elle cette horrible sensation. La dégoûtante sensation dont le souvenir la poursuivrait, car, désormais, ses pires cauchemars comportaient toujours ces immondes bestioles. Parce que les palétuviers filtrent le fleuve Saloum mais ne le retiennent pas, les eaux de la vie continuèrent leur course, portant la Petite vers d'autres rives, avec sa peur des souris au ventre.

Bien des années plus tard, à quelques milliers de kilomètres de la chambre de la grand-mère, dans une salle de bain toute blanche qui n'avait jamais vu une souris, une grande fille se lavait, se débarrassait de poils imaginaires. Soudain, un début de sanglot retentit.

— *Nanou, nana* ! Rends-moi mon masque ! intima la Petite.

J'émergeai de mon songe et me débarrassai de l'encombrant prêt.

Nanou, nana ! Qui a entendu a entendu pour toujours ! Le Saltigui, ce chamane - qui relie passé, présent et futur - n'en serait plus un, s'il ne sortait plus de sa transe. Je me redressai, inspectai autour de moi, puis inspirai profondément. Une jambe aux orteils bien vernis se leva et se rabattit mollement, le visage d'une petite fille disparut de la surface de l'eau. Le hoquet, ce sanglot, que je venais d'entendre, ce ne pouvait être moi. Je saisis mon gant de toilette, un *ndiampé*, morceau de filet bleu rapporté du Sénégal, et me frottai le visage avec une énergie démesurée. Ma main crispée allait, revenait, dans un automatisme qui s'intensifia, jusqu'à ce qu'une désagréable sensation de brûlure sur les pommettes m'obligeât à figer mon geste. Je m'aspergeai d'eau fraîche et me levai pour regarder dans la glace : non, je n'avais pas de poils de souris sur le visage. Non, le sanglot que

je croyais avoir perçu, ce ne pouvait être qu'une chimère, c'était une voix de petite fille, pas la mienne. Je souris et me réinstallai confortablement dans mon bain. Le masque de la Petite avait désincrusted et nettoyé plus que n'importe quel masque d'argile.

XVI

La journée filait, indifférente aux urgences comme aux hésitations. Les heures fuyaient, laissant les questions en rade. Dans la baignoire, les deux dauphins flottaient, au-delà des lourdeurs du jour. Je les regardais, me disant que, dans la vie, il est toujours question de flottaison. On attend le moment propice pour libérer la parole, les émotions et les actes, comme on attend la marée pour mouiller sa barque. Je me rappelais la seule et unique fois où j'avais raconté cette histoire de rongeurs.

Une poignée d'années plutôt, une exceptionnelle circonstance m'avait conduite à livrer pareille confiance. C'était une chaleureuse soirée, l'un de ces instants où, le chignon parfait, le maquillage impeccable ou la barbe soignée, la bedaine rentrée, on use d'un verbe assuré pour amuser les amis, leur servant une enfance sciemment filtrée afin de convenir à tous les gosiers. Personne ne boit l'eau de source avec ses gravillons ! Lors de ces soirées amicales, supposées détendues, chacun évite soigneusement de mettre un grain de sable dans les rouages des mondanités et, par confiance ou politesse, on offre toujours un peu de soi, manière de maintenir l'équilibre des échanges. Au cours d'une telle soirée, lorsque j'avais dû, à mon tour, trouver une anecdote pour satisfaire la curiosité de ceux qui venaient de partager une part de leur passé, je leur avais brièvement résumé l'histoire d'une petite fille, que j'intitulai *Le Bal des souris*. Tout le monde avait ri aux éclats et, parce que je m'entraînais au jeu des adultes, je fis mine de participer à l'hilarité générale. Gagnée par l'euphorie, ma bande d'amis, qui ne se doutaient de rien, commentaient, se chambraient et jouaient à se faire peur. Leurs gestes avaient perdu la rigide retenue des adultes.

— Hum, je ne vois aucune souris, mais mon petit doigt me dit que la Petite en question est parmi nous ! taquina l'un.

— Mais non, mais non, m'étais-je défendue, sans convaincre.

— Là ! Là ! Une souris ! s'exclama le plus régressif de la bande, en farfouillant dans la chevelure de sa femme.

L'épouse chatouillée sursauta, comme c'était attendu. Tous s'esclaffèrent. Ces adultes, qui passaient la journée figée dans leurs guêtres de responsabilités, avaient laissé leur statut social au parking et semblaient maintenant respecter un pacte tacite leur autorisant une puérilité momentanée. À les observer, je constatais que le rimmel entoure parfois des yeux d'enfant. Décolleté et déhanché véhiculent souvent des signaux trompeurs, car on peut bien croiser une gamine avec les traits d'une quadragénaire. Quant à la cravate, n'est-elle pas trop lourde pour certains ?

Dès que le chahut s'arrêta, la conversation reprit, sur la même thématique de l'enfance. Un bonhomme moustachu exhuma des sottises d'une époque lointaine, que personne d'autre que lui dans l'assistance ne pouvait avoir vécue. Et, comme il était bon conteur, ses cheveux blancs disparurent pendant tout le temps où nous le vîmes commettre ses bêtises en culotte courte, sautant par-dessus un muret pour voler les fruits d'un verger de son village avant de s'enfuir, échappant de justesse à l'agriculteur lancé à ses trousses avec son chien de garde. La campagne, il y avait vécu des moments inoubliables. Merveilleux souvenirs ! répétait-il. Un nouveau dans le groupe, qui avait grandi dans les dédales bétonnés d'une grande ville, lui dit qu'il avait bien eu de la chance d'avoir passé sa jeunesse dans la paix des champs. Alors, l'homme rectifia son enthousiasme, expliqua qu'il y avait habité, certes, mais contraint par les circonstances... Lorsqu'il s'arrêta net, au bout de son récit, les sourires furent gênés, quelque chose avait changé dans son visage : un mince voile humide, à peine perceptible, flottait dans ses yeux, sa moustache parut, soudain, incongrue. Il fixa sa canne et respira bruyamment, nous pensâmes tous à son pacemaker : cela faisait longtemps qu'il ne courait plus. Lui, ce qui lui faisait peur, il ne le racontait plus, mais tous ses commensaux avaient compris que ce n'était plus les chiens.

En sa présence, on se gardait bien d'évoquer ces effroyables ogres métalliques qui traversent le ciel. Je ne l'avais jamais interrogé, mais la fréquentation du cercle d'amis m'avait permis de réunir, patiemment, les pièces du puzzle : l'homme avait banni de son existence tout voyage débutant par un aéroport. À l'âge où il ramassait des pissenlits avec son grand-père, qui lui apprenait les noms des plantes et lui désignait les avions comme de grandes libellules à moteur, l'un de ces engins s'était écrasé au bout du monde, le privant de ses parents à jamais. La campagne, qui n'était jusqu'alors que son lieu de vacances, devint son lieu de résidence, mais les crêpes et les confitures de sa grand-mère n'étaient jamais parvenues à faire passer cette première amertume de sa vie. Petit, quand ses camarades se rêvaient pilotes ou astronautes, il restait silencieux. Philatéliste en herbe, il écartait de la collection, que son grand-père l'aidait à constituer, tout timbre comportant l'image d'un aéronef. Adulte, il fronçait les sourcils et changeait immédiatement de chaîne lorsqu'il tombait sur l'un de ces programmes télévisés qui font leurs choux gras des catastrophes aériennes. S'il ne tenait qu'à lui, même les documentaires à la gloire de l'aéropostale auraient été interdits d'antenne. Malheureusement, comme tous ceux qui traversent la vie chargés de leur phobie ou de leur pire souvenir, il avait dû apprendre à jongler, à esquiver ce qui l'épouvantait, quand d'autres

s'en délectaient.

Dans la baignoire, des pensées m'ébauchèrent un sourire, comme si quelqu'un d'autre me les murmurait à l'oreille. La mémoire raconte à chacun une histoire qui influe sur son rapport au monde. Elle porte en elle notre cartographie émotionnelle qui oriente, bon gré mal gré, le reste de l'itinéraire. Conscients ou non, les souvenirs dictent souvent notre manière d'envisager le présent. Les souvenirs : en nous s'entassent des rouleaux de parchemins noircis par la vie. Intacts, ils n'attendent que le caprice d'un courant d'air pour dérouler des pans entiers du passé, esquisses de présages mystérieux. *Il était une fois*, et cette fois sera toujours, puisque, consignée par nos sens et enfouie au plus profond de nous. Tout ce qui a été demeure et se perpétue, incontournable matière constitutive de notre devenir. Le temps n'efface rien, ignorant les repentirs du peintre, la vie agit en forgeron et sculpte sa signature à la face de chaque jour. Grandir ne polit pas les rainures de l'âme. Nous ne vieillissons pas, c'est simplement notre fragile carcasse qui évolue, s'oxyde et finit par nous lâcher. On s'acharne à se hisser hors du puits, mais les phalanges cèdent au moment où le long apprentissage de la vie touche enfin à son but. L'automne revient toujours, ce sont les feuilles mortes qui s'éparpillent, se désagrègent, sans rien changer à la nature des sols. Les aurores varient, mais c'est toujours le cœur d'hier qui pulse en nous et nous jette chaque matin dans l'arène. Tout printemps se fleurit de graines antérieures et, comme toute composante de la nature, l'être humain porte en lui l'impératif de ce mouvement cyclique. Autant que l'Atlantique, la mémoire d'enfance impose ses marées hautes auxquelles nulle digue ne résiste, pas même la haie d'une barbe blanche. Les années rallongent les os et les muscles, apportent des expériences, aiguissent le regard et affinent la jugeote, mais elles ne changent rien au battement de notre cœur d'enfant qui donne le tempo à chaque saison. On n'oublie pas, quand bien même on le voudrait. Alors les pluies gonflent les rivières, les sécheresses aspirent les lacs, mais il y aura toujours de l'eau sous les ponts pour relier les différentes rives de la vie. Nul ne peut vider et renouveler entièrement l'océan de l'existence. Une dilution brasse les eaux rouges d'hier et les bleues d'aujourd'hui pour alimenter, en permanence, les bras de mer mauves qui mènent au futur. Chaque marée jette sa fougue dans le lit des marées antérieures. Et même s'il arrive, parfois, que l'on en tire de l'or, la boue reste de la boue. Mille joies, aussi grandioses et inattendues soient-elles, ne peuvent rien changer à l'amertume de souvenirs douloureux. Une joie peut effacer un rictus, jamais une cicatrice. Un jet de miel ne modifiera jamais le goût de l'Atlantique. Le temps passe, la piste s'étire, mais la foulée n'éloigne pas de ce qu'on porte en soi. Alors, à quoi bon courir ? Surtout si personne n'attend à quai.

Un soldat fou hurle : En avant, marche ! Du matin au soir, du soir au matin, on titube, tombe, s'arc-boute, se redresse, titube encore : *Yo sólo quiero caminar* ! Tada-tada-tadadan ! Nous en sommes tous réduits à suivre le rythme, il s'agit d'avancer malgré la crainte de l'arythmie. Comment l'humain pourrait-il s'avouer vaincu ? Même les végétaux refusent de rester passifs. Tant qu'il y aura un horizon, les rhizomes porteront des fleurs aux nues, magnifiant ainsi ce qu'ils dérobent au sol. Tant qu'il y aura un horizon, les orchidées épiphytes destineront leurs calices aux arcs-en-ciel. Même la liane cherche l'horizon, en se tortillant vers la lumière. Pour la liane, pour la graine en germination, comme pour l'humain, ce n'est pas la percée qui compte, mais la poussée. *Allegro* ou *presto*, toujours *sostenuto*, la vie avance. Il s'agit de ne pas quitter la ligne. Le funambule ne chancelle pas, il danse. Tada-tada-tadadan !

Musique ! Mais quelle musique ? Que dit le maestro ? *Yo sólo quiero caminar* ! À chaque jour son rythme. Maestro ? Toute nouvelle musique, aussi belle soit-elle, ne fait qu'arranger d'anciennes notes. Maestro ? Il s'agit de battre sa propre mesure ou de suivre la cadence imposée par d'autres. Maestro ? Malgré la peur de trébucher, on danse quand même. Maestro ? On danse, comme on tangué, en quête d'équilibre. Mais, maestro, quand est-on sûr que la musique est bonne, que le chant est juste, que la danse est belle ? Jamais ! Mais, maestro ? Oui, c'est cruel de ne jamais savoir, mais on joue, on chante et on danse. Maestro, est-ce vraiment un jeu ? Non, on joue la musique comme on joue la vie, c'est-à-dire, qu'on essaie et, si tout n'est que tentative, ça sert au moins à donner une direction à la volonté, un sens aux choses. Maestro ? Comme le bruit ordonné devient musique, le fado embellit le lamento et l'élégance de la danse rend au pas l'assurance qui lui manque dans la marche. Maestro ? Il s'agit d'harmoniser le chaos, de débusquer la poésie nichée dans la banalité du réel, de créer le sens pour tracer le chemin de l'esprit. Maestro ? L'art donne des ailes à l'âme, afin qu'elle ne soit pas otage des contingences de la vie. Oui, maestro, mais on s'élance toujours à partir d'un point d'appui, et l'appui de tous les appuis, c'est l'enfance. Que faire des sables mouvants ? Maestro, la terre d'enfance est parfois glissante ; lourde glaise, elle colle aux semelles. Que faire pour alléger le pas ? Maestro ! On traîne sa glaise, on la moule, la sculpte, elle devient belle. Le monde existait avant Michel-Ange, qui n'a rien changé à ses défauts, mais nous l'a laissé, autrement, plus beau. Maestro, deux plus deux font quatre, mais que changerait ma salive au goût de l'Atlantique ? Tous les *plus* ont-ils la même valeur ? Maestro ! Ce *plus*, que chaque humain se doit d'ajouter au monde, n'est pas quantifiable, mais à chacun d'apporter modestement sa part positive en une sorte de mouvement qu'on pourrait appeler La contribution universelle. Maestro, et si je ne suis pas capable ? Mais on est toujours capable de polir un caillou, d'embellir un tas de coquillages par un simple effort d'agencement. Tout est améliorable ! Et même pour qui ne voudrait pas agir, il suffit d'admirer les papillons ou les éléphants, les montagnes ou les vallées, les fleuves ou les rivières, les océans ou les bras de mer, car apprécier la nature c'est déjà l'embellir. Et puis, ce

n'est pas du grandiose qui est requis pour la contribution, l'essentiel, c'est de ne pas être celui par qui le mouvement s'arrête, de faire ce qu'on peut, de déplacer son fagot de bois ou son fêtu de paille. Et s'il est trop lourd, maestro ? Fendez-le, découpez-le en morceaux, Descartes ne disait pas autre chose. Mais sachez que, fagot de bois ou fêtu de paille, la pénibilité de la marche reste la même, car l'apesanteur, comme la pesanteur, menace le pas de qui veut atteindre la vérité de l'humain. Et vivre, maestro ? Vivre, ce n'est pas s'envoler comme une colombe et ce n'est pas non plus sombrer comme une boule de plomb. Il s'agit de tenir debout, en équilibre, entre lourdeur et légèreté, entre joie et peine. Il s'agit d'apprendre à marcher, grâce ou malgré tout.

La tête pleine de questions et de tentatives de réponses, désireuse de rompre ce grand silence qui prolongeait mon monologue intérieur, je quittai la baignoire, m'enroulai dans une serviette et filai au salon mettre de la musique. Les décibels fendaient les tympans, je regagnai la salle de bain.

— Alors, maestro, joue ! Pour la beauté du rêve et pour la tenace tentative qui porte le rêve, joue ! *Yo sólo quiero caminar* ! Tada-tada-tadadan ! martelais-je en rythme.

Replongée dans mon bain, silencieuse, les yeux fermés, je me laissais bercer par la musique. Mais ma mutité couvrait une grande agitation. Une tornade éparpillait les clôtures que j'avais mis des années à dresser autour de mes émotions. Dans le tourbillon de la vie, il faut parfois un souffle de marathonien pour assembler ses fétus de paille. J'aurais aimé que ma journée soit de glaise, afin de la modeler à ma guise. Malheureusement, c'était une impitoyable horloge, qui martelait mes tempes à intervalles réguliers, me rapprochant inexorablement du dîner tant redouté. Qu'on nous donne un escabeau pour toujours atteindre les hautes marches de la volonté !

D'habitude, je lisais des heures entières dans mon bain, mais à cause de cette encombrante invitation, j'étais trop préoccupée pour m'adonner à la lecture. Me rendre à un dîner, le cœur léger, le geste sûr, le sourire franc, le verbe gai, les papilles éveillées, j'en rêvais. Mais, en réalité, l'idée de participer à ces assemblées, jugées d'ordinaire sans conséquence, déclenchait une avalanche en moi. Un vent d'hiver soufflait, gelait toute joie de vivre dans mon regard. Pendant que tout dégringolait au fond de moi, toute autre activité restait suspendue. Que peut-on espérer d'un bain, quand c'est l'esprit qui nécessite un grand nettoyage ?

Il était plus que temps de m'occuper du visage que je voulais présenter à Marie-Odile, cela me donnerait peut-être plus de courage pour me rendre à son dîner. Les soins expédiés, je sortis enfin de ma longue ablution, mais ce fut pour m'affaler sur le canapé. Les yeux rivés au plafond, je comptai mille cafards imaginaires. Dégoûtée d'une telle vision, je préfèrai les paupières closes. Soudain, je crus entendre une voix qui n'était pas celle de la Petite. Il n'y avait personne, le coup de fil reçu la veille me hantait encore. Lorsque Marie-Odile m'avait appelée pour confirmer le rendez-vous, fixé à 19 h 30, elle avait gentiment précisé avant de raccrocher :

— Sois relaxe... ça va être simple : ce sera, comme on dit, papa maman et les enfants, enfin, tu vois, rien de spécial, on sera en famille.

En famille ! En famille ? me répétais-je, avec un sourire en coin. *La famille*, ce singulier si multiple. Que cherche-t-on exactement à vendre derrière ce slogan ? Les yeux résolument clos, je voyais pourtant des portes longtemps calfeutrées, soudain s'entrebâiller, malgré moi. Ce n'est pas que nous désirions nous brûler les rétines à darder le soleil, mais c'est la lumière crue qui nous dessille les yeux, quand nous nous serions bien accommodés de nos pénombres.

La famille, si vous n'en parlez pas, pour des raisons qui vous sont propres, on vous en parle. La famille, c'est un sujet aussi tyrannique que l'avortement ou la peine de mort, quelle que soit votre discrétion, il se trouve toujours un cambrioleur de l'esprit pour vous sommer d'exprimer un avis là-dessus. Au lieu de vous sauver, le silence devient une arête coincée dans la gorge qu'on a envie de cracher pour retrouver la saveur des jours.

J'aurais pu écrire des sagas autour des mots *grand-mère* et *grand-père* ; en revanche, *papa* et *maman* ne m'inspirent même pas un sonnet. Si ceux qui nous accompagnent fertilisent le champ de notre poésie, les absents, eux, sont des muses mortes. Bien sûr, certaines absences stimulent la création ; mais il en est d'autres qui, loin de tout lyrisme, nous attirent dans des canyons qu'il vaut mieux contourner. L'ombre ne câline pas, pas plus que la mer Morte ne désaltère. On a beau relativiser, rien ni personne ne remplace ceux qui devaient être là et qui ont fait défaut. On peut faire confiance à la plante de ses pieds et danser l'optimisme sur les cendres, mais une cheminée éteinte ne réchauffe personne. Rien ne console de l'absence des parents et jamais ne vient l'âge de s'en remettre. Pour ceux qui ont vécu sans parents, la quiétude reste un vœu pieu. Dans l'adulte qu'ils deviennent vit et pleure un enfant qui attend toujours la douceur d'une mère et la protection d'un père. On se voudrait alchimiste, capable de muer le sel en sucre et l'amertume en joie. On se voudrait même jardinier au pouvoir surnaturel, capable d'apprivoiser l'Atlantique et de faire germer de jolis rêves sur chaque rivage. On voudrait accueillir chaque lever du soleil avec le sourire et des bouquets multicolores. Hélas, on ne récolte que la fleur de sel dans les marais salants. *Papa, maman*, ce sont les apocopes de ma vie. Pourquoi ? Apocopez ! L'ignorance est parfois salutaire et plus élégant est de ne pas en dire davantage. Lorsqu'on m'imposait une discussion concernant la famille, je parlais toujours de mes grands-parents. À ceux qui s'en étonnaient et, s'affranchissant de tout tact, s'obstinaient à m'interroger à propos de mes parents, je souriais, dépitée, et répondais invariablement.

— Pourquoi n'avons-nous pas trouvé les dinosaures déambulant sur terre ? On aurait organisé

d'immenses safaris, sans fusil, pour jouer à cache-cache avec eux, hélas, c'est impossible. Ça aussi, c'est frustrant ! Je ne m'en remets pas, mais je n'en parle pas non plus.

Cette ruse, c'était ma ligne Maginot, ma muraille de Chine, mon bunker émotionnel. Ainsi barricadée, je tenais mes curieux assaillants en échec. Si le nudisme est permis, aucune loi n'oblige personne à se dévêtir ! Pourquoi s'effeuiller, comme si l'on n'avait pas assez froid dans la vie ? Rideau !

Ça va être simple : ce sera, comme on dit, papa maman et les enfants, avait dit Marie-Odile. Comme si pareille configuration pouvait être simple ! Je m'attendais au pire : avec une telle tablée, j'imaginai bien qu'on essaierait encore de me tirer les vers du nez. Quand les gens posent si facilement des questions sur la famille, se doutent-ils seulement des plaies qu'ils rouvrent ainsi ? Cet intérêt, purement formel, est parfois un rouet qui vrille l'estomac. Il serait plus sage de converser avec ses convives que de les persécuter avec cette curiosité malsaine à propos de leurs ascendants. On voudra toujours savoir si le père de tel ingénieur a inventé le moteur de l'esprit ou la soupape du cœur ; si le tempérament altruiste de telle infirmière lui vient d'une dynastie affidée à l'Armée du Salut. Mais à quoi bon ? Est-ce que le père de Hitler fourrait ses voisins dans sa cheminée ? Le docteur Josef Mengele, ses parents l'avaient-ils initié à la vivisection des insectes avant qu'il s'en prenne aux humains ? D'ailleurs, l'hérédité et le mimétisme suffisent-ils pour tout comprendre d'un être humain ? Ce que nous savons de Gnilane, la mère de Senghor, nous renseigne si peu sur l'œuvre du poète. Comme les muses, les racines inspirent, mais elles ne sauraient donner à quiconque le souffle nécessaire à sa propre course. À la ligne de départ, on n'a que des pronostics : seule la performance accomplie sur la distance effectivement parcourue fait le champion. Et même si nous suivons tous des pistes défrichées par d'autres, rien n'est plus personnel qu'une foulée. Aussi, la réponse à la question *d'où viens-tu ?* ne sera jamais assez instructive pour dire qui nous sommes et où nous allons. Les profondeurs marines intéressent, mais ce sont bien les vagues qui nous portent ou nous déportent. Nul besoin de sonder les abysses pour apprécier la beauté d'une navigation. Allongée sur le canapé, je me demandais ce que je pourrais bien répondre quand la maîtresse de maison me demanderait, entre l'entrée et le plat de résistance :

— Et ta mère ?

Devant son regard d'obstétricienne, il me faudrait, peut-être, faire la sourde oreille, esquiver le sujet par un compliment de circonstance et une logorrhée parfaitement préméditée.

— Hum, délicieuse, ta salade ! Qu'as-tu mis comme épices ? Ce petit goût acidulé, du vinaigre balsamique ? C'est si savoureux ! Et puis, les parfums sont vraiment très fins. Là, je ne voudrais pas trop m'avancer, mais j'ai l'impression de sentir du basilic. Enfin, j'aimerais avoir ta recette, même si je ne suis pas sûre de la réussir aussi bien que toi.

Pendant qu'elle me parlerait bulbes, écorces, feuilles et fleurs, avec une précision d'apothicaire, elle en oublierait ma mère. D'autant plus que Sylviane serait là pour développer en herboriste avertie. Cette adoratrice de Gaïa, férue de médecine alternative ou aliénante, je ne savais plus, et qui prescrivait des herbes à tous et pour tout, aurait certainement de quoi épuiser une heure. Je priais seulement afin qu'elle oublie cette façon qu'elle a de me supposer des araignées au plafond et de vouloir m'ajouter au nombre de ses patients, qui respirent des huiles essentielles sur son divan, sans guérir de rien. Quoique casanière, j'avais suffisamment vécu ce genre de situation pour comprendre combien le lasso des inquisiteurs est difficile à éviter. Pas d'illusion donc, je savais que la feinte ne me sauverait pas, qu'entre le plat de résistance et le dessert, le maître de céans, Jean-Charles Chaland, trouverait peut-être du courage dans le pli de sa serviette pour se tourner vers moi et postillonner.

— Et votre père, il fait quoi ?

Il obéirait ainsi à cette volonté d'évaluation et de comparaison chevillée au corps des mâles dominants, puis recevrait la réponse comme le résultat d'un examen. En fonction de sa teneur, il rentrerait les épaules ou bomberait le torse, en jetant à son épouse un regard qui sous-entendrait : Tu vois, ma poule, tu as fait bonne pioche, je ne suis pas si mal que ça. Nos quatre gosses ont vraiment un père, pas seulement un géniteur... Sauf que ça, ce sont les enfants qui diront leur jugement, plus tard. Toujours allongée, à gigoter sur mes appréhensions comme sur des punaises, j'envisageais différents cas de figure. Dans la boîte magique sous mon crâne, la Petite, diablesse, trépignait et me soufflait déjà une réponse en forme d'assommoir.

— Mon père et ma mère ne sont pas responsables de mes amitiés ! Ils ne vous connaissent pas et se portent bien sans vous, foutez-leur la paix !

— Ah non ! m'insurgeai-je. Je ne peux pas dire ça. Une telle réplique refroidirait, certes, le museau d'une fouine, seulement, elle me ferait perdre mes amis sur-le-champ.

— Alors, qu'est-ce que tu vas leur dire ?

— Je n'en sais rien, laisse-moi tranquille !

— Ce n'est pas moi qui t'empêche d'être tranquille, c'est toi-même.

— Comment ça ? demandai-je, interloquée.

— Tu veux jouer la grande fille ? C'est à toi de choisir : ou tu fixes tes limites et tu en paies le prix ou tu assumes la vérité pour enfin marcher droit, au lieu de contourner sans cesse.

— Contourner quoi ?

— Ce que tu ne veux pas dire !

— Je ne sais plus, on m’a raconté des choses et j’ai vu des choses, en ai deviné d’autres, dont j’ai déduit d’autres encore, tout se mélange. Avec le temps, deux seules choses ne varient pas : le rejet et la terreur.

— Alors, affronte-les, assume-les, une bonne fois pour toutes. La terreur, regarde-la en face, identifie-la, elle passera comme un simple cauchemar. Le rejet, accepte-le, sois qui tu es pour de bon. Une marginalité assumée, revendiquée, n’en est plus une, elle devient une identité pleine et entière. Raconter ouvertement l’horreur aide à guérir ceux qui l’ont subie et ne blesse plus que ses auteurs. Assume !

— Tu parles comme une vieille, lui dis-je.

— Je ne fais que répéter nos dialogues, je t’accompagne depuis toujours. Te souviens-tu ?

— Je ne peux pas.

— Non, tu ne veux pas. Mais il le faut. Tiens, je te prête mon masque, tu verras ce que j’ai vu. Tu l’avais écrit dans un de tes carnets, mais tu ne veux plus le lire. Alors regarde bien, après tu décideras de le dire ou pas.

— Non, c’est trop long, et puis ton foutu masque me fatigue !

— D’accord, pas la peine de me crier dessus. Allonge-toi et ferme les yeux, comme le Saltigui en transe, tu verras ce que je vois. *Nani, nani, nani* ! Écoute, écoute, écoute !

— *Nanaame* ! J’entends !

À peine avais-je fermé les yeux, que la Petite me transporta à sa guise. Sous les paupières du Saltigui en transe, hier, c’est aujourd’hui.

XVII

Soleil orangé, une douce fin de journée, la Petite revient d'une course. C'est veille de fête, l'Aïd-el-Kébir, beaucoup de natifs travaillant en ville sont de retour et la rue centrale de Niodior, le Dingaré, grouille de monde. Happée par l'animation, la Petite s'attarde avec des camarades, qui, tout excitées, lui décrivent les habits que leurs parents leur ont fait confectionner pour la fête. Soudain, une sensation de moiteur l'oblige à ouvrir la main. Les noix de colas de ma grand-mère ! Vite ! s'exclama-t-elle. Je vais me faire gronder. Au revoir ! Elle quitte aussitôt ses amies. En marchant, elle pense à son père. Elle ne l'a encore jamais vu. Elle ignore pourquoi. Plus jeune, sa grand-mère lui avait dit qu'il était parti pour un long voyage, qu'un jour il viendrait la voir. Alors, elle espère, surtout à l'approche des fêtes.

À quelque pas de chez elle, des voix attirent son attention. Des femmes flanquées de bassines vides lui emboîtent le pas. Elles vont aux puits, échangeant des nouvelles, commérant sur divers sujets.

— Tu as vu la Petite ? Elle a grandi hein ! observe la première.

— Eh oui ! Je sais, affirme la deuxième, la voisine de sa grand-mère m'a dit qu'elle est précoce, elle parle déjà comme une adulte.

La Petite sourit. Plusieurs fois, sa grand-mère avait dû rabattre le caquet à des dames venues se plaindre auprès d'elle : trouvant les paroles de la Petite inimaginables dans la bouche d'un enfant de son âge, elles en déduisaient qu'elle répétait des choses entendues de la bouche de ses grands-parents.

— Que veux-tu ? murmure une autre, avant de s'approprier un proverbe. Les plantes vénéneuses poussent plus vite que le mil.

La Petite trouve ces allusions paysannes bizarres. Je n'ai rien d'un végétal, moi, se dit-elle, même si *pousser* remplace parfois *grandir*, comme dit le maître, je ne me trouve rien d'une plante.

— Tu es au courant ? enchaîne une deuxième vipère. Son père n'a plus le culot de débarquer ici. La fois où il est venu, il n'a pas eu le temps de traverser le village jusqu'au domicile des grands-parents. Les hommes ont appris son arrivée et certains l'ont coursé pour lui régler son compte.

La Petite avale sa salive, fonce chez elle comme fuyant des hyènes. Dans le sable plat, blanc, fin et poreux de Niodior, les pas des ménagères creusent aux rêves des enfants des tombes plus profondes que les puits.

— *Nanou, nana !* Qui a entendu une fois a entendu pour toujours ! claironna la Petite, d'une voix taquine. Tu comprends maintenant pourquoi Nkoto n'aimait pas écouter la chanson *Nijaay* ? Celui qu'elle aurait voulu comme *Nijaay*, celui pour qui elle aurait voulu chanter *Liti-liti*, c'est l'homme qui, pendant longtemps, fut *persona non grata* à Niodior. C'est lui qui était sur la photo d'identité que Nkoto regardait en cachette.

La photo ? Je sortis de ma léthargie, bondis du canapé et quelques pas me suffirent pour revenir avec un album.

— C'est quoi, c'est quoi ? s'agita la Petite.

— Un album de photos.

— Merci, je ne suis pas aveugle ! Mais tu peux m'expliquer, d'où vient-il, puisque ce n'est pas le tien ?

En février 2001, après cinq années d'absence, je suis allée au Sénégal, voir Nkoto, qui était alors gravement malade. Avant de mourir, le lendemain de mon arrivée, elle avait pris soin, la veille au soir, de m'offrir son album de photos. Elle avait seulement dit :

— Tiens, tu le trouveras dedans, il est resté dans mon cœur toute ma vie.

J'ignorais de quoi, de qui elle parlait. Pourtant, une idée m'avait traversée, que je préférerais garder secrète, car elle me parut incongrue, après tant d'années, où Nkoto avait dû, stoïquement, faire de sa vie ce qu'on lui avait dit d'en faire. J'étais perplexe, mais elle était trop faible pour être soumise à un interrogatoire. Encore une fois, le silence mangea nos mots, avant de la manger elle définitivement. Rentrée à Strasbourg, j'eus le courage, bien des mois plus tard, de fouiller minutieusement l'objet légué. Sous l'un de ces clichés de supposée joie familiale, il y avait la fameuse photo d'identité qu'elle avait toujours gardée. Aucun déménagement, aucune inondation, aucun incendie, aucune inattention ne l'avait jamais dépossédée de ce seul bout de papier, qui lui restait de l'amour de sa vie. Dix ans après le décès de Nkoto, parlant au téléphone avec l'homme sur la photo, je relevai :

— Tu te rends compte ? Elle a gardé ta photo pendant presque trente-trois ans !

Il resta un moment silencieux, puis, la gorge serrée, il murmura.

— Non, trente-quatre, je lui avais donné un an avant, avant...

— Oui, bon, d'accord, un an avant ma naissance, tu peux le dire, ça ne va pas déclencher un incendie, plus maintenant, enfin, j'espère. Donc, elle l'a gardée trente-quatre années durant ! Mais outre ce bout de carton, que lui as-tu donné d'autre, à part des ennuis ? Mais, tu te rends compte ? Sais-tu comment elle a vécu, pendant trente-quatre ans ? Et moi, dans tout ça !

— S'il te plaît, au nom de Roog, ne dis plus rien, implora-t-il. Tu sais, tu es née et... et, c'était si compliqué, j'ai attendu, attendu, tant d'années, je pensais que... puis non, puis... puis, je me suis finalement marié. Tu comprends, pour moi aussi, c'est pareil, je n'ai jamais pu... enfin, je ne l'ai jamais oubliée. Mais, tu sais... Tu sais ce qui s'est passé. Je t'en prie.

Non, ce n'était sûrement pas pareil ! Lui n'a certainement pas idée de ce qu'elle a dû endurer, toute sa vie durant ! Je ne savais peut-être pas tout, mais, lui aussi, le silence mangea ses mots, il était beaucoup trop ému pour m'en dire davantage, je raccrochai. Les mots absents, les histoires qu'on escamote, qu'on ne raconte pas à temps, c'est comme le poisson qu'on laisse pourrir, arrive toujours le moment où l'on ne peut plus se mettre ça en bouche. De ce qui s'était passé, autour de ma venue au monde, je n'avais jamais eu que des petits bouts à intervalles irréguliers. Depuis toute petite, je ramasse et juxtapose des bribes de cette histoire, j'ajuste des miettes de vie pour essayer de comprendre tout ce qui manque à la mienne. Enfant, puis adolescente, il m'arrivait de croire une chose et d'en douter le lendemain, de souffrir des ouï-dire, avant de m'en moquer royalement. Maintenant, même si je n'ai pas tout compris, je crois savoir à quoi m'en tenir : en 2001, quelques jours après le décès de Nkoto, un oncle, qui voulait comme à son habitude m'imposer ses quatre volontés – puisque, à ses yeux, une bâtarde ne mérite aucun égard –, écœuré de me voir lui tenir tête, lui parlant de respect et de droits humains, me hurla dessus, tout révolté.

— On aurait dû te laisser crever à ta naissance ! Ton père, si je l'avais attrapé, je lui aurais logé une balle dans la tête !

Sans me démonter, je lui demandai s'il n'avait pas quelque scrupule à regretter encore ma naissance, surtout devant moi, une femme de trente-trois ans, à l'époque, qui lui donnait du *tonton* avec une atavique révérence et lui filait des liasses de billets de banque pour régler ses multiples problèmes. Alors il vociféra, comme le tyran qu'il a toujours été.

— Tu le fais, parce que tu dois le faire ! Ce n'est pas ton père qui t'a nourrie ! Non seulement il est inutile, mais il s'en fiche que tu vives ou pas. Que sait-il de toi ? On t'aurait donné du fumier à bouffer, il ne l'aurait même pas su.

— Oui, je sais, on me l'a assez répété, rétorquai-je calmement, grâce à Roog, ce sont mes généreux grands-parents qui m'ont nourrie de leur amour. J'ai grandi avec le poisson de mon brave grand-père et le couscous de ma douce grand-mère.

— Eh ben oui, c'est ce que je te dis ! Tu nous dois ça ! Tu nous dois tout ! On aurait pu te laisser crever à ta naissance ! Si tes grands-parents t'idolâtraient, te pourrissent, sache qu'il n'est pas trop tard pour te rejeter. Tu n'existes que par et grâce à ta famille maternelle, alors sans nous, tu n'es rien ! Et tu ne seras rien sans moi ! Tu m'entends ? Si tu ne m'obéis pas, je peux te bannir, te mettre au banc ! Tu m'entends ?

Chiche ! pensai-je. Alors qu'il attendait certainement de moi l'effroi d'un condamné à mort, une crise de larmes et une capitulation immédiate, je lui répondis, sans ciller :

— Tonton, si ma présence t'encombre, je peux passer le reste de ma vie sans plus jamais te déranger et, crois-moi, j'ai au moins l'honneur de ma parole.

Sans moi, tu ne seras rien ! répétait le tyran, aveuglé des ténèbres de sa suffisance et Roog l'écoutait. Et ça se dit musulman, traîne des chapelets, comme l'aveugle sa canne, et va à La Mecque, comme on s'achète des médailles. Toujours le prestige du statut et si peu de vertu. J'ai appris le français pour pouvoir communiquer avec les francophones, alors, comme tonton se dit croyant, *lux mea lex*, allons voir dans le livre saint qu'il exhibe pendant son ostensible ramadan. Mais connaît-il le sage Luqmân ? Car, si vraiment l'islam est sa foi, que n'a-t-il lu le Coran, au moins jusqu'à *Luqmân*, la trente et unième sourate, dont le verset trente-quatre dit que : « La connaissance de l'Heure est auprès d'Allah ; et c'est Lui qui fait tomber la pluie salvatrice ; et Il sait ce qu'il y a dans les matrices. Et personne ne sait ce qu'il acquerra demain, et personne ne sait dans quelle terre il mourra. Certes, Allah est Omniscient et Parfaitement Connaisseur. » Ce verset aurait empêché un bon musulman de proclamer ce que tonton réitérait, depuis tant d'années : Sans moi, tu ne seras rien ! Hey Roog, quelle vanité, cher tonton ! Tu t'imaginais, sans doute, dosant l'acidité de la compote de mangue avec laquelle tu souhaitais remplir mon crâne ? Hélas, tes sages et généreux parents y ont mis autre chose que l'école de la République ne pouvait que renforcer : un désir de justice.

Pendant que le seigneur autoproclamé fulminait, gesticulait, vitupérait, postillonnait, menaçait, j'étais partie, le cœur plus léger qu'à l'accoutumée. Nkoto est morte, pensai-je, c'était elle l'otage, pas moi. Son éducation avait fait d'elle une poupée qui dit oui, oui à ses frères, ses oncles, à son mari, aux aînés, même lorsqu'ils étaient injustes avec elle. Et moi, l'école a fait de moi une lectrice de Simone de Beauvoir, forcément, les jeux étaient faits, l'oncle avait un autre type de femme devant lui. Ce n'était que pour faciliter à Nkoto la relation avec son tyran de frère que j'avalais des couleuvres longues comme des bras de mer, maintenant qu'elle goûtait enfin au repos éternel, je n'allais pas attendre de la rejoindre pour prendre du répit. Dehors, un soleil radieux flottait sur l'immense drapeau bleu que Roog tient au-dessus de tous ses enfants, aucune ombre ne masquait le sourire que j'adressais à la liberté. Un vent frais soufflait, soulevait mes talons, séchait mes lèvres, il avait un délicieux goût de délivrance. À ma réaction, détachée, l'oncle avait compris qu'il avait perdu toute emprise, qu'il était, désormais, bien seul à craindre encore ce chiffon rouge, qu'il m'agitait au nez, depuis si longtemps. Avec la tradition matrilineaire, en pays sérére, où le statut

social se transmet par la mère, l'enfant appartient au clan maternel, de ce fait, un oncle maternel dispose de plus d'autorité qu'un père. Et l'oncle, si c'est une meule, gare à votre dos ! J'étais élevée dans cet esprit, mais, à force d'entendre, à la moindre friction, ce chantage à la rupture, je la considérais inéluctable et l'acceptais, y voyant même la voie de mon salut. Incroyable, la prétention d'un individu qui pense pouvoir décider d'une relation de manière unilatérale. Comment ce petit despote pouvait-il espérer me soumettre indéfiniment à son arbitraire ? Me menacer de me garder ou de me rejeter, telle une épouse qu'on répudie, comme si je ne pouvais pas, moi aussi, décréter son extraction de mon existence, où il se dressait comme un cactus, et qu'il avait toujours jugée coupable. Comment avais-je pu supporter ça, pendant tant d'années ? On nous apprend le respect, le sens de la famille, on passe ainsi des décennies à serrer les dents, à subir une autorité inique et parfaitement déloyale, quand une seconde de lucidité suffit à nous débarrasser des fers. En réalité, les colères de l'oncle outrepassaient ce que je faisais ou pas, elles remontaient d'avant ma naissance, certainement dès l'annonce de l'incendie, la grossesse de Nkoto. Il reprochait également à mes grands-parents d'avoir fait de moi leur petite-fille préférée, même en ma présence. Les pauvres se défendaient ; couvant des yeux le sujet du litige, l'un ou l'autre osait une franche explication, qui n'était jamais pour plaire au tyran, car il voulait tout le monde sous sa botte.

— Mais que veux-tu ? Les autres, tes enfants, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, nous tenons aussi à eux, mais on les voit si peu, par ici, et jamais assez longtemps, ce sont des citadins. Et, puis, cette Petite, c'est quand même elle qui vit avec nous, elle n'a que nous, elle a besoin de nous. Ça ne te fait donc rien de savoir qu'elle n'a pas ses parents, quand toi tu as tes petits sous les yeux et, Dieu merci, tu as les moyens de faire tout ce qu'il faut pour eux ? Nous, nous essayons simplement d'offrir ce que nous pouvons à cette Petite et c'est bien peu, comparé à ce que tu fais pour tes enfants. Regarde, si jeune encore, elle va déjà partout, à Dakar, jusqu'en Gambie, pour faire la bonne pendant les vacances et financer elle-même ses études. Tu aurais pu l'aider, mais tu ne le fais pas. Ta femme la voulait chez vous, mais uniquement comme petite bonne, or la Petite va à l'école, elle y tient, elle veut continuer. Quand je t'ai dit de l'amener chez toi, de la scolariser avec tes enfants, tu as refusé, me disant que c'était déjà assez de loger et nourrir cette enfant de la honte, mais cette gosse n'y est pour rien, si honte il y a, c'est celle de ta sœur. Ce n'est pas à cette Petite que tu dois le faire payer. Oui, Roog a fait ainsi, c'est notre Petite. Mais Roog est témoin, si nous l'aimons trop à ton goût, sache qu'elle nous le rend bien. Même lorsqu'elle part, où qu'elle soit, elle n'est jamais en paix sans nous. Quelle que soit la distance, cette Petite revient sans cesse, elle au moins se soucie de nous...

Ces paroles irritaient encore plus le dictateur, et son épouse, dont la jalousie est une tumeur qui grossit en elle depuis que je la connais, saisissait toutes les occasions pour jeter de l'huile sur le feu. Avec les années, sa jalousie n'a fait qu'empirer, sa méchanceté aussi. Si ça continue, la pauvre, on verra un jour des branches de baobab lui sortir par la bouche, les narines, les oreilles et peut-être même ailleurs. À moins que la gale n'ait raison de son cœur étroit qui ne cesse de la démanger, dès que quelqu'un qui n'est pas le fruit de ses entrailles va bien. Avec les mêmes crocs, les deux hyènes allaient bien ensemble. Le fiel de madame allait de paire avec l'injustice de monsieur, qui se faisait toujours fort de mater la bâtarde indocile et tout autre membre de la famille qui osait moufter.

Même le grand-père se mettait à bégayer un peu plus dès que ceux de la ville débarquaient dans sa grande concession, d'habitude si paisible. Lui, d'ordinaire si placide, qui, lorsqu'il était seul avec nous au village, maîtrisait suffisamment son souffle pour nous chanter parfois d'hilarantes ritournelles, devenait fébrile et taciturne dès qu'il sentait l'angoisse peser sur ceux qui faisaient son bonheur quotidien. Comme il n'avait pas peur de remettre un pharaon à sa place, il intervenait lorsqu'une situation lui semblait intolérable. Mais des injustices, il y en avait trop pour sa nature discrète, point encline au bavardage inutile. Las, il se taisait, réfléchissait à une autre manière de redresser les torts qui heurtaient sa sensibilité. Alors, quand ça criait, morigénait, hurlait, cognait, mon doux pêcheur serrait les mâchoires, se mettait à l'écart, radoubait son filet. Ses mains allaient, venaient, on le croyait tout à son ouvrage, mais ce sont ses idées qu'il maillait, jour après jour, pour rafistoler la vie de ceux qu'il savait perdus sans lui.

Sûr de son hégémonie, le maître du cirque, notre cher dompteur, entendait tenir ses bêtes et il les tenait, fermement. Tout le monde en avait plein le dos des ordres et contre-ordres, toutes ces tensions qui gâchaient nos nuits et nos journées. Alors, prêt à beaucoup pour la paix, et, surtout, afin de ne pas trop ajouter à l'inquiétude des grands-parents, on s'écrasait, avalait les galets, en attendant que l'orage passe. Et quand la foudre ne frappait pas, ce n'était que partie remise. Pas le temps d'un ouf ! Dès qu'ils étaient là, je pouvais marcher sur un œuf cru sans le casser, tant j'étais suspendue à leur volonté. Quand ce n'était pas monsieur qui décréait le goût de ma journée, c'était son épouse, la prétentieuse qui comptait si peu d'amis au village. Leurs crises d'autorité ne laissaient de répit à personne. Qu'est-ce que tu foutais ? Les enfants et moi, nous avons attendu trop longtemps l'eau pour la douche ! Pardon, tante, c'est que je préparais le déjeuner avant et, comme il y a beaucoup de monde... Ferme ta gueule, il n'y a que toi de trop, ici ! On ne te demande pas d'explications. Pardon, tante, demain j'irai au puits aux aurores, si c'est ce que vous voulez. Mais, ferme-la, fais-le, c'est tout ! Ce n'est pas compliqué ce qu'on te demande, non ? Alors, si je t'entends encore broncher, *khane khomatilôme*, tu verras ! Pardon, tonton. Le café au lait et le pain beurré c'étaient pour eux, la traditionnelle bouillie de mil grise de ma grand-mère pour nous autres, les

bouseux de la campagne. Évidemment, ces deux régimes alimentaires sous le même toit, ça choquait tout le monde, sauf eux, qui régnaient sur le petit peuple villageois, qui les accueillait et les servait. Pendant leur séjour, ils tenaient l'équerre et le compas qui traçaient nos vies, ainsi que la palette qui décidait de la couleur de nos émotions. La douce voix de la grand-mère, c'était la pommade sur le cœur et sur nos joues souvent meurtries. Grâce à elle, à son regard compatissant, je ne me plantais pas avec ce couteau qui écaillait sans moi le poisson des repas du chef et des siens. Quel irresponsable, ce lutteur ! pensais-je parfois, à disséminer ses spermatozoïdes immortels à travers la contrée, sans se demander ce qu'ils deviennent ! Peut-on appeler ça père ? Mais, où était-il ? Qui logeait-il ? Qui nourrissait-il ? Qui soignait-il ? Est-ce que sa voix était aussi effrayante que celle du tyran ou aussi douce que celle de mon grand-père ? Quoi qu'il en soit, je n'appellerai jamais ce fantôme papa ! Qui protégeait-il, pendant qu'on me faisait regretter ma venue dans cette saloperie de vie ? Ils vont bientôt partir, me soufflait ma grand-mère, pleine de commisération, lorsque nous allions nous coucher. Et parce que quand je gémissais, c'étaient ses yeux qui s'imbibaient, je serrais encore les dents. En attendant, les roitelets commandaient, on s'en accommodait pour alléger l'atmosphère.

Ils pensaient aux spécialités culinaires, nous les préparions et les servions à l'heure qu'ils exigeaient. Ils se plaignaient de la chaleur, se douchaient trois à quatre fois par jour, nous multiplions les allers et retours aux puits, à n'importe quelle heure de la journée. Ils voulaient des cercles carrés, nous leur faisons. Ils voulaient de l'eau déshydratée, nous en trouvions, et même s'ils avaient voulu que leur lait du matin ne soit pas blanc, nous aurions certainement trouvé une solution.

Trop bien obéi, le dompteur en oublie les griffes du lion, qui reste tout de même un fauve. *Athia hi*, par-ci ! *Athia ha*, par-là ! Pourtant, même l'ânesse, qui offre son échine stoïque, peut soudain se mettre à donner des coups de patte, mais ceux qui chargent la charrette y songent-ils ? Un âne, c'est bête comme un âne, parce que né pour n'être qu'un âne, forcément, il a besoin d'un maître. Han ! Han ! Han ! Ce n'est jamais pris pour une plainte, un âne, c'est si stupide, ça n'a pas d'états d'âme. Même s'il est récalcitrant ? Han ! Han ! Han ! S'il regimbe, il suffit de quelques coups de cravache, pense le dompteur n'ayant jamais affronté un âne qui reste au sol et fait litière de son obéissance. *Athia hi ! Athia waye !* Que nenni ! Les pattes pliées sous son ventre, bourricot impose les vacances que personne ne lui accorde. Ce n'est qu'un âne ! Mais entre l'âne têtu et celui qui s'acharne à lui tirer la bride, lequel est plus bête ? Han ! Han ! Han !

— Tiens, tu imites bien l'âne, m'interrompt la Petite.

— Hey, laisse-moi ! Allez, un peu de musique, *Kédo* de Jali Nyama Suso, c'est parfait. Maintenant, je vais me faire un thé.

— Dis, l'esprit de ton grand-père, Saliou, planerait-il dans ce salon, lui qui n'a pris l'avion que pour aller à La Mecque ?

— Eh, oui ! Figure-toi qu'il est partout où je suis, il avait promis de toujours m'accompagner, il m'arrive même d'entendre sa voix.

— C'est ça ! Mais puisque tu fais parler un âne, cela ne m'étonnerait pas que tu entendes aussi les morts. Au fait, ton âne, à mon avis, il n'avait pas besoin que de foin pour continuer à tenir debout. Puisqu'il parlait et voulait seulement marcher, lui aussi devait se dire, tu sais... Euh, c'est comment encore ? Tu sais, comme dans cette chanson que tu écoutes si souvent...

— *Yo sólo quiero caminar*, la chanson de Paco de Lucia ?

— Oui, c'est ça ! Alors, tada-tada-tadadan ! Avance un peu. Comment finit ton âne rebelle ? Pas les pattes à l'air, dis-moi ?

— Mais tu le sais bien.

— Oh, non, j'ai un trou de mémoire ! Je préfère que tu me racontes, je t'en ai pas mal rappelé, des histoires, c'est à ton tour. Si tu acceptes ma présence, nous devons tout éclaircir, une fois pour toutes.

— Une vraie punaise, tu ne me lâcheras donc jamais ? Bon, d'accord, mais je suis fatiguée, je vais d'abord me faire un thé à la menthe, je ne t'en propose pas, puisque tu n'as soif que de mots.

XVIII

Dégage de mon dos ! crie l'âne qui se cabre, mais le dresseur entêté ne l'entend que lorsqu'il se retrouve seul au bout de sa laisse. Un bourricot, c'est stupide, mais il sait au moins se ruer vers l'horizon, car ses pattes, même fourbues, sont toujours capables de le porter vers la liberté. Et tada-tada-tadadan !

Illégitime, devais-je donc pour autant accepter les traitements illégitimes ? Me résoudre à n'être que le souffre-douleur et la chose utilitaire de ceux auxquels tout était promis, quand l'oncle jugeait toutes mes tentatives de progression dans la vie absolument ridicules, pire, illusoire ? Savait-il, le cher tonton, qu'élevée par son si brave père, un Guelwaar libre et juste, je ne sais pas, n'ai jamais su faire le pas de l'oie ? Car le plomb, mon courageux grand-père pêcheur ne s'en servait pas seulement pour lester ses filets, il en mettait également dans ma cervelle, surtout quand il me voyait désespérée par le sort que m'infligeaient ceux qui ne tiennent de lui que le nom.

— *Sounkoutou nding*, mon petit matelot, me disait-il, n'attends pas qu'on te respecte. Respecte-toi, bats-toi ! Et, un jour viendra, même s'ils ne t'aiment pas, ils seront bien obligés de te respecter, car c'est toi qui fixeras tes limites. La dignité ne se quémende pas, c'est une conquête de tous les jours. Alors, redresse-toi et lutte ! Apprends à avoir le pied marin et tu mèneras ta propre barque, où et comme tu voudras. Tu trouveras la paix où tu pourras, ma fille, mais, où que tu sois, promets-moi de toujours revenir à Niodior.

Évidemment, je lui promettais. À douze ans, fatiguée de raser les murs et laminée par les brimades, du genre : Ferme ta gueule, ici, ce n'est pas la maison de ton père... je lui dis que je voulais ma propre maison. Très ému par un tel souhait, à cet âge-là, où je fuguais déjà après chaque bastonnade, il fit tout son possible pour satisfaire ma demande. Persuadé que ceux qui me tenaient à l'étroit et me battaient régulièrement me chasseraient après sa mort, il m'octroya un terrain, sur la dune qui surplombe la petite rivière dite Mbélala, et fit de moi la plus jeune propriétaire de Niodior. Pour l'emplacement, tout à l'est du village, bien à l'écart de sa concession familiale, mais dans son axe direct, il me dit qu'il avait vu l'endroit idéal en rêve ; cela me fit sourire, mais la poésie d'une telle vision ne pouvait que me plaire. En réalité, il ne voulait pas que ma maison soit trop loin de la sienne. Porté par le même élan, il offrit une parcelle, près de la mienne, au fils d'une de ses nièces, Jahanora. Le garçon, un peu plus âgé que moi, ayant une histoire quasi similaire à la mienne, subissait un sort identique dans une famille du même quartier que nous, à Mbine Maak. Dans la même période vinrent des étrangers, qui n'avaient pas d'attaches sur l'île. Mon généreux marin les accueillit, les hébergea d'abord chez lui, puis, comme leur séjour durait, il leur donna un terrain, où ils vivent encore aujourd'hui, c'est une famille originaire du Mali, qui parle maintenant le sérère et marie ses enfants à des beautés locales. Précautionneux, mon brave protecteur alla jusqu'à choisir et imposer, au village, mes futurs voisins. Ainsi, tous les propriétaires des parcelles qui entourent la mienne sont des proches auxquels il a fait promettre de veiller sur moi. Des années d'études plus tard, je compris qu'il me fallait absolument m'occuper des papiers, des titres fonciers, afin de sauver la parole de mon grand-père des faucons de l'héritage qui, d'ailleurs, le moment venu, en 2001, ne me cédèrent même pas un bonnet en souvenir. Peu importe, j'avais déjà le cœur plein de lui, c'était encore mieux que ce que les rapaces se partagerent. Il est des souvenirs qui redressent la colonne vertébrale et maintiennent en vie, ces souvenirs-là valent plus que tous les trésors du monde.

Cet été, où mon grand-père m'offrit le plus beau cadeau de ma vie, un toit légitime, nous allions ensemble, dans sa pirogue, couper du bois de palétuvier pour clôturer le terrain. Par la suite, il y construisit une petite case en bois, un bungalow et de confortables *talaanes*, des bancs tissés de branches de cocotiers, où nous primes l'habitude d'aller humer l'air du bras de mer, situé seulement à une centaine de mètres, et prolonger notre conversation. Il y passait tout son temps libre, à étouper son filet de pêche, réparer la clôture, planter des cocotiers, des fleurs et même un cerisier citronné. Quand la pluie se faisait rare, il allait, assidûment, arroser les plants avec l'eau du puits, qu'il avait lui-même creusé sur place. Les gens, qui se rendaient aux champs ou aux jardins maraîchers, s'arrêtaient pour le saluer et partager un petit moment de discussion.

— Vous êtes témoins, leur martelait-il, ici, c'est la maison de ma Petite. Elle construira plus tard.

À ceux qui lui soutenaient que j'étais encore beaucoup trop jeune pour posséder une maison, surtout d'une si grande dimension, ou que, de nos jours (c'est-à-dire depuis l'article 515 du code de la famille de 1963), les terres se transmettent aux garçons, il répondait, avec un sourire déterminé :

— À la suite de mon prénom, Saliou, il y a celui de ma chère mère, Ndoukou, pas celui de mon père, et c'est le cas de tous ici. Nous sommes des Niominka, chez nous, les terres sont à la lignée et celle-ci se transmet par les femmes, pas par les hommes, qui eux, iront agrandir une autre lignée. Or, comme vous le savez, la mère de cette Petite, c'est ma propre fille. Et puis, ma Petite, ce n'est pas qu'une fille, comme vous dites, je la connais bien, vous ne l'avez pas vue en mer, c'est une fille qui se bat comme un homme ! Tenez, par exemple, elle veut étudier, eh bien, elle travaille déjà pour ses besoins, comme une grande ! Combien parmi vos garçons en font autant ? Je sais que, plus tard, mon petit matelot construira cette maison et, *Inch'Allah*, plus jamais personne ne la délogera, même

après ma mort. Il n'est jamais trop tôt pour prévoir. Personne ne fera de mon sang un sans-abri. Si elle ne peut revendiquer un domicile paternel à Niodior, ce qu'on lui fait assez remarquer, elle pourra habiter son propre chez soi, c'est encore mieux. Mon petit champ vaut toujours mieux que le vaste champ de mon père. Eh bien, ma Petite s'occupe déjà du sien pour l'avenir et, croyez-moi, elle saura y faire pousser ce qu'elle voudra, avec sa propre sueur ! Si elle ne peut compter sur personne ici, au moins, je sais qu'elle saura compter sur elle-même, c'est certain.

Cet homme, c'était ma consolation personnifiée. Sa foi en moi suffisait à me motiver pour toute la vie, ne serait-ce que pour ne jamais le décevoir. À ses côtés, mon sourire s'élargissait et je sentais des échasses me hisser plus haut que les cocotiers de Niodior. L'amour, ça vous grandit et ça raffermait le pas. D'ordinaire, il ne parlait pas beaucoup, mais ces paroles, à cet endroit-là, c'était sa façon de moucher élégamment les hypocrites, qui faisaient des courbettes au dignitaire qu'il était et me stigmatisaient dans son dos. Or, à Niodior, dans le lit de l'Atlantique, les potins, qui allaient et venaient avec les marées, ne pouvaient échapper à ce vieux pêcheur, qui décodait le murmure des vagues. Parmi ses auditeurs, ceux qui étaient plus au courant de ma situation familiale opinaient du bonnet, les autres, médusés, partaient en commentant.

— Hey, Sarr ! Ce vieux Saliou Ndoukou, sa petite-fille lui fera perdre la tête...

Et moi, je tenais mon héros pour l'éternité. Pourquoi suis-je donc Guelwaar ? Si j'avais le talent des griottes Gawlos, j'aurais chanté, toute ma vie durant, les louanges de cet homme, envoyé par Rogg pour sortir de toutes mes détresses d'immenses joies. Que le monde sache que j'ai rencontré un digne représentant du genre humain, c'était Saliou Ndoukou Sarr de Niodior, priez pour lui. Car il priait, priait encore, mais croyait aussi en l'humain, au point d'en faire son combat. Il n'essuyait pas que mes larmes, beaucoup venaient trouver protection et solution à leurs soucis, sous son aile. À Niodior, depuis avril 2001, je ne suis pas seule à le pleurer encore. Si quelqu'un en doute, qu'il aille donc là-bas et parle de lui, on lui livrera une épopée, en rien exagérée. C'était l'étoile radieuse du ciel de mon enfance. Me souvenir de lui me réconcilie avec les nuits de cauchemars et les aubes sans lumière. Avec lui, dans mon cœur, je ne manquerai jamais de lumière. Car toute lumière me rappelle son sourire éclatant et ses yeux pleins d'amour, à rendre le soleil pudique. Resté seul avec moi, dans *mon chez-moi*, devenu possible grâce lui, il complétait sa tirade de révolté, comme une confiance, la voix brisée, les yeux dans les miens, le sourire toujours tendre.

— Moi, Saliou Ndoukou Bana Nokhoye Sarr ! lançait-il, amorçant son arbre généalogique de Jahanora, connu dans le terroir. Hum ! Les temps ont changé, voilà qu'on ose demander à ma petite-fille de pousser son pied d'une motte de sable ! Ah ! Les Blancs ont gâché ce pays ! Ils ont remplacé les valeurs de nos pères par des articles de loi qu'eux seuls connaissent. Apprends bien à leur école, ma fille, tu finiras par les comprendre ces lois de Senghor, et ce sera bien pour toi, puisque c'est dans ce monde que tu vivras. Si c'est avec ça qu'ils vont diriger le pays, tu dois savoir afin de trouver ta route ; pour nous autres, le monde n'est déjà plus le même. Si l'histoire de tes ancêtres ne peut plus te préserver, il faut bien connaître leurs nouvelles lois. Ainsi, mon petit matelot, tu pourras te débrouiller avec eux, avec ou sans protecteur, quand je ne serai plus là.

Je n'aimais pas entendre la dernière partie de sa phrase, il le remarquait à mon regard réprobateur. Soudain ému, il se raclait la gorge et, articulant chaque mot, il m'expliquait la réputation des Sarr Guelwaar et leur devise : *Sarr Mboundou Coumba Diam Kangou, O Ndiango yaale lang fa gnaame. Sarr, a diabanga diabe foope. Nda a fognanga a fagne ba fabite* – les Sarr de Mboundou Coumba Diam Kangou, O Dianko, détenteurs des terres et des vivres. Les Sarr, quand ils acceptent quelque chose, l'acceptent totalement. Mais quand ils refusent, refusent catégoriquement.

Il me racontait ensuite comment ses ancêtres, descendants des Gabou Nanthios, des princes mandingues réputés courageux et jaloux de leur liberté, sont venus du royaume du Gabou, situé dans l'actuelle Guinée, au Sine-Saloum, où ils s'unirent aux Sérères qui y régnaient, faisant de nous des Niominka, des Sérères, mais avec une langue sérère mélangée au mandingue, contrairement aux autres Sérères, hors de la région du Landoune. Aujourd'hui encore, beaucoup de Niodiorois comprennent et parlent couramment mandingue, comme dans ma famille. Soucieux de transmettre sa mémoire, mon grand-père me racontait tout ce dont il se souvenait. J'ignore s'ils vont vous enseigner tout ça à l'école, s'interrogeait-il souvent, puis il préférait continuer. Des années d'études plus tard, atteinte d'une manie archiviste toute française, je me mis à prendre des notes, compte tenu des limites de la tradition orale, entre ellipses, prolepses et trous de mémoire, je projetais d'effectuer des recoupements avec les textes disponibles. Les Sarr Guelwaar, disait-il, avaient acquis, depuis très longtemps, une réputation de droiture et d'exigence morale, qui fit d'eux des membres respectés du Grand Conseil des Lamânes, la plus haute juridiction dans les royaumes sérères du Sine-Saloum. Chaque fois, je me laissais emporter, émerveillée par ses récits que j'écoutais comme des contes, le regardant lui comme le représentant d'une autre époque. Comme s'il devinait ma distance d'enfant de la République senghorienne, il me rappelait que les Guelwaar, en tenaces guerriers, conservèrent leurs titres et royaumes durant toutes les dominations subies par l'Afrique, même pendant la période coloniale, le dernier roi sérère, Maad a Sinig Mahecor Diouf, né en 1924, n'étant mort qu'en 1969.

— *Sounkoutou nding*, concluait-il, le sourire éclatant mais l'œil sérieux, surtout apprends à refuser. Le courage de refuser, quand quelque chose est injuste, c'est ça qui donnera une valeur à

tes accords, car ils seront honnêtes et intègres. Surtout refuse, chaque fois que ton honneur sera menacé. Le *oui* n'est facile et abondant que chez les soumis. La soumission n'offre qu'un bénéfice immédiat, jamais une dignité définitive. Alors, où que tu sois, souviens-toi, compter sur la pitié de ton bourreau, c'est admettre le supplice. Fais les choses, parce que tu es convaincue, jamais par résignation. Aux résignés rien n'est promis. Pour un humain digne de ce nom, mourir au combat est mieux qu'une vie à ramper. Souviens-toi... Et souviens-toi aussi de Mama Lassour Diaï Sarr, le père de ta grand-mère, tu l'as un peu connu, mais tu sais, c'était vraiment un grand monsieur...

Patient, il me détaillait son arbre généalogique, les Jahanora, avec l'intention manifeste de m'en insuffler toute la fierté, puis il me le faisait réciter par cœur, c'était même devenu un jeu amusant. Ma grand-mère maternelle, Aminata Fatou Diaï Mbisine Sarr, est d'une autre branche de Jahanora de Niodior, sur l'île on la surnommait Aminata Boussoura, du nom de la concession qu'elle et son époux fondèrent, donnant ainsi naissance au quartier de Diongola. À l'instar de son mari, elle m'expliquait les ramifications de sa famille quand nous étions dans son jardin maraîcher, au lieu-dit Moussa Diagne, lorsqu'elle avait du temps libre, en fin de journée, mais le plus souvent, durant nos longues veillées. Pendant qu'elle me démêlait son lignage, assise en face ou allongée à côté d'elle, je regardais son menton et ses lèvres tatouées, très noires, comme le faisaient encore les princesses Guelwaar à l'époque de sa jeunesse. Son père, Lassour Diaï Sarr, me raconta-t-elle, immola tant de bœufs pour célébrer le courage de l'aînée de ses filles, mais aussi de tous ces nombreux enfants. Ce père qu'elle vénérât, mort en 1981, tient encore le record de longévité de la famille, estimé entre cent dix et cent quinze ans.

— Raconte-moi, ce dinosaure de Lassour Diaï Sarr, demanda la Petite, qui ne cessait jamais de s'intéresser à mes affaires.

— N'as-tu pas suffisamment dit que tu étais partout avec moi ? Alors pourquoi devrais-je te raconter des choses que tu connais déjà ?

— Pour voir si tu te souviens et, surtout, si tu acceptes enfin de m'écouter au lieu de me chasser, comme Nkoto.

— Laisse Nkoto tranquille, elle est partie prendre du thé avec Mahomet et Simone de Beauvoir, qui depuis plaide sa cause.

— Ben, tu vois, c'est toi qui fais l'âne ! Peur des souvenirs ?

— Mais non, pauvre tarte, n'importe quoi ! Que tu racontes ou que je raconte, maintenant, ça m'est égal, je n'ai plus peur des souris. Alors tu peux ouvrir tous les placards de ta mémoire. Vas-y, si tu cales je complète, et si je cale tu continues, c'est un marché honnête non ?

— Oh, on dirait que mademoiselle ne cherche plus à grandir à tout prix, en écrasant la Petite !

— Arrête ta langue de vipère ou j'appelle la tante Titare, elle va t'envoyer prendre racine, là-bas, au coin du mur, et dans quelques années on va te confondre avec la végétation rhénane.

— Bon, ce Lassour Diaï Sarr ? Tu commences ou devrais-je attendre que ce pêcheur, cultivateur, éleveur, charpentier veuille bien se réincarner ? Peut-être que son *pangool*, son esprit, reviendra nous voir ?

Son esprit demeure. Ce brave monsieur, que nous appelions Mama Lassour, était le onzième et dernier enfant de sa mère, tous ses aînés étant morts à la naissance ou en très bas âge. Alors on disait qu'il valait onze hommes. De toute sa fratrie maternelle, lui seul survécut et vécut tenace comme un tek. J'ai connu Mama Lassour, mort à plus de cent dix ans, en 1981, j'avais treize ans. Propriétaire foncier, grand éleveur, charpentier et premier constructeur de pirogues de Niodior, il fut surnommé l'architecte par des hommes de Senghor qui étaient venus, dit-on, voir les pièces qu'il inventait pour consolider les pirogues. Premier armateur du village, ses nombreuses pirogues transportaient voyageurs et marchandises dans la région du Sine-Saloum, vers la région sud de Casamance, mais aussi vers les pays limitrophes : la Gambie et la Guinée. Fidèle à la tradition matrilineaire sérère, il révérait les femmes, les appelait *nos mères*, *garantes de la lignée*. Toute petite, il m'appelait *Petite mère adorée* et venait souvent nous rendre visite. Comme son respect de la lignée, il avait également à l'esprit le *thiossane* sœur, notre tradition animiste, d'où sa croyance selon laquelle certains anciens, qui n'ont pas assez vécu, reviendraient au monde, réincarnés en des enfants de la lignée, des enfants qui ont toujours un signe distinctif, quelque chose qui les met à part. Comme ma grand-mère avait perdu sa mère à douze ans, Mama Lassour, jamais consolé de la perte de sa première épouse, a toujours supposé que son adorée était revenue par ma personne. Il en voulait pour preuve l'immense attachement qui nous unissait, ma grand-mère et moi, dont tout Niodior témoignait ; d'ailleurs, je crois que sa fille partageait son avis. Lorsqu'il était fatigué ou malade, il me faisait chercher, me demandant de bénir ses mains et son front, mais de ne jamais toucher ses pieds, car, un tel contact, disait-il, venant de son arrière-petite-fille, le ferait mourir plus tôt. Même converti à l'islam, il restait fidèle à sa tradition, célébrait plus pompeusement la naissance des filles que celle des garçons, offrait à la parturiente une étoffe précieuse de tissage traditionnelle, *a tiwaan*, de quoi faire *i bah*, le pagne à quatre franges pour porter le bébé sur le dos et une grande couverture de cérémonie. Il avait toujours, près de son oreiller, un petit sac de coton rempli d'argent et toute petite-fille ou arrière-petite-fille qui passait le voir était bénéficiaire de la totalité du contenu, qu'il ne comptait même pas. Les hommes de la famille devaient faire plaisir aux femmes, soutenait-il, s'ils voulaient que la lignée perdure. Quand, en sa présence, des convertis, qui maîtrisaient à peine la première sourate du Coran, causaient nouvelles règles sociales et perdaient

le nord, avec leur récente foi, totalement en porte-à-faux avec les coutumes locales, il leur remontait les bretelles, indexant leur pratique sectaire. Il était de ceux qui, déjà, redoutaient et dénonçaient l'emballement religieux. Son chapelet à la main, sa maison avait beau se situer en face de la mosquée, il soutenait qu'il avait trouvé des valeurs auxquelles il ne tournerait jamais le dos : nouvelles croyances, peut-être, disait-il, mais je ne vois pas pourquoi je devrais renoncer à ce que mes ancêtres m'ont légué. Un jour de 1978, une de ses petites-filles, une cousine avec qui j'étais en classe à l'école primaire, lui raconta que je m'étais encore battue à l'école, parce qu'on me traitait de *dômou djitlé*, d'enfant illégitime, et qu'on se moquait de mon nom étranger, dont j'étais l'unique porteuse au village. Offusqué, Mama Lassour se déplaça, en personne. Il faisait très chaud, c'était un vendredi, entre midi et deux, alors que les gens se ruaient à la mosquée, lui se préoccupait des siens. Sans même avoir déjeuné, traînant ses babouches et sa lourde superposition de grands boubous, celui du dessus étant toujours un *tiwaan*, il traversa Niodior de sa maison, Mbine Diamé, à celle de mes grands-parents, Boussoura, sur la dune de Diongola.

— Fapakony Sarr, mon cher père Sarr, Sarr, dit ma grand-mère, exécutant une révérence, dès qu'elle le vit entrer dans la cour.

— Nakony Sarr, ma chère mère Sarr, Aminata Fatou, Sarr, dit-il, en ouvrant délicatement une paume au ciel, signe qu'il la relevait de sa révérence, tandis que son autre main restait appuyée sur sa canne.

Ma grand-mère se redressa et lui proposa de la suivre dans sa chambre. Il déclina poliment, préférant rester sous l'arbre au milieu de la cour, un *mbadatt* à l'ombre bien drue. Quelqu'un s'empressa d'apporter une chaise, sa fille l'aida à s'installer confortablement, puis recula de deux pas, au troisième, elle tourna les talons, alla puiser de l'eau fraîche dans le canari au coin de sa chambre et revint, la mine soucieuse. D'ordinaire, il passait nous voir tôt le matin ou en fin de journée. Elle lui tendit le pot, accompagnant son geste d'une gémissement. Il but quelques gorgées, lui rendit, la remerciant et bénissant.

— Fapakony, s'enquit ma grand-mère, que nous vaut ce pas, par cette grande chaleur, est-ce la paix seulement ?

— Nakony, rien que la paix, rassura-t-il, malgré son air grave, mais mon cœur n'est pas à la fête, j'ai entendu, aujourd'hui, quelque chose qui a gâché mon déjeuner.

— Fapakony, ton souci est le mien, dis-moi ce qui ne va pas et je ferai mon humble possible pour alléger ton cœur.

— Nakony, il n'y aura pas à faire, je suis venu parler. L'une de mes petites-filles, ta jeune nièce qui va à l'école des Blancs, nous a raconté, lorsqu'elle est rentrée ce midi, que notre Petite mère se fait traiter à l'école de *dômou djitlé*, d'enfant illégitime. Comme ça doit lui faire mal ! Et notre Petite mère blessée se bat. Mais qui ne se battrait pas, ainsi insulté par des malappris ? Nakony, ils sauront qu'on ne brise pas la nuque des miens !

— Fapakony, *mougni*, calme-toi, tu sais comme ils sont les petits...

— *Khoum ! Ané ?* Hein ! Qui ça ? Ces petits ne font que répéter ce qu'ils entendent à la maison. Nakony, pardonne-moi, appelle notre Petite mère et ton *yaal mbine*, ton époux, qu'ils viennent. Je suis venu parler.

Mon grand-père était à la mosquée, mais, par bonheur, il franchit le seuil de la maison au moment où je me levais de ma révérence devant mon arrière-grand-père. Ma grand-mère alla à sa rencontre et l'informa. Il s'approcha, salua abondamment son beau-père et s'assit près de lui, la tête légèrement inclinée. Ma grand-mère et moi leur faisons face.

— Saliou Ndoukou Sarr, mon fils, pardonne-moi, mais je ne pouvais pas attendre : une seule guêpe dans le boubou d'un des miens et c'est la ruche que je sens sous mes aisselles. Notre Petite mère se fait humilier, il faut que cela cesse ! Saliou, mon fils, feu ton père, Fodé Codou Sarr, était plus qu'un ami, un frère ; aucun de ses pairs n'osait lui manquer de respect, nul ne doutait de sa parole. Il osait la vérité, plus que tout autre dans ce village, il n'était pas descendant de Nanthio pour rien. Comme tout homme de vérité, on lui connaissait parfois des ennemis, des démasqués, des perdants, mais son courage ne comptait aucun vainqueur. Et moi, fils de Séko Ngo Sarr, jamais homme ne défait ma ceinture un jour de conflit, ma parole est de celles qui prennent racine. Qui piétine les miens y laisse son pied ! Saliou, mon fils...

— Oui, père, Sarr.

— Mon fils, tu tiens de ton père, je t'ai donné la main de ma fille parce que tu en es digne. Ce fut la joie de feu ton père et la mienne d'unir nos lignées dans la douceur de notre amitié. Alors, mon cher fils, mon pas de ce jour est un pas de paix. Comme feu ton honorable père, je suis homme de paix. Mais, mon fils, l'humiliation ne gâche-t-elle pas la paix ?

— Si, père, Sarr, *i ndihil*, à la vérité !

— Alors, mon fils, ce qu'on dit et fait à notre Petite mère doit cesser, sinon, ce village, je vais le diviser pour de bon et y en a qui devront partir.

— Fapakony, tenta de le calmer ma grand-mère, lui tendant à nouveau le pot d'eau. Ne te fâche pas, surtout pas à cause de ces remuants garnements, leurs parents n'auraient sûrement pas...

— Nakony, attends, pardonne-moi. Ces petits ne rapportent que les horreurs que racontent leurs mauvais parents et notre Petite mère ne pourra pas se battre contre toute l'école, alors je suis venu parler. Petite mère n'est pas loin d'avoir une dizaine d'années, elle est en âge de comprendre.

Ensemble, ici, nous allons lui citer tous les bâtards de ce village, reconnus ou pas, les enfants illégitimes, les jeunes comme les vieux. Nous allons lui dire qui sont ceux qui portent un nom douteux, les évadés au nom d'emprunt, les esclaves affranchis, les exclus que nous avons recueillis et abrités, ceux dont les ancêtres froussards ont vendu leur nom pour une bouchée de pain ou pour ne pas aller à la guerre, nos anciens domestiques, ceux qui vivaient des restes de nos greniers et ceux que nous nourrissons encore discrètement. Puisqu'il y en a qui osent parler et, de surcroît, mal parler, alors parlons ! Ils vont se souvenir de ce que nous cachions pour eux. On ne brise pas la nuque des miens ! Ils connaissent leurs lignées, paternelle et maternelle, toutes Guelwaar, nous sommes des *Garmis*. Samba Linguères, nous avons le cœur noble et généreux, mais qui nous cherche querelle trouve la limite de ce qui lui est permis. Saliou, mon fils, il est temps de réagir, notre Petite mère n'a aucune tache sur le pelage.

— Vrai, père, rassurez-vous, je veille sur elle.

— Je le sais mon fils, mais sois encore plus vigilant. Explique bien à notre Petite mère que son père est de Mar Fafaco, une île pas loin de la nôtre, berceau des Jahanora-Sagnanème, de feu ma chère épouse Fatou Diaï Mbissine, la mère de ton épouse. Le père de notre Petite mère porte un nom qui signifie dignité et fierté, il y a une raison ! Ceux-là sont libres et souverains sur leurs terres. De quoi, de qui pourraient-ils donc avoir peur ? Le père de notre Petite mère est de la lignée des Khalé-Khalé par sa mère, et son père est de celle des Fata-Fata, comme Bandé Ñambo, la femme qui a fondé Niodior. Le grand-père paternel de Petite mère, cultivateur et éleveur comme moi, devait toujours engager des Peuhls pour s'occuper de son bétail, tant il était nombreux. Le père de notre Petite mère fut lutteur : l'authentique tradition sérère de démonstration de bravoure. Ceux qui ont le courage de s'exposer ainsi à l'admiration comme au jugement de tous sont pleins de fierté et de raisons d'en avoir. Qui insulte le père de notre Petite mère, à Niodior, doit savoir qu'à Mar Fafaco ceux-là se tiennent droits. Leur terre est à eux, leurs troupeaux sont grands et leurs greniers sont pleins, ils donnent beaucoup et ne demandent rien, c'est leur honneur. Le grand-père paternel de notre Petite mère, que je connais bien, dit que même l'ennemi a droit à une calebasse de couscous et une jarre de lait. Petite mère, ceux qui parlent ainsi ne manquent de rien et se savent libres.

— Écoute bien Mama Lassour, appuya ma grand-mère, passant une main pour m'enlever du sable sur les nattes.

— Ma Petite mère, redresse la tête, tu m'entends, redresse la tête ! fit le vieil homme, me rivant un regard à vous enfoncer un parchemin dans le crâne. Tu es Jahanora, directement apparentée aux Wagadou, puisque j'en suis un, aux Sagnanème, aux Khalé-Khalé et aux Fata-Fata. Depuis Gandoune jusqu'à Sinig, dans toute la contrée sérère, tu es chez toi. À Joal, Mbissel, Djilor, Diakhao, Fatick, Kahône et jusqu'aux confins du pays mandingue tu serais accueillie parmi les tiens. À travers le Sénégal, la Guinée, la Gambie, le Mali, jusqu'au Ghana, on trouve les nôtres et, même avec les lois des Blancs, rien ne se décide sans eux. Les Guelwaar sont devenus moins voyants, certes, mais on sait qui ils sont. Toujours libres et fiers, ils résistent et se distinguent partout. Aujourd'hui encore, nos alliances attirent. Saliou Ndoukou, mon fils, notre Petite mère doit connaître nos traditions.

— *I ndihil, Fapa*, vrai, père !

— *Diokandiale*, merci ! Saliou, mon fils, Petite mère doit savoir que si Senghor, minoritaire par son ethnie sérère et par sa religion catholique, a été le premier Président de ce pays, il ne le doit pas seulement à sa connaissance de la langue et des lois des Blancs, mais aussi à son terroir, à ceux qui l'entouraient, à l'éducation qui a fait de lui un homme libre et digne. Là où tous puisaient hier pour boire, qui creuse trouve la source !

— *I ndihil tigui*, vrai de vrai, dit mon grand-père, frottant son crâne.

— Qu'on dise à notre Petite mère que, chez elle à Niodior comme à Mar Fafaco, c'est le lait qui désaltérerait les siens, l'eau c'était pour les vaches et pour faire pousser le mil. Ici, à Niodior, Petite mère, ta grand-mère maternelle que voici est une Sarr par son père, moi-même. Ton grand-père maternel, ci-présent, est lui-même Sarr. Ceux qui t'insultent n'ont sûrement pas demandé l'avis de leurs aînés de lignée avant d'ouvrir la bouche ; renseignés, ils n'auraient jamais eu cette audace. Les Sarr sont gens de paix, mais tous évitent d'entrer en conflit avec nous. Et ceux qui osent ne s'en souviennent jamais en public. Ma ceinture ne cède pas un soir de conflit ! Mes descendants mangent le mil de mes propres terres, boivent le lait de mes vaches, traversent les mers dans mes propres pirogues, sont reçus partout avec les honneurs, et si nous ne donnons pas, nous ne demandons rien à personne. Nous avons toujours vécu libres et souverains. Ce sont les autres qui comptent sur nous, pas l'inverse ! Saliou, mon digne fils, si par une aurore de colère, ta lignée Jahanora, la mienne, Wagadou et nos alliés nous décidions d'abandonner ce village, il serait dépeuplé, un vaisseau fantôme ! La survie de ceux qui resteraient deviendrait problématique. Alors, si ça doit mal tourner, ceux qui partiront, ce n'est certainement pas nous. Notre Petite mère doit savoir qui elle est et, surtout, qui est qui dans ce village, c'est seulement ainsi qu'elle se fera respecter. Aussi, nous lui raconterons, lui répéterons, autant de fois que possible, afin qu'elle retienne bien pour l'avenir. Oui, nous entretenons la paix, mais peut-on jeter un bâton au *Samaane*, le cobra, notre animal totem, et s'étonner qu'il soulève la tête ? Petite mère, sache que l'expression *dômou djitlé* n'est pas sérère. Les Guelwaar n'étaient pas stupides, ils n'achetaient pas un serpent tapi dans son trou. Jadis, quand les messagers de deux lignées annonçaient un accord pour d'éventuelles épousailles, les anciens organisaient un rituel au cours duquel ils donnaient une

poignée de mil à chacun des jeunes concernés. Les promis semaient à des endroits distincts et attendaient que le mil pousse et mûrisse. Pendant ce temps, les parents laissaient les jeunes gens libres de se fréquenter, une manière d'éprouver leur patience et la solidité de leur lien. En général, quand ils s'entendaient bien, la demoiselle tombait enceinte, avant la maturation du mil, ceci rassurait les familles, la continuité de la descendance. Ce n'était pas la fertilité de la femme qu'on testait, ce sont les lignées maternelles qui tenaient à s'assurer des compétences du monsieur. Quand la demoiselle n'était pas satisfaite du choix fait pour elle, et ça arrivait, car dans notre tradition matrilineaire les femmes avaient leur mot à dire, elle profitait du temps d'attente accordé pour tomber enceinte de qui lui convenait. On disait, alors, que, trompé par les *pangool*, les esprits, Roog avait semé le mil du premier fiancé dans un mauvais trou que personne n'avait pu retrouver à travers les champs. Et comme personne ne peut contredire Roog, et que les *pangool* des ancêtres œuvrent pour notre bien, on mariait la fille au veinard qui avait arrondi son ventre d'autres semences de Roog. Ainsi, avant l'islam, pratiquement tous les aînés des familles étaient nés ou conçus avant la célébration du mariage. Petite mère, c'est l'oubli de nos traditions qui fait de toi une fille comme ils disent.

J'avais à peine dix ans. En les écoutant, je ne saisisais pas toute la portée de leurs paroles, mais je savais qu'ils m'encourageaient à refuser le mépris, à ne pas me laisser écraser par la supposée honte que les commérages me collaient. Certains pourraient voir dans leurs propos quelque anachronisme ou une orgueilleuse nostalgie, mais, en dehors de la nécessité de me transmettre la mémoire familiale, c'était leur dignité, sans cesse blessée par les ragots au sujet de ma naissance, qui les poussait à vouloir me donner de quoi redresser les épaules face à ceux qui imaginaient que seules discrétion et componction devaient accompagner ma vie de fille dite illégitime. Après les allocutions de Mama Lassour, mes grands-parents intervenaient dans le même sens ; de façon plus détendue, ils alternaient les phrases, dans leur complicité habituelle.

— N'oublie pas que ce beau village de Niodior a été fondé par une femme, me répétaient mes tuteurs. La courageuse et libre Bandé Nāmbō a débarqué, ici, au bout d'un long périple, avec ses sœurs, ses gardes et ses serviteurs. Tu sais quoi ? Cette brave Guelwaar, qui a sillonné toute la contrée avant de fonder Niodior, n'a jamais été mariée. Elle eut pourtant quatre enfants, la légende dit que c'est le vent qui les lui faisait. Il faut admettre que la brise souffle très fort par chez nous ! riaient-ils, avant de poursuivre. Évidemment, c'était avant l'islam et personne n'y trouva rien à redire. Nos ancêtres animistes étaient tolérants et remerciaient Roog pour chaque vie qui venait agrandir la famille. Bien sûr, les pauvres gosses de Bandé Nāmbō moururent tous, toujours en l'absence de leur mère. On l'expliqua encore par la magie. Alors, écoute bien, *Sounkoutou nding*, tu es née comme les enfants de Bandé Nāmbō, disait le grand-père, mais tu portes bien le nom de ton père, lui-même fils de cette terre sère niominka, comme vient de le dire Mama Lassour. Alors, écoute-moi bien, tu n'es pas perdue, ma fille. Et même si tu ne vis ni avec ton père ni avec ta mère, aucun vent, pas même une tornade, aucune magie ne t'emportera en leur absence. Nous, nous sommes là, avec toi, concluait la grand-mère, nous prions Roog, qu'il nous accorde longue vie pour t'accompagner le plus longtemps possible.

Chaque fois que mes anges gardiens avaient ainsi parlé, il nous fallait de longues minutes de silence, le temps qu'une bise veuille bien dissiper l'émotion, augmenter le souffle et restituer aux voix brisées leur timbre naturel.

— Eh bien ! s'exclama la Petite, avec tant d'attention, l'âne, revigoré, devait non seulement se relever, mais galoper...

— Pas si vite, il n'y a pas plus difficile à redresser qu'un être affalé au fond de lui-même. On ne trouvera pas plus insatisfait qu'un enfant sans ses parents et nombreuses sont les situations qui l'envoient à terre. Quoi qu'il arrive, il pense : si j'avais mes parents blablabla... Même si ces derniers étaient les pires du monde, puisqu'il ne vit pas avec eux pour en avoir le cœur net, il a l'esprit fertile pour les parer de toutes les qualités et les imagine capables de lui offrir mieux que ce que d'autres font pour lui. Le plus reconnaissant des enfants abandonnés ne peut que peser et soupeser le mérite de ceux qui l'entourent. Puisque l'amour d'un père et d'une mère est censé être le meilleur du monde, quand on ne l'a pas, on ne sait pas à quelle aune juger celui des autres. Qu'ils grondent, à tort ou à raison, on spéculera, a priori, qu'ils agissent ainsi parce qu'on n'est pas leur propre enfant.

— Tu ne doutais quand même pas de l'amour de tes grands-parents ? tempéra la Petite.

— Bien sûr que non. Mais ils auraient aimé que je sois comblée, au point de n'avoir plus rien ni personne à réclamer, or, une vétille suffisait à me faire endosser un double deuil sans cadavres. À l'école, par exemple, un élève décrivait ou montrait un cadeau de son père ou de sa mère, de retour d'un voyage, et le soleil ne parvenait plus à me réchauffer. Pas de jalousie quant aux cadeaux, mes grands-parents m'en offraient assez, c'est d'entendre *ma mère, tatati... mon père, tatata...* sans pouvoir m'exprimer ainsi, qui me plongeait dans une étrange solitude. Ces jours-là, quand je rentrais, je ne déjeunais pas ; si c'était en fin de journée, je m'endormais avant le dîner, sans rien dire. Car si j'en parlais, ma grand-mère me prenait par les épaules : Arrête d'attendre des gens qui ne viendront jamais te chercher, me disait-elle, tu nous as, nous, ton grand-père et moi, nous ne te suffisons donc pas ? Je me détournais, la trouvant cruelle.

— Elle, cruelle ? Non, franche, oui, rectifia la Petite.

— Je partage ton avis. Mais ce n'est qu'à l'adolescence que j'ai compris qu'elle m'aidait ainsi à

me libérer de mes fantômes. Nkoto, visible à Niodior, dans un quartier voisin, mais inaccessible, et son lutteur, un prénom resté sans visage, presque quatorze ans. Nkoto, quand je lui demandais quelque chose, elle disait qu'elle travaillait pour ses enfants, que pour l'avenir elle comptait sur ses fils. Quand je préparais le bac, dans une minuscule chambre que je louais, n'ayant pas toujours le prix d'une bougie, j'allais parfois faire les devoirs ou réviser mes leçons, la nuit, sous l'électricité du lycée Demba Diop. Compréhensif, le proviseur de l'époque me laissait une classe à disposition, quand je le lui demandais. À l'aube, lorsque je croisais et saluais les porteurs de chapelets, qui se rendaient ou revenaient de la mosquée, ils me maudissaient, crachaient par terre, me prenant pour une prostituée au sortir d'une nuit de péchés. L'enfer sera peuplé de prieurs assidus, pouffais-je. Nkoto, étant venue vendre des produits marins à Mbour, j'allai, pleine d'espoir, lui rendre visite et en profitai pour lui demander cinq cents francs CFA, à l'époque, le prix d'un paquet de petites bougies. Elle refusa. Elle réunissait, dit-elle, de quoi acheter à ses enfants des habits pour la fête de la Tabaski, l'Aïd-el-Kébir. Je lui lançai, furieuse : un jour toi et *tes* enfants, comme tu dis, vous mangerez grâce à mes études ! Elle me traita d'effrontée, je boudai et rentrai dans mon taudis. La fille de son amie qui l'hébergeait, étant dans le même lycée que moi, essaya de me convaincre de réitérer ma visite, je refusai, jusqu'à son retour à Niodior.

— Et l'ancien lutteur, toujours loin ?

— Alors, lui, j'étais au collège quand j'ai voulu vivre avec lui : je vais enfin chez mon père, je vais étudier, là-bas ! clamai-je, pleine de fierté, aux proches. Heureusement que les boudriches font peu de bruit, quand elles se dégonflent. Alors que j'allais vers lui pour fuir les foyers étrangers, où j'avais passé mes premières années de collège à Foundiougne et Sokone, je fus encore trimballée dans d'autres familles d'accueil, successivement ravies d'avoir une bonne à tout faire, le paternel ne m'ayant logée chez lui que huit mois, moins que la durée d'une grossesse. Depuis ses galipettes de lutteur, il n'avait pas vu le temps passer et moi, j'étais déjà plus adulte que lui. Il était gentil, mais nous n'avions pas grand-chose à nous dire, et sa bonne femme, demoiselle épousée alors que je cachais déjà mes seins aux regards gourmands des hommes, n'était pas des plus accueillantes. Ses sourcils décrétaient la météo du jour et, à part le dîner, ses repas convenaient rarement à qui avait des horaires de cours à respecter. Souvent parti sur les bateaux pour des campagnes de trois mois, le lutteur n'y pouvait rien. J'abandonnai donc leur mesure et louai ma propre chambre pour continuer ma route, mes études, que l'ancien lutteur ne décourageait pas mais ne trouvait pas si utiles que ça pour une fille. Le mariage étant mon avenir, comme il disait, pourquoi se ruinerait-il pour des livres si chers ? Pourtant, au retour de chacune de ses campagnes, sa pléthorique parentèle, ses amis et ses femmes le ruinaient sous mon nez. Si, par malheur, je devais épouser un monsieur comme ça, pensais-je folle de rage, vaudrait mieux que je gagne de quoi vivre, donc les études, encore les études ; je ne connaissais que cette voie pour sauver ma peau. Veux-tu épouser ton cousin ? dit-il, un jour où il croyait sans doute que le soleil se lève à l'ouest. Tu sais, il est très gentil, argumenta-t-il. Je n'irai pas à l'enclos avec les moutons ! lui déclarai-je, laissez-moi tranquille, allez attraper une autre brebis, moi, je veux aller à l'université et j'irai ! Il sourit, secoua la tête, puis s'éloigna et ne recommença plus jamais. À l'époque, souvent je me disais : Les mecs, sauf mon grand-père, tous des salauds, même mon père ! J'ai changé d'avis depuis, mais je peux en rechanger encore. Enfin, qu'on me prouve donc le contraire. L'été 1983, j'étais à Dakar, logée dans la banlieue de Yarakh, employée comme bonne dans le quartier chic de Hann Montagne, où je me rendais à pied. Un jour, ma patronne - une grippe-sous qui me doit encore sept mille cinq cents francs CFA que je lui réclamerai le jour du jugement dernier - m'envoya chercher du poisson au port, où, pur hasard, je croisai le lutteur. Il fit son lutteur, bombant le torse, il me présenta à sa foule d'amis et de collègues : c'est ma fille, elle est au lycée à Mbour. Tous pensèrent évidemment que j'habitais chez lui, je choisis de ne pas les détromper, cela aurait fait honte au lutteur. Après les salamaecs, il m'accompagna un bout de chemin, m'offrit un billet et des mots gentils dont je n'avais que faire. Dès que nous étions enfin seuls, je lui parlai comme l'aurait fait Saliou Ndoukou Sarr, avec courage : Tu travailles dans les bateaux, gagnes plein d'argent et moi, ta fille aînée, à quinze ans, je fais la boniche chez des gens plus pauvres que toi, pour financer mes études. Je te préviens, quand tu auras les cheveux blancs et que tu auras oublié toutes tes économies dans les pagnes des femmes, ne viens pas me demander de quoi vivre ! Il fut tellement surpris, mais au lieu de se fâcher, il éclata de rire et me demanda, taquin : Et, alors, tu refuseras ? Je lui dis que non, je lui donnerai et que c'est bien ça qui devrait le tuer, si son nom a vraiment le sens qu'on lui donne. Il rigola encore, puis se ressaisit et, tout ému, il me dit, comme pour s'excuser : Toi, tu iras plaider pour tous les Jahanora, tes grands-parents t'ont vraiment appris à parler. Sache que, quoi qu'il arrive et où que tu sois, tu resteras toujours ma fille adorée, c'est nous qui ne sommes pas dignes de toi. À quoi je rétorquai : Ta fille ? À d'autres ! Ce n'est pas moi qui vais t'appeler... hum, je ne le dirai même pas. Il rigola encore et chacun s'en alla retrouver sa vie. Les quelques fois où je le voyais, je m'adressais toujours à lui d'adulte à adulte, très librement, car je n'ai jamais eu, à son égard, ce sentiment filial qui bride face à l'ascendant ; pour moi, ce monsieur était un proche inconnu. Et l'autoritarisme ne faisant pas partie de son monde, il semblait toujours heureux de se laisser surprendre par un curieux petit bout de femme. Ce jour-là, au port, je le quittai, me disant que je l'aimais bien quand même, enfin, un peu, ce constat m'énervait, car j'avais tant essayé de l'oublier sans y parvenir. En classe, à l'école primaire, dès qu'il y avait le mot *papa* ou *maman* dans un texte, et il y en avait

souvent à cet âge-là, je m'arrangeais, me tassais, espérant éviter la lecture. Mais comme l'instituteur aimait me faire lire, j'avalais ces mots comme des arêtes de poisson. *Maman*, ça ne passait que lorsque je m'adressais à ma grand-mère, que j'ai appelée ainsi jusqu'à la fin de sa vie. Sinon, *papa, maman, arrrgh, peuh !* Je préfère encore le goût de la vase de Niodior en bouche.

— Ah, voilà ! C'est donc pourquoi ça t'a bousculée, quand Marie-Odile t'a dit : ce sera comme on dit, papa, maman et les enfants...

— Disons que les mots ont parfois des lames cachées. Sans le savoir, elle m'a poignardée deux fois avec cette phrase.

— Alors, comment fais-tu, pendant toutes ces tournées littéraires où j'ai souvent entendu des gens te demander ce que pense ton père ou ta mère de tes livres ?

— Je souris, une petite diversion et le train passe, les gens partent sans la réponse, car, en définitive, ils n'en ont pas besoin pour lire et apprécier un livre ; quand le bagage est inutile, on l'oublie facilement. Pourtant, tu n'imagines pas la gymnastique émotionnelle que tout cela requiert. Chaque fois, faire taire ce que cette question suscite en moi m'est aussi difficile que boucher une cocotte-minute en ébullition avec le doigt.

— Et c'est toujours aussi difficile ?

— Toujours. Cependant, il m'arrive de prendre ça par la boutade. Ceux qui m'énervent ce sont ces gens qui viennent s'occuper de mes relations avec ma parentèle, sans rien savoir de notre passé ou font comme s'il ne comptait pas. Un jour, un type, que j'avais croisé dans un vol Dakar-Paris, se crut malin de venir me faire son homélie. Nous prenions tranquillement un café à Roissy, en attendant nos correspondances respectives, lorsqu'il lâcha ses frelons : Tu sais, j'étais à Mar Fafaco, encore avant-hier, eh oui, j'ai vu ton père ! Dis, on ne te voit jamais lui rendre visite. Il faut oublier le passé, tu dois quand même le soutenir, maintenant que... À quoi je répondis par une question : Il était maigre ? Euh, non, bégaya-t-il, surpris. Alors tu aurais dû le bouffer, ça t'aurait évité d'avoir si faim ce matin et je n'aurais même pas pleuré. Il rit jaune, avala une gorgée de café et trouva son croissant d'un goût bizarre. Je rigolais, sans m'expliquer. Je n'allais quand même pas lui confier ce que le lutteur n'avait pas jugé bon de lui dire, quand ils se sont vus là où ils ont été initiés ensemble. Cette fouine, qui me forait les tripes, ignorait que c'est moi qui suis gênée d'aller à Mar Fafaco, le lieu ne m'étant pas du tout familier, mais le lutteur séjourne quelques jours dans ma maison à Niodior, chaque fois que j'y suis. Cela fait des années que mes enveloppes et Western Union lui servent de retraite. Mais il y a toujours quelqu'un qui prêche le faux pour savoir le vrai et d'autres pour imaginer une fosse sceptique là où l'on verse du parfum. Au revoir ! Je m'en allai prendre mon vol pour Strasbourg, laissant l'agent de l'impôt génétique digérer son petit-déjeuner avec sa perplexité, ses cheveux mal peignés figuraient des points d'interrogation.

— Tu dresses les ânes, toi aussi ? piqua la Petite.

— J'essaie seulement de les dégager de ma route, mais une vie entière n'y suffirait pas, ils sont trop nombreux.

— Au fait, ton âne récalcitrant, parvenait-on à le redresser seulement avec des mots ? Sinon, qu'est-il devenu ?

— Il y a pire que la mort pour un âne rebelle, c'est un dresseur sadique. Un coup au museau, ça te fait bondir une bête, même agonisante. Et toi, han-han-han, quel âne ! Tu me prends trop de temps et l'après-midi file. J'ignore l'heure exacte, mais je m'en vais vite préparer un bissap !

— Oh non, dis plutôt que tu veux encore fuir pour ne pas me raconter la fin de l'histoire entre l'âne et son maître, aussi borné que lui.

— Hey, petite teigne, le monsieur qui me prête son nom était lutteur, alors je ne recule pas quand on me défie. Que les chercheurs de *mboot*, de blattes, les avides de fange fermentée, en soient pour leurs frais, je vais vider les malles à secrets. Fille de lutteur, je reviens avec mon bissap et je te colle *go rako sakh*, une prise qui va te soulever de terre, tu apercevras les chèvres de Mar Fafaco avant de t'écraser. J'arrive et je donne aux loups les souris à bouffer !

XIX

Hum, ce bissap ! Ce petit goût astringent, même en Europe, il est là !

Un dresseur résolu et sans clémence démontre ainsi sa bêtise, au moins égale à celle de son animal. Malgré les distances prises, le louvoiement, les évitements, il y avait toujours un lasso assez ample pour me ramener au pied. Sans avoir un oncle jaguar, j'étais tenue, serrée, asphyxiée par un habile gaucho ; une telle situation n'aurait certainement pas plu à l'humaniste João Guimarães Rosa, donc à aucun de ses lecteurs.

Tonton tyran, n'ayant toujours pas lu la sourate *Luqmān*, persistait : Sans moi, tu ne seras rien ! Chaque fois qu'il tonnait cette déclaration péremptoire, je riais à part moi. Puisqu'il tenait la voûte du ciel, qu'attendait-il pour se déclarer empereur, de Sangomar au Kamchatka ? Pourquoi n'imposait-il pas son règne aux carpes, thiofs, tortues géantes et dauphins, qui baignaient impunément dans ses eaux, ainsi qu'aux rouges-gorges, hérons, vautours et autres pélicans, qui traversaient son ciel sans redevance aucune ? Sans doute devais-je payer pour cet usage abusif de son espace vital. Tonton tyran voulait, à tout prix, contrôler et diriger ma vie d'ânesse échappée, quand aucune de ses chèvres ne tenait dans son enclos. Tu fais quoi en France ? Je travaille et je poursuis mes études. Mentreuse ! Tu as suivi un homme et tu t'es cassé la gueule, on te l'avait dit ! Maintenant qu'il en a eu marre de l'exotisme et qu'il t'a jetée comme une malpropre, tu fais quoi là-bas ? hurlait-il, content de lui, quand il sentait son couteau verbal trancher mon cœur veine après veine. Alors, maintenant que tu as compris, que fais-tu encore là-bas ? Tonton, je poursuis mes études. Depuis que tu as divorcé, je sais bien dans quelles misérables conditions tu vis, sûr, tu n'as pu obtenir aucun diplôme ! Et, d'ailleurs, tu n'en es tout simplement pas capable ! Tu n'es qu'une menteuse ! Sans homme, de quoi vis-tu là-bas ? Tonton, je fais des petits boulots, des ménages, du baby-sitting et j'ai même été chargée de cours à l'université... Mentreuse ! Tu sais, tu ne peux rien me cacher de ta vie là-bas, les gens vont et viennent, je suis au courant de tout ! Dis plutôt que tu fais la traînée ! Toi aussi, tu finiras mal ! Et la rengaine continuait. Pourtant, il était bien venu visiter les siens à travers la France et n'avait même pas daigné venir me voir à Strasbourg. Quand nous nous voyions, lors de mes passages au pays, c'était toujours cette même tension. Quand je le fuyais, il disait à ma grand-mère que je ne respectais pas son autorité, donc je ne respectais pas la famille. Quand j'étais en France, la grand-mère me suppliait : Je t'en prie, appelle-le, ça apaisera la situation. Alors je l'appelais, et, tout le temps que l'entretien durait, il m'agonisait. J'avais fini par dire à la grand-mère qu'elle commettait un péché en m'obligeant à supporter ce volcan et, comme elle était pieuse, elle demanda le pardon : Tu sais, je ne t'en voudrais pas pour ça, ma fille, je te comprends, ceci dure depuis tellement longtemps. Nos dunes de sable sont soyeuses, mais, à force d'y être jeté, on finit avec un mal de dos. Laisse tomber, soupira-t-elle, suis ta route, ma fille, sans plus te préoccuper de lui, c'est peut-être la meilleure solution, bien que terrible pour moi qui espérais mourir en laissant la famille unie. La doyenne ne manquait pas de souvenirs qui l'encourageaient à valider ma position.

Après les résultats du bac, je filai illico en car rapide voir ma grand-mère, alors chez le tyran pour raison médicale. Dès mon arrivée, à peine les salutations terminées, Tonton tyran harangua : Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Les lycéens passent encore leurs examens, évidemment, tu n'as fait que traîner à Mbour. Je suis déjà en vacances, dis-je, j'ai eu mon bac d'office. Soucieuse de transparence, je lui détaillai tout : Tonton, j'ai obtenu mon bac, avec la mention passable, malgré de bonnes notes partout, à cause d'un un en mathématiques, au coefficient trois. Il éructa : Mon fils est brillant or, là, il passe l'oral de contrôle ! Tu ne vas pas me dire que tu as obtenu le bac d'office ! Tu n'en es tout simplement pas capable, tu mens ! Alors tu peux raconter tes salades à ta grand-mère, puisqu'elle est analphabète, mais, moi, je vais envoyer quelqu'un vérifier dans ton lycée. Bientôt, elle sera édifiée, elle qui couvre tous tes mensonges ! Il envoya quelqu'un, un jeune collègue à lui, ne sachant pas que ce monsieur, originaire de Mar Fafaco, était un cousin direct du lutteur. Le messenger revint et lui certifia que non seulement j'avais réussi mon bac, mais que j'avais également reçu des prix au lycée Demba Diop. Il n'ébruita pas ce compte rendu. Ma grand-mère me dit seulement : Rassure-toi, ton oncle sait maintenant que tu lui as dit la vérité, mais rentre m'attendre au village, ton grand-père aura besoin de toi pour les travaux champêtres qui commencent. J'obéis. Attentive, la dame savait sauver ses brebis, sans jamais crier au loup.

L'été précédant le bac, Tonton tyran m'avait réquisitionnée pour faire la bonne, tenir sa maison, de juillet à octobre, pendant que sa prétentieuse épouse flânait en Europe, comptant pour l'essentiel sur la générosité de ses hôtes et les soldes de Barbès. L'ordre impératif m'étant parvenu à Mbour, dès la fin des cours, sans les moyens de rallier Dakar, j'avais dû emprunter mille deux cents francs CFA à la boutique de Guissé, qui jouxtait la maison où je louais un cagibi au quartier Médina Gounass de Mbour. Une fois au domicile de mon maître, levée à 6 heures, couchée à minuit. Je torchais, récurais, cuisinais, servais, lavais, repassais, la révérence prompte, le tyran prenait cela pour du respect, j'avais la peur au ventre. À la fin du servage, Tonton tyran m'offrit un jogging usager, dans sa énième année, et quatre mille francs CFA pour solde de tout compte (l'équivalent de

quarante francs français de l'époque). Pourtant, j'avais bien vu Tonton tyran et son épouse, enfin rentrée d'Europe, acheter pléthore de vêtements, chaussures et fournitures scolaires, remplir des valises à leurs autres vacanciers, des enfants d'amis ou de collègues, qui, évidemment, devaient emporter chez eux la bonne réputation du grand monsieur, dont leurs parents ne doutaient pas. La tante ouvrit une armoire, me tendit, dédaigneuse, une vieille robe en tergal des années 1970. Nous étions à la fin des années 1980, je lui dis que, non seulement elle était trop grande, mais que je n'oserai jamais porter ça au lycée Demba Diop. Elle me reprocha de faire des manières, quand ma mère, souligna-t-elle, s'usait les doigts à débusquer des pagnes dans la vase de Niodior, coupait du bois de palétuvier pour cuisiner et que mon inutile père ne savait même pas si je mangeais du son ou de la bouse de vache. Quand on est une fille illégitime, fardeau des autres, on prend ce que les autres veulent bien vous donner. Je persistai : non, merci tante, je n'en veux pas, je préfère les jeans que je me paie moi-même à la friperie. Elle me colla une baffe. Impolie ! Je pensai : dégage tante, avec ton vieux chiffon ! Ça ne va pas de me prendre pour une déchetterie ? Les démunis peuvent se contenter de n'importe quoi, présumant ces gens qui se déshonorent en n'offrant que ce dont ils ne veulent plus. Avec les quatre mille francs CFA de Tonton tyran, je me rendis au marché Sandaga, achetai mille francs un modeste sac rouge pour fourguer mes hardes, qui allaient encore tenir leur énième année scolaire. Les mille deux cents francs CFA, pour le transport en minibus jusqu'à Mbour, deux cents francs pour un sandwich, seul repas le jour du voyage. Arrivée à Mbour, je remboursai immédiatement au boutiquier ses mille deux cents francs CFA et restai les mains vides. Le soir, je me couchai le ventre creux, le lendemain c'était la rentrée scolaire, l'inscription coûtait six mille francs CFA, je n'avais pas un rond et personne pour déboursier une telle somme pour moi.

Si j'avais travaillé tout l'été dans une famille étrangère, comme je l'avais toujours fait, au lieu d'être asservie par les miens, j'aurais gagné assez pour financer mon année scolaire. Je demandai et obtins une inscription à crédit, grâce à la compréhension du proviseur. Toute l'année, les jours sans cours, je pilais du mil pour des dames qui me payaient vingt francs CFA le kilo. Je cherchais de l'eau à la borne-fontaine, dix francs CFA la bassine, et m'improvisais lingère pour d'autres, tarif variable. Les sommes ainsi réunies réglaient ma location, les deux mille francs CFA mensuels de ma chambrette, *pantaré*, et mes maigres repas. Je versais des miettes au proviseur, de temps en temps. Deux à trois jours par semaine, j'allais déjeuner chez mon adorable tante paternelle, qui, belle et généreuse, insistait pour me convaincre de venir tous les jours, mais je n'osais pas, à cause de ses coépouses qui jugeaient cette bouche de trop. Ne jamais prendre trop de place, c'est inscrit dans les gènes des enfants dits illégitimes. Aussi, je me tassais comme un mollusque et tentais de survivre, autant que possible, par mes propres moyens. J'ai fini de m'acquitter de ma dette d'inscription en juin et, en juillet, j'obtins mon bac. Comme moi, toutes mes sœurs, les enfants de Nkoto, sauf la cadette, se sont trouvées, à un moment ou un autre, réduites en domestiques de Tonton tyran et de son acariâtre épouse, en ville ou au village. Toujours écrasée par la honte de son erreur de jeunesse, ma naissance avant mariage, Nkoto n'osait jamais s'opposer à une décision du chef. Pour l'avant-dernière de mes sœurs, coincée à quatorze ans chez l'oncle, au décès de Nkoto, qui l'y avait emmenée lorsqu'elle se soignait à Dakar, j'ai dû me battre pour qu'elle apprenne un métier. Quand j'ai demandé à Tonton tyran de l'inscrire à l'école de couture, il m'opposa un ferme refus : sa tante, la deuxième épouse, a besoin d'elle à la maison, c'est elle qui fait la baby-sitter et les petites tâches ménagères. Je gagnais déjà ma vie en France et revenais souvent au Sénégal, alors j'attaquai : Pourquoi ma sœur resterait-elle votre domestique, pendant que vos enfants vont à l'école ? Tu l'inscris, c'est moi qui payerai tout et le temps qu'il faudra. Si tu ne le fais pas, la gamine étant orpheline, en vertu des lois sur la protection de l'enfance, je vais revenir, porter plainte pour exploitation de mineure et je vais publier un article sur l'esclavage familial, crois-moi, tout le monde saura comment tu traites les tiens. La petite fut inscrite, j'assurai le financement et, des années plus tard, elle sortit major de sa promotion à l'école de couture. Pour Tonton tyran, trouver un homme qui me ferait la charité de m'épouser lui semblait mon seul avenir. La fille que je suis devenue l'écœure au plus haut point, d'autant plus que je libère tous mes frères et sœurs, qu'il traitait comme des moutons, de son autorité inique. Un jour, à Niodior, il interrogea l'un de mes petits frères : Sais-tu pêcher ? Oui, tonton, un peu, répondit le garçon, intimidé. Alors, apprend bien, plus tard, quand tes cousins viendront en vacances, c'est toi qui iras leur pêcher de quoi agrémenter leurs repas. Assistant à la scène, je pouffai de rire et pensai à voix haute : Peut-être quand je serai morte ! Le seigneur m'entendit et rugit : Comment ça ? Si je réussis à me tirer de ma galère, risquai-je, je ne laisserai personne réduire mes frères en domestiques. Il me colla une gifle : Toi, tu veux diviser la famille ! m'accusa-t-il, comme si son projet était louable. Si reconnaître à tous les mêmes droits humains doit exploser cette famille, tant pis, mais je vais œuvrer pour, pensai-je, en me frottant la joue. La liberté, la réussite, le bien-être, il ne l'imagine, ne l'envisage, ne l'organise que pour sa propre progéniture, le reste de la famille devant seulement leur servir de laquais. Lui et son épouse, à cause de leur mépris, des animosités qu'ils cultivent, ils nous privent tous du plaisir des bonnes relations de cousinage ; car, ceux qui sont écrasés ne peuvent que légitimement se révolter et aucun enfant n'acceptera jamais de reconnaître que ses parents sont des despotes, totalement injustes avec leurs neveux et nièces. Le sens de la famille de Tonton tyran se résume à *écrasez-vous et fermez-la*. Personne dans ma fratrie n'a de souvenir agréable avec lui ou son épouse, nous ne retenons de leur proximité que terreur et vexation. À ce régime, même la plus docile des

vaches finit par prendre la clef des champs. Respecter autrui est une chose impossible dans le monde de Tonton tyran.

Quand je m'acharnais à chercher mon salut à l'école, de ville en ville, il disait que je traînais, parce que n'étant sous aucune autorité. Aujourd'hui, je me dis que, quand on passe son temps à accuser quelqu'un de mentir et que, chaque fois, tout s'avère absolument vrai, c'est que l'accusateur est forcément de mauvaise foi. Après ce livre, que son instinct de vigile l'obligera à lire, il récidivera et peinera, une fois de plus, à réprimer son désir de punir. J'assume tout et lui tire déjà la langue ! La réfutation, c'est plus fort que lui, c'est même à cela qu'on le reconnaîtra, il se désignera, là où la littérature lui conserve l'anonymat. Je le connais, comme si nous avions la même mère et le même père ! Pour cet homme, il fallait que je tourne mal, que tous ses enfants s'en sortent mieux que moi dans la vie, ce qui de toute façon allait de soi pour lui, mais, surtout, il me voulait suffisamment mauvaise pour invalider l'amour que ses parents me portaient et qui les rendait fous de jalousie, lui et sa femme. Quelques années plus tôt, quand je venais de louer une chambre à Mbour, pour y poursuivre mes études au collège, puis au lycée, il avait dit à ma grand-mère : Celle-là, tu la laisses faire ce qu'elle veut, elle finira comme sa mère ! Ma grand-mère me convoqua et, ses yeux pleins de larmes plantées dans les miens, elle exigea : Jure, jure-moi que je peux te faire confiance, que tu resteras une bonne et brave fille, si tu me le jures sur ton honneur, je te ferai confiance, mais, ma fille, si tu me ramènes le déshonneur, cette fois, j'en mourrai. Dans le secret de sa chambre, assise sur son lit, je lui jurai, la main sur le cœur, la tête sur son épaule, je jurai encore. Nakony, Sarr, *ndéress fa Roog* ! Maman chérie, Sarr, au nom de Roog ! Nakony, Sarr, *Bilahi* ! Maman chérie, Sarr, au nom d'Allah ! Ce jour-là, jurant sur les dieux, animiste et musulman, je compris, que quoi qu'il advienne en ville, rien, jamais, ne me détournerait de mes études. Aucun homme, aucune copine, personne n'a jamais pu me dévier d'un iota d'un engagement pris devant mes grands-parents. Leur fiabilité et leur loyauté à mon égard n'appelaient que la même chose en retour. Pas de bêtise avant les noces avait dit ma douce grand-mère, et j'avais bien saisi. Ce fut donc ainsi, même à vingt-cinq ans passés. Quand sonna l'heure des noces, le mariage civil à la mairie de Dakar et les immenses festivités organisées dans un hôtel cinq étoiles, le Ngor Diarama, ne m'empêchèrent pas d'aller, d'abord, honorer mes grands-parents et les leurs d'un vrai traditionnel mariage sérère. Ce jour-là, un bœuf rendit l'âme, en pays Guelwaar, le sang lave le sang, le miel dilue le lait, le poisson de Sangomar couvre le couscous de mil. Musique : *A tokh*, djoundiouns et pélinguères ! Sous les cocotiers de mon cher grand-père, à Boussoura, on mangea, chanta et dansa des journées entières. La *dômou djitlé*, la bâtarde, la fille illégitime se mariait, sans pousser un enfant devant elle. Enfin, ceux des miens qui m'aimaient respiraient de soulagement. Tous pleuraient de joie, même Nkoto, surtout Nkoto.

Pourtant, le tyran lui avait fermement déconseillé d'accepter ce mariage avec le Toubab – mon beau Toubab, qui me noya tout entière dans ses beaux yeux verts pour le meilleur et surtout pour le pire. Elle est enceinte, c'est pourquoi elle veut absolument se marier avec ce type ! répétait tonton à qui voulait l'entendre. Je pense que c'est son esprit mal tourné qui faisait une grossesse nerveuse, car nous n'avons toujours pas vu le bâtard qu'il annonçait. Mais Nkoto, pour une fois, resta sourde et bénit l'union sans aucune réserve, savourant le plaisir de voir la Petite ôter le joug, qui l'écrasa elle-même pendant si longtemps. Elle avait d'abord essayé d'obéir au tyran. Un soir, elle était venue me voir, les yeux en flottage : Ton oncle, mon frère, dit qu'il n'est pas d'accord pour cette union, murmura-t-elle, le regard retournant les coquillages au sol. J'éclatai de rire. Mais pourquoi ris-tu ? Tu sais, c'est grave, c'est si difficile pour moi. Je m'en doute ! Bien, tu diras à ton cher frère que tu n'as rien pu faire. Moi, je ne te demande pas ta permission, que tu vas demander à quelqu'un d'autre. Mes grands-parents me soutiennent, alors le reste du monde peut être contre, ça m'est parfaitement égal. Je t'informe que je me marie telle date, c'est tout. Si tu veux, tu viens, si tu ne viens pas, je respecterai ; quand je serai partie, tu n'auras qu'à oublier que tu as une fille en France, ce sera facile pour toi, j'imagine. Quant à ton frère, il peut continuer à décider de la dose de sucre qu'il veut pour changer le goût de l'océan Atlantique, mais comptez-lui les mesures sans moi. Le lendemain, dès l'aube, Nkoto s'était pointée chez moi, enfin chez mes grands-parents, avec plein de cadeaux : du thiouraye, un pagne de tissage traditionnel, des bethios, des perles, colliers et *dial-diali*, avec un sourire coquin, que je ne lui avais jamais connu. Tiens, c'est pour toi, pour le mariage ! Il est temps que ça s'arrête, cette souffrance par les sentiments, déclara-t-elle. Tout le monde est fatigué, nous en avons tous assez de ces tiraillements sans fin. Tu as bien raison, ma fille, épouse qui tu aimes ! Je te soutiens de tout mon cœur, si, comme toi, j'avais osé, me murmura-t-elle, si seulement... Je n'avais pas rêvé, elle avait bien dit *ma fille*. Comme je ne savais plus comment freiner la kora qui battait à tout rompre dans ma poitrine ni comment réagir, je lui sortis des bêtises : Pourquoi m'offres-tu ces cadeaux érotiques ? Mais allez, ça va pas non, de quoi je me mêle ? Ça me gêne, surtout venant de toi... Mais non, *ma fille*, fit-elle, prenant mes mains entre les siennes, tu es devenue grande, bientôt une petite dame, tu as droit, toi aussi, donc je peux me permettre de t'offrir ces choses-là et puis, comme tu m'as toujours appelée Nkoto, grande sœur, disons que c'est de la part de ta grande sœur... Et nous passâmes un des plus doux moments que j'aie jamais partagés avec elle. Tonton tyran avait fait tout son possible pour gâcher la fête, mais notre bonheur fut plus fort que son amertume, qui dure encore. Et mes sœurs, si jolies sœurs, si douces sœurs, volontaires mais pas casse-cou comme leur grande sœur, chantaient, dansaient. Elles

pouvaient danser, elles épouseraient qui elles voudraient, car, dans leur prison, une brèche était ouverte que plus rien, aucune main ne pourrait reboucher, pas même celle si lourde de Tonton tyran. Quand la liberté fend les murailles, aucune porte, même d'ébène, ne parvient plus à cacher l'horizon. Han-han-han ! Depuis le temps que l'ânesse récalcitrante sciait le marbre à coup de crin ! Le réveil de Nkoto, même tardif, et les sourires radieux de mes sœurs, humant la brise de l'Atlantique à pleins poumons, sous le regard attendri de notre matriarche adorée, en valaient la peine.

J'étais étudiante à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar quand Tonton tyran me jeta à la rue, parce que j'avais eu l'effronterie de choisir le gardien de mon mont Vénus à ma guise, de me fiancer avec un Français, malgré son interdiction. C'est la tante qui avait transmis l'ordre : Prends tes affaires et fous le camp, ton oncle ne veut plus te toi dans sa maison. Mais, tante, il fait presque nuit, ça peut attendre demain. Non, je ne suis qu'une épouse et j'obéis à mon mari, il a téléphoné, tu dégages sur-le-champ ! Son sourire en coin montrait combien elle était ravie d'exécuter une telle sentence. Ma légère valise au bout du bras, je m'engouffrai dans un taxi et filai à Ouakam, chez un cousin de ma mère, un Sarr, où je passais la semaine pour les cours. Mais le téléphone avait déjà sonné là-bas aussi. Depuis l'étranger, où il se trouvait momentanément, Tonton tyran ordonna à son cousin de me virer fissa. Aussi obéissant qu'une barbe, l'homme pointa la direction qu'on m'a si souvent indiquée : la porte. Si ton oncle ne veut plus de toi chez lui, eh bien, tu ne peux pas rester ici non plus. Partir, toujours, repartir, le cœur battant d'angoisse, ce fut longtemps ma condition existentielle. C'était un vendredi, à 20 heures, je repris ma valise, mes quelques livres et mes cassettes de musique, mes seuls compagnons permanents lors de mes multiples déménagements. Je vidai donc les lieux, mais non sans avoir réclamé les cinq cent mille francs CFA que me devait le tonton bis, si prompt à me jeter à la rue. Reviens à la fin du mois, lança-t-il, lissant ses rouflaquettes. Ah non, tonton, quand on renvoie le chien, il part avec sa queue ! Rends-moi ce que tu me dois, car, à partir de ce soir, tu ne me verras plus jamais. Il s'appelle Sarr, l'orgueil chevillé au corps, il sortit s'endetter et revint à 22 heures, avec trois cent mille. Viens à la fin du mois, implora-t-il, j'aurai le reste. Je souris et lui redis : Non, tonton, à partir de ce soir, tu ne me croiseras plus jamais au seuil de ta demeure. Je t'ai prêté une chèvre avec quatre pattes, ne me la rends pas avec trois, je veux mes cinq cent mille francs CFA. Dakar est plein d'hôtels de qualité, tonton, je n'ai peut-être pas une maison paternelle, mais je n'irai pas dormir à la rue, surtout ayant autant d'argent. Que penserait de moi mon grand-père, ton cher oncle ? Il ressortit, revint à 23 h 30, transpirant, avec quatre cent cinquante mille et, devant ses longs balbutiements, je lui laissais les cinquante mille, pour les petits, lui dis-je. Après tout, pendant presque deux ans que son travail l'avait éloigné de son foyer, ses modestes chèques pour la dépense mensuelle n'arrivant qu'à trêve d'attente, c'était bien mon ami français et moi qui assurons la ponctualité du ravitaillement. Nous soignons même ses souffreteux, surtout sa chère épouse, dont la maladie chronique, si bourgeoise, était la principale occupation, puisque les bonnes étaient aux fourneaux. Ravie de partager le sens de la famille inculqué par mes grands-parents, je finançais, le cœur sur la main, les fréquents séjours de la nombreuse parentèle et la survie de toute la demeure de ce tonton bis qui, lui aussi, me jetait à la rue, en pleine nuit, sans ciller. Après un week-end à l'hôtel, je louai une chambre à Ouakam, où j'habitai jusqu'à mon mariage, un an plus tard, et mon départ pour la France. Depuis, je passe mes escales dakaroises à l'hôtel.

— Alors que fait le dresseur de sa laisse, sa bête échappée ? interrogea la Petite.

— Ah, toi, avec tes questions !

— Tiens, tu vois, comme tu as dû fatiguer la grand-mère, tu lui en posais tellement.

— Oui, mais ça ne te regarde pas. Elle avait la patience de ceux qui savent aimer sans passer leur temps à se demander la raison.

— De la patience, il lui en fallut encore. Partir en France t'éloignait des humeurs du dresseur, mais aussi de tes grands-parents. Ils devaient être heureux de t'accueillir à Niodior pendant tes vacances.

— C'est sûr. D'ailleurs, c'était surtout pour le plaisir de les retrouver que j'y allais plusieurs fois par an. Mais c'est difficile d'obtenir la paix, cerné par des amers, prêts à user de leur pouvoir de nuisance à tout moment. Avec tant de tisonniers autour de nous, la joie de nos retrouvailles connaissait forcément des perturbations. Il y avait toujours un incendie à éteindre. Mon retrait opiniâtre dans ma maison, à Mbélala, mon silence résolu quant à ce qui concernait Boussoura, la grande concession familiale, et la bonne volonté de mes grands-parents ne suffisaient pas à désarmer les belliqueux. Quand j'évitais de me rendre à Boussoura, esquivant les affrontements, ma grand-mère venait passer la journée chez moi. La tante le lui reprochait, mais la doyenne n'avait cure de ses piailllements. Tant que mes jambes me porteront, j'irai où m'oriente mon cœur, rétorquait-elle d'une voix calme, et la fielleuse partait digérer sa bile dans sa tanière. Cette antipathique femme, à part son mari, aucun membre de notre si grande famille ne l'apprécie, tout le monde s'est toujours méfié d'elle. N'ayant plus l'occasion de m'atteindre, elle m'expédiait ses offenses, envoyant ses enfants ou des tiers récolter mes cocotiers, dans ma propre maison. Peut-être devrais-je, un jour, la traîner en justice pour violation de domicile et, faute de résultat, l'atomiser si elle persiste à me harceler sous mon propre toit. Dans un tel contexte, mes vacances à Niodior, au lieu de me reposer, se transformaient souvent en calvaire, une sorte de dépression. Mes grands-

parents, devenus trop vieux pour encore redresser les torts, me consolait. Hélas ! Malgré ma ferme volonté de tenir pour eux, il m'arrivait de craquer.

— Alors tu rentrais plus tôt ?

— Non, je n'ai jamais pu me résoudre à quitter mes grands-parents plus tôt que prévu. Acculée, je redevais la Petite chancelante qu'ils avaient toujours su relever de toutes les chutes. Ne me réveille pas, tuez-moi, leur disais-je, certains soirs, après les colères du tyran ou les gifles de son frère et les incessantes provocations de la tante. Je suis à terre, votre monde je n'en veux pas, enterrez-moi ! Non, *Sounkoutou nding*, ma Petite, disait le grand-père, apprend à avoir le pied marin. Et si une terre ne te convient pas, prends la mer, il y aura toujours une rive ensoleillée quelque part. Lève-toi, mon petit matelot, mon vieux corps tient pour encore t'accompagner. Non, Mamakony, mon grand-père chéri, mon doux capitaine, ce n'est plus la peine, j'ai aussi traversé les mers, en vain.

Comme ma mère, j'ai osé aimer, mais, sais-tu que là-bas non plus, les Blancs n'ont pas voulu de moi, au bout de seulement deux ans, encore abandonnée. Et pourtant, à cause de cet amour, je n'ai pas pu voir Nkoto pendant cinq ans, jusqu'à la veille de sa mort. Maintenant que je passe mes nuits avec une machine, à écrire pour vivre, à vivre pour écrire, même la musique ne suffit plus à remplir les murs vides, laissez-moi enfin m'endormir, ici, auprès de vous. Maintenant que Nkoto a un chez-elle, d'où personne ne pourra me chasser, s'il vous plaît, cet été, laissez-moi enfin la rejoindre, peut-être, là-bas, voudra-t-elle enfin de ma compagnie. Ma Petite, mon petit matelot, aujourd'hui comme hier, ce n'est pas chez elle que tu dois aller, je t'en prie, reste avec nous...

Reste avec nous, ma fille, reste pour nous, reprenait le grand-mère, remarquant le souffle court de son homme. Ma fille, sais-tu que Roog ne t'a pas mise dans mon ventre mais il t'a logée dans mon cœur et pour toujours ? Ma fille, souviens-toi, tu m'avais promis d'être ma fille pour toujours. Sais-tu que je rajeunis dès que tu arrives ? Alors, si tu t'endors, moi non plus, je ne voudrais plus me réveiller à Boussoura et voir le soleil se lever, là-bas, au-dessus de ta maison. Lève-toi, ma fille, un homme, tu en auras un autre, peut-être aurais-je même la chance de bercer ton petit, de lui chanter ta berceuse préférée. Hein, écoute-moi ! Je sais même qu'il sera beau, le petit que tu nous feras, et, s'il tient de toi, il ne te fera jamais honte. Si tu savais comme je suis fière de t'avoir parmi les miens ! J'ai déjà *a tiwaan* et deux *pay baal*, les étoffes traditionnelles, comme celles avec lesquelles je te portais sur mon dos, tu pourras les emporter quand tu repartiras, vers ton pays, là-bas, comme tu parles leur langue, c'est quand même un peu chez toi, là-bas. Non, Nakony, ma maman chérie, pour moi, depuis tant d'années, c'est, de fait, chez moi, presque comme le Sénégal, mais pour eux ce ne sera jamais chez moi, car il y aura toujours quelqu'un pour scruter mon visage et me demander à brûle-pourpoint : vous êtes d'où ? Dans une conférence, une dame, plus qu'avenante, m'a demandé : Vous sentez-vous maintenant chez vous ? Nakony Sarr, maman chérie, ceux auxquels on adresse de telles questions ne se sentent jamais vraiment chez eux. Indéfiniment autre, j'erre seule parmi eux, comme une âme en peine, sans celui qui a fait de leur pays le mien. Tu sais, ma fille, Roog n'est pas mauvais, ton sourire jettera encore un filet sur un cœur. Nakony Sarr, ce n'est pas seulement une histoire d'homme, vous m'avez appris comment vivre avec ou sans. C'est que ma belle-mère, que tu avais reçue si merveilleusement, la couvrant de cadeaux, s'avéra une si moche mère, une si raciste mère. À elle seule, cette bonne femme doit faire perdre à la région alsacienne dix pour cent de touristes par an, j'en suis même certaine. Pour la salubrité publique, vraiment, il serait bien que ceux qui dirigent là-bas trouvent des solutions contre ce genre d'assassins aux cadavres errants. Oublie-la, ma Petite, mon petit matelot, oublie-la, reprenait le grand-père, l'œil plein de sagesse. Ne t'encombre pas d'une seule miette de sa haine d'elle-même, puisqu'elle est aussi humaine, la pauvre ; des gens mauvais, on en voit partout, mais d'autres sont là-bas qui méritent l'honneur de leurs pères, comme nous autres ici. Mamakony, mon tendre grand-père, c'est que, elle aussi, comme Nkoto, me disait tout le temps : Dégage ! Non, mais dégage, quelle honte ! Elle ne supportait pas une Noire dans sa famille. Alors, Mamakony, mon cher grand-père, si je fais honte aux Noirs, ma propre famille, durant toute mon enfance, comme aux Blancs, de quelle couleur devrais-je donc être pour convenir quelque part ? De la couleur de ton cœur et de tes pensées, mon petit matelot. Tiens, en ton absence, il nous arrive toujours des Blancs et des Noirs, qui viennent de loin, pour nous dire, sourires aux lèvres, larme à l'œil, comme ils sont heureux de connaître la terre natale d'une femme qu'ils aiment tant. Et cette femme-là, Petite mère Jahanora, c'est bien de toi qu'il s'agit. Non, Mamakony Sarr, celle qu'ils connaissent est une fille bien maquillée, qui sourit à la télévision, qui affûte son verbe, lève son glaive intrépide, sabre des injustices, refuse de s'avouer vaincue, en orgueilleuse guerrière Guelwaar, héritière de votre irréductible volonté de rester libre et debout. Lequel d'entre eux connaît votre Petite, que vous avez là, sous les yeux, clouée au sol par les loupes ? Aucun d'entre eux ne se doute ni de ce qui raille ma voix ni du prix de mes sourires. Alors, pour celle qu'ils aiment en moi, cette petite partie de moi, qui reste debout quand tout le reste s'écroule, accueillez-les. Puisqu'ils ne sauront jamais ce que j'ai dans le ventre, offrez-leur de quoi remplir le leur, un voyageur a toujours faim, de nourriture ou d'amour, souvent des deux, régalez-les des deux. Alors accueillez-les, offrez-leur plein d'amour, plein de couscous, des pagnes, des huîtres, du barracuda, du thiof, des carpes bien grasses, des patates douces, des mangues, des noix de coco et des litres de bissap. Quand ils sont ainsi accueillis, dans la dignité, qu'ils sont rassasiés, rassurés et heureux, dites-leur, sincèrement mais gentiment, que chez vous aussi, il y a la loi qui protège la

vie privée, car, elle existe chez eux et, là-bas, ils la respectent, alors qu'ils la respectent aussi en Afrique, nous ne sommes pas moins dignes de considération. Certes, nos maisons sont grandes ouvertes, mais ce ne sont pas des enclos à chèvres, il y a des codes, il faut qu'ils les apprennent. Chez eux, nous, nous passons notre vie à apprendre comment rentrer nos ailes de pélicans dans les bouteilles de leurs lois. Des lois méthodiquement conçues contre les étrangers, surtout depuis l'ère de « monsieur bonds et rebonds », la balle de tennis, qui a rebondi jusqu'ici pour honnir l'Afrique sur la terre de Senghor, ce digne fils du Sine-Saloum, fierté du Sénégal et de tous les humanistes à travers le monde. Accueillez nos hôtes occidentaux, avec votre légendaire *téranga*, cette hospitalité qui fait la renommée du Sénégal, et dites-leur ce que leurs dirigeants ne savent pas ou ne veulent pas retenir de nous : notre sens de la dignité.

Accueillez, Niodior, accueillez : ceux qui viennent à vous sont les miens en Occident. Recevez-les, veillez sur eux comme vos dignes ancêtres savaient le faire. Ils sont blancs, noirs, asiatiques, la littérature nous tissent des liens par le cœur, c'est pourquoi ils ont trouvé le chemin, jusqu'à Niodior. Ce sont aussi les miens, ce sont eux et des comme eux qui nous donnent un peu de joie, de temps en temps, le courage de rester en Europe, là-bas, si loin de la brise de Niodior, et de survivre à l'arrachement. Et, puisqu'une bâtarde peut aussi avoir des pèlerins, s'ils veulent voir ma maison, ce qu'ils demandent toujours, eh bien qu'on leur montre, mon paradis rêvé devenu un simple tas de pierres grâce aux miens : tous ces millions de francs CFA détournés, enfouis dans le sable ! Des questions, ils vous en poseront, évidemment, dont celle-ci : Est-ce ainsi qu'on s'aime en pays sérére ? Est-ce ainsi que les Guelwaar traitent les leurs ? Qu'on me laisse m'endormir, près des sources souterraines, aucune claque ne retentit, aucune joue plus jamais ne rougit, aucune injustice ne gâche les vacances éternelles. Nakony, Mamakony, depuis ce bébé qui manquait de lait, je ne fais toujours pas mes nuits. Alors je vous aime, mes si doux veilleurs de nuit, mais laissez-moi enfin m'endormir. J'en ai plus qu'assez de guetter une nouvelle lune, dans mon ténébreux ciel d'enfant illégitime, après quatre décennies, elle n'arrive toujours pas, laissez-moi donc fermer les yeux ! Ma Petite, mon courageux petit matelot, cajolait le grand-père, *mougni, mougni*, ne désespère pas, d'autres dignes et généreux Guelwaar sont là, à Niodior, si nombreux, qui t'aiment, certains sont discrets, mais quand tu pars, ils demandent toujours de tes nouvelles. *Mougni*, ajoutait la grand-mère, *baro saliiy*, ne sois pas dépitée. Ne dis pas tout ce qui te chagrine, nous aurions tous honte. Mamakony Sarr, Nakony Sarr, je sais que ces choses-là ne se disent pas, mais, justement, c'est pour cela que j'écris, pour dire, dénoncer, combattre ce qu'on ne dit pas, mais qui bavarde en nous et nous tue à petit feu. C'est bien à la guerre que vos ancêtres gagnaient la paix, ma plume est mon épée d'Amazone. *Khaarit*, ma chère amie, disait le grand-père à son épouse et toujours amie, *i ndihil ! O Fam sah, boté khona a falo*, « à la vérité, même l'âne, sur le point de mourir, donne des coups de patte ! » *Khaarit*, Sarr, nous pouvons comprendre la Petite, elle a raison. Et la grand-mère, émue, me serrait dans ses bras, qui sentaient un doux parfum de *gonga* ou le Roger-Gallet rouge, dont je lui renouvelais sans cesse le stock. Elle me murmurait des tendresses, sous le regard bienveillant du grand-père, qui me promettait que, tôt ou tard, je m'en sortirais, que les loups jamais ne pourraient me barrer la route, car il priait tous les jours pour moi. Tu as mille raisons de pleurer, ma fille, mon petit matelot, mais, si je m'appelle bien Saliou Ndoukou Sarr, ça va changer ! disait-il, sûr de sa prédiction. Mais avoir raison et espérer ne console pas des claques reçues et de toutes ces mesquineries qui perdurent sous diverses formes.

Après le berceau honteux, j'ai maintenant une maison honteuse, car même la sueur de mon front, les loups ne m'en ont pas jugée digne. *Dômou djitlé na palais, tamé ? Athia waye ! Fata wat méké, wati maka !* Une bâtarde dans son petit palais, par ici, pas question ! Une petite maison, même sortie de mon échine ! Oulà là là ! Ruinons-la donc ! Ce fut fait, parfaitement fait ! Car, en effet, quelle honte ce serait pour les enfants légitimes - mon œil ! *touk*, que nenni ! certains sont légitimés par un mariage express. Mais, quand même, légitimés et accueillis au monde par des salamecs et des chapelets longs comme des filets dérivants, après d'âpres négociations de dots. Des dots qui ont vendu leurs mères, les empêchant de divorcer, même lorsqu'elles se retrouvent affublées de pléthore de coépouses, aussi belliqueuses que machiavéliques, ou lorsqu'elles subissent un despote, qui, à part son grenier vide, n'a que le privilège de son sang, qui croupit depuis des générations à force de xénophobie ; un sang noble, que ses enfants ne vont pas boire à la place du café au lait, si cher et pas garanti, mais qui a pourtant remplacé le *moni*, la bouillie de mil, que beaucoup dédaignent maintenant, sans plus avoir assez de grains pour. Pauvres gamins, déjà stoïques : aller à l'école, sans rien au petit-déjeuner, les lèvres sèches, mais si dignement serrées sur votre secret. Ne resterait-il que l'endurance aux petits Guelwaar ? Vos pères, Niominka, si longtemps insoumis, aujourd'hui détournés des bois sacrés de leurs ancêtres, traînent des chapelets, d'une épouse à l'autre, de Niodior à Dakar, de Dakar à l'Europe. Ont-ils seulement le temps de veiller sur vous, de vous apprendre à avoir le pied marin, d'entendre gémir votre mère, qui s'abîme les mains à débusquer des fruits de mer pour remplir la marmite et mettre dans votre bouche le bonheur qu'un polygame laisse rarement à la maison ? Pauvres petits bouts, toute cette marmaille, qui pousse partout comme les palétuviers, toujours élaguée par le paludisme, le manque d'amour et les mauvais traitements, quand la pilule et les préservatifs existent. Ciel, quel oubli ! En terre guelwaar, pour nos anciens, les enfants étaient le trésor de chaque lignée et, pour eux, le poisson débarquait à toute heure et les greniers n'étaient jamais vides, c'était même l'honneur des

pères et des oncles. Aujourd'hui, certains, qui ont quitté la tradition, sans trouver une porte de réussite dans la modernité, boivent du thé à longueur de journée, végètent avec des mains de pianiste, loin des champs et des filets de pêche qui firent naguère l'autonomie de leurs pères. Comptant plus sur la solidarité que sur leur propre dignité, ils oublient que ce village, fondé par une femme qui voulait ses marmites pleines avant les chapelets et les fiches de paie, cultivait, récoltait, rassasiait tous ses enfants. Certains, passifs éhontés, arguent le sous-développement du pays pour justifier leur précarité. Ils lézardent sous les cocotiers, quand les femmes cherchent et ne trouvent même plus à acheter le poisson qu'on distribuait gratuitement auparavant. Ce genre d'oisifs, si prompts à maudire qui ose refuser leur racket, jugent, condamnent, houspillent, corrigent tous ceux à portée de leur frustration, surtout leurs enfants et leurs malheureuses épouses. Ce genre de gus, à la pine solide mais au comble de l'impuissance pécuniaire, ça vous rosse une dame, à lui faire passer l'envie de jouir sous la cuisse d'un homme. Comment ne pas prier ? La grand-mère et le grand-père priaient pour l'amélioration de mon sort, quand ils partaient ou quand je les quittais pour regagner mon tas de pierres, je priais pour un urgent changement des mentalités à Niodior comme partout où la condition des enfants et des femmes nécessite encore une vraie prise de conscience collective. Que tous ceux qui partagent ma préoccupation viennent déposer avec moi des offrandes à Itoumbé, le bois sacré où vivent nos *pangool*, les esprits des Jahanora ! Allons donc prier sous le baobab, afin que les oublieux, enfermés dans les opaques murs de leur foi d'emprunt, se réveillent enfin et se souviennent des valeurs ancestrales qui firent longtemps notre dignité. Bandé Nambo, mama, mère fondatrice de Niodior, reviens, allons à Pétiala, prier Mbulane, tes *pangool*, au bois sacré des Fata-Fata, pour dissiper toutes ces ténèbres, qui s'épaississent à l'horizon. Il est temps de retrouver la lumière qui guida tes pas jusqu'à Niodior, alors qu'il n'y avait pourtant aucune mosquée.

— Les consolations de tes grands-parents et tes prières, ont-elles fini par tenir les loups loin de toi ?

— Les consolations et les prières peuvent soulager par moments, mais elles ne sauvent pas des loups pour de bon.

— Alors, redresse-toi, bats-toi, comme disait ton grand-père. Tu m'écrases dans ton estomac, sous les couleuvres que tu avales sans broncher. Est-ce donc ça devenir adulte ? Je veux vivre moi, or, toi, étouffée par les loups, tu fais semblant de vivre ! Il est temps de ne plus te laisser mordre les mollets impunément. Haro sur la bâtarde qui prend trop de place dans la famille ! Depuis ta naissance, on dirait que te haïr, te pourchasser, te jalouser, rivaliser, faire une fixation sur toi et te pourrir la vie donne un sens à leur existence d'aigris. Quoi que tu fasses, c'est toujours ainsi, alors, fini la courtoisie pour ceux qui ne la méritent pas. Bats-toi, rends enfin les claques ! Si tu veux, je t'accompagne !

Cette Petite, même si elle m'incommoda parfois, je l'aime quand, révoltée et déterminée, elle décide de vivre, de réagir au lieu de seulement subir, c'est ainsi qu'elle a toujours sauvé ma vie.

La volonté au taquet, je la suis, la tête pleine des mots de mon grand-père : le respect ne se quémante pas, c'est une conquête de tous les jours... un jour viendra, s'ils ne t'aiment pas, ils te respecteront... Alors, puisque j'ai acquis la conviction que c'est peine perdue que d'attendre de l'amour de la part des loups, il est temps de se faire vraiment respecter.

XX

Les yeux grands ouverts, je suivis la Petite. Puisque les loups me traquent, même quand je les évite, les contourne, fais la sourde-muette ou l'ânesse morte, ils grattent à ma porte et me saignent le dos, allons-y, faisons leur face. Si l'attaque ne me préserve de rien, songeai-je, elle ne me perdra pas plus.

— Tu n'as que trop attendu, même un âne à terre a droit à un peu de respect, maintenant qu'ils s'inventent des vertus et ternissent ton pelage devant leur entourage comme devant les étrangers, tu ne peux plus laisser faire et dire. Un tyran ivre de son pouvoir autorise tout. Une louve enragée donne le signal et guide la meute. Alors lève-toi et avance, glaive au clair, en avant, marche ! Tada-tada-tadadan ! ordonna la Petite, ouvrant la marche. Puisqu'ils frappent le tam-tam, qu'ils supportent donc le bruit du *tama*. Remets les pendules à l'heure !

La Petite ne sait pas faire le pas de l'oie, elle fonce, sabre au poing, je la talonne, stylo dégainé. Là où elle me mène, il y a toujours la liberté au bout. Sachant bien que ce qu'elle pointe, que je refusais obstinément de considérer pendant longtemps, devient de plus en plus insupportable, je me dois de remettre les pendules à l'heure, même au son des tambours de lutte. Ceux qui donnent les claques savent que ça fait mal seulement quand ils s'en prennent une. Et comme disait mon vieux marin, espérer la clémence de son bourreau, c'est admettre le supplice. Le jour est donc venu de disperser la meute autour de moi pour de bon.

Aujourd'hui, j'honore la promesse faite à mon grand-père. Le puits qu'il avait creusé pour moi désaltère tout mon quartier à Niodior. Et, même si, toujours à mes trousses, la tyrannie familiale, à laquelle il souhaitait me soustraire, vient souvent gâcher mes séjours dans cette maison qui devait être mon ultime refuge, rien ni personne ne me détournera de Niodior, du pacte scellé avec mon vieux et si fier marin. Grâce à lui, j'ai vite compris qu'en plus de leur bienveillance, à lui et à sa digne épouse, seule ma détermination casserait pour de bon les avilissantes laisses que certains rudes dresseurs entendaient m'imposer à vie. Ceux-là n'ajoutaient aucune fibre d'amour à leur bride, or seul l'amour permet de nouer et maintenir un lien, qu'il soit familial ou non. Une autorité fondée uniquement sur la terreur se volatilise dès que la victime n'a plus peur de vous. S'éloigner d'un volcan éruptif, ce n'est pas une indiscipline, mais une nécessité vitale. Je n'allais quand même pas passer ma vie à genoux, à expier la supposée faute de ma propre naissance. Et puis, quelle faute ? Deux célibataires, totalement libres de tout lien, des gamins de dix-huit ans, qui ne trahissent ni ne trompent personne, qui s'aiment et donnent naissance à un bébé bien portant, où est donc le crime ? On voudrait que je porte une si belle liberté comme une croix. Foutaise ! Faut-il que les amers soient obnubilés par d'infâmes agiotages pour juger une telle innocence coupable.

Maintenant, peut-être à cause du changement climatique ou du taux de conversion de l'euro en franc CFA, ceux qui me chassaient de leur maison et leur entourage disent aux étrangers comme aux locaux, étonnés de ne jamais me voir chez eux, malgré les quelques gènes communs, que je fuis les miens, pour ne pas partager avec eux l'argent qu'ils imaginent bouchant les couloirs de l'immeuble où j'habite. Mais ces hypocrites, dans leur bavardage, racontent-ils aussi, comment, depuis ma naissance, ils me traitent en bouche de trop, puis en domestique de leurs épouses et de leur nombreuse progéniture ? Même enfant abandonnée, en carence de famille, c'est tout de même dur de cousiner avec ses anciens maîtres ! Racontent-ils comment, sans remords, ils me terrorisaient, me viraient comme une chienne galeuse, dès que j'éternuais ? Aujourd'hui, le pire qu'ils ne me pardonnent pas et qu'ils ne me pardonneront jamais, c'est d'avoir aussi libéré leur cheptel d'esclaves potentiels, mes frères et sœurs, sur lesquels ils entendaient régner. Comme j'ai déclaré caduque la loi des génuflexions et des grands pardons machiavéliques, leur tenace et perfide haine, si elle ne les tue pas, finira par les mettre à la page. Pourtant, les fuyant jusqu'en Alsace, à la lisière du Rhin, tellement loin des Sérères, presque en Germanie, j'aurais aimé qu'ils m'imaginent encore plus loin, emportée à jamais par des Niebelungen, ou même qu'ils m'oublient. Roog m'est témoin, s'ils n'avaient pas frappé le gros *djoundjoung*, le tambour sérère de guerre, je n'aurais jamais chanté leur épique vilenie. Alors, *djoundjoung* ! Guelwaar, comme eux, petite-fille des Sarr, même en Laponie, au son du *djoundjoung*, je dégainé mon glaive et monte au front, nos ancêtres ne se débinaient pas, ils mouraient au combat. Alors, puisque leurs *djoundjoungs* me poursuivent, allons-y, une bonne fois pour toutes.

Au Sénégal, comme en France, il y a toujours quelqu'un qui a croisé quelqu'un, qui a entendu quelqu'un, qui lui-même a entendu dire que la nièce d'Untel, cousine d'Untel et d'Unetelle, demi-sœur d'Untel, la Petite Unetelle de Niodior, l'écrivain machin, il paraît que... Alors, allons-y ! Je suis l'écrivain machin, la Petite de Niodior, sœur de qui comprend que l'amour ne se coupe pas en deux, cousine de qui veut bien se comporter comme une vraie cousine ou un vrai cousin et non comme un maître. Écrasée sous les bois obscurs des on-dit, depuis ma naissance, me voici sortie du bosquet, enfin, sans honte aucune, pour dire franchement ma vérité, avec le courage des Sarr Mboundou Coumba Diam Kangou, aux mamelles généreuses, qui m'ont élevée telle que vous voyez. Mais, ce n'est pas parce qu'on est d'une lignée matrilineaire qu'on doit forcément aimer le lait. N'ayant

même pas tété ma mère, qui gardait le sien pour ses enfants légitimes, je n'aime pas le lait, surtout frelaté, alors, de la lignée, je ne garde que ceux qui en valent la peine. Et puis le lait ne suffit pas, disaient mes grands-parents, qui me nourrissaient de couscous au poisson et d'autant d'amour. Je vais donc vider cette outre matrilineaire, qui vous lance à mes trousse, depuis le temps qu'elle m'écrase les épaules.

Les lutteurs sérères, défiant leurs adversaires dans une gracieuse danse, le *bakou*, disent : *O sada hama diabaam !* Qui ose m'affronte ! En pays Guelwaar, Amazones intrépides, aussi fières que leurs frères, les femmes étaient d'excellentes lutteuses. Elles aussi connaissaient *go rako saakh*, cette preste prise qui vous envoie valdinguer un Goliath à terre. Alors, allons-y ! Comme disait Mama Lassour Diaï Sarr, puisqu'il y en a qui osent parler et, de surcroît, mal parler, allons-y ! Les Tontons tyrans qui me viraient et leur entourage osent dire, aujourd'hui, que je fuis les miens ! La vérité, c'est que je fuis obstinément les méchants, les injustes, les cruels, les mauvais parmi les miens. Qu'ils disent donc à ceux dont ils bourrent les oreilles comment ils voulaient me soumettre et se servir de moi pour continuer à opprimer le reste de la famille. Voyant que je finançais des projets pour mes frères et sœurs, qui sans moi n'avaient aucun soutien, Tonton tyran me convoqua et asséna : Ces gens analphabètes sont comme des animaux, tu gaspilles inutilement ton argent, ils ne pourront jamais s'en sortir seuls. Évidemment, personne ne peut s'en sortir sans lui, l'arrogant n'a toujours pas lu *Luqmān* ! Apporte-moi l'argent que tu gagnes, ordonna-t-il, je vais créer une société, tes cousins qui ont fait des études vont la diriger et employer tes frères, ça leur garantira au moins un salaire, de quoi vivre. À ses yeux, la femelle que je suis ne peut évidemment pas prendre seule de judicieuses décisions. Mais, puisque ce mâle dominant est si puissant, je me demande pourquoi il lui faut mes deniers pour créer une société à ses enfants. Sa réflexion ne me surprenait pas, c'est ce genre de point de vue qui l'avait éloigné de ses racines et même de son propre père. Alors je pris mon courage à deux mains et lui tins tête : Comme tu le sais, tonton, mon grand-père était analphabète, lui aussi, pourtant il fut l'un des hommes les plus respectés de Niodior et du Sine-Saloum, donc si mes frères font comme lui, tout ira bien. Ils sont adultes, je les finance, à eux de montrer de quoi ils sont capables. Ils ne vont pas être sous tutelle à vie. Il s'offusqua. La famille, ce n'est pas que tes grands-parents et tes frères et sœurs ! Le tyran hurla, revendiquant un sens de la famille, puis m'injuria, me reprochant de ne vouloir aider que ma fratrie et pas ses enfants, auxquels il n'a pourtant jamais appris à me respecter. Je me demande pourquoi il n'avait pas le même sens de la famille, quand il ignorait mes frères et sœurs, finançait les études de ses enfants et méprisait les miennes, quand j'étais d'une famille d'accueil à l'autre, puis d'un taudis à l'autre. Et puis, me réclamer l'argent de mes livres, tout en me disant qu'une fille illégitime comme moi devrait avoir honte d'exercer un métier public. À chacun de mes livres, il me dit que c'est nul, prédit qu'il sera le dernier. Mon fils fera mieux que toi, criait-il envieux, car c'est lui le garçon qui devrait être à ta place, parce que je lui ai payé les meilleures écoles ! Je suis ravie, tonton, de constater, qu'à cause de moi, écrire des livres est devenue une obligation dans la famille. Quel bonheur d'y avoir introduit l'amour de la littérature ! Je peux écrire une réponse et démentir chacun de tes livres ! Mais tu verras, mon fils le fera et il te dépassera ! éructait-il, plein de frustration et porteur d'une rivalité que rien ne peut masquer. Les mauvais coureurs ont toujours besoin d'un lièvre, pensai-je. Fauve, il lui fallait sa proie. Et les lionceaux prennent goût au sang en voyant leurs parents tuer. Mais il n'y a qu'au théâtre que l'*imitatio* s'applaudit. L'évidence, c'est qu'au réveil, nul ne peut s'approprier et raconter le rêve d'autrui. C'est la sincérité qui fait une œuvre, pas un flair de trappeur. Une passion artistique ne s'improvise pas, ne s'emprunte pas, ne s'arrache pas à autrui, on porte ça en soi ou pas. J'aime beaucoup chanter, mais je sais que je ne serai jamais Miriam Makeba. Personne n'étant propriétaire de la timbale des muses, tout le monde peut aller boire à la source de la littérature. Le tout est de savoir quelle soif on veut étancher. Ma barque n'empêche personne d'engager son navire de guerre sur les belles eaux des lettres, mais le long sillage de l'écriture requiert plus de poésie que de torpilles. Alors, à bâbord ou à tribord, bon vent à tous ! Quand scrogneugneu prédisait l'avenir, hiérarchisant des devenirs, mon sage grand-père m'apprenait à avoir le pied marin, à garder la barre de ma propre quête. Pour l'écriture comme pour tout dans la vie, je sais qu'on ne peut donner que ce qu'on a dans le ventre. Et si la meute ne persistait à me harceler, à médire et travestir le passé, je n'aurais jamais eu à relater sa perverse et cruelle conduite.

— Grandir, devenir adulte, considéra la Petite, c'est ne plus courir à la recherche d'un bosquet où se tapir. Devenir adulte, c'est, au lieu de s'enfuir en permanence, oser se retourner et, enfin, faire face aux loups.

J'étais absolument d'accord avec elle et j'allais enfin tout affronter, les loups, mais aussi cette naissance qu'on me reproche, alors que je n'y suis pour rien. Allons-y ! *O sada hama diabaam !* À la joute, qui ose m'affronte ! *Nou pirna ga loukess, o yoko boye ! Kou lale sama nguemb, sa taate fègne !* Gare à qui touche à ma culotte de lutteuse ! Car celui-là ne garde pas la sienne, j'expose ses fesses ! Même si mon père ignorait combien on me faisait bouffer de fumier, je suis fille d'un champion de lutte. Les lutteurs, en pays sérère et dans tout le Sénégal, ce sont eux les dieux du stade. Au Sénégal, en Gambie, dans toute l'Afrique de l'Ouest, dans les années 1960, c'étaient eux les rocks stars, et ce que John Lennon allait imaginer, en 1971, ils le vivaient déjà. Artiste avant moi, Mady Fatou Tida Moussou, lutteur dit Mady Dioula dans sa jeunesse, était grand et fier, un solide gaillard, taillé harmonieusement au scalpel du bon dieu. Quand il entrait dans un *nguel*, le cercle de

danse et de lutte, les dames en oubliaient le nom de leur mari ou fiancé et celles qui étaient libres se pâmaient, rêvant toutes de le suivre. Nkoto, la timide de Niodior, avec ses yeux de biche, ses belles dents si blanches, ses jambes de gazelle, son balcon joliment garni, sa cambrure, attirante à damner un imam, eut la chance que toutes les exubérantes réclamaient à cor et à cri. Grand Roog, dis-moi, que ressent une demoiselle, ainsi choisie par un brave que les griots chantent dans l'arène ? Une cour de lutteur ne se refuse pas, le blues lui ferait perdre ses combats, or ses défaites sont celles de tout un peuple. Qui offense un lutteur vexe toute sa contrée. Jolie Nkoto, dis-moi, toi, la si réservée, dans le bruit assourdissant de ton cœur, mais que te soufflaient les esprits de tes ancêtres, les *pangool* Jahanora ? Vas-y, chère fille, cette saison, hélas, ne se renouvelle pas, c'est Mady Dioula que nous avons choisi pour te plaire, vas-y ! Et les *pangool* des Khalé-Khalé réveillaient leur fils, Mady Dioula, toutes les nuits ; sûrs de leur choix, ils guidaient son cœur, toujours vers toi. Ensorcelés tous les deux, quelle autorité pouvait donc vous désenvoûter ? Découvrant le plus beau des combats, Mady Dioula, vaincu par un regard, laissa son village natal de Mar Fafaco et tant d'autres villages derrière lui. Attiré par l'éclat d'une si lisse perle, il traversa des bras de mer, parce qu'il ne voulait que Nkoto. Et parce que la demoiselle, encore toute innocente et rêveuse, ne voulait que lui, l'attention qu'ils se portèrent déjoua celle que les autres portaient sur eux. Et les amoureux se cachaient, seulement accompagnés de leurs *pangool*, qui les poussaient, les encourageaient, les soutenaient. Et Roog jetait ses semailles à sa guise. Après les séances de lutte ou les *ndioup*, ces traditionnelles soirées de danse du pays sérére, les amoureux se retrouvaient sous la voûte de leur secret, car, complice, la lune ne disait rien. Mais la demoiselle et son lutteur n'avaient pas l'éternité pour espérer la fin des palabres et toutes ses haies qu'on imposait à leur amour. Puisqu'il est donné au cœur de bercer deux êtres d'une même musique, dans le silence ému d'un tête-à-tête, comme au beau milieu d'une foule tumultueuse, le corps, évidemment, finit par commander ces propres gammes. Comme elle a dû prendre son pied, la chère sœur ! Amoureuse et aimée d'un athlète, j'en jouis encore, en l'écrivant. Insolence ? Ben, voyons, ce n'est que la vie, en plus le merveilleux début de la mienne, espèce de pudibonds !

Puisqu'on m'a toujours dit que je n'étais pas née comme les autres, j'ai été obligée de me demander, pendant des années, comment je suis née. Alors, forcément, j'imagine, autrement que ceux qui savent déjà, quand ils sont obligés de frapper à la porte de la chambre à coucher de leurs parents. N'ayant jamais eu la chance de frapper à la porte de mes parents, n'ayant même pas une photo les réunissant, j'imagine et j'imagine tout. Alors, insolence ? Savoir et comprendre, c'est toujours insolent car c'est percer un mystère, faire une intrusion dans l'inaccessible, ce tabou d'avant *ndut*, l'initiation. Chaque fois que nous entrons dans la compréhension intime d'un sujet, en l'occurrence un sujet longtemps prohibé, nous réalisons la levée d'un tabou, si ce n'est pour tous, du moins pour nous-mêmes. Il s'agit de saisir, d'admettre pleinement. Comprendre, c'est prendre avec soi, mon histoire ne sera pas autre, je la prends donc telle qu'elle est. Alors prenez-moi ou jetez-moi avec ! Après tant de ténèbres voulues par ceux qui la salissaient, je l'assume au grand jour, comme je l'ai d'ailleurs toujours fait. Même les bâtards ne supportent pas une vie sous les bois ou dans une obscure cave. Enfin du soleil et que souffle une légère brise ! Ouf !

Arrivée au monde, sans être imaginée, désirée, programmée, invitée, attendue, je suis la visiteuse qui renverse le pot de confiture. En rôdeuse, je me faufile, m'immisce, regarde par le trou de la serrure. J'imagine, ramasse des miettes, colmate des brèches, reconstitue les amours de mes parents, qu'aucune pellicule n'immortalise et que, jamais, personne n'évoquait pendant les fêtes familiales. J'imagine Nkoto et son lutteur. Hey, *o ndogou diène*, mademoiselle, comment ça va ? Toi qui terrasses le lutteur, où fêteras-tu ta victoire ? Hum ! La veinarde, amoureuse et aimée d'un athlète qui fait la fierté des siens ! Il n'y a que les souillures pour y voir de la souillure et ne pas applaudir la beauté d'aimer. Mademoiselle, ma chère sœur, Nkoto, comment ça va ? Hum ! Monsieur le lutteur, ne me le dis pas, arrête donc de fanfaronner. Je me doute bien que c'était bon, plus que n'en diront vos mots restés absents. Dakar, le feu d'artifice ! Niodior, la délivrance ! Félicitations ! Fruit de votre si bel amour, je ne peux qu'imaginer toujours, même après John Lennon, un peu d'amour et de paix. J'espère qu'on y arrivera un jour. Pourvu qu'aucune des sœurs de Nkoto, plus jamais, nulle part dans le monde, n'aie à payer si cher, toute sa vie durant, le simple droit d'aimer.

Si je n'ai reçu de Nkoto et de son cher lutteur qu'un petit nez et des yeux en amande souvent humides, ils m'auront au moins inspiré l'audace d'aimer et la certitude que rien, jamais, ne détourne le voilier de l'amour de son cap. Fille tombée du bastingage d'un vaisseau banni, toujours virée par ceux qui ne savent que demeurer, je suis un Nègre marron ; les chaînes larguées, l'horizon a toujours été ma plus belle promesse de paix. Maintenant, je sais que les ailes au cœur, on peut survoler toutes les cloisons pour aller plus loin que les rêves et laisser les *djoundjouns* de guerre derrière soi.

Une fois libérés des chaînes, les Nègres marrons savaient qu'ils pouvaient, enfin, déplacer les clôtures à leur guise. Ayant grandi cernée de volontés, aussi serrées que des bas de contention, je suis longtemps restée derrière les *mbagnegathie*, ces haies qui cachent la honte et limitent la liberté. Mais, à force de respirer entre les interstices, j'ai fini par comprendre que ceux qui interdisent sont obligés de circonscrire la zone de leur interdiction. Et, il suffit de bien observer pour voir l'immensité qu'ils laissent hors de leur enclos et qui reste à conquérir. Quand on vous chasse d'une maison, il vous reste tout ce qu'elle n'occupe pas du monde et c'est assez pour trouver

une place possible. Tous les bâtards maltraités le savent, il suffit de s'éloigner, de voyager, physiquement ou psychologiquement, pour ne plus être jetable. Tonton tyran le savait-il, bave aux lèvres, fulminant, vitupérant, agitant son chiffon rouge du bannissement ? Tonton ? *Wati méké, wati maka* ! Ôte-toi de ci, ôte-toi de là ! *Hey athia, kisse* ! Allez, ouste ! Tel est le sort des poussins sans poulailler. Mais sais-tu, Tonton tyran, ouste ça renvoie, certes, mais accueillies avec des poignées de sel, les poules s'en vont picorer la paix ailleurs. À qui la faute si tu as perdu tes œufs d'or ? Petite poule sans cesse effrayée, même n'ayant reçu qu'une graine du père, je te laisse ton abondant sel. Dans ta si grande sagesse, espères-tu terrasser encore quelqu'un qui est déjà assis ? *Wassi yaam* ! Laisse-moi ! *Wassadi yaam* ! Laisse-moi, enfin !

Qui frappe le *djoundjoun* doit être prêt à entendre son grondement ! Élevée par mes grands-parents, les piliers qui tenaient toute la lignée debout, j'ai grandi parmi une foule d'anciens. Des sources, jamais taries, coulaient dans mes oreilles, mêlant passé et présent. Dépositaire de mémoire, je sais tous les secrets des miens et beaucoup de l'entourage, y compris que la vie de ceux qui se targuent d'honorabilité pour m'insulter n'est guère plus vertueuse que celle de mes parents. Enceintes avant mariage, les femmes sont vilipendées ; quant aux garçons qui les engrossent, on loue l'appétit du fauve. Pour certains, on organise même des mariages express pour sauver la face. J'ai vu des mariages où j'étais moi-même la baby-sitter de l'enfant de ceux qui convoaient en noces. De quoi m'insulte-t-on ? Du fait que mes parents n'aient pas bénéficié de la même hypocrisie ? Au faite d'innombrables dissimulations qui sauvent la face de certains, aujourd'hui, je me tais uniquement par respect pour mes grands-parents : la lignée, c'est sacré, disaient-ils. Pour eux, je pose encore un couvercle sur certains *mbaares*, les *xambs*, larges vases en terre cuite où nos ancêtres faisaient mariner les talismans et les secrets qui protégeaient toute la lignée. C'est à moi que la grand-mère a remis le secret des siennes. Tu es l'aînée de toutes tes soeurs, avec la tradition matrilineaire, après moi, tu seras un jour la matriarche, tu dois tout savoir, me disait-elle, et elle me disait tout. Alors, quoi que j'aie pu mettre dans ce livre, j'en ai gardé encore plus sous le coude. Que les loups, les imprécateurs et leurs louves provocatrices se le tiennent pour dit : convoquée sous l'arbre à palabres pour les révélations et l'exposition des tares, c'est sûr, je ne viendrai pas la besace vide ! La peur s'en va, les souvenirs douloureux demeurent et, lorsqu'ils vous font face chaque matin, seul le courage tient en vie. Grâce à Saliou Ndoucou Sarr, mon brave marin, j'en ai assez pour une guerre de cent ans. J'ai le courage de dire et les moyens de prouver tout ce que je dis. Alors qu'on fasse retentir les *djoundjouns* ! Mais, *djoundjouns* ou pas, au diable tyrans familiaux et autres habiles tortionnaires ! Qu'ils s'éloignent enfin de moi, avec leur débordement de testostérone, s'ils veulent conserver leurs si confortables masques ! Illégitime, je légitime mon droit de vivre en paix et honni soit qui mal y pense ! Je ne suis pas la fille d'un mariage arrangé, calculé, négocié, ma mère n'a pas été monnayée, comme au marché des génisses. Fille d'un amour sincère et libre, je ne peux y voir, en amoureuse de l'amour, que beauté et poésie. Personne ne m'enlèvera cela de la tête, que ça plaise ou non. Je me déclare princesse de tous les enfants illégitimes du monde ! Et, si j'en avais la possibilité, j'irai mener mille guerres pour leur dignité ! En Afrique, derrière les sourires accueillants et la soi-disant solidarité familiale, leur supplice continue, car ils ne bénéficient même pas de la pitié qu'on accorde parfois aux orphelins. On en use, en abuse, les prive d'instruction, en fait les esclaves silencieux des temps modernes, leur fait croire qu'ils portent une honte qui doit les rabaisser devant tout autre. Pendant ce temps, les filles-mères, abandonnées à elles-mêmes, luttent, souffrent, pleurent et meurent en silence, alors qu'elles ne tombent pas enceinte en buvant l'eau de pluie. Mais ce sont toujours les femmes et les enfants qui paient l'hypocrisie sociale. Alors, pour ceux qui vont se le demander, voilà pourquoi j'ouvre ma gueule de bâtarde sans complexe ! Je ne veux pas être la complice de ceux qui me torturaient et de ceux qui les observaient sans rien dire.

— Ah oui, ça c'est dit et parfaitement assumé ! intervint la Petite. Il était temps ! Mais dis-moi, tu ne te prépares pas pour aller à ton dîner chez Marie-Odile ? Tu ne vas vraiment pas y aller ? Qu'est-ce que tu es en train de faire ?

— J'écris, murmurai-je, mon carnet sur les genoux.

— Qu'est-ce que tu écris ?

— Des choses, seulement des choses qui me tiennent à cœur.

— Mais pourquoi écris-tu ?

— Ah, tu me déranges ! C'est bien toi qui m'as conseillée, un jour, d'écrire, quand j'étais petite, à l'époque, excédée par les brimades, il m'arrivait de trouver mes mots inutiles, inaudibles, inefficaces et, parfois, je me taisais longtemps, causant l'inquiétude de ma grand-mère, qui, me croyant malade, allait me faire soigner partout, jusqu'en Gambie...

— Oui, je sais tout ça, j'étais là. Mais maintenant, pourquoi écris-tu encore ? insista la Petite, qui me tenait dans son filet épervier.

— Je n'écris pas pour plaire ou déplaire. J'écris, comme on prend son oxygène, parce que ça va de soi. J'écris, pour tremper ma plume dans les plaies béantes et dessiner un autre monde, que je voudrais plus doux. J'écris, et si mes lignes sont sanguinolentes, ce n'est pas la description des plaies qui est moche, mais bien leur origine. Les boxeurs se défendent et attaquent avec leurs poings, moi, je n'ai que ma plume. J'écris, comme on pointe hardiment sa sagaie face au léopard menaçant. J'écris, parce que l'écriture me rend toutes mes libertés et ne me coûte que mes nuits,

des nuits qui seraient peuplées de cauchemars, sans écriture. J'écris, pour moduler mon souffle et conjurer le mal de mer. Et si je n'ai qu'un modeste souffle, au moins, qu'il dise ce qui m'asphyxie et ravive, aux milieux des tenaces ténèbres, les torches allumées par les grands esprits. J'écris, en heureuse bénéficiaire du legs de Simone de Beauvoir, Mariama Bâ, Ousmane Sembène et tant d'autres : rester entièrement humaine, toujours le revendiquer, ne jamais accepter d'être réduite au statut, si longtemps bafoué, de femme. J'écris, pour m'accrocher au menhir, Gandhi : toujours opposer une farouche résistance à toutes les haines, toutes les violences, avec une apparente passivité, pourtant si redoutable, car indomptable. J'écris, avec la voix de Martin Luther King au creux de l'oreille : mener vaillamment tous les combats, par l'amour et pour l'amour, en dépit de tout, parce que haïr demande si peu à l'intelligence et ne peut satisfaire que les petits esprits.

J'écris, pour regarder la vie en face, lui jeter à la figure toutes les dépendances qu'elle me propose, quelles que soient leurs contreparties, car, sans liberté, rien ne vaut rien. J'écris, pour dire que la soumission n'est pas une fatalité, qu'on peut et doit toujours contester un contrat léonin, même si c'est celui de la famille. J'écris, pour toutes les femmes qu'on a forcées à se marier, à coucher à contrecœur avec un homme, quand elles en aimaient un autre, au point de se laisser mourir. J'écris, pour les hommes qui ont renoncé à leur amour, parce que d'autres en ont décidé autrement. J'écris, contre l'honneur familial dont on rend les femmes responsables, comme si les hommes étaient trop faibles pour le défendre autrement ; car faut-il qu'ils soient faibles pour placer leur honneur sous les jupes des femmes, au lieu de le porter sur leur torse bombé. J'écris, contre ceux qui, sans aucune miséricorde, invoquent Dieu, le miséricordieux, pour justifier leur autoritarisme et leurs basses besognes. J'écris, contre l'obscurantisme religieux, les falsificateurs et les faux dévots qui condamnent des vies, que le Seigneur, le Tout-Puissant, Lui, a jugé bon de faire exister, puisqu'il est écrit, à la sourate trois du Coran, Al-Imrân, la famille d'Imrân, verset cinq-six, que « rien, vraiment, ne se cache d'Allah de ce qui existe sur la terre ou dans le ciel. C'est Lui qui vous donne forme dans les matrices, comme Il veut ». J'écris, hors de vos chapelles, pour célébrer la combative terre animiste du Sine-Saloum, où mes ancêtres préféraient mourir plutôt que de renier les valeurs de leurs aïeuls, devant l'envahisseur comme le prédicateur. J'écris, pour rendre la mémoire à cette Afrique amnésique, celle sans orgueil, si prompte à la conversion, qui renonce à son identité pour se laisser aveugler par des mythes importés, qui ne concernent en rien la culture négro-africaine. J'écris, hors de vos temples, vos synagogues, vos cathédrales et vos mosquées ! J'écris, pour les sans-baptême, les enfants dits illégitimes parce que simplement nés de couples de célibataires, avant les si despotiques onctions religieuses. J'écris, pour tous les bâtards du monde, qui se font insulter, torturer et mépriser par des gens moins dignes que leurs parents, car ceux qui égrènent les leçons de morale comme un chapelet sont souvent plus tordus et plus condamnables que ceux qu'ils jugent coupables, uniquement pour avoir osé aimer. Disons-le ! Aimer demande un courage qui n'est pas donné aux lâches qui, eux, louvoient, sauvent les apparences, s'accommodent de la tricherie et font de l'hypocrisie leur mode de vie.

J'écris, pour tous ceux auxquels on a fait payer, enfants, ce qu'on reprochait aux adultes. J'écris, pour tous ceux nés comme moi - hors des dots, des alliances archaïques et du marchandage des hymens -, qui connaissent une existence de martyr, lorsqu'ils n'ont pas la chance d'avoir de braves protecteurs, tels que mes adorables grands-parents. J'écris, pour tous ceux qui ont grandi sans père ni mère et savent, comme moi, que ce n'est pas mortel. Mais c'est pire que mortel ! J'écris, pour tous ceux qui ont l'amer goût de l'abandon au fond de la gorge et gardent l'élégance de sourire à chaque aube. J'écris, contre tous ceux qui maltraitent ou ignorent les enfants, les bâtards, les orphelins, et ne les aiment que pour profiter d'eux, lorsque, par miracle, ils survivent et deviennent utiles. J'écris, pour dire que la lâche sérénité des silencieux garantit la victoire des injustes. J'écris, pour dire que le despote n'a que la puissance et l'autorité qu'on veut bien lui reconnaître, car se soustraire à son emprise, c'est l'anéantir. J'écris, pour l'amour et contre la haine, parce que chaque miette d'amour reçue me soigne d'une plaie infligée par les loups. J'écris, pour prendre la souveraineté sur mes dentelles, parce qu'une femme ne peut accéder à tous ses droits et devenir l'architecte de sa propre vie, tant qu'elle n'a pas la main haute sur son triangle. J'écris, parce que chaque ligne sortie de ma plume sert à conquérir, millimètre par millimètre, ma dignité longtemps piétinée.

J'écris, pour dire et faire tout ce que ma mère n'a pas osé dire et faire ! J'écris, afin que dans sa lignée de femmes, elle soit la dernière sacrifiée, car ma liberté est un *non* tonitruant, que je ne cesserai de transmettre, jusqu'à mon dernier souffle, à toutes mes sœurs d'Afrique et d'ailleurs. J'écris, pour, avant de mourir, dire et assumer pleinement qui je suis. Fille de fille-mère, je suis née libre et mourrai telle, car, là où certains voient de l'opprobre, je n'ai vu que sublime beauté : l'amour triomphant de la haine ! J'écris, pour laver et m'approprier mon histoire, salie par des convertis zélés et leurs hyènes cancanières. J'écris, pour rythmer et légitimer mon pouls de bâtarde, qui pulse obstinément, nargue les sicaïres de la morale, chante, danse et rend hommage à la vie ! J'écris, pour consigner les mots doux, afin de ne pas laisser le dernier mot aux loups. Mon tuteur, mon guide, mon protecteur, le courage de tous mes courages, mon valeureux grand-père, Saliou Ndoukou Sarr, m'a toujours dit : Tiens-toi droite, *Sounkoutou nding*, une Guelwaar, même bâtarde, ne perd pas son port de tête ! J'écris, pour dire à ceux qui voudraient me voir baisser la tête qu'ils en seront pour leur frais, car rester altière, c'est ma manière de rester fidèle à mes grands-parents, à leur combat

pour ma survie, à leur éducation, qui préparait à tout, sauf à l'indignité. J'écris, pour tresser des lauriers à ceux qui les méritent, car, silencieuse, la gratitude vaut ingratitude. J'écris, pour adresser les seules révérences de ma vie à mes grands-parents ! Outre le respect, c'est l'amour qui pliait mes genoux devant eux, car eux n'ont jamais eu besoin de terreur pour régner dans mon cœur. J'écris, pour témoigner de leur grande sagesse, qui tenait la tendresse pour la plus durable des autorités. Et, parce qu'ils m'ont ordonné de vivre, de tenir malgré les loups, j'écris, c'est ma seule manière de rester en vie. J'écris, parce que ma rame, ma canne de pèlerin, ma lance d'Amazone, c'est ma plume.

Épuisée, je posai mon carnet sur la table et m'allongeai, les yeux balayant le plafond. Deux visages se dessinèrent, souriants, je les reconnus, ils étaient là, toujours rassurants, je leur dis : Passez le bonjour à Nkoto et soyez tranquilles là où vous m'attendez, ici-bas, ça devrait aller, je n'ai plus peur des loups, encore moins des souris !

— Eh ben, ça aussi, c'est parfaitement dit et assumé ! Mais te sens-tu maintenant capable de raconter tout cela à tes amis, à ceux qui t'asticotent à propos de tes parents ?

— Mais non, ça ne les regarde pas. Ils n'ont qu'à s'occuper de leur propre livret de famille, qui n'est pas toujours aussi exact qu'ils le croient. Si tous les enfants, commodément oubliés par certains parents, se pointaient, il est des parts d'héritage qui se réduiraient comme peau de chagrin.

— Eh voilà, c'est ce que je te disais tantôt ! Prends la réponse que je t'avais soufflée, elle fera l'affaire : Mon père et ma mère ne sont pas responsables de mes amitiés ! Ils ne vous connaissent pas... foutez-leur la paix !

— Bon, petite lutteuse, nous sommes d'accord sur le fond, mais là, tu exagères un peu, dire ça comme ça enverrait les gens au tapis. Je ne peux pas.

Il me fallait modérer la Petite. Elle a toujours été mon réflexe de survie, ma sincérité brute, ma franchise totale, affranchie de tout commerce mondain. Or, la franchise, les gens l'apprécient chez vous, à condition qu'elle ne s'exprime jamais à leur détriment. Mais peut-on accepter d'être forcé en permanence, tel un puits de pétrole, sans éprouver de l'agacement ? D'où vient le besoin de certains humains d'excaver la vie des autres ? Ne sachant pas encore comment museler la Petite, je me creusais les méninges.

Nous avons tant de trous en nous, qu'il serait plus utile à chacun d'essayer de trouver de quoi remblayer ses propres canyons, au lieu de fouiller dans ceux des autres. On devrait laisser à toute personne la fierté de clamer ou la pudeur de taire ses ascendants. Les relations n'engagent que ceux qui les nouent. A-t-on besoin d'offrir son père et sa mère sur un plateau pour gagner des amis ? Déjà qu'on n'a pas le privilège de les choisir, qu'on nous laisse au moins celui d'en parler ou pas. Sous prétexte de vous accorder leur amitié, certains revendiquent une proximité et vous demandent jusqu'à la couleur de vos culottes. Je gardais fermement les dessous de ma vie à l'abri des indiscretions. Quand Marie-Odile grattait, je la chatouillais sur un autre thème, complètement hors sujet. Quand j'allais dîner avec Alex, l'ami disquaire, qui aime le carpaccio, il soulevait les couches, en toute délicatesse, mais dès que mon regard ou mon sourire indiquait une nuance de gêne, il s'arrêtait et nous dégustions le dessert avec des discussions moins névralgiques.

Ce que je pourrais raconter des miens n'étant pas dans l'ordre habituel des choses, je ne voulais pas que l'improbable attelage de mon existence fasse de moi un objet d'étonnement. L'aspiration de ceux qui n'ont jamais eu une vie comme les autres, c'est d'arriver à se fondre dans la masse, d'être enfin quelqu'un parmi les autres, sans extravagance aucune. Quand on nourrit un tel souhait, toute évocation de ce qui distingue et marginalise est vécue comme un échec personnel. Même si ce n'est pas leur intention, ceux qui exhortent à une telle évocation sont comme des sadiques, qui vous attendraient à la margelle d'un puits pour vous y repousser, au moment où vous avez l'impression de sortir enfin du gouffre. Je ne cherche pas à oublier mes fonds boueux, je voudrais seulement qu'ils sédimentent assez pour que la vie soit buvable.

XXI

Rester en surface, coûte que coûte, je m'y étais résolue depuis longtemps. Mais Marie-Odile persistait à gratter, titiller, prêcher le faux pour savoir le vrai, n'hésitant pas à glisser un pied dans le moindre interstice de nos conversations. M'inviter chez elle, c'était, à coup sûr, une occasion d'essayer encore d'abattre ma petite cloison de pudeur qui l'empêchait d'accéder pleinement à mon intimité.

Mais, lors de ce dîner, c'était décidé : je me cramponnerai à la table et personne ne m'obligerait à descendre ma vie en rappel. Si mes hôtes se montraient trop pressants, je m'arrangerai pour leur imposer n'importe quel sujet ; par exemple la vie sociale et affective des bonobos. Puis, à l'instant où les sourires s'amoiendrieraient, sans laisser aux premières syllabes de l'interrogatoire le temps de se reformuler, je renchérirai en évoquant les menaces qui pèsent sur l'habitat naturel de ces bêtes si subtiles. Et si de telles élucubrations ne parvenaient pas à endiguer la curiosité de mes hôtes, je leur servirai un de ces sujets à ramifications multiples, dont on ne vient jamais à bout, et choisirai la plus obscure des impasses pour m'y réfugier durablement. Si, en désespoir de cause, toutes ces échappatoires s'avéraient vaines, je ferai de mon cerveau une montgolfière et embarquerai tout le monde dans un vol plané, vers des territoires oniriques. Et comme ils craindraient probablement de me suivre dans mon délire, ils se moucheraient, accommodants.

— Ah, Salie ! Elle vit vraiment sur une autre planète ! Elle est toujours dans sa bulle !

Alors, je les laisserai dans leur boule bien ronde. Je verrai à leurs sourires d'adultes rompus au simulacre, qu'ils me prennent pour une enfant espiègle et, parce que les démentir serait m'exposer, je resterai dans ma bulle. Avec condescendance, on me traiterait comme une gamine ou une cinglée, jusqu'à la fin du dîner, et je prendrai congé en m'agrippant au bras complice de la Petite, qui ricanerait encore.

— Ah, ces adultes ! Ils croient toujours avoir tout compris, tant mieux, tu l'as échappé belle !

Toujours allongée sur le canapé, je souriais béatement au plafond, quand la sonnerie de l'interphone me surprit. Je me rendis au palier.

— Oui, allô ?

— Bonjour, madame, je suis un agent de la société Machin Truc Bidule, pouvez-vous m'ouvrir la porte, s'il vous plaît ? C'est pour déposer des coupures publicitaires dans les boîtes aux lettres. Nous rachetons et revendons des...

— Non, merci, monsieur ! dis-je en raccrochant, avec une moue de sale gosse.

C'est ça, marmonnai-je en retournant à mon point d'ancrage, voyons, la société Arnaque au Flair, oui ! Je n'ai rien à céder aux puces et aucune envie de me faire plumer non plus, les pigeons vous attendent plus loin. Moi, je sais ce qu'on va encore chercher à me vendre, à ce foutu dîner, des relations humaines qui valent rarement leur prix.

Arrivée devant le coin discothèque, je constatai que la chaîne indiquait *stop*. Depuis combien de temps le CD avait-il cessé de tourner ? *Stop*, mais stop quoi ? Les embrouilles de la vie oui, mais la musique, jamais ! Allez, joue-moi ça et bien, soufflai-je, appuyant sur *play*. Puis, tenant la télécommande comme si je braquais la vie, j'avancai jusqu'à la chanson désirée. M'éloignant, je claquais des doigts, faisais le tourniquet, m'époumonais, m'amusant à imiter la voix de la Petite.

— *Yo sólo quiero caminar ! Tada-tada-tadadan ! Yo sólo quiero* une trappe en Sibérie ! Marre de sentir, tenir, réfléchir ! Qu'on m'enferme, qu'on me congèle ! *Yo sólo quiero* tout, sauf aller à ce supplice dînatoire ! Et ce temps qui file, indocile ! Où va la barque ? Tada-tada-tadadan !

Temps imparti, la réserve s'épuise, mal répartie ; même quand la volonté se recroqueville au milieu du jour, le sablier coule, sans répit. Peu importent les obstacles et la cadence de la marche, jamais rien n'obstrue l'entonnoir du temps. Quelle heure est-il ? demandai-je, en m'immobilisant. Figée dans son éternité, la statue du chasseur en face de moi ne broncha point. Alors, l'observant, je lui dis ce que je pensais d'elle. Non seulement ce gougnafier de chasseur arbore arc et carquois, sans me protéger de rien, mais sa bouche pincée demeure hermétique et ne répond à aucune de mes questions. S'il continue à me narguer de la sorte, je demanderai qu'on l'enterre avec moi, le moment venu, ainsi, il pourra ou se fera dévorer par les termites et comprendra enfin ce que cela signifie le temps qui passe. Une telle décision l'empêcherait également de raconter, un jour, tout ce qu'il sait de moi. Comme j'ai longtemps été, moi-même, un secret qu'on murmurait, j'ai une certaine préférence pour la discrétion. Ne jamais déranger. La statue, elle, avait trouvé la solution et la bonne posture. D'ailleurs, elle en avait peut-être assez, elle aussi, de tenir, de toujours rester debout. Le silence est sa force.

Au loin, une cloche sonna et scinda le jour en deux. Il était midi, la matinée filait en douce et je traînais encore en peignoir. Je ne préparais rien à manger, le dîner prévu emplissant, par avance, mon estomac d'une grosse boule indigeste. Je me rendis à la cuisine, fis couler à nouveau un café, plongeai deux morceaux de sucre dans la grande tasse et regagnai le salon. À la radio, le énième journal de France Info relatait la énième péripétie de l'occupation américaine en Irak et je n'en avais plus que faire. J'ouvris une fenêtre, respirai à pleins poumons et scrutai le ciel, le soleil, au

zénith, avait pulvérisé tous les nuages. Pourquoi n'éclairait-il pas le monde mieux que la veille ? Face à moi, la statue gardait les yeux clos et je l'enviais.

Le midi de l'histoire humaine n'est-il pas pareil que son aube ? 14-18, 39-45, même la terre n'en pouvait plus de gober les morts, ont raconté les anciens, qui ne souhaitaient que la paix à leurs descendants. La leçon semble perdue. Comme si le besoin de creuser des tombes était plus impérieux que le désir de paix, on a ajouté tant d'autres cimetières. Toujours, les guerres succèdent aux guerres, comme si un ogre tapi sous nos pieds réclamait, sans cesse, sa ration de cadavres. Les fanatismes naissent de la même déraison, se nourrissent mutuellement et remplissent les fosses pareillement. Malgré des siècles de quête de lumière, les ténèbres demeurent et ne cessent de rattraper l'Homme, le détournant régulièrement du beau cap fixé par les grands humanistes. Tant que la mitraille sera plus éloquente que le verbe, la paix restera un vœu pieux. Rengainer une épée demande plus d'adresse que dégainer. Évidemment, la paix exige de l'intelligence, quand la brutalité, elle, en fait litière. Comment ne pas s'inquiéter, quand, dans certains pays du Sud, il devient plus facile de trouver une kalachnikov qu'un kilo de riz ou un litre d'eau douce ? Tuez-nous et vite ! Car quel bonheur y a-t-il à vivre sous la menace ? Quand l'axe du mal désigné et l'axe du bien autoproclamé pivotent autour de la même idéologie assassine, peut-être que le dieu, pour lequel tous se plaisent à occire, a plus besoin de cadavres que de croyants pour remplir les lieux de culte et répandre l'amour prôné dans tous les livres saints.

Sur France Inter, le journaliste acheva sa rubrique sur l'Irak en annonçant le chiffre des morts du jour, comme il présentait la météo, d'un ton neutre. Dans le confort occidental, quelle émotion suscitent les victimes de ces guerres lointaines ? Des guerres que les pays du Nord déclenchent au Sud pour réorganiser la géopolitique mondiale à leur fantaisie, écouler leurs stocks d'armes, répandre ruines et désastres, avant de signer de mirobolants contrats de reconstruction de pays qu'ils retournent démolir, dès que leurs cyniques intérêts politico-économiques le nécessitent. Tous les morts ont-ils le même poids sur les consciences occidentales qui détiennent le pouvoir du monde ? La communauté internationale semble disposer d'une sensibilité tellement sélective. Bachar doit arrêter, bla-bla-bla, répètent-ils, comme quand ma grand-mère m'interdisait de salir ma robe, alors que les hommes tombent en Syrie comme des mouches, c'est ahurissant.

— Tout ça, l'Irak, le bazar qui continue là-bas, etc. C'est nous, nous les humains, commenta la Petite, avant de se raviser, enfin, disons les adultes.

— Tous les adultes ? L'Irak ! Ah ça, non et non ! m'insurgeai-je. C'est eux ! Seulement eux ! Ceux qui tiennent le monde sur leur toupie ! Eux seuls voulaient cette guerre, dont les motifs avoués tenaient uniquement au talent de quelques prestidigitateurs. Maintenant, j'y songe avec la même impuissance que j'éprouve à boucher le trou de la couche d'ozone.

Pour l'instant, moi aussi, je subissais l'invasion, à l'aune de ma petite vie : un simple dîner s'était accaparé ma journée comme les Américains s'étaient emparés de Bagdad. Ici-bas, l'envahissement est inévitable, il vient de partout. Il suffit d'une idée, rêve ou tourment, pour voir toute notre attention verser dans le même sens. Depuis que j'avais accepté cette invitation, j'appartenais à Marie-Odile, comme le lion à son dompteur, car je pensais à elle sans arrêt. Comment éloigner une pensée obsédante sans se couper la tête ? Je m'étais mille fois posé la question, tentant même plusieurs manœuvres de diversion, en pure perte.

La ville déjeunait. Je traînais toujours en peignoir. Pour quoi, pour qui me serais-je changée ? On peut se présenter à son canapé dans toutes les tenues. Le maquillage n'embellit pas le visage, mais les regards qui s'y posent. Pour le moment, je n'avais aucune envie d'ouvrir un poudrier, peinant déjà à attribuer une couleur exacte à ma journée. Alors le marouflage ? Plus tard et le plus tard possible. Casanière, me projeter dans la sortie prévue me suffisait comme corvée. Dans ma tête, j'avais déjà effectué plusieurs fois le trajet. Je devinais tout, mieux, je scénarisais. D'ailleurs, je n'avais pas besoin de jeter un coup d'œil dans la rue pour savoir ce qui s'y déroulait. C'était un samedi, ignorant momentanément les urgences de leur planning, les citadins reprenaient leur souffle, goûtant aux joies de la lenteur.

Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir à la frénésie des autres jours de la semaine : les restaurants bondés de clients aux ordres impatients, des employés expédiant à toute vitesse le plat du jour, qu'ils commandent en général sans pinailler. Je me doutais aussi qu'en réglant leur note, certains n'écoutaient déjà plus les courtoisies des restaurateurs, pressés qu'ils étaient d'aller retrouver leur esprit coincé entre deux dossiers. Manger, quand on est soucieux, c'est comme danser sur une épine, on n'y prend aucun plaisir. Siècle des déjeuners chronométrés, la productivité réduit l'hédonisme à la fainéantise. On cultive le bien rentable au détriment du bien-être. Dans le système capitaliste, la machine tourne sans arrêt et les rouages tiennent grâce au nombre incalculable d'esclaves qui s'ignorent ou se résignent. Dans ce contexte, les plats du jour représentent une ingénieuse trouvaille, l'accélérateur insoupçonné qui garde au pas les forçats du rendement. Résurgents, des mots d'un ancien président polluerent ma tête, je me jetai sur le canapé en maugréant.

Travailler plus, pour gagner plus ! martelait celui qui n'a pas multiplié le pain de tous, mais uniquement son propre salaire, quand le chômage affamait un nombre croissant de Français. Française d'adoption, j'ai eu honte quand j'ai appris que le héros national, censé veiller sur le bien-être des citoyens, servait à table en commençant par sa propre assiette. Que vaut donc la dignité

d'un dirigeant qui augmente ses propres émoluments, quand le nombre de nécessiteux parmi le peuple qu'il gouverne va grandissant ? La dignité, ça se mérite, il ne suffit pas d'en arborer les atours pour l'incarner ! Dire que cet homme a osé aller dispenser leçons et remarques désobligeantes en Afrique, où l'on se prive parfois de déjeuner pour servir l'étranger qui débarque à l'improviste !

Puisqu'il a eu ce toupet, il me plaît de lui apprendre qu'au lieu de son prêche, les Guelwaar, entrés dans l'histoire depuis le xiv^e siècle, défendaient mieux que lui l'esprit d'égalité. Leur politique supposait une justice sociale et le Grand Conseil des Lamânes y veillait. La grandeur des Guelwaar se mesurait à la souveraineté de leur peuple, aux dimensions des vastes terres que l'on distribuait à tous, afin que chacun puisse vivre dignement de sa propre sueur. En cas de sécheresse, de famine, de guerre, les greniers des Guelwaar se vidaient pour nourrir le peuple, car les aristocrates qui survivaient, laissant mourir leurs sujets, étaient frappés d'opprobre pour des générations. Or, lorsque les Guelwaar se sentaient humiliés, ils pratiquaient le harakiri, tradition qu'ils partagent avec les Japonais, qui prend tout son sens quand on connaît la devise des Ceddo, devenue celle de l'armée sénégalaise : *On nous tue, on ne nous déshonore pas !* Pacifistes, accueillants, les Guelwaar n'allaient au combat que lorsque leur souveraineté était en jeu, alors ils étaient prêts à mourir jusqu'au dernier, c'est pour cette raison qu'ils furent longtemps redoutés et épargnés par les razzias de l'esclavage, car craints. Les Français, qui avaient commencé à s'approprier le Sénégal depuis le xvii^e siècle, eurent besoin de multiples campagnes sanguinaires pour écraser leur résistance, seulement à la seconde moitié du xix^e siècle. La seule puissance que revendiquaient les Guelwaar, c'était leur inaliénable liberté. Maad Coumba Ndoffène Famak Diouf, après les dommages subis à la bataille de Logandème, toujours soucieux du bien-être de son peuple, dit à Faidherbe, en 1859 : « (...) nous ne voulons ni or ni argent ni diamant ; nous ne voulons que les habitants de Diouwala (Joal) et de Fadioudj (Fadiouth)¹... » La valeur de leur noblesse, ce n'était pas seulement le hasard d'une naissance, c'était tout un mode de vie, une dignité, exigeante dans tous les domaines, pour laquelle ils étaient prêts à mourir et qu'ils savaient reconnaître chez autrui. Ainsi, vaillant et loyal, un captif de guerre se voyait décerner un titre de noblesse, puis rattacher à l'une des lignées locales et pouvait, s'il le souhaitait, épouser une demoiselle du royaume ou aller chercher les siens et revenir s'installer. Les Guelwaar ne pourchassaient pas les étrangers, Ceddo animistes, considérant la terre de Roog comme le bien de tous, ils faisaient respecter leurs territoires mais offraient un accueil généreux, car selon leur coutume on ne peut parler d'un bon voyage que lorsqu'on a été accueilli dans la dignité. Et la réputation que le voyageur emportait de chez eux, ils en faisaient une affaire d'honneur. Dans l'Europe actuelle, avec l'humiliation permanente des contrôles au faciès, on doit lutter contre soi-même pour repousser, sans cesse, un désir de harakiri, c'est peut-être ça, l'adaptation. Quand certains glosent identité nationale et légitiment la xénophobie par leurs dérapages linguistiques, plus que volontaires, car toujours prononcés à dessein, on se demande ce que vaut la belle démocratie, lorsqu'elle porte l'inégalité sociale telle une verrue au milieu de la figure ?

Travailler plus, pour gagner plus ! Quel anachronisme ! Ouvriers et agriculteurs, souvent privés de vacances, peinent à joindre les deux bouts, quand les dieux du Net amassent, en quelques clics de souris, l'équivalent d'un PIB subsaharien. À quoi sert-il de s'offrir une belle voiture dans laquelle on risque l'accident à force d'urgence, une belle robe qu'on n'a plus l'occasion de porter ou une belle villa, dont on ne profite que pour soigner une carcasse abîmée avant l'âge ? Travailler, évidemment, encore faut-il qu'il y ait du travail pour tous. Que dire des ramasse-miettes, payés au lance-pierre, malgré la cadence infernale qu'on leur inflige ? Devant de tels non-sens, à quoi doit s'arrimer la raison pour ne pas sombrer ? Certainement pas aux corridors des usines devenues si mobiles : avec la délocalisation, certains s'endorment avec un contrat français et se réveillent avec un salaire roumain, puisque l'Europe, au lieu de réduire le champ des injustices, élargit sans états d'âme les frontières de l'exploitation. Chez France Télécom, le bénéfice de l'entreprise reste toujours plus lourd que le tas de cadavres des suicidés. Oui, c'est ça, travaillez plus pour gagner plus rapidement votre dernière demeure. L'illusion de liberté est la meilleure fabrique de menottes jamais inventée. Même au Japon, où l'endurance et l'abnégation furent longtemps érigées en valeurs nationales, le bon sens préconise maintenant le repos.

Emmitouflée dans mon peignoir, vautrée dans mon canapé, je poursuivais ma résistance passive. En ce siècle dédié à la course au profit, la lenteur et la paresse me semblent révolutionnaires.

La journée filait. Je ne pouvais travailler, n'ayant que ceux qui m'invitaient à dîner en tête, des visages qui tournoyaient devant moi, puis se collaient comme des timbres-poste sur chaque parcelle du mur où je posais le regard. Malgré mon agacement, une idée me fit sourire : lorsque quelqu'un dit *pense à moi*, cela équivaut à *appartiens-moi*, puisque la pensée vous ligote tout entier à son objet. D'ordinaire, je me prenais pour une monture indocile, un tarpan d'Amazonie, capable de briser tous les lassos jetés à mon cou ; malheureusement, aucune de mes pirouettes n'avait pu me soustraire à ce dîner. Un simple coup de fil à Marie-Odile aurait pourtant suffi pour m'en défaire. Rien qu'un petit coup de fil et ma cage thoracique serait moins comprimée. Je m'approchai du combiné mais, à cet instant précis, la voix de la Petite s'incrusta au creux de mon oreille.

— Et voilà, tu vas décevoir tes amis !

Je secouai la tête, me raclai bruyamment la gorge et tendis la main vers l'appareil. La Petite se

fit plus agressive.

— Tu vas décevoir tes amis ! Tu reprochais aux adultes de ne pas tenir leurs promesses, maintenant tu vas être comme eux ? Comme eux ! Tu me dégoûtes ! Viens avec moi, si tu as la mémoire courte, je vais te rappeler qu'est-ce qu'une déception !

Je suspendis mon geste, puis m'éloignai, la main légèrement tremblante. Un piège mental, plus solide que celui de Marie-Odile, m'empêchait de saisir le téléphone pour me décommander. Freinée dans mon élan, ma volonté marqua une pause sur le canapé. Soudain, je bondis, comme piquée par un scorpion, et me mis à arpenter le salon dans tous les sens. Emmurée dans le silence, je suivais obstinément une piste invisible à tout autre, me cognant aux meubles, réalisant l'inattention après coup. La Petite me tenait par la main, rien ne pouvait plus desserrer son étau. Où allait-elle ? Où m'entraînait-elle encore ? Volée à moi-même, je flottais, à la merci de la petite kidnapeuse.

Combien de fois sommes-nous ainsi absents de nous-mêmes et de notre quotidien, parce que rendus ailleurs, dans la mémoire ? Même si la présence empirique plaide le contraire, nous ne sommes pas toujours pleinement dans l'espace que nous occupons. Quelque chose en nous fait en permanence du saut à l'élastique. Mais combien de fois peut-on se balancer ainsi, d'un monde à l'autre, avant de s'écraser ? Parfois, sans crier gare, un simple mot, une banale photo, un léger parfum ou une furtive note de musique vient soulever une trappe dans le plancher du présent. Et voici l'esprit qui s'arrache, lâche prise ! Après la dégringolade, on se trouve coincé à un palier de la vie qu'on n'éclairait plus, ayant choisi de l'oublier. Ah, tous ces couloirs obscurs ! Et cette forêt dévorante, il y a sûrement de surnoises souris qui rampent dedans ! Toutes ces lianes folles qui entravent la marche ! À moins de glisser à travers les jours, telle une couleuvre d'eau, une torche et une hache demeurent indispensables pour avancer dans cette jungle de vie. Jour après jour, on élague, ratisse, tente de dégager une piste praticable, mais quelle volonté peut venir à bout des lichens qui jonchent le cerveau ? *Yo sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan !

Insensible au froid du parquet sous la plante des pieds, je gambadais dans un autre monde, les yeux rivés sur d'autres paysages. Soudain, je m'arrêtai. Mon peignoir, à moitié défait, me glissait d'une épaule, je ne fis rien pour l'arranger. Pour savoir où se baladait mon esprit, il aurait fallu projeter hors de mes pupilles les scènes qui, peu à peu, figèrent mon regard. Situant approximativement le canapé derrière moi, je me laissai choir et atterris à côté, telle une poupée disloquée. M'épargnant l'effort de me relever, je me contentai de m'adosser au meuble, sans plus bouger, clignant à peine des yeux. À force de focaliser mon attention sur le mur du salon, il s'était transformé en écran de cinéma. À cet instant suspendu, j'étais devenue moi-même le projecteur, qu'il plaisait à la Petite d'utiliser pour faire défiler son film, dont on aurait pu suivre le déroulement en se penchant discrètement derrière mon épaule.

¹. Diouf Cheikh, *Fiscalité et domination coloniale : l'exemple du Sine : 1859-1940*, université Cheikh Anta Diop de Dakar, 2005.

XXII

Fondu enchaîné ! Sur les bords du Rhin, le salon n'en était plus un, c'était une île verdoyante lovée dans les bras de l'Atlantique. Sur cette île, la Petite marchait, au pas de course. Le temps était agréable, il ne se comptait pas, il se sentait. Une clémentine brise se coulait dans les bolongs, agitait les palétuviers, accompagnait l'envol des hérons et se chargeait d'iode, avant de répandre, sur Niodior, un suave parfum d'algues. C'était une belle fin d'après-midi estivale, une lumière exquise traversait le feuillage des cocotiers et projetait d'immenses arabesques au sol. En se fauillant entre ces arbres qui s'étiraient, démesurés, tendaient leurs bras au ciel, la Petite semblait minuscule. Pourtant, toute à sa joie, elle croyait que tous les villageois qu'elle croisait remarquaient sa toilette des grands jours. Le cœur rythmant ses pensées, elle marchait, d'un pas alerte.

D'une main, elle tenait, vissée sur sa tête, une calebasse où reposaient cinq grosses noix de coco, soigneusement épluchées. Le jaune paille du récipient, qui avait déjà tant servi, donnait une idée du temps passé à le récurer. Sous le soleil doux de cette fin de journée, la Petite marchait vite, très vite, propulsée par les ailes de l'espoir. Elle ne souffrait plus de la chaleur, mais son trop d'adrénaline lui sortait par les pores. De son mouchoir blanc, si joliment brodé par sa grand-mère, elle s'épongeait le front de temps en temps. Ce n'était pas encore l'âge du maquillage, mais elle avait déjà une certaine idée de la coquetterie. Bien coiffée, elle s'était hydratée tout le corps après sa douche et, même si personne ne le lui avait jamais dit, elle jugeait la sueur incompatible avec une belle toilette. Elle voulait arriver impeccable, le visage frais, là où elle se rendait. Le soin porté à notre apparence est proportionnel à l'importance que nous accordons à ceux devant lesquels nous nous présentons. Cela, nous le savons intuitivement dès l'enfance. Et celui qu'elle allait voir, la Petite lui vouait un culte tout particulier. D'abord parce que c'était un proche parent de la grand-mère, qui le portait en haute estime ; ensuite, parce que ce proche-là s'était montré attentif à la seule chose qui, à l'époque, l'intéressait vraiment : l'école. Même si ce monsieur avait largement dépassé l'âge d'être son camarade, la gamine nourrissait à son égard une profonde amitié.

Il est un âge, où l'innocence voit en tous ceux qui nous accordent un regard bienveillant des alliés pour la vie. Il est un âge, au seuil de tout, où l'expression appâte et un simple sourire fait foi en toutes circonstances. Il est un âge, où l'on ignore encore les labyrinthes de l'âme et l'on ouvre volontiers son cœur pour y accueillir des êtres qu'on se jure de chérir à jamais. À cet âge-là, les épaules légères, l'émerveillement prompt, on voltige, caracole, s'extasie de tout et admire pour rien. Pour une petite pousse, encore vacillante sous le souffle de la vie, tout arbuste proche figure un tuteur idéal. On s'approche, s'attache, sans réserve aucune, parce qu'on ignore tout de la douleur des arrachements. À cet âge-là, on croit aux paroles des adultes, avec la même certitude qu'on éprouve à désigner son nez au milieu de la figure. La Petite en était à cet âge, totalement confiant, où la musique de la pluie sur la tôle ondulée accompagne le chant des anges, berce un sommeil paisible et promet un bel arc-en-ciel pour le lendemain. Comme tous ses camarades, elle mâchait la canne à sucre, persuadée que c'était ça le goût de la vie et personne ne lui soutenait le contraire, car elle avait tout le temps de découvrir la saveur de chaque jour de l'existence.

Sous les cocotiers, la Petite marchait, filait sans se retourner. Par moments, elle esquissait un sourire, le réprimait aussitôt, avant de croiser des gens qu'elle saluait poliment, sans vraiment s'arrêter. Elle peinait à dissimuler son allégresse, mais ne tenait pas à passer pour folle et ne souhaitait nullement perdre du temps à s'expliquer, la grand-mère lui interdisait de se confier au premier venu. À Niodior, où tout le monde se connaît, il faut savoir se taire, lui disait-elle, car un mot prononcé le matin sur le pont Jubo, traverse le village pour aller passer la nuit à Fandiong. Alors la Petite marchait, une main sur sa calebasse, les lèvres serrées sur son secret.

L'été précédent, le monsieur qu'elle allait voir était venu passer ses vacances au village. Il était venu depuis la France, où il résidait, et cette lointaine provenance s'étant ajoutée à son nom comme une particule, tout le monde parlait de lui avec déférence. On allait lui rendre visite, se flattait de le compter parmi sa parentèle ou ses amis et ceux qui avaient le privilège de le recevoir chez eux se sentaient honorés. Si ce fils prodigue se pliait complaisamment à la coutume, effectuant de brèves visites de courtoisie, recevant quantité de gens sans manifester sa lassitude et partageant d'interminables heures de thé, au fond de lui, il n'en pouvait plus de ce trop d'attention. Pour donner son plein sens au mot *vacances*, il avait développé quelques astuces et se soustrayait, dès qu'il le pouvait, à ce qu'il considérait comme un harcèlement collectif. Dans sa stratégie de fuite, la maison de la grand-mère, sa cousine, était son repaire favori. Il ne s'y rendait pas par obligation, mais poussé par cette douce impatience annonciatrice de belles retrouvailles. C'était l'une des rares demeures du village où personne n'attendait rien de lui, bien au contraire. Fidèle aux liens familiaux, la grand-mère était simplement heureuse d'accueillir les siens dans un bain de chaleur humaine, de sorte que rien n'était trop beau pour eux. Riche des légumes de son potager, de la volaille de son grand poulailler et des produits marins, que son pêcheur de mari lui apportait à profusion, elle mitonnait de quoi ravir le palais du plus gourmet des visiteurs. Outre les mets succulents servis à volonté, les fruits de son verger lui permettaient de ne jamais laisser un invité

s'en retourner les mains vides. D'ailleurs, chaque fois qu'il passait, le vacancier venu de France trouvait des fruits et toutes sortes de produits locaux gardés à son intention. Ces divers cadeaux, assurait-il reconnaissant, le requinquaient et soignaient son mal du pays. Comme les chameaux ne boudent jamais l'oasis, l'homme venait et revenait, aussi souvent qu'il le pouvait. L'été précédent, lorsqu'il était venu faire ses adieux à sa cousine, la veille de partir à Dakar, où il devait prendre son vol pour la France, il avait trouvé la Petite, studieuse, penchée sur un vieux cahier, bien que l'année scolaire fût terminée depuis longtemps. Il s'était alors approché d'elle, manifestant ostensiblement son intérêt.

— Ah, tu sais lire maintenant ? lui avait-il demandé.

— Oui, avait soufflé la Petite, tout intimidée.

— Ben alors, montre-moi, lis !

Malgré la gêne, l'écolière s'exécuta, lut deux pages entières de son cahier de leçons, encouragée par le regard maternel de sa grand-mère.

— Tu lis bien, bravo ! Alors, tu lis aussi des livres ?

— Oui, confirma la Petite.

— Vas-y, montre-moi ! Quel livre lis-tu ?

— Nous lisons *Le Petit Prince* en classe, mais c'est notre maître qui nous prête les livres, il les reprend après chaque lecture, s'expliqua l'écolière, toute désolée de ne pouvoir accéder à la demande.

— Ah bon ! Quel dommage ! fit mine de s'étonner l'homme, bien qu'il connût parfaitement cette pratique pour l'avoir lui-même vécue.

Puis il ajouta d'un ton enjoué :

— Eh bien, je sais maintenant quel cadeau t'offrir ! La prochaine fois que je reviendrai de France, je t'apporterai un exemplaire du *Petit Prince*, ainsi, tu pourras lire à ta guise.

— Oh, merci ! Merci, tonton, et bon voyage ! s'était exclamée la Petite, avant de s'éclipser, avec un sourire qui étirait trop son visage et plissait ses yeux.

Ce soir-là, elle s'endormit avec un goût de canne à sucre sur la langue. Les valises pleines de victuailles au goût de sa terre natale, dérisoires antidotes à la nostalgie, l'oncle s'en alla accrocher ses rêves à la tour Eiffel. À Niodior, l'hivernage se poursuivit. La pluie tombait, la campagne s'épanouissait, les canards barbotaient, les chevreaux cabriolaient, les moutons se laissaient mener aux pâturages, les pis des vaches se gonflaient et blanchissaient la bouillie de mil du matin. Quand on manquait de poisson, pour cause de travaux champêtres, un couteau sortait de son fourreau et une volaille cessait de caqueter. Tant que les filets séchaient, les poulaillers, surpeuplés pendant la saison sèche, se vidaient, agrémentaient les grands bols de nourriture, que les ménagères et les jeunes filles portaient aux travailleurs rendus aux champs dès l'aube. En dépit du labeur harassant, la saison s'écoula, douce comme une promesse de bonheur. La Petite se réjouissait de la générosité de l'oncle de France, les villageois faisaient confiance à leurs biceps et louaient la générosité du ciel. Dans les champs de mil comme dans les rizières, les céréales poussaient, grandissaient, tels des rêves d'enfant.

Puis, un jour, on vit débarquer, au wharf de l'île, les instituteurs de retour de leurs vacances en ville. C'était la rentrée scolaire. La Petite intégra sa nouvelle classe, avec cette fierté qu'éprouvent tous les écoliers à se retrouver là où ils imaginaient les grands auparavant. Durant l'année scolaire, elle fut attentive à tous les cours, mais accorda une importance toute particulière à la lecture : celui qui lui apporterait *Le Petit Prince* ne devait pas être déçu ; avec cette motivation supplémentaire, elle s'appliquait à lire sans trébucher. Durant les congés de Noël et de Pâques, pendant que ses camarades erraient, désœuvrés, dans les ruelles de l'île ou allaient chaparder quelques poissons au débarcadère, elle s'acharnait à roder sa lecture. Lorsqu'elle accompagnait son grand-père à la pêche, elle regardait l'horizon, imaginant au loin un beau pays, où son tonton se promenait parmi des milliers d'enfants, tous pourvus d'un exemplaire du *Petit Prince*. Elle s'imaginait des tas de livres, où tous les enfants pouvaient se servir. Peut-être même que ce grand monsieur de Saint-Exupéry en faisait-il pleuvoir dans les cours d'école ; le maître avait dit qu'il était pilote, et même si l'instituteur avait bien ajouté que Saint-Exupéry était mort, la Petite le supposait toujours dans son avion, survolant le monde à la recherche de nouvelles rencontres, profitant de ses escales pour raconter de belles histoires aux enfants.

Une fois, un petit avion atterrit sur le terrain de football du village. Alertée par la foule qui se ruait vers l'appareil, la Petite s'était réjouie en se disant intérieurement : Je le savais bien, qu'un jour il viendrait jusque chez nous aussi. Puis, elle avait suivi le mouvement, au sprint. À son arrivée, le terrain était déjà noir de monde. Des gaillards du village, dont elle peinait à reconnaître les visages figés de sérieux et de respect, s'affairaient, haranguaient les hommes, apostrophaient les femmes enceintes et les enfants qu'ils plaçaient en rangs distincts. Le temps de comprendre les raisons d'un tel tohu-bohu, une main puissante l'avait empoignée et insérée entre deux fillettes de sa taille. L'instant d'après fut un défilé de blouses blanches, accompagné d'un concert de cris, *wouye-aïe-whôye*, répercutés à l'infini. La Petite était rentrée chez elle avec une goutte de sang au bras droit et une écoeurante sucette rouge dans la main gauche. Ce n'était pas Saint-Exupéry qui était descendu de l'avion, mais des Blancs aux yeux étranges, armés de pistolets au moyen desquels ils perforaient la chair pour inoculer elle ne savait quoi. Se doutant que les enfants les maudiraient

après leur départ, une partie de l'équipe offrait des sucettes qui n'enlevaient rien à la douleur des piqûres. C'était une de ces campagnes de vaccination qui guerroyaient, à travers le pays, contre la variole, la rougeole, la coqueluche ou la poliomyélite. Plus tard, les sucettes étant devenues endémiques dans les échoppes de l'île, une autre équipe viendrait peut-être s'occuper des dents cariées. Mais la Petite, elle, savait qu'elle ne se laisserait plus piéger par la curiosité. Désormais, la vue des ailes déployées d'un inoffensif pélican lui provoquerait des picotements dans le bras. Saint-Exupéry, elle le visualisait convoyant des livres et toutes sortes de douceurs à travers le monde, mais certainement pas des cargaisons de piqûres. À ses yeux, ces médecins tombés du ciel avaient trahi l'aéropostale. Alors, leur sucette rouge, si joliment emballée dans un papier fleuri, sur lequel elle avait lu cet étrange mot : *fraises*, elle n'en voulait pas. Aussi, l'abandonna-t-elle, avec méfiance et soulagement, au premier marmot qui manifesta sa convoitise. Il n'y eut pas de *merci* et cela ne déranger personne. Abandonner n'est pas donner, les enfants le savent bien, seuls les adultes feignent de confondre les deux. *Bon débarras !* avait pensé la Petite, pendant que l'heureux bénéficiaire claquait goulûment la langue.

La vaccination passée, certains enfants jouaient au docteur, mais tous détestaient les matins où l'infirmier s'invitait chez eux pour distribuer sa quinine infecte en prévention du paludisme. Le village retrouva très vite sa routine. L'Atlantique aspergeait, balayait, lissait les bordures de l'île. Sous la caresse des alizés, les palétuviers paresseux dodelinaient toujours de la tête, portant leurs volées d'oiseaux. Les vagues gonflaient et se dégonflaient, étendant, à perte de vue, leurs cotonnades bleues bordées de mousseline blanche. Sournoises, elles murmuraient aux pélicans et aux cormorans les secrets qu'elles cachaient aux humains. Parfois, la colère emphatique, elles grondaient, menaçaient d'engloutir l'île tout entière. Alors le Saltigui, chamane local, sortait, guidait une longue procession chargée d'offrandes jusqu'à l'endroit où l'île s'agenouille dans les flots. Là, il pratiquait un rite qui se transmettait dans sa famille depuis la nuit des temps : psalmodiant quelques prières sibyllines, il demandait l'apaisement de Sangomar, le dieu marin, et renouvelait le pacte ancestral qui lie les villageois à la mer. Après les offrandes, les habitants se disaient rassurés, mais les vagues n'obéissaient qu'aux marées et battaient la mesure de chaque tempête. Fouettées par les vents, elles se déroulaient, défiaient le ciel, avant de s'abattre sur la berge, telles des gifles. Ici, la plage est plate comme une joue bien docile. Avide, l'Atlantique léchait, mordait, grignotait les pieds des dunes, mais n'emportait jamais avec lui les rêves des enfants, mieux enracinés que les cocotiers. Le jardin le plus fertile au monde est un cerveau d'enfant. Il suffit d'y semer un mot pour y voir verdoyer une forêt de songes.

L'année scolaire suivit son cours, tout comme le débit de l'infatigable instituteur. Les leçons se succédaient, les mois passaient, éloignant les fautes de prononciation et rapprochant des vacances d'été. Arrimée à son île, la Petite attendait le tonton de France, et plus la date approchait, plus son impatience se faisait dévorante. Même la grand-mère, d'ordinaire si compréhensive, avait fini par se lasser de compter les mois et les semaines avec elle. Dis, il arrive quand tonton ? et l'aïeule lui lançait un *bientôt* qu'elle ne manquait jamais d'atténuer d'un *Inch'Allah !*, manière de l'envoyer gentiment promener. Mais la gamine insistait.

- Allez, dis-le-moi ! Dans combien de temps ?
- Mais je n'en sais rien, sois patiente, tu le sauras, dès qu'il sera là.
- Oui, et il m'apportera mon livre !
- Inch'Allah ! martelait la grand-mère, afin de modérer sa certitude.

Mais la Petite, qui ne supportait pas cette pointe de doute, rétorquait aussitôt, plus pour se rassérer que pour tenir tête.

— Bien sûr qu'il va l'apporter, il me l'a promis ! Tu l'avais entendu, hein ? Maman, tu l'avais entendu ?

— Le pêcheur ne vante sa prise qu'une fois son filet hors de l'eau ! concluait habilement la doyenne.

La Petite, qui n'avait pas encore assez de perspicacité pour décoder une telle pique, cessait provisoirement de la questionner et passait à autre chose. Au fond d'elle-même, la grand-mère espérait que son cousin tienne promesse, mais elle s'employait à calmer l'ardeur de sa petite-fille, afin de la préserver d'une éventuelle déception.

Au mois de juillet, la Petite ne compta plus les semaines ; elle était déjà en vacances et chaque bruit de moteur qui s'approchait de l'île la mettait sur le qui-vive. Nul besoin cependant de faire le guet : en cette période où les citadins rentraient au bercail, la nouvelle de chaque arrivée se répandait comme une traînée de poudre. Un jour, vers la fin de l'après-midi, des femmes qui se rendaient au puits s'étaient arrêtées au seuil de la maison pour les salutations d'usage. Avant de prendre congé, l'une d'elles interpella la grand-mère.

- Au fait, es-tu au courant ? Mais tu dois me payer pour apprendre une si bonne nouvelle !
- Voyons d'abord si mes oreilles frétille de joie ! plaisanta la doyenne, sachant bien que son interlocutrice ne tarderait pas à lâcher le perroquet qui battait des ailes dans sa bouche.
- Ton cousin de France vient d'arriver !

Pendant que les dames s'attardaient avec la grand-mère, la Petite, sourire aux lèvres, était partie, en courant, solliciter son grand-père.

- Mamakony, je voudrais des noix de coco.

— Tu as faim ? N'as-tu donc pas pris ton goûter ? Ta grand-mère ne préparait-elle pas des beignets de mil, tout à l'heure ?

— Si, mais je voudrais des noix de coco, s'il te plaît !

— Tiens, en voilà une sur la table, apporte-la, je vais l'ouvrir pour toi.

— Mais non, pas pour manger, j'en veux plusieurs !

— Et pour quoi faire ?

— Tonton, qui habite en France, est revenu, il m'a apporté un livre, *Le Petit Prince*, je vais le chercher. Alors je lui donnerai un cadeau, moi aussi.

Le grand-père sourit, complice, puis lui saisit le menton affectueusement et l'interrogea, écarquillant les yeux :

— Et moi, mon petit matelot, si je t'offre des noix de coco, tu m'apprendras à lire dans ton livre ?

— Oui, si tu veux, je t'apprendrai.

Des rires fusèrent, puis le vieil homme s'exécuta. Sa vaste demeure était entourée de dizaines de cocotiers. Profitant de la dernière lueur du jour, il trouva un grimpeur et fit récolter cinq grosses noix de coco, qu'il éplucha lui-même, très soigneusement. Puis, percevant l'excitation de sa petite-fille, qui le suivait comme une ombre, il conseilla gentiment.

— Tu sais, il vient d'arriver, ton tonton, il doit être très fatigué, après un si long voyage. Et puis, il va bientôt faire nuit. Tu devrais plutôt y aller demain après-midi. Hein, ce serait mieux, non ?

La Petite acquiesça. Les ordres du grand-père avaient toujours l'air de propositions, si bien qu'on lui obéissait sans jamais avoir l'impression d'abdiquer. Le lendemain matin, la Petite harcela sa grand-mère pour une nouvelle coiffure et obtint d'elle de très belles nattes, dont la finesse signait le luxe. Le déjeuner ne fut qu'une brève interruption dans ses préparatifs, elle avait la tête ailleurs.

L'après-midi, lorsqu'elle arriva chez l'oncle venu de France, elle était persuadée que ce dernier saurait instantanément la raison de sa présence. Joviale, elle le salua, lui remit les cinq noix de coco et, comme beaucoup d'adultes discutaient au salon avec le vacancier, elle ressortit avec sa calebasse et s'installa poliment sur un banc, non loin des marches du perron.

Quelques poules bien grasses se dandinaient dans la cour, la Petite les contemplait, les comptait pour s'occuper. Les poussins picoraient, elle les trouvait mignons. Soudain, des coqs apparurent, la crête dressée, et se mirent à courir après les poules. Lorsque toute la basse-cour fut dispersée, la Petite souffla de dépit, car elle appréciait ce spectacle campagnard, si familier à ses yeux. N'ayant plus les oiseaux dans sa ligne de mire, elle se sentit soudain seule devant l'escalier. En un réflexe, elle saisit sa calebasse, la renversa sur ses jambes, passa une main dessus, puis se ravisa et la reposa tout près d'elle, à l'endroit. Elle aurait aimé, pour se distraire, chanter et taper sur la calebasse, comme elle avait vu faire pendant les mariages, mais elle s'en abstint, n'osant pas faire de bruit. Elle se contentait d'attraper le rebord de la calebasse, la tournait d'un coup sec sur elle-même et la regardait pivoter, jeu de peu d'attrait dont elle se lassa très vite. Elle ignorait depuis combien de temps elle était assise là, sur ce banc, mais l'inconfort qui la gagnait petit à petit suffit à lui en donner une idée. Si les fesses pouvaient se plaindre, on mesurerait davantage la douleur contenue dans le mot *patience*. Dans certaines situations, seul le corset de l'éducation tient un enfant tranquille. Les jambes engourdies, la Petite se leva, fit quelques pas dans la cour, s'étira et se réinstalla, bien sagement.

Les visiteurs venaient, repartaient, elle attendait. Les minutes s'égrenaient, les heures s'écrasaient les unes sur les autres, tels de vieux coquillages, elle attendait. L'horizon s'empourprait, les poules regagnaient leur poulailler, elle attendait. Le soleil piqua du nez dans l'Atlantique. Fatiguée, la petite s'adossa au mur et conserva une immobilité de rocher. La nuit larguait ses voiles sombres sur l'île, quand l'oncle sortit enfin pour raccompagner les derniers copains. Lorsqu'il vit la Petite, assise près du bâtiment, il exprima bruyamment son étonnement.

— Mais tu es encore là ? Il commence à faire nuit, ta grand-mère va s'inquiéter !

La Petite se leva, silencieuse, fixa l'extrémité de ses chaussures, en se triturant le bout d'une natte.

— Mais qu'y a-t-il, tu as peur de rentrer seule ?

— Non.

— Alors que se passe-t-il ?

— Rien, je t'attendais, euh... J'attendais le livre, *Le Petit Prince*, murmura-t-elle, osant à peine lever les yeux sur l'homme.

La nuit posa sa cape épaisse sur le village, en étouffant tous les bruits. Il se produisit une scène que la Petite n'avait jamais imaginée : l'oncle fit la carpe à marée basse, se colla une main sur le front et bredouilla une phrase qui ne fit plaisir à personne. Aussi, personne ne répondit. Dans les parages, un chat miaula, il était seul à avoir quelque chose à dire. Le silence est parfois la plus complète des réponses. À son âge, la Petite ne s'en doutait pas encore, mais l'oncle, lui, ne pouvait l'ignorer. La brise souffla, plus froide qu'à l'accoutumée. L'espoir qui avait habité la Petite durant toute l'année scolaire s'était évaporé comme un nuage d'été. Avec quels mots comble-t-on le gouffre laissé par un rêve perdu ? La Petite ne moufta point, mais le sourire qu'elle arborait en arrivant s'était dissous dans la nuit. Parce que les ruelles du village étaient maintenant assombries, l'oncle décida de la raccompagner.

À vrai dire, elle n'avait pas peur de rentrer seule, mais elle s'épargna l'effort d'objecter. Ce

vieux village de pêcheurs, avec ses venelles qui traboulent, ce labyrinthe ténébreux, elle savait l'emprunter par tous les bouts et arriver à la maison de ses grands-parents aussi naturellement qu'un aveugle trouve la trajectoire de sa bouche. En vérité, la frousse, c'est l'oncle qui l'avait ; lui qui s'était habitué aux prétentieuses lumières urbaines. Il sursautait à chaque croassement de crapaud-buffle, frémissait au moindre frémissement de branchages et gambadait comme un fakir traversant la braise. La Petite n'était pas dupe ; elle essayait de marcher vite pour rester à sa hauteur mais, plusieurs fois, elle ralentit, dépitée. Chaque fois, l'oncle s'était retourné, comme s'il avait perçu l'ordre muet qu'on lui intimait de moduler son pas. C'était presque l'heure du dîner, pourtant, ce n'était pas la faim qui affaiblissait la foulée de la Petite. D'ailleurs, ce soir-là, elle ne ressentait aucune faim. D'habitude, on louait son énergie débordante, mais ce soir-là, quelque chose, qu'elle ne savait pas encore nommer, l'avait vidée de toutes ses forces. L'oncle, dans ses pitoyables tentatives de conversation, se perdait en circonlocutions. La Petite répondait comme elle marchait, par réflexe. Pendant tout le trajet, sa calebasse vide serrée contre son flanc droit, elle garda sa main gauche fermée ; peut-être y protégeait-elle son être névralgique. Elle connaissait toutes sortes de coquillages, qu'elle devinait là-bas, reposant dans les immenses vasières qui ceinturent l'île. Elle leur envoyait cette capacité à se fermer, tels des clapets, pour tenir leur chair hors de portée. Une coque de tortue, plus épaisse, plus solide, ce serait mieux à la place de la peau, pensa-t-elle. Évidemment, les tortues n'ont pas mal quand on les pince. Mais, elle, que ressentait-elle ? L'oncle, volubile, la tira plusieurs fois de sa réflexion. Ou il était indifférent face à la déception qu'il venait de causer ou il transformait sa gêne en verbiage inutile. Pouvait-il seulement imaginer ce qu'elle éprouvait ? Mesurait-il l'ampleur de la désillusion ?

La Petite l'ignorait encore, mais ce soir-là, la méfiance s'était invitée dans sa vie. Même la marche ne lui semblait plus sans risque. Tant de choses inattendues sont possibles entre deux pas. On pose un pied sur une pelouse bien verte et patatras ! Une motte de terre se dérobe et on atterrit au fond d'une trappe. Ceci est un roc inébranlable, se dit-on en se cramponnant au Kilimandjaro d'une belle promesse ! Hélas, la roche du rêve est friable, parfois cette traîtresse cède et le vide devient la gueule béante d'un caïman prêt à vous engloutir. Lorsque l'oncle avait dit : Ah, zut, mais j'ai oublié !, la sensation de la Petite, à cet instant précis, fut de vertige. Un de ces vertiges qui donnent envie de suspendre son cœur à un crochet, afin de ne pas le sentir s'arracher. Et comme elle n'avait pas de crochet, quelque chose s'était brisé en elle. Maintenant, elle portait une vive douleur dans la poitrine. Elle ne le savait pas encore, mais on venait de l'éjecter de la ouate de l'innocence, car, désormais, elle n'écouterait plus les paroles des adultes comme auparavant. Pire, elle y ajouterait toujours un *peut-être*. Le nuage du doute était entré dans sa part de ciel et ne la quitterait plus jamais.

Au seuil du domicile, l'oncle s'arrêta net, lui posa une main sur l'épaule, lui souhaita bonne nuit et la chargea d'innombrables messages d'amabilités, une tonne de loukoums qu'elle n'avait aucune envie de transmettre. Elle ne lui en voulait plus seulement de l'avoir déçue, mais aussi pour la lâcheté que dévoilait son attitude. Lui, qui venait sans arrêt et palabrait sans discontinuer, ne voulait même pas se donner la peine d'entrer saluer, parce qu'il n'avait pas le courage de croiser le regard de sa cousine, au moment où celle-ci découvrirait la mine affligée de sa petite-fille.

— N'oublie pas de transmettre mes très chaleureuses salutations à tes grands-parents... Dis à ta grand-mère qu'il y a des gens qui m'attendent à la maison, sinon... Mais je passerai demain ou après-demain... Et surtout, ne sois pas triste, je t'assure qu'à mon prochain retour, tu l'auras ton livre.

— Au revoir, tonton, s'était contentée de murmurer la Petite.

Elle se dégagea et s'engouffra dans la demeure, sans un regard pour lui. De ses grands cils encore secs, elle balaya la promesse superflue de son esprit, comme une bourrasque dépoussière le toit d'un poulailler. Même le Messie, à force de l'attendre, on finit par ne plus y croire ! Pour qui se prenait-il ? Pour qui la prenait-il ? Certes, elle était tombée une fois dans le piège, mais était-ce une raison pour la confondre avec une pintade sauvage de la brousse de Sandina ? Au diable l'oncle de France ! Qu'il ravale ses *r* érodés et tous ces mots trop lisses, qui lui sortaient de la bouche par chapelet. Et surtout, qu'on lui crève les yeux, afin de lui ôter ce regard condescendant, qui lui faisait tout promettre sans rien tenir. Petite-fille de marin, elle savait maintenant qu'une promesse d'espadaon ne remplit pas l'estomac. La grand-mère avait raison : maintenant que le filet était hors de l'eau, la Petite savait à quoi s'en tenir. À la nouvelle promesse de l'oncle, elle n'avait pas éprouvé cette gratitude béate qui l'avait envahie la première fois. Quant à l'oncle, lui, à quoi lui servaient l'admiration et la gratitude qu'il percevait à crédit ? De ses origines insulaires, ce récent citadin n'avait gardé que le goût du poisson, rien des valeurs séculaires qui rendent la parole sacrée dans son terroir. À force de lire et d'écrire, de dessiner des arabesques, qu'il pouvait à loisir passer à la gomme, il avait fini par oublier le pouvoir des mots et les traces indélébiles qu'ils impriment dans l'âme. Faillir à une promesse faite à un enfant, c'est voiler à jamais une part de son ciel bleu, c'est inscrire en lui la peur de la trahison. C'est glisser la suspicion dans son rapport aux autres, puisque, par la suite, toute parole lui semblera douteuse, jusqu'à preuve du contraire. Mentir à un enfant, c'est lui offrir l'inquiétude en viatique et des sables mouvants pour tout fondement d'avenir.

Arrivée chez elle, la Petite ne toucha pas au dîner, bien que la grand-mère lui dît avoir mijoté une succulente marmite du pêcheur, avec plein de poissons d'excellente qualité. Le grand-père

ajouta qu'il y avait même mis des *pendas*, de ces belles dorades grises dont elle raffolait. Mais la Petite avait simplement hoché la tête et balbutié quelque chose qu'on n'eût pas besoin d'entendre pour en saisir la teneur. Sans ôter sa belle toilette, elle alla directement au lit. On ne lui posa aucune question. Ses grands-parents, qui aimaient veiller et converser tard, se couchèrent beaucoup plus tôt que d'habitude. Elle se dit qu'ils avaient tout compris et partageaient sa peine. Les lampes-tempête éteintes, la maison figurait la désolation d'une épave échouée sur les dunes. Les portes closes, la cour déserte, une brise mélancolique agitait les ombres sous un tardif clair de lune. Soudain, le chien, O Mbaathie, esseulé sur le perron, se manifesta et fit dresser toutes les oreilles. Il ne s'agissait pas contre les ombres, comme à l'accoutumée ; cette nuit-là, ses aboiements, lugubres et lancinants, clamaient toute l'impuissance des Hommes. C'est alors que la Petite serra son oreiller et laissa, enfin, couler ses larmes, des larmes silencieuses, car elle ne souhaitait pas attrister davantage ses grands-parents.

La discussion, les considérations, les leçons à tirer de cette mésaventure, ce serait pour un autre soir, un soir gai et gavé de couscous au poisson, un soir doux et délesté de tout chagrin. Un de ces soirs, où la brise, bienveillante, rafraîchit les âmes et propage les éclats de rire à travers la demeure, la Petite se laisserait gentiment embarquer dans un conte, à la fin duquel elle déduirait d'elle-même le précepte adéquat. Car, conte ancien, parodié ou inventé, ses grands-parents le lui raconteraient à dessein, en alternant leurs phrases dans une parfaite connivence. Par leurs propres mots, ils guidaient la Petite, comme ils lui tenaient la main dans les champs de mil du Sahel, car ils ne recouraient jamais à ces fées hâbleuses, qui endorment les jeunes filles pour leur mettre un prince charmant et des souliers de verre dans le crâne. Préservant leur petite-fille de ce genre de balivernes, ils lui apprenaient que les palétuviers doivent leur survie à leur capacité à excréter le sel qu'ils absorbent. Ils lui apprenaient, surtout, comment suivre sa propre route malgré tout : elle devait durcir la corne de ses pieds au contact de la réalité, travailler son équilibre et faire de sa foulée son meilleur carrosse. Tout en conservant sa juste place au rêve, elle devait garder la lucidité de reconnaître à chaque jour la couleur de son ciel.

Dans la pédagogie qu'appliquaient les grands-parents, il n'était pas question d'orner la vie d'artifices, elle avait déjà sa propre magie : la nacre d'un coquillage, les nuances d'un arc-en-ciel, le kaléidoscope d'une plaine en fleurs, l'œil humide d'une vache léchant son petit pour l'inviter au monde, la timide plainte d'un oisillon tombé du nid, la charmante jacasserie d'un perroquet, le suave parfum du miel sauvage, la sève de palmier gouleyante sur la langue au bout de la patience, la procession d'une colonie de crabes violets, le discret atterrissage des pélicans, la persévérance des cormorans ou le simple plongeon d'un dauphin comptaient parmi les émerveillements quotidiens, ouvrant sur des leçons.

L'éducation, dans cette contrée-là, en cette époque-là, ce n'était pas une accumulation de concepts virtuels, qu'on ingurgite en se demandant à quelle page de la vie on pourra bien les plaquer. Non, l'éducation, dans cette contrée-là, en cette époque-là, c'était la vie elle-même qui déroulait ses anneaux, comme le tronc du cocotier, on vous apprenait à la saisir, à vous y agripper, coûte que coûte, pour gravir les années, en glissant le moins possible. Et l'on polissait les jours et les humeurs à force de glissade, car malgré de solides appuis, on manquait parfois de tomber. Mais on se hissait à nouveau. On se tordait, s'arc-boutait, se redressait et s'accrochait, petite liane, toujours en quête de lumière dans la forêt des doutes. Et, petit à petit, imperceptiblement mais sûrement, on progressait vers la connaissance de l'humain.

XXIII

— Alors, ce dîner, tu veux toujours téléphoner pour te décommander ?

L'interpellation de la Petite interrompit mon recueillement. Le calme du salon s'était épaissi d'un blues auquel j'eus, soudain, envie d'ajouter la chaleureuse voix du chanteur sénégalais Omar Pène. Sa ballade sur l'éducation, *Yama Yar*, bel hommage aux grands-parents, me parut un choix évident. Alors que je battais la mesure et chantonnais ces couplets, que je fais toujours miens, le retentissement d'une sirène interféra, perturbant ma délectation. Quelques pas pour jeter un coup d'œil dans la rue, plus rien à voir. La voiture de police avait déjà survolé la chaussée. Perplexe, je laissai errer mon regard sur la maison de l'autre côté de la rue, où habitait certainement une excellente jardinière. Sur la façade, que j'admirais toujours en passant, une glycine s'entortillait dans les multiples ramifications d'un chèvrefeuille pour enlacer un sureau. Au moment où je m'apprêtais à quitter mon observatoire, un conducteur roulant à tombeau ouvert déclencha un concert de klaxons immédiatement suivi par la sirène de police qui revenait déjà en sens inverse. Ce devait être une course-poursuite, supposai-je ; seule la joute perpétuelle entre voyous et limiers accélère si brutalement le pouls de la ville. Personne ne savait comment cela finirait encore. Je souris, mutine, m'épargnant les calculs de probabilité. Même si j'acceptais l'effervescence urbaine, je ne comprenais toujours pas la témérité des délinquants, qui risquent leur vie et celle des autres pour dribbler les pandores. La faucheuse me saisirait à la gorge à l'heure de son choix, certes, mais je n'allais pas pour autant me satisfaire d'une éventuelle balle perdue. Puisqu'il me restait une possibilité de sauver ma tête, je fermai la fenêtre et m'en éloignai, prudente. Ce n'était pas de la peur, plutôt un réflexe. Je protégeais cette chose qui pulsait en moi, aussi spontanément que je versais de l'eau dans ce vase fuselé posé sur mon bureau, où un bambou, couronné de rares feuilles, déployait ses étranges spirales. Certains prient pour vivre longtemps, je me contentais de vivre chaque instant comme je pouvais, c'est tout. En bonne cavalière, j'écoutais les signaux que m'adressait ma monture et agissais en conséquence. Pensive, je comptais les feuilles du bambou, quand la cloche d'une église résonna encore, au loin. Si c'est un glas, on se demande à quoi servent les prières, lançai-je, mais ce n'était que le temps, filant vers le fameux dîner. Je me souvins n'avoir finalement pas donné le coup de fil qui aurait pu me libérer. Le bourdon à peine évanoui, le téléphone carillonna, troublant à nouveau mon écoute musicale. La sonnerie insista, j'accourus, mais au lieu de décrocher, je m'immobilisai devant l'appareil, fermai les yeux, serrai les poings, très fort, et priai, à voix haute.

— Un imprévu, un imprévu ! Pourvu que ce soit Marie-Odile qui m'appelle pour annuler le dîner ! Seigneur, pourvu que ce soit elle !

Au moment où j'allais enfin saisir le combiné, la sonnerie s'arrêta. Dépit ou soulagement ? Certainement un mélange des deux. J'attendis un moment avant d'ouvrir les yeux, puis consultai la messagerie, sans écouter jusqu'au bout, je raccrochai, la moue contrariée. Ce n'était pas l'appel espéré. Une certaine Valériane, que je connaissais depuis peu, m'invitait chez elle, dans quinze jours, pour une soirée où elle allait, disait-elle, enterrer sa vie de jeune fille. Et qui est l'heureux élu ? m'interrogeai-je.

Avait-elle choisi parmi la cohorte de ses ex-petits copains, qui revenaient comme des enfants mal sevrés ? Ou parmi ces occasionnels, qu'elle appelait *sex-friend*, avec l'accent d'un bovidé de l'arrière-campagne de Pennsylvanie ? À moins qu'elle n'ait validé le test avec le semi-permanent, un doux colosse qui, aux dernières nouvelles, trouvait les femmes enceintes attendrissantes et rêvait d'un landau au coin d'une maison avec jardin ? Il était le dernier en date et semblait assez sérieux, d'après Valériane. C'était peut-être lui qui avait éprouvé l'irrépressible désir d'aller confesser ses sentiments au maire ? Je réécoutai le message de Valériane, cette fois jusqu'au bout, effectivement, le prénom du fiancé, c'était bien son tendre colosse. Je commentai :

— Ce gars doit être vraiment mordu, sinon, il est philanthrope et donne dans l'humanitaire. Avec cette fille, toujours attifée carnaval, le rouge à lèvres kamala, qui se manucurait à la pince du bon Dieu, c'est-à-dire avec ses propres dents, et dont la coiffure n'avait pas varié depuis ses premières boums d'adolescente boutonneuse, même Don Juan aurait prononcé volontiers ses vœux de chasteté. D'ailleurs, comment peut-on s'appeler Valériane et dégager du *sex-appeal* ? Faudrait vraiment attirer certains parents à la barre, afin qu'ils répondent du préjudice qu'ils infligent à leurs enfants, en leur collant certains prénoms. Et puis, je m'en fiche, moi. Valériane, va anesthésier ton gars, je t'offrirai du gingembre, quand j'en trouverai, mais pour le moment, oublie-moi !

— Tu ferais mieux de causer avec moi, s'incrusta la Petite, au lieu de sermonner une absente. Tu n'avais qu'à décrocher et lui dire que tu n'aimes pas aller dans la maison des autres, donc chez elle non plus. Mais, pour jouer la grande fille, tu acceptes qu'on te fasse avaler des galets et tu t'étrangles toute seule, au lieu de crier : je n'en veux pas !

Ainsi mouchée par la Petite, je pouffai de rire et me mordis la lèvre inférieure, honteuse de mon mauvais esprit. Pour faire diversion, j'enlevai une feuille morte de mon bambou, mais ce geste n'ôta rien à la petite culpabilité que je ressentais. Pour me dédouaner, je me moquai de mes propres nuits,

guère plus torrides que les veillées d'une carmélite, en ce siècle dévergondé où le sexe *fast-food* ramollit précocement les fesses des allumées allumeuses qui confondent féminisme et nymphomanie. Valériane, elle, au moins, savait que le vin est meilleur millésimé, lassée des amours-zapping, elle ne voulait plus se contenter de beaujolais nouveau, vite bu, vite oublié. Quand certains de ses amis, qui se croyaient libres parce que volages ou trop lâches pour s'engager sur le long terme avec une femme, lui parlaient d'enfermement et ringardisaient les épousailles pour l'en dissuader, le prince charmant de Valériane tenait tête et aggravait leur dépit. Sachant que ses potes couraient les filles nanties pour ne pas avoir à déboursier un rond et multipliaient les conquêtes autant que les goujateries, quand lui faisait de la galanterie une règle élémentaire de conduite, sa réponse se faisait cinglante :

— C'est bon les gars, assénait-il, avec Valériane, je suis sûr de moi, je veux tout partager avec elle, pas seulement le toit, le caveau aussi. Alors, vous, continuez à faire chauffer les cartes bleues des filles, à profiter d'elles comme des gigolos, si cela ne change rien à votre virilité.

— À la mienne, rien ! claironnait le plus saprophyte de la bande. Elles voulaient l'égalité, non ? Eh bien, elles l'ont ! Pourquoi devrais-je me ruiner à offrir sorties et dîners à une meuf qui gagne autant, sinon plus que moi ?

D'autres ajoutaient leur brin de muflerie, un rire gras déferlait autour de la tablée. Devant la mine réprobatrice de Valériane, qui mesurait à quel point la délicatesse de son homme était devenue rare, le futur marié se faisait fort de la rassurer, en clouant le bec à sa clique.

— Eh, les mecs, surtout, n'oubliez pas le latex, je dis ça rapport aux maladies, sinon, une vasectomie vous irait bien, car pour les enfants, je crois que les nanas vont bientôt préférer l'insémination artificielle, certainement moins coûteuse pour elles. Je ne vous chasse pas, mais ma chérie est fatiguée, allez prolonger la soirée dans vos bars favoris, il y aura peut-être des couguars prêtes à bourse délier ? Mais, dites-moi, pourquoi s'enivrer de piquette quand on peut embouteiller un peu d'amour pour des années ?

Savourant chacune de ces paroles telle une friandise, Valériane retrouvait le sourire. Elle savait bien qu'il arrive que les amphores se brisent, mais cela n'empêche personne d'y conserver un peu d'optimisme. Avec sa foi de future mariée, elle se dévouait au bienheureux qui lui promettait une place au septième ciel. Et, sans attendre l'ultime béatitude, la promise dressait les seins, vénérât assidûment son saint, s'accrochait à sa crosse et chatouillait minette dans son boudoir, sans troubler le sommeil des Justes. À l'évidence, une telle grâce méritait d'être fêtée. Seulement, au point où j'en étais, aucune invitation n'était bienvenue. Tout ce qui me rappelait le dîner prévu chez Marie-Odile me hérissait et envenimait mon verbe.

— Enterrement de vie de jeune fille ! Comme s'il était possible d'enterrer une part de soi et de respirer encore sous les platanes ! Et puis, je m'en fous ; Valériane a toujours eu une proximité avec les pissenlits, par les racines. Eh bien, pas moi ! Tu n'as qu'à déterrer ta vie de garçon maintenant ! Je viendrai applaudir ta barbe, ta moustache et tes pectoraux, partout, jusqu'en Pannonie, mais sûrement pas chez toi ! lançai-je.

Soucieuse, je me rendis à la cuisine, renouvelai l'eau de mon vase et revins le poser délicatement sur le bureau. Assise sur une chaise, je méditais en observant la plante. C'est vraiment bête, une plante, murmurai-je.

— Au moins la plante, elle, n'essaie pas d'être autre chose que ce qu'elle est, une plante ! railla la Petite. Pas comme toi, qui te plies en quatre pour jouer un rôle qui n'est pas le tien. À vouloir faire l'adulte à tout prix, tu en arrives à parler à une plante.

— Tais-toi ! l'arrêtai-je. De quoi je me mêle ? Je parle à la plante si je veux.

Au lieu d'attendre sa réplique, je continuai à m'adresser au bambou : Tu peux t'entortiller, je sais que tu rêves de verticalité. Combien de temps et de patience faut-il pour faire monter une liane bien verticale ? Comme toi, les humains cherchent la posture idéale. Combien d'années de contorsion nous faut-il endurer, avant de réussir à ajuster l'image que les autres attendent de nous à la personne que nous portons au fond de nous ? Les ombres portées tapissent la réalité et brouillent la vision. Le passé et le présent se livrent, sans cesse, une course-poursuite qui perturbe la marche. On voudrait les mettre au diapason pour, à défaut de fermeté, trouver une harmonie à nos pas. Afin que le souffle de nos soupirs d'impuissance ne se perde pas, on se voudrait flûte. Parce que, raide comme le I de nos insuffisances, la flûte est un humain debout, malgré tout. Alors flûte ! Quand la musique est douce et envoûtante, on oublie que c'est un roseau qui chante. Peu importe d'où vient le souffle, chant ou soupir, pourvu qu'inspiré du souffle divin, il fasse du roseau plus qu'un roseau, un instrument de musique. Chercher l'harmonie, agencer les mots, ce sera toujours une manière de tenter un pas vers la vie : *Yo sólo quiero caminar !* Tada-tada-tadadan ! Et moi, je dois maintenant trouver la force de faire ces pas qui mènent à mon supplice.

L'après-midi était bien avancé, l'heure du dîner se rapprochait, je me désolais. Qu'avais-je fait, à part subir les assauts de la Petite ? Quand la volonté marque le pas, la journée file, perdue. La marche est inexorable, on sait où mène l'entonnoir du temps. Mieux vaut contenir avant d'être contenu par le gouffre menaçant, remplir chaque jour de quoi faire pétiller pupilles et papilles. Je songeais à tout cela, mais il était trop tard pour mettre cette réflexion en pratique, j'étais au pied du mur.

L'intrusive Petite qui me soufflait ses lubies à l'oreille avait encore gagné : je n'avais pas osé

téléphoner pour me décommander, je ne voulais absolument pas décevoir mes amis. J'étais prête à m'arracher les ongles, un à un, à faire une poussée d'urticaire, à vider une boîte d'aspirine pour calmer mon mal de crâne, mais je n'allais pas décevoir Marie-Odile. J'étais embarquée, il fallait affronter les courants, aller jusqu'au bout. Une fille de marin n'abandonne pas sa barque au milieu de la houle. *Lafi ! Lafi ! Rame ! Rame !* disait mon grand-père, la peur n'arrête aucune tempête. Ramer, même si la pagaie était trop lourde, je devais ramer jusqu'à l'accomplissement de la parole donnée à Marie-Odile.

On reproche tant de choses aux mots, par exemple d'être impuissants ou mensongers, or ils ne le sont jamais. Ce sont ceux qui leur affectent un contenu qui s'avèrent fiables ou inconstants, selon qu'ils respectent ou non leur parole. L'exigence, tout est dans l'exigence. Pas la rigidité, mais l'exigence morale qui commande qu'on soit à la hauteur de ce qu'on attend des autres. L'instant où l'on doit s'appliquer cette rigueur de l'esprit est rarement une partie de plaisir, car il s'agit d'enjamber l'abîme qui sépare la beauté du raisonnement des contingences de la réalité. S'épargner ce douloureux moment, c'est trahir. J'en étais à ce carrefour de mon éthique, car non seulement je ne voulais pas trahir la promesse faite à Marie-Odile, mais j'avais encore plus à sauvegarder : ma parole d'honneur. Je n'imaginais pas me rétracter et contrarier mes amis. En quête de courage, des mots de René Char clignotèrent dans ma tête, je me mis à les répéter en boucle : « Tiens vis-à-vis des autres ce que tu t'es promis à toi seul, là est ton contrat. » *Fureur et mystère*, toujours ! Parfois, se croyant libre, on se promet tant de choses, puis, un jour, on découvre avec stupeur que nos humbles résolutions intimes nous engagent grandement vis-à-vis des autres. Le contrat que j'avais signé avec moi-même, depuis fort longtemps, c'était de ne jamais être celle par qui arrive la déception. Maintenant, non seulement ce vœu m'obligeait vis-à-vis de Marie-Odile, mais il interrogeait tout mon être. On peut fuir ceux qu'on a déçus, mais comment vit-on quand on porte le juge de ses propres actes en soi-même ? Je ne pouvais fuir ou faire taire la Petite, cette juge d'application des peines, toujours en embuscade, qui murmurait sans cesse au creux de mon oreille : *Tu reprochais aux adultes de ne pas tenir leurs promesses, maintenant...*

Réveuse, je quittai le canapé au ralenti. Engourdie par la fatigue, je titubai, me redressai, m'étirai longuement ; quelques pas et je m'immobilisai devant la bibliothèque. En une fraction de seconde, je repérai le titre : *Le Petit Prince*, même si j'en possédais plusieurs exemplaires, j'éprouvais parfois le besoin de m'assurer de leur présence. Je m'emparai d'un des exemplaires, le scrutai, le reniflai et souris. Un sourire autonome, qui fend le visage comme l'éclair cisaille l'horizon, un sourire affranchi de raison extérieure mais pourtant si compréhensible. J'étais envahie d'un bonheur nostalgique. Même les divorcées sourient spontanément en revoyant leur vieille robe de mariée. Or, si les mariages ratés ne laissent qu'une volonté d'oubli, un bon livre laisse toujours le souvenir d'une belle récolte, qu'on a envie de réitérer, sans cesse.

Relire, mieux qu'une anamnèse, un rituel délectable. Les émotions sont des feuilles de thé saisies dans les strates du temps, il suffit d'irriguer la mémoire pour les voir se déployer, vertes et enivrantes. Un jour, un baiser, on salive et c'est inscrit. On salivera toujours à chaque baiser. Ce livre, c'était le premier livre que j'avais acheté dans une librairie, avec mes propres deniers, quelques années après la terrible déception infligée à la Petite par l'oncle de France. Je me l'étais offert avec mon premier salaire, j'avais exactement douze ans et demi et découvrais une évidence qui ne m'a plus jamais quittée : compter sur soi est toujours plus fiable qu'une promesse. Seule la sueur fait fleurir les rêves, me disait mon grand-père. Aucune fée, aucune baguette magique ne récompense mieux que l'effort personnel. Quand on a le courage de transpirer, on peut se passer du père Noël, car travailler pour ses rêves, c'est s'octroyer le privilège de déclarer Noël à n'importe quel moment de l'année. Absorbée dans mes pensées, je feuilletais l'ouvrage ; un bon moment s'écoula, puis, je le remis soigneusement en place. Certains diamants ne se portent pas autour du cou, mais illuminent le cœur à volonté.

Une certaine gaieté baignait mon visage, lorsque le téléphone retentit à nouveau. Dois-je répondre ? hésitai-je, à la première sonnerie. Si c'est encore un démarcheur, je l'enverrai vendre des stérilets en Afrique, c'est un marché porteur, car, pour recouvrer entièrement leurs droits et prendre part au développement, les femmes ont intérêt à demander moins à leur utérus et plus à leur cerveau. Deuxième sonnerie. Si c'est un démarcheur, plus sensible aux bénéfices immédiats de son entreprise qu'au sort réservé aux femmes à travers le monde, je l'enverrai vendre des pelles aux fossoyeurs en Syrie, avec l'hécatombe qui perdure là-bas à la barbe de l'ONU, ils sont certainement en rupture de stock. Troisième sonnerie. Si c'est un agent entêté, qui se croit efficace, parce que pourvu des ventouses d'une sangsue, il n'aura qu'à aller vendre du sel aux paludiers bretons pour prouver son talent. Quatrième sonnerie. Non, finalement, je préférerai ne pas répondre, je n'étais pas d'humeur à laisser quiconque pêcher mes neurones à l'épuisette. Silence. Ouf !

Une tisane de bissap, bien rouge, acidulée et légèrement sucrée, avec un soupçon de vanille, voilà ce que nécessitait mon moral. J'allais m'en préparer une quand la voix sarcastique de la Petite me parvint.

— Tu ne sauras jamais qui c'était. Le dauphin finit toujours par sortir son museau de l'eau et la biche effarouchée ne peut rester indéfiniment cachée dans son bosquet ! Te souviens-tu ?

— Oui, évidemment, je me souviens ! Mais, si c'était un pêcheur ou un chasseur, j'ai bien fait de le laisser passer.

— Mais tu ne sauras pas de quel côté il se dirige, alors, quand tu sortiras des bois, sans savoir dans quelle direction t'enfuir, tu risques de le croiser, nez à nez.

— D'accord, l'ignorance est mortelle, mais toi, c'est la curiosité qui te perdra. S'il est dangereux de regarder trop tard, ne paie-t-on pas, également, le risque d'avoir vu trop tôt ?

— Peut-être ! me nargua-t-elle, mais, même si j'en ai les rétines brûlées, j'ose regarder franchement ce qu'il y a à voir.

— Bon, ça suffit, si, à tes yeux, je ne suis qu'une biche effarouchée, arrête de me hérissier le poil. Je vais me faire une tisane de bissap, bien chaude, ce sera très bien pour mes cordes vocales.

— Vas-y ! ricana la chipie, tu me diras s'il t'en faut une autre.

— Une autre quoi ?

— Ben, une autre corde.

— Pour quoi faire ?

— Une balançoire, par exemple, ça peut être reposant.

— N'importe quoi, pour un vrai repos, je préfère la mer, avec les dauphins.

— Ah, toi aussi ! Moi, une fois, quand j'avais sept ou huit ans...

— Ah, parce que tu as grandi depuis ? Je ne vois qu'une fillette, haute comme trois pommes, toujours à mes trousses ! lançai-je, revenant sur mes pas. Allons, dis-moi, quel âge as-tu maintenant ?

— Peu importe, fit-elle, catégorique. Toujours est-il qu'un jour, chez Nkoto, m'étant battue avec une fille, sa mère, la coépouse de Nkoto – une vache laitière qui était toujours enceinte ou en train d'allaiter – déboula, furieuse, ameuta tout le quartier de sa voix de baryton et me déversa des salves d'injures : moi, la fille illégitime, l'affront de toute la lignée des Jahanora, une fille au nom étranger, la fille d'un passant, qui osait venir déranger les autres dans leur maison paternelle. Devant les spectateurs, des voisins habitués à son cirque, qui n'osaient plus intervenir sous peine de subir son ire, elle scandait sa tirade par la même phrase : Comment la fille d'une fille-mère, promise aux enfers, pouvait-elle se permettre de lever la main sur sa fille à elle, née dans les liens sacrés du mariage, sous le toit de son père ? Vexée, Nkoto, en larmes, m'attrapa et, devant tous, me donna une mémorable correction, avant de me renvoyer, fissa, chez mes grands-parents. Dégage ! Quelle plaie ! Ma naissance avait gâché sa vie, dit-elle, et qu'elle aurait préféré mourir, car il n'y avait pas assez de place sur terre pour elle et moi, ma présence lui faisait trop honte. Alors, comme moi je l'aimais bien, je ne voulais plus qu'elle ait honte à cause de moi, la solution m'apparut, évidente. Le lendemain, partie à la pêche à Sangomar avec mon grand-père, j'avais attendu le moment qui captait le plus son attention. Dès qu'il me tourna le dos, occupé à retirer le filet de l'eau, je plongeai. Il m'avait raconté un très beau conte où les dauphins sauvaient les naufragés et les enfants dont personne ne voulait. Alors j'étais sûre qu'ils viendraient me chercher, moi aussi, pour m'emmener avec eux.

— Et alors ?

— Alors, mon grand-père a immédiatement plongé et m'a repêchée, croyant que c'était un accident. Attention, *Sounkoutou nding*, tu m'as fait une telle frayeur, répétait-il en me couvant des yeux, installe-toi bien, mon petit matelot, surtout, fais bien attention, un malheur est vite arrivé. Je lui dis que je n'étais pas tombée, que j'avais plongé, mais il ne voulait pas le croire. Pendant des années, chaque fois qu'il évoquait ce jour-là, il disait « l'accident qui m'a fait le plus peur dans ma vie, c'est quand tu es tombée, à la pêche... »

— Ensuite ?

— Je t'ai dit tout ce que j'en sais, moi, je ne suis qu'une petite fille, haute comme trois pommes, comme tu dis. Après, c'est une affaire de grande fille, arrête de faire ton autruche et raconte-moi la suite avec le grand-père.

— Eh ben, il a fallu que je lui répète, vingt ans plus tard, que tu avais sauté exprès, et j'ai dû lui raconter ce qui s'était passé, la veille chez Nkoto, pour qu'il l'admette enfin. Ce fut une des rares fois où je l'ai vu pleurer et je regrettais, aussitôt, de lui avoir donné toutes les explications, mais après tout, c'est bien lui qui t'a élevée en exigeant toujours de toi la vérité.

— Et, aujourd'hui, si l'envie me venait, serais-tu capable de plonger avec moi ? m'interrogea la Petite, toujours enquiquineuse.

— Je ne crois pas. Le jour où il a enfin compris, le grand-père a convoqué la grand-mère et tous les deux m'ont dit que je ne les dérangeais pas, que je ne les dérangerai jamais, car, eux, ils voulaient bien de moi, chez eux. Ils ont dit que, si je les aimais, je devais leur promettre de tenir, toujours tenir, apprendre à avoir le pied marin et ne plus jamais plonger à cause des autres. Et je leur ai promis.

— Alors, souviens-t'en, conseilla la Petite. Arrête de te noyer, à ramer plus que ton souffle n'autorise. Tant pis, si l'adulte que tu es ne ressemble pas à celle qu'on voudrait que tu sois. L'essentiel, c'est d'arriver à poursuivre la navigation.

Lorsqu'elle ne me marchait pas dans les talons, qu'elle ne me clouait pas au sol, la Petite savait m'aider à redresser la barre. Sans elle, Marie-Odile n'aurait jamais pu me rencontrer, encore moins m'inviter à dîner.

Ma tisane de bissap enfin servie, je me délectais, pendant que mon esprit, soudain allégé, voltigeait au loin. Une gorgée : une valise se pose à l'aéroport de Strasbourg-Entzheim. Derrière

moi, la cathédrale porte une robe de mariée, dont la traîne remplit l'autoroute et ralentit le taxi. Brrr. Oups, madame, votre écharpe ! Oh, merci, monsieur. Battements de cils : voici Roissy-Charles-de-Gaulle, une miniature du monde. Tous les rêves passent à la caisse. Pour la nostalgie, pas de *duty free*, quoi qu'on fasse, on paie plein pot. Hop, vite, une correspondance. Encore une gorgée de mon élixir. Hum ! À la température, je reconnais le tarmac de Dakar. *Salam aleycoum ! Ana Thiof yi ?* Bonjour ! Où sont les thiofs ? Demandons aux dames. Avec leurs pièges à cœur, thiouraye, *némalis*, l'encens, les petits pagnes érotiques, béthios et les ceintures de perles, *binbines*, les femmes sont là, laborieuses mais attachées à leur élégance ! Rondes et gracieuses dryankés ou frêles tailles de guêpe, toutes coquettes, l'œil loquace, toujours souriantes, *waaw, di lamsal nag !* Elles sont là, fines, félines et belles à vous rendre le viagra inutile. Leurs nuits ne rassasient pas, elles donnent encore plus faim. Le marché Sandaga propose tout ce qu'il faut pour un succulent thiéboudjène, mes papilles réclament du *sikat*, du couscous de mil au poisson. Encore une gorgée de bissap. Donnez-moi du *sikat*, *wôye sikat ! Hey, mané thiéré !* Vol plané, je fonce vers la Petite Côte. Je survole Mbour, les fumoirs de poisson jettent au ciel des voiles noirs, qui n'aveugleront pas plus Dieu sur le sort des sardines et des humbles habitants. Encore un battement d'ailes, du lycée Demba Diop monte encore la voix de mon prof de maths : Mademoiselle machin, tu es nulle ! Réveille-toi ! Tu es en série A3, les maths, c'est coefficient 3 ! Sans les maths, tu n'auras jamais ton bac ! Quel menteur ! Merci, professeur, tu m'as montré qu'avancer, c'est trouver de quoi remplir les canyons. Aucun de tes profs ne t'avait donc appris à dire *peut-être*, qui est toujours plus sage que *jamais*. Socrate, lui au moins, savait que tout ce qu'il savait c'est qu'il ne savait rien. À tire-d'aile, je continue, cherche, scrute l'horizon. Voici une église, c'est peut-être celle de Nianing, Théophile, toi qui aimes Dieu, est-il vrai qu'il aime les Hommes ? Alors pourquoi... ? Dis-moi pourquoi rien ne se passe jamais exactement comme on l'imagine ? Bonjour Joal ! L'esprit de Senghor me répond, je m'arrête le temps d'une révérence, il le vaut bien. Nous mangeons du *sikat* ensemble, puis je fonce, traverse Sambadia, à Djifère, Sambou est déjà là avec sa pirogue. Son grand frère Baba, aussi, avec son sourire qui soigne le mal de vivre. Nous embarquons avec nous une poignée de passagers, direction Niodior. Sambou, le capitaine, est svelte, mais, malgré sa silhouette longiligne, il dégage une force qui ferait passer Mike Tyson pour une fillette. La mer est agitée, au milieu de la traversée, j'ai la peur d'une insulaire envasée dans une choucroute alsacienne, oubliant le culot que j'avais quand j'affrontais l'océan Atlantique, à la pêche, avec mon grand-père. Mais, sûr de ses manœuvres, Sambou garde le sourire, son calme dompte les vagues, la pirogue lui obéit et file vers les cocotiers qui, déjà, jettent un œil vers nous. Notre jeune capitaine me rassure comme on rassure sa petite sœur. Fils de marin, la mer est à la fois son gagne-pain et son terrain de jeu, c'est son hamac, c'est là qu'il est heureux et son bonheur est contagieux. Baba ajuste une bâche pour m'éviter les éclaboussures et me tient la main. Sambou confie un instant le gouvernail à un copain et vient voir de plus près, puis ajuste encore la bâche. Je les regarde. Échange de sourires, je leur dis : Si un homme me rassure autant que vous, je serai capable de le suivre jusqu'en Papouasie ! Ils rigolent, toujours amusés par leur saltimbanque de retour, et, presque en chœur, ils me disent : Mais, Nkoto, c'est toi qui nous rassures ! Des gouttes d'eau, qui ne provenaient pas de la mer, humectèrent mes yeux, je compris que j'étais chez moi. On est chez soi quand la consolation se fait réciproque. Nous accostons au wharf de Sindiala, où nous attend un fan de Maldini, le grand frère de Baba et Sambou. Salutations, regards, sourires, brèves accolades, toujours cette pudeur qui modère nos effusions. Les filles sont à la maison, me dit-il, et je pensai au super *sikat* au poisson qu'elles m'avaient promis au téléphone. Grande sœur, Nkoto de tous, me voici accueillie déjà comme la matriarche qui remplace la grand-mère. Aurais-je les épaules aussi larges et solides que les siennes ? La joie de ma troupe me reconforte. Encore une gorgée de bissap. Le cœur dansant, je fonçais vers ma maison sur la dune de Mbélala, quand, à Strasbourg, la sonnerie du téléphone perfora ma bulle à nouveau et m'éjecta de ma rêverie. Il est temps de prendre un billet d'avion, commentai-je en allant décrocher, mes enfants, ceux de feue Nkoto, ma grande sœur, m'attendent. Ils envoient les *pangool* me le dire. Cette fois, je n'hésitai pas une seule seconde à répondre, sans même prendre le temps de regarder si l'écran affichait un nom. D'après ma pensée magique, ce devait être un appel du Sénégal.

— Allô !

— Oui, bonjour Salie, c'est Marie-Odile ! Tu vas bien ?

— Mouais, et toi, comment ça va ?

— Bien, bien. Je voulais juste te prévenir pour ce soir : ma belle-sœur et son mari dînent avec nous ; tu ne les connais pas, eux, ce n'était pas prévu, mais bon, c'est la façon d'agir de ma belle-sœur... Enfin. Comme je te l'avais dit, Sylviane sera également des nôtres. D'ailleurs, j'étais chez elle ce matin, pour la sophrologie, je crois que sa méthode pourrait te faire du bien, par rapport à tes insomnies. Ah, j'allais oublier ! Ma copine de Courtevue, elle aussi, sera là, avec son ami, un ancien collègue de mon mari.

— Ah bon !

— Oui, mais elle, tu l'as déjà vue.

— Je ne sais pas, je ne me souviens pas.

— Si, si. Un jour, j'étais avec elle, nous t'avions croisée, je ne sais plus où, mais j'en suis sûre. Elle sera ravie de te revoir, et nous aussi, ça va être très sympa, tu verras. Eh bien, à tout à l'heure !

Je suis certaine que tu la reconnaîtras.

— Bon, si tu le dis, concédai-je, à tout à l'heure.

Ayant raccroché, je chuchotai pour moi-même. *Reconnaître*, je n'en sais rien, moi, peut-être. Enfin, on verra bien. Il était plus que temps de penser à la toilette du soir. Je comparai plusieurs tenues, en essayai quelques-unes, puis procédai par élimination. Ce pantalon ? Un peu trop moulat, des regards malicieux s'abattaient sur des points de tension que je n'avais aucun moyen d'escamoter. Surtout avec cette cambrure volée à Nkoto, qui dit prends-moi quand je pense arrête de mater, un vrai attentat à la pudeur. Cette jupe ? Jolie, mais un peu trop coquine pour qui ne se sentait pas d'humeur Crazy Horse. Cette petite robe évasée à fleurs ? Pas mal pour ruser avec une chaleur d'été, mais elle donne une petite allure de nonne repentie. Allez, une autre petite robe, noire celle-là, pas trop près du corps, avec un beau décolleté, car je ne voulais rien renier de ma féminité ; mais un décolleté assez raisonnable pour ne pas paraître aguicheuse. Quand on est célibataire, invitée au milieu de bonnes dames dûment accompagnées, il faut prendre quelques précautions. Je ne voudrais pas avoir la bouche rouge, sans avoir bouffer les tomates. On est si vite accusé de casser, d'un simple regard, un attelage qui déjà ne tenait plus. Tant de bonnes femmes, accrochées au bras de leur moyen de survie, pensent que toutes les célibataires sont affamées, au point de se jeter sur n'importe quelle carcasse. Pourtant, même assoiffé, on peut dédaigner certains marigots où stagnent des crocodiles, parce qu'aspirant simplement à d'autres eaux. Allez, c'était décidé, la petite robe noire, elle faisait un peu fin de veuvage, mais était toute sobre, le meilleur critère pour l'occasion. De toute manière, l'élégance est dans la retenue. Une belle écharpe mauve, d'une matière délicate, agrémenterait le tout.

Reconnaître..., me répétais-je. Une rue, un port, un tableau, une mélodie ou un parfum, pourquoi pas ? Mais reconnaître quelqu'un, ce processus réitératif, censé attester la pérennité des souvenirs et des liens supposés, tient à si peu de chose : une courte rencontre suffit pour lancer la mécanique. Et si on pensait à autre chose au même moment ? *Reconnaître*, on peut conjuguer ce verbe comme on veut et le compléter à sa guise, il aura toujours quelque chose à voir avec l'endettement. Toute reconnaissance engage, car, chaque fois que vous reconnaissez quelqu'un ou quelque chose, cela légitime des attentes et vous met dans l'obligation d'adopter l'attitude idoine.

C'est sans doute pourquoi Tonton tyran en voulait tant au lutteur, car l'artiste m'avait bel et bien reconnue de son plein gré, dès ma naissance, mais ne s'était plus préoccupé ni de mes besoins ni de mon devenir. Alors, tout ce que mes grands-parents faisaient pour moi, Tonton tyran le considérait comme une dette exponentielle que le lutteur devait à ma famille maternelle et, plus largement, une dette de sa lignée Khalé-Khalé à celle des Jahanora. Comme le débiteur n'était jamais venu effacer son ardoise, le fait que je puisse gagner ma vie, aujourd'hui, et lui apporter mon aide, sans rancune, est considéré par les loups comme l'ultime scandale, quand, moi, je suis seulement ravie de trouver, non pas un père, c'est trop tard, mais une sorte d'ami que j'apprends à découvrir. Inouï pour un dresseur de voir son ânesse déterminer, seule, la direction de sa course ! Étant sa propriété, je suis supposée le laisser décider de mon existence et de qui en tire bénéfice, sans quoi mes choix sont forcément erronés, voire coupables. Quand je donne quelque chose à Niodior à quelqu'un, pour les habitants ou pour le lutteur lorsqu'il vient me voir, Tonton tyran voit rouge, dit que j'achète les gens, que ce n'est que de la stupide vanité. Or, je pense avoir assez trimé dans ma vie pour donner avec lucidité, à bon escient. Mais la rhétorique ne varie pas : Comment donc, leur fardeau de fille illégitime, leur chose dont personne ne voulait, qui se met à faire la généreuse pour le tout-venant ! suffoquent les dresseurs de l'âne récalcitrant. D'ailleurs, même si les gens ne voulaient pas de moi avant, j'aimerais bien que cela change, avant ma mort. Tonton tyran oublie que, si personne ne voulait de moi, lui non plus, et, d'ailleurs, il y en a beaucoup qui, même s'ils ne voulaient pas de moi, eux au moins, ne m'ont pas autant malmenée que lui. Le lutteur, par exemple, en dehors de l'absence d'un père, évidemment terrible pour n'importe quel enfant, je n'ai pas autre chose à lui reprocher. Même s'il fut totalement irresponsable, le peu de fois où je l'ai vu, j'ai été marquée par sa gentillesse et nos échanges d'aujourd'hui incontestablement sa douceur. L'argent n'achète de la délicatesse à personne, c'est sa nature, il a toujours été artiste, avec cette liberté presque insouciance, qui marginalise ceux qui n'ont pas assez de haine en eux pour cultiver les acrimonies. Plus je le découvre, plus je me dis que je tiens certaines choses de lui, au moins ce refus viscéral des situations conflictuelles. C'est, en vérité, ce qui l'a éloigné de Nkoto et des loups qui la cernaient, c'est aussi ce qui m'a toujours donné des ailes pour quitter mes grands-parents, malgré leur immense amour, et fuir l'angoisse permanente qu'on me faisait vivre dans leur entourage. Un jour, Tonton tyran, que je ne voyais même plus, se crut malin de narguer le lutteur, qu'il avait croisé à Dakar : Tu vois, ta fille s'en sort bien maintenant, mais tu n'auras rien d'elle, tu n'as rien fait pour elle, elle ne te doit rien ! Comme si je lui devais plus à lui ! Alors que je n'ai jamais reçu de sa part rien que mon labeur de domestique sous son toit n'aurait pu racheter, puisqu'il m'utilisait gratuitement, quand les familles étrangères me rémunéraient. Depuis mes douze ans et demi, mon premier été de bonne à tout faire en Gambie – où, à cette époque des *daddy cama*, je vidais même les tinettes rudimentaires de mes patrons – tant d'autres suivirent au Sénégal, jusqu'au bac. Il était au courant et ne bougeait pas le petit doigt. Au moment où il dégoisait son illégitime vengeance, il ignorait que le lutteur et moi avions renoué le contact depuis des années. L'invectivé, pas du tout étonné par une telle provocation, rigola et lui dit : Ma fille est formidable, ni toi ni moi ne la

méritons, elle me fait l'honneur de me voir quand elle vient au pays et fait pour moi des choses que je n'aurais jamais imaginées de sa part, elle n'ayant aucune dette morale à mon égard ! Le lutteur, lui, au moins, a l'honnêteté de reconnaître avoir manqué à son devoir de père et se contente de l'attention qu'on veut bien lui accorder, sans s'avilir en stupides revendications. C'est bien grâce à nous si elle est devenue ce qu'elle est, avait continué à l'accabler Tonton tyran, nous l'avons protégée, jusqu'à maintenant, avait-il osé ajouter, sans doute parce que je n'étais pas là pour lui faire avaler son orgueil mal placé. Car, comment pouvait-il prétendre m'avoir protégée, quand j'ai passé mon adolescence à bourlinguer à travers le Sénégal et la Gambie, en quête de pitance, à faire la bête de somme dans d'innombrables foyers bien moins nantis que le sien, pour gagner de quoi survivre dans les chambres pourries que j'occupais pour mes études ? Dire qu'il m'a protégée ! Avait-il donc sciemment oublié comment il m'avait lâchement abandonnée à ma détresse, alors que j'étais collégienne à Foundiougne, âgée seulement de treize ans ? Il y était venu pour son travail. Un jour, ayant été victime d'une tentative de viol, la veille, dans ma famille d'accueil, je m'étais précipitée, tôt le matin, chercher secours auprès de lui. Comme ce n'était pas la première tentative, la crainte de la récidive m'avait poussée à solliciter son aide, espérant qu'il irait morigéner le coupable, m'extraire de cette famille et me trouver fissa un autre hébergement. Mais à peine avais-je entamé mon récit qu'il me colla les plus retentissantes baffes de toute ma vie, puis des coups de botte, me reprochant de n'être qu'une sale menteuse, une hypocrite qui venait ternir l'image de mes hôtes auprès de lui. Culbutée par ses féroces coups de pied, m'écroulant sous ses gifles chaque fois que je me relevais, je quittai la cour en rampant. Poussiéreuse et couverte d'égratignures, je me rendis au collège, le nez pissant le sang, les lèvres et les arcades sourcilières enflées comme des beignets de mil. Il m'avait traitée pire que celui qui avait essayé de me violer. À l'époque, je me couchais toujours avec un short en jean en dessous de mon pagne, et mon agresseur, malgré sa débauche de violence, n'avait pas réussi à satisfaire sa prédatrice libido. Cette manière de porter un short en jean sous mes vêtements, avec un cordon fermement attaché à la ceinture, c'était une idée de ma grand-mère, quand je partais si jeune, et cela m'a sauvée plusieurs fois, dans d'autres familles d'accueil ou dans des maisons où j'étais employée pendant l'été. Après cette histoire de Foundiougne, je n'ai plus jamais eu confiance en Tonton tyran. Son aile autoritaire me privait de ma part d'oxygène mais ne me protégeait de rien. En 2001, alors qu'il tentait de m'imposer un rapprochement, encouragée par ma grand-mère, je me dis qu'il fallait vider le passif, essayer de repartir sur de meilleures bases. Aussi, lors d'une discussion téléphonique, croyant que nous pourrions enfin parler en adultes responsables, j'évoquai le sujet, espérant un regret, une consolation, qui, même tardive, est toujours bienvenue. Nouvelle déception : Tu n'es qu'une menteuse ! Et puis, je ne suis pas ton exutoire, c'est le passé, tu ne m'emmerdes plus jamais avec ça ! hurla-t-il, avant de m'insulter copieusement. Avec lui, il faut toujours faire comme si de rien n'était et avaler les godillots qu'il vous enfonce dans la gorge, sans claquer la langue. Le coup de fil dura environ une heure, où il ne fit que m'agonir, je l'écoutais respectueusement, puis, sans me laisser m'exprimer davantage, il me raccrocha au nez. Je peux te bannir, sans moi tu ne seras rien ! répéta-t-il. Le peu de temps où j'avais pu placer quelques mots, je lui avais dit très calmement : Tonton, tu ne m'entendras plus jamais, tu peux donc vivre tranquille, c'est ma grand-mère qui tenait à ce que nous ayons un semblant de relation, mais, moi, je n'en peux plus et je n'en veux plus pour le reste de ma vie. Certains neveux de sa femme, qui étaient chez lui et qui ont assisté à sa colère, en sont encore horrifiés, puisqu'ils en ont même parlé à Niodior. Amer après notre coup de fil et sa rencontre avec le lutteur à Dakar, Tonton tyran, de passage à Niodior, dit à ma grand-mère que j'étais une hypocrite cachottière. La doyenne lui tint tête, lui affirma que c'était parfaitement normal que je veuille me rapprocher enfin de celui dont je porte tout de même le nom. J'étais en vacances au village, au même moment, au bout d'une semaine, Tonton tyran repartit, sans m'avoir adressé la parole. J'en remerciai le ciel, je n'avais loupé que des tombereaux d'injures. Mais n'est-ce pas légitime, même pour un enfant illégitime, de vouloir mieux connaître celui à qui on doit la moitié de ses gènes ? Tonton tyran pourra-t-il reconnaître un jour la situation cornélienne qui a été la mienne, depuis que je suis née, toujours déchirée entre deux familles, entre deux bras de mer, entre deux loyautés, entre mes désirs et la volonté des adultes ?

Tonton tyran revendique, aujourd'hui, une reconnaissance que je ne peux lui accorder. L'idée qu'il a de sa place dans ma vie étant en totale contradiction avec ce que je retiens de lui, l'adoration qu'il exige de ma part serait parfaitement illégitime. Sauf à considérer que ce que ses parents ont fait pour moi était amputé à son héritage, je ne lui dois que de l'inquiétude. À bien y regarder, *reconnaître* un délit est plus évident que reconnaître un être humain ou ses propres erreurs. Je n'aime pas ce verbe, il a toujours quelque chose d'un aveu extorqué et va souvent de paire avec la négation. Car, si ne pas reconnaître un délit peut sauver, ne pas reconnaître un être humain peut le détruire ou empoisonner sa vie.

Si je reconnaissais la Courtevue, à quoi cela m'engagerait-il ? Déjà, je devrais être très attentive, en arrivant, afin d'éviter de la confondre avec la belle-sœur de Marie-Odile. Mais comment allais-je faire ? Ne pas prononcer de nom trop vite serait judicieux, car une confusion me ridiculiserait tout en vexant la dame de Courtevue, qui se disait ravie de me revoir. Je la reconnaîtrais, mais oui, je la reconnaîtrais, me tranquilliserai-je, même si je savais mes capacités limitées en matière de géographie sociale. Tant de visages, tant de noms à retenir et, souvent, pour si peu de choses partagées

ensemble. *Tu ne me reconnais pas ?* s'écrient certains, indignés, comme si l'on avait une raison supérieure de leur octroyer une place particulière dans un cerveau où des milliers d'opérations nécessaires à notre survie peinent à tenir. On n'est déjà pas sûr de savoir qui on est, alors quelle certitude croit-on tenir en consignnant des noms dans un registre ?

Après avoir sorti la petite robe noire sélectionnée, je me mis à cirer mes chaussures. Je brossais, briqueais, frictionnais. Le battement discontinu de mes paupières rythmait les mouvements de mes bras, qui n'étaient pas les seuls à s'agiter. Quelque chose bouillonnait en moi et menaçait de soulever mon crâne. De toutes mes forces je frottais, m'acharnais sur mes escarpins, comme pour lisser les vagues de pensées qui me submergeaient et ravageaient tout.

— Et comment la reconnaîtras-tu ? s'enquit la Petite, en vrai tisonnier.

— Je n'en sais rien moi ! Qu'on la coiffe d'un bonnet phrygien pour me faciliter la tâche ! Bon sang de bon dieu de saletés de chaussures ! Marre de ce cirage à la noix qui colle partout ! Et ce bout de talon qui s'écaille ! Allez, basta !

— Fais doucement, tu vas te casser un ongle ! miaula la Petite, moqueuse. Avec toutes les manucures que tu te paies, ça aussi, c'est pour jouer à la grande fille. Eh bien, tu pourras les montrer, ce soir, tes jolis ongles ! Marie-Odile, l'esthéticienne, les trouvera parfaits ! persifla-t-elle.

Je me laissai choir sur le parquet, exténuée, scrutant un instant la chaussure endommagée, je râlai derechef.

— Ras-le-bol ! Que je fasse doucement ou pas, il y a toujours une égratignure mal placée. On brique, on lisse, rien n'y fait. Même nos chaussures ont des cicatrices impossibles à masquer. Et l'on voudrait que nous camouflions les nôtres ! Personne ne demande aux gueules cassées d'être des miss ! Personne ne demande aux culs-de-jatte de traverser la rue en courant ! Et l'on nous impose les travaux d'Hercule, sans nous donner sa force !

Une petite fringale me souleva et me conduisit à la cuisine. Pain de campagne, beurre demi-sel, un menu convenable à toute heure. Les tartines prêtes, je me ravisai et ravalai ma salive. Maintenant que j'avais signé mon décret intime, que je m'étais résolue à me rendre à ce dîner, je devais prendre toutes les dispositions nécessaires. Arriver le ventre vide en était une, afin d'être capable d'ingérer, sans trop de difficulté, la quantité de nourriture suffisante pour rassurer la maîtresse de maison quant à ses qualités culinaires. Cette stratégie me permettrait également de retarder l'instant où je devrais tout vomir, car je vomirais jusqu'à la première feuille de salade, dès mon retour. Ce moment de la purge, je ne le voulais pas, ne le provoquais pas, j'en souffrais même, mais il s'imposait à moi, aussi brutal qu'une crise d'épilepsie, au retour des repas au domicile des autres. Alors je le gérais du mieux que je pouvais. Comme les incontinents urinaires, c'était à l'instant où je franchissais le seuil de mon appartement que la nausée, habilement refrénée toute la soirée, rompt enfin ses digues et m'obligeait à gravir, quatre à quatre, les marches. À genoux dans les toilettes, je payais son tribut à la vie sociale. Si, pour beaucoup, une invitation à dîner est la promesse d'un plaisir gastronomique, pour moi ce n'est souvent que le présage d'une forme particulière de gastro-entérite.

— Foutu dîner ! lançai-je, revenant au salon sans mes tartines. Pourquoi exiger de quelqu'un qu'il se gave, quand la vie plante des troncs d'arbre dans l'estomac ? Mange ! Mange ! disent les gens, conscients de leur générosité, et l'invité s'étouffe d'une gratitude de circonstance. Des saynètes qui feraient rire, si l'on n'y perdait pas sa bonne humeur. La gentillesse est parfois absente là où l'on la revendique. Mange, mange, montre-moi combien tu m'aimes, combien tu es reconnaissant ! Ras-le-bol de l'extorsion de sentiments ! Sans liberté, aucun amour n'est supportable.

À 19 h 00, malgré l'épuisement, j'étais habillée, maquillée et même légèrement aspergée de Pleasures, un parfum qui sentait la pointe d'ironie, au regard de ma journée. Sac en main, je tournai en rond, vérifiant tout ce qui pouvait me retarder encore quelques minutes, avant de trouver le courage de sortir.

XXIV

Dans la rue, je marchais comme marchent ceux qui ne veulent pas arriver à destination. Bifurquant au hasard, je regardais les promeneurs et les gens agglutinés aux terrasses des cafés. Certains sirotaient un dernier verre, prélude aux savoureux dîners mitonnés dans quelque restaurant du coin. J'aurais voulu m'arrêter, boire un jus de fruit frais, déguster une salade périgourdine, savourer une tarte aux pommes tiède avec une boule de glace vanille, conclure avec un bon expresso et m'en retourner chez moi, sans craindre la nausée. Mais j'avais, résignée, pendant que mon imagination me jouait des tours, alternant la vision de mes mets préférés et les scènes concrètes de l'effervescence urbaine. Soudain, je tressaillis : déjà, les premiers signes de la nausée se manifestaient. Je me ressaisis, appuyant plus fermement mes pas au sol, comme on plante des rivets. Tout en marchant, j'ouvris mon sac, pris un chewing-gum, que je me mis à mâcher nerveusement. Pendant un instant, je me concentraï sur la résonance de mes talons, désireuse d'escamoter mon hoquet. Le pavé claquait sous mes pas, mes mâchoires subissaient une cadence de robot, mais le bourdonnement d'un marteau-piqueur n'aurait pas suffi à étouffer la clameur dont je souhaitais me détourner : à l'étroit dans ma boîte crânienne, un petit diable cognait, culbutait, discourait. Je ne savais plus si c'était la Petite qui se déchaînait en singeant mon expression ou si c'était moi qui imitais les révoltes de la Petite pour exprimer la mienne.

— Qu'on me serve, je suis prête ! Mon ventre n'est pas un ventre, c'est la cale d'un bateau fait pour supporter la houle. Qu'on me serve, je suis prête ! Mon ventre n'est pas un ventre, c'est l'outre d'un berger peuhl, qui se tend sous le poids du lait sans jamais se fendre. Qu'on me serve encore ! Mon ventre n'est pas un ventre, c'est une peau tannée, couverte de cendres, qui danse la forlane pour attiser les braises d'une forge mystérieuse. Servez-moi ! Et surtout, n'ôtez pas le feu de la cuisson ! Je suis la forge ardente où prend corps la fille que vous voulez que je sois. Servez-moi ! Je vais bouffer jusqu'à la dernière tranche de votre volonté. Le courage, ce n'est pas le fait de supporter, mais d'arriver à accepter la raison pour laquelle on supporte. Les enfants finissent toujours par accepter les suppositoires, puisque c'est pour leur bien. Servez-moi ! Une louche d'amour, une darne de tyrannie, je vais tout gober, si c'est là le prix de votre amitié. Servez-moi ! Ce soir, je porte la panse du python royal, je peux avaler une gazelle et mettre des semaines à la digérer, sans geindre. Qu'on me serve encore ! Et si je n'étouffe pas à votre table, mon foie tiendra jusqu'à Noël et je vous l'offrirai pour épargner un canard. Servez-moi ! Tout le plaisir sera pour vous. S'il s'agissait du mien, j'aurais préféré la simplicité d'un restaurant aux convenances asphyxiantes de votre demeure. Servez-moi ! Et si vous m'aimez vraiment, servez-moi, jusqu'à ce que mort s'ensuive, afin de m'épargner le calvaire d'un prochain dîner chez vous. Alors, servez-vous ! Je suis la dinde farcie de vos désirs ! Servez-vous ! Mon cœur, mon foie, ma joie, ma liberté, prenez tout ! Je ne garde rien, même pas le regret d'avoir accepté votre dîner.

Dès que le petit monstre cessa de fulminer, je m'arrêtai devant une vitrine, laissant courir un regard sur les marchandises exposées, sans vraiment les voir. Mon esprit avait pris de l'avance sur mes pas et se préfigurait déjà la soirée.

À table, la maîtresse de maison, qui ignorait tout de ce monologue du petit diable, servirait copieusement, insisterait et servirait encore. La dame ne ligotait pas, ne fouettait personne, c'était son sourire expressif et les douces injonctions de son époux qui annihilait toute résistance. Je me disais que je serai mal vue de toute façon : refuser obstinément la portion supplémentaire me ferait passer pour une poupée superficielle, préférant bafouer la générosité de ses hôtes pour préserver sa ligne. M'incliner et tout engloutir stoïquement me ferait inversement passer pour une incarnation de Gargantua, une gloutonne sans manières. J'imaginai les discussions du lendemain, où l'on ne manquerait pas de dauber sur mon coup de fourchette. On ne dit rien d'un bonhomme capable d'ingurgiter des montagnes de nourriture, mais on se formalise souvent lorsqu'une dame montre un solide appétit. Alors, le défaut qu'on me collerait, je préférerai le choisir moi-même : lorsque je jugerai utile de fixer ma limite, je mettrai ma main devant mon assiette pour signifier clairement à la cuisinière que je ne souhaite pas me lancer dans une nouvelle version de *La Grande Bouffe*. « Merci. Non vraiment, merci. Merci, j'en ai assez » dirai-je, courtoise, faisant un effort surhumain, afin de ne pas laisser sortir le petit diable qui trépignerait dans sa boîte en hurlant.

— Lâche-moi, ça suffit, espèce de tortionnaire ! Il y a tant de façons d'assassiner : une dague, une corde, un flingue, un mot affûté de haine ou bien une innocente assiette, dissimulée sous une couche d'amour pour mieux occire. Les morts lentes sont les plus douloureuses, dit-on. Ne me gavez pas, flinguez-moi !

Croisant mon regard sur la vitrine, j'eus un rictus. Dégoûtée par mon air éprouvé, je tournai mon attention ailleurs, pendant un court instant, puis reconsidérerai mon reflet : quelque chose de ce visage me semblait totalement étranger. Que pourraient bien y lire mes hôtes ? Certainement pas la jubilation d'une invitée qui aurait attendu leur dîner dans l'impatience. Mais, comblés par leur volonté exaucée, sans doute minauderaient-ils, hypocrites : Ah, tu as bonne mine, Salie, tu es ravissante ! Et comment répondre à quelqu'un qui vous complimente, quand ses propres yeux le

contredisent ? Remercier, dans ces cas-là, signe une complicité dans le mensonge. Pourtant, contraint par les apparences, on ne peut que s'incliner, telle une Amazone désarmée. La courtoisie tient parfois de la pratique sadomasochiste, le plaisir érotique en moins. Hélas ! Difficile de survivre à toute cette violence hors des champs de bataille. Parfois, hissant des drapeaux blancs entre nos lèvres, nous ne faisons que couvrir les petites laideurs des relations humaines. On songe si peu à la dimension perverse latente dans certaines actions altruistes. La posture du bienfaiteur, lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'une conscience qui relativise notre importance dans le destin d'autrui, se confond très vite avec l'emprise du despote. Il faudrait pouvoir se dire en permanence : Je participe, à ma hauteur, à la vie des autres, une vie qu'ils auraient menée, de toute façon, avec ou sans moi. Ainsi, le don serait plus léger pour son bénéficiaire et grandirait mieux son auteur, car ceux qui tiennent l'amour en laisse règnent sur un moindre terrain que ceux qui le laissent croître en toute liberté. Il est toujours plus aisé, plus sain et plus valorisant d'embrasser une belle qui s'offre librement ; une vérité que les violeurs finissent par comprendre quand ils se heurtent aux barreaux de leur désir unilatéral. Dans le commerce des humanités, toute volonté s'exerçant aux dépens d'une autre pratique un acte de prédation. Il y a des manières de nourrir l'amitié qui s'apparentent à la pêche au harpon. Remplir l'autre, sans tenir compte de ses envies, c'est parfois une manière d'occuper son être tout entier, de le préempter.

Devant la boutique où je m'étais arrêtée, je consultai furtivement mon téléphone portable pour me faire une idée de l'heure. Il était déjà 19 h 25 et, même si je n'étais plus qu'à quelques encablures de la maison de Marie-Odile, il devenait urgent de forcer le pas. Je lançai un dernier regard à mon reflet, passai une main ravaudeuse dans mes cheveux, ajustai mon écharpe, prête à poursuivre mon chemin. Mais, à cet instant précis, une vive douleur dans la poitrine me coupa le souffle. Je vacillai, appuyai les deux mains sur la vitrine, mais une force irrésistible m'attira au sol. Ma tête, une toupie, pas assez rapide pour suivre la rotation accélérée de la Terre. Les pieds au sec, j'avais le mal de mer. Un impitoyable rouet agitait tout ce qui entraînait dans mon champ de vision. Je fermai les yeux, serrai les poings si fort qu'un tremblement me parcourut de la tête aux pieds. Je m'écroulai.

— Madame, ça ne va pas ? Madame, vous m'entendez ? répétait une passante qui s'était aussitôt penchée sur moi.

Je percevais sa voix comme dans un rêve. Voyant que je ne réagissais pas, la secouriste providentielle cria à l'intention des quelques curieux qui s'étaient rapprochés.

— Appelez les pompiers ! Vite, une ambulance !

Dans le véhicule qui se dirigeait vers l'hôpital, un homme me tenait la main, tapotait mes joues et tentait vainement de se faire entendre, malgré le bruit de la sirène. Je l'entendais de loin, toujours comme dans un rêve, mais tant que je ne réagissais pas, il insistait, plein de sollicitude.

— Madame ? Ouvrez les yeux ! Madame, restez avec nous. Vous m'entendez ? Ouvrez les yeux...

Mais je gardais les paupières closes. Dans ma vision, un trou noir, avec des spirales lumineuses, tournait devant moi et j'avais l'impression que si j'ouvrais les yeux, j'allais tomber dedans. Plus tard, lorsque je rouvris enfin les yeux, dans une chambre aux murs blanc immaculé, je bondis sur le lit, en biche apeurée. Je me croyais encore devant la vitrine et ne comprenais pas pourquoi ni comment je m'étais retrouvée là. Tout en me défendant contre l'armée de blouses blanches qui s'affairait autour de moi, j'interrogeai à brûle-pourpoint :

— Mais que me faites-vous ? Laissez-moi ! Mais que se passe-t-il ? Pourquoi suis-je ici ?

— Ne vous inquiétez pas, madame, rassura une fée des lieux.

L'homme, qui semblait être le médecin, desserra son tensiomètre et je repris possession de mon bras. Devant ma mine tourmentée, une infirmière s'assit sur le rebord du lit, me saisit la main et me raconta l'étape de ma propre vie que je venais de manquer. Puis le médecin d'enchaîner les questions pendant qu'une autre infirmière, debout face au lit, notait les réponses.

— Avez-vous un problème particulier de santé ?

— Non.

— Êtes-vous sous traitement médicamenteux ?

— Non, puisque je vous dis que je ne suis pas malade.

— Pas de problèmes de drogue ?

— Mais non !

— Un début de grossesse ?

— Non.

— En êtes-vous sûre ?

— Oui.

— Si vous avez un doute, on peut faire un test par prudence...

— Mais je vous dis que ce n'est pas ça ! J'ai perdu connaissance, je n'ai pas perdu la tête, je sais encore ce qui se passe dans mes jupons !

— D'accord, d'accord, ne vous énervez pas. Je suis obligé de respecter le protocole, vous comprenez ? Bon, à votre avis, qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Pourquoi vous êtes-vous évanouie ?

— Je n'en sais rien, moi ! Il faut croire que j'étais sur la lune et je suis tombée dans les pommes ! Les infirmières commencèrent à rire, mais un regard du médecin leur rendit leur sérieux.

— Bon, apparemment, vous n'avez rien de méchant, rassura le médecin.

Avant de quitter la pièce, il laissa quelques instructions que je n'avais pas pu entendre à l'une des infirmières. Celle-ci, magnanime, essaya ensuite de m'expliquer les choses plus calmement.

— Mais pourquoi vous énervez-vous ? Vous savez, c'est un simple contrôle de routine, que nous sommes obligés d'effectuer pour votre bien...

— Oui, c'est ça, pour mon bien... Sauf que j'ai un dîner à 19 h 30 et, là, je vais être en retard.

— Désolée pour votre dîner, madame, mais nous devons vous garder ce soir en observation. Voici votre sac ; d'ailleurs, votre téléphone portable n'a pas arrêté de sonner. Si vous souhaitez appeler quelqu'un... Sinon, vous pouvez nous donner un numéro et nous allons prévenir votre famille.

— Ma famille ? murmurai-je, dans un sourire moqueur. Non, merci, je vais appeler moi-même.

— D'accord, je vous laisse, à tout à l'heure.

Je comprenais bien : l'infirmière faisait de son mieux, mais la sale gamine vautrée en moi mourait d'envie de tirer la langue à ces professionnels, qui portaient si bien la blouse du conformisme et ne cessaient d'égrener des poncifs sociologiques. Est-ce que j'étais enceinte ? Est-ce qu'on pouvait prévenir ma famille ? Et bla-bla-bla... Comme si tout cela allait de soi. Toutes ces évidences qui réduisent l'acuité du regard et font passer les cas particuliers pour des anomalies. Enfin seule, j'écoutai mes messages téléphoniques, où l'on entendait l'irritation aller crescendo, d'un appel à l'autre. Sans attendre, je composai le numéro de leur unique expéditrice, celle qui m'avait invitée à dîner.

— Allô, oui ! Salie ? Eh ben dis donc, ce n'est pas trop tôt !

— Désolée, Marie-Odile, pour mon rappel tardif...

— Ah, ça, pour être tardif, on ne fait pas mieux ! Il est tout de même 20 h 30, je t'avais pourtant dit 19 h 30. As-tu bien reçu mes messages ?

— Oui, je viens de les écouter à l'instant, j'ai eu un pépin et je n'ai pas pu te rappeler plus tôt...

— Bon, m'interrompt-elle, déçue. Comme je te le disais dans mes messages, ma belle-sœur et son mari sont arrivés fatigués, le voyage, disent-ils. Et ma copine de Courtevue a laissé ses enfants à la maison avec une baby-sitter ; pas question pour elle non plus de trop prolonger la soirée. Comme tu n'arrivais toujours pas, j'ai dû servir...

— Je suis désolée, Marie-Odile, j'allais venir, mais...

— Mais il fallait me prévenir, au moins ! Bon, je retourne à table, mes invités m'attendent. Sylviane s'était même donné la peine de t'apporter quelques gélules pour tes insomnies, mais bon. Disons que ce n'est que partie remise. Au revoir.

Je raccrochai, bouche bée, sans avoir pu expliquer la raison de mon absence. D'abord contrariée, un moment de réflexion me rendit le sourire : avec sa mauvaise humeur évidente, Marie-Odile hésiterait longtemps avant de me réinviter. Cette tranquillité en perspective me procura une intense sensation de soulagement. Et puis, rien à cirer des gélules de Sylviane, qui, dans son marketing sans subtilité, faisait tout son possible pour recruter une cliente. Je n'avais jamais rien demandé à cette obscure thérapeute, mais Marie-Odile s'était permise de lui déblatérer tout ce qu'elle savait de moi. J'avais beau lui dire que ces veillées faisaient partie de la banalité de ma vie, puisque j'écris la nuit, elle s'obstinait à les considérer comme la preuve évidente d'un profond mal-être et tenait absolument à leur trouver remède, encore pour mon bien. Sur mon lit d'hôpital, je me remémorais la détermination que Marie-Odile avait déployée pour m'imposer son invitation ; c'est acculée, à l'extrême limite de ma résistance, que j'avais fini par accepter. Plutôt que la condamner, je me demandais maintenant d'où venait l'impossibilité de cette femme à admettre un refus, à réviser ses attentes vis-à-vis d'autrui. N'ayant aucun élément de réponse, je songeais à mes propres convulsions intérieures. Cette invitation avait occasionné un véritable chambardement dans ma tête. Combien de fois avais-je moi-même tenté de contrôler les choses, sans y parvenir ? La dame invitait peut-être comme on pose des jointures sur des béances. Qui pouvait lui en vouloir ? Toute la vie ne consiste qu'à cela. Prenant conscience de cette probabilité, j'éprouvai une indulgente tendresse à l'égard de tous ceux qui, malgré mes rebuffades, persistaient à m'incommoder par l'insistance de leurs diverses sollicitations, la plupart conduisant à leur domicile, quand je redoute le simple fait de devoir sortir de chez moi. J'imaginai aussitôt la demeure de Marie-Odile, visualisai la tablée : ma chaise vide qu'on avait dû écarter, les couverts retirés, les assiettes repositionnées pour fermer le hiatus créé par mon absence, le regret me serra le cœur.

— Pardon, marmonnai-je, certes, je n'étais pas ravie de venir, mais je ne voulais pas te faire ça, pas comme ça, pardon.

À cet instant, la Petite surgit de nulle part et m'asséna sa diatribe dans un ricanement de sorcière.

— Pardon ? Et puis quoi encore ? Mon avis, si tu continues comme ça, je te vois bien demander pardon à ton cercueil d'avoir à supporter ton poids. Au lieu de te flageller, regarde les choses telles qu'elles sont ! Imagine un peu la Marie-Odile, en train de faire profiter tout le monde de son humeur massacrant. Imagine-la, plus préoccupée par la réussite de sa recette que par l'état de santé de ses invités. T'a-t-elle demandé ce qui t'a retenue ? Pardon ? Ha ha ha ! Détrompe-toi, ce n'est pas la culpabilité qui t'écrase, mais la vanité ! Ce n'est pas ta présence qui était importante, mais le dîner en tant que tel. Pauvre fille naïve ! Tu n'avais qu'un modeste rôle dans la distribution du film de Madame. Ton absence ne changera rien à la couleur de sa nuit. Alors, sois gentille avec toi-même et

accorde-toi l'absolution. Imagine, surtout, que si tu étais morte ce soir, elle n'en aurait pas moins servi son dîner à l'heure prévue !

Je me mordis les lèvres, grâce à la claque de la Petite, une soudaine lucidité m'ôta mon reste de culpabilité : toute présence dont on peut se passer sans peine est un encombrement inutile. Dans la réaction de cette femme, qui n'avait même pas jugé nécessaire de s'enquérir de la raison de mon absence, je ne voyais pas l'amitié à préserver.

— Alors, maintenant que tu as raté son dîner, interrogea la Petite, crois-tu qu'elle va te laisser tomber, comme certains qui te reprochent de ne pas aller manger chez eux ?

— Je n'en sais rien. Puisque je n'ai pas loupé son rendez-vous volontairement, j'ai la conscience tranquille, mais si elle préfère rompre notre relation, je ne lui en voudrais pas. Si aller manger chez elle est la condition de son amitié, je ne suis pas celle qu'il lui faut, donc, je comprendrai.

— Alors tu seras malheureuse ?

— Pas du tout, je reste sereine. Depuis la bâtarde qu'on indexait, rejetait par-ci par-là, j'ai grandi et je ne demande plus à personne de bien vouloir m'admettre, si ce que je suis ne lui plaît pas. Si je ne conviens pas à quelqu'un, il est libre d'aller trouver son bonheur ailleurs. Je mène simplement ma vie comme je l'entends et, surtout, comme je peux. Et, si quelqu'un cherche à acheter des poires, je ne peux pas lui en vouloir de ne pas prendre mes pommes. Nous ne partagerons pas la même tarte, c'est tout, mais chacun aura son dessert à son goût, il n'y a donc pas de quoi se mettre les nerfs en pelote. Et puis, je n'ai jamais aimé les chamailleries entre copines. Pas d'anxiété inutile, quand on cherche la paix intérieure, le vrai combat est intellectuel et spirituel, il se livre contre soi-même.

Résolue à ne pas rappeler Marie-Odile de sitôt, mon silence ne comporterait cependant aucune amertume. À quoi bon ? C'est épuisant et ça ne change jamais rien à la situation, lorsqu'il y a incompréhension. Et puis, quand les émotions négatives remontent, la vraie bataille est intime, elle se livre pour la survie de la part positive en nous. Quand il ne reste plus qu'à montrer les griffes, il suffit de comprendre qu'il ne sert à rien de gémir parmi les loups pour passer son chemin. Au lieu de gaspiller de l'énergie en affrontement, on peut donc se retirer paisiblement, souffrir, se désoler, hiberner le temps de digérer ses déceptions et reprendre sa navigation, sans rien exiger de personne. Accusations et reproches n'atténuent aucune déception, ils peuvent même l'aggraver, lorsque l'intéressé n'y est pas sensible. On peut traverser les malentendus comme on affronte la houle, peu importe de quel côté vient le vent, il s'agit de garder la barre, coûte que coûte, afin d'éviter le naufrage. À l'instar des vies humaines, chaque amitié a sa propre longévité. Il ne sert à rien de forcer le quadrige quand les chevaux ne regardent pas dans la même direction. Certes, les différents rejets qui marquent la vie des enfants illégitimes, abandonnés ou ayant connu la marginalisation, peuvent faire d'eux des gens assoiffés d'amour, mais lorsque la vie les confronte à un rejet supplémentaire, ils savent que le désert n'effraie que ceux qui le découvrent. Ayant trop connu la douleur des éconduits, ils apprennent à réduire la sollicitation d'autrui au minimum, car habitués à rester à la lisière.

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que... ? Tu ne me demandes jamais rien ! s'indignait Marie-Odile, lorsqu'elle avait le sentiment que son concours aurait été utile dans telle ou telle chose dont je m'étais occupée sans elle. Et j'ignorais toujours quoi répondre, puisque j'agissais ainsi uniquement par habitude. Non pas que je n'aie pas besoin de mes semblables, simplement, ayant passé ma vie à me débrouiller souvent dans la solitude, je sais que les choses pour lesquelles les gens croient leur secours nécessaire ne sont pas toujours les fardeaux qui nous pèsent le plus. Les manques les plus cuisants ne sont pas matériels et les autres n'y peuvent pas grand-chose. D'ailleurs, même pour ce qui est du matériel, on peut se passer de beaucoup de choses que tant de gens croient essentielles, au point d'aller les quémander chez d'autres, lorsqu'ils ne les possèdent pas. Ce manque de sollicitation, que me reprochait Marie-Odile, va de paire avec un souci d'autonomie qui date de ma jeunesse chaotique. Cependant, il me fait parfois perdre des amis auxquels je tiens, mais qui se sentent inutiles, ne se doutant pas à quel point je crains l'idée même de les incommoder. Quand Marie-Odile pointait un trop d'orgueil ou un manque de confiance en elle, j'encaissais le coup, me disant que c'était moins compliqué que ce qu'elle imaginait. Nous ignorions encore trop de choses l'une de l'autre. Or, on ne peut jamais vraiment comprendre quelqu'un tant qu'on ne connaît pas un minimum son enfance, car si ce terreau ne détermine pas tout de l'adulte, il en explique une partie non négligeable. La vie d'un enfant dit illégitime, c'est *prends le moins de place possible*, on finit par intégrer cette douloureuse mise à l'écart et on se construit en développant ses propres mécanismes de résistance : vous ne voulez pas de moi, soit, moi non plus, je n'ai pas besoin de vous. Rejeté, on s'adapte ainsi à ce que la société renvoie, c'est-à-dire la difficulté, voire l'impossible adhérence. De ce fait, même lorsque la donne change, on garde cette pudeur, cette distance, je dirais même cette peur panique d'empiéter sur le terrain d'autrui, un tel empiètement étant définitivement associé à l'humiliation qui s'ensuivait jadis. Depuis mon enfance, en toutes circonstances, au lieu de me faufiler là où l'on ne voulait pas de moi, je me suis toujours éloignée, allant me battre bec et ongle pour trouver moi-même ma petite mais légitime place, et je ne revendique que celle-là, qui ne dépend ni du nom d'un père ni de la lignée d'une mère.

Vu sous l'angle de la liberté dont il est porteur, l'abandon est une chance, car il permet d'affirmer quel humain on fait de soi-même, hors du projet des autres. Cela, on le réalise quand on n'est plus l'enfant qui pleure et fantasme ses parents. Adulte, on ne se fiche pas de leur absence,

loin de là, la franchise commande même de reconnaître qu'un certain manque demeure pour toujours. Mais, grandir, c'est apprendre à les regarder sous le prisme de leur simple condition humaine. Après, on se dit qu'ils n'auraient peut-être pas été aussi héroïques que nous l'imaginions, petits, pour nous offrir une existence meilleure que celle que nous parvenons à bricoler par nous-mêmes. En plus de l'obligation d'affronter la vie sans intercesseurs, l'absence des parents laisse l'urgence d'entreprendre sa propre réalité, de l'expérimenter et d'éprouver son propre potentiel humain. Ce qui n'est rien d'autre qu'un précoce apprentissage de la liberté et la découverte du prix de l'autonomie. Donc, qui a su renoncer à ses parents sait renoncer à tout autre, car il sait que lorsqu'une larme perle, s'il n'y a personne pour l'essuyer, elle finit par sécher quand même. Dans la vie sociale, il peut donc céder au plaisir du relationnel, mais n'oubliera jamais que compter sur soi-même est toujours le plus fiable des recours. Cette lucidité comporte évidemment une forme d'insécurité, mais quand on a le courage de l'accepter, on peut entretenir des relations honnêtes et intègres, dépourvues de calcul, car l'espoir de compter sur quelqu'un plus tard ne fera jamais lécher les bottes. L'illusion que nous avons de ce que les uns ou les autres pourraient faire ou pas pour nous est à l'origine de bien des dépendances, ainsi que des avilissements qui vont avec. D'autre part, l'idée que les gens se font de la place qu'ils occupent dans la vie d'autrui justifie parfois leur comportement, raisonnable ou pas. Oser relativiser cette place, lui rendre sa juste mesure, c'est parfois prendre le risque de perdre une relation, car trop de gens se surestiment et personne n'aime savoir qu'on peut se passer de lui. Pourtant, il faut admettre cette dernière idée pour reconnaître à l'autre sa liberté et s'en accorder une soi-même. Les enfants abandonnés, eux, grandissent en mesurant combien ils sont facultatifs dans la vie de ceux qui ont choisi de les ignorer, de ce fait, leur disposition psychologique de survie favorise la réciprocité : on se passe d'eux, donc ils apprennent à se passer de ceux qui se passent d'eux. Ce constat, au lieu d'être vecteur d'amertume ou d'angoisse, peut asseoir une position philosophique, une manière d'être humble face à l'autre, d'admettre notre impuissance, quant à ce qu'il peut donner ou refuser de lui-même. Et puisque les parents sont censés représenter les relations les plus importantes d'une vie, ceux qui ont dû vivre sans savent, plus que quiconque, qu'on ne peut retenir personne contre son gré. Ils peuvent donc se lier, tout en gardant une vraie indépendance, le détachement étant une éventualité admise d'avance. Autrement dit, si les gens sont là, s'ils veulent bien de nous, c'est bien, sinon, tant pis. Sachant bien que leur proximité dépend de leur bon vouloir, quel que soit l'amour que nous leur portons, il s'agit de rester toujours prêt à savourer le plein comme à supporter le vide. Or, dans la réalité, quand les gens réalisent que vous pourriez parfaitement vous passer d'eux, ça les fait fuir, car ils se voient privés de toutes ces petites dépendances, ces diverses emprises qui les rassurent, quant à la solidité du lien et la nécessité de leur présence. C'est sans doute pourquoi Marie-Odile jetait sans cesse son filet épervier autour de moi, au lieu de me laisser me rapprocher d'elle à mon rythme. Or, j'aurais préféré continuer notre relation de mon plein gré, et non à cause des laisses qu'elle me tissait avec acharnement et qui ne pouvaient que me faire fuir.

Tenant à ma liberté et redoutant, par-dessus tout, l'idée d'encombrer les autres, je ne m'approche que de ceux qui veulent bien de moi, à condition qu'ils ne veuillent pas faire de moi leur marionnette. La liberté, c'est aussi une autonomie d'action, une lutte afin de ne pas être tributaire des émotions d'autrui et de laisser, ainsi, la réactivité annihiler le raisonnement, l'analyse réfléchie de chaque situation. Pourquoi irais-je reprocher son attitude à Marie-Odile ? Ça la gênerait et ne me consolerait de rien. Nous n'étions pas en phase, c'est tout, cela n'empêcherait aucune d'entre nous de poursuivre sa route. J'allais gérer les événements de la seule manière qui pouvait me permettre de progresser. Lorsqu'une situation ne convient pas et qu'on n'a plus aucun contrôle dessus, il reste toujours la possibilité d'agir sur soi-même, afin d'apprendre à vivre avec les gens tels qu'ils sont, sans se laisser détruire. On ne peut obliger personne à faire preuve de délicatesse, mais on peut fixer la limite de son endurance, disait mon grand-père. Après le triste constat que je venais de faire concernant notre amitié, j'effaçai les messages de l'impatiente et m'allongeai, presque joyeuse.

— Bon débarras ! lança la Petite.

Et je ne dis rien pour la contredire.

Chargée d'un plateau-repas, l'infirmière fut surprise d'être accueillie par une bien meilleure mine.

— Alors, ça va mieux ?

— Beaucoup mieux ! répondis-je.

— Restaurez-vous et, surtout, reposez-vous bien après. Demain, s'il n'y a rien à signaler, nous vous libérerons dans la matinée.

Ce soir-là, dans ma chambre blanche, je savourai l'insipide dîner de l'hôpital, qui me parut un festin. Mon plateau sur les genoux, je mangeais, sans me soucier de gastronomie. L'angoisse qui pesait sur mon estomac durant les jours précédents s'était envolée, me laissant un gouffre que j'aurais pu remplir sans dommage de n'importe quel bourratif. Sous la lumière blafarde, ma nourriture se rehaussait d'étranges couleurs, mais je n'y prêtais pas plus d'attention, tous mes sens convergeaient vers ma bouche. Une bouche qui happait, malaxait tout ce qu'on lui présentait, avec une régularité d'automate. Je n'étais pas affamée, c'est la vie qui me dévorait tout entière, exigeant de moi plus que de la nourriture. J'avalai la dernière bouchée de mon dessert, surprise d'avoir déjà tout ingurgité. Morfale, va ! me moquai-je, en posant le plateau sur la table, avant de m'allonger

avec un sourire. Aurais-je si bien dîné chez Marie-Odile ? Plus de nausée ! Je savais que je ne vomirai pas, car aucune volonté étrangère n'avait précédé mon repas dans mon estomac. Certes, la faim et la qualité des mets suscitent l'appétit, mais celui-ci ne peut être dissocié de ce sentiment d'aise indispensable à toute bombance. Personne ne se régale hors du pacte secret qui lie les papilles à l'esprit. Ce soir-là, dans ma chambre d'hôpital qui empestait le camphre, je m'endormis, sereine. La Petite se tint tranquille et rien ne perturba ma nuit.

XXV

La vie recouvre son harmonie, quand l'aurore éclaire les humeurs en même temps que l'horizon. Soudain, une piste, sans ronces ni fauves, se dégage de la nuit et s'ouvre, aussi accueillante qu'une page blanche.

Le lendemain, dans ma chambre d'hôpital, je reçus la visite de l'infirmière du matin avec un sourire plus avenant qu'une simple exigence de politesse. La soignante s'en réjouit, m'interrogea de manière purement formelle quant à mon état de santé et m'annonça que plus rien ne me retenait dans l'établissement. Soucieuse de me faire pardonner mon humeur saline de la veille et me doutant bien que la dame avait tout appris par ses collègues, je lui racontai succinctement mon étrange balade terminée sur une civière.

— On en reçoit parfois, ici, des gens surpris par un malaise en ville ; rien de grave pour la plupart. Vous avez peut-être fait une hypoglycémie, dit-elle.

— Oui, peut-être, admis-je, entamant mon petit-déjeuner.

Pendant que mon interlocutrice remplissait un formulaire, je pensais à toutes les tartines que j'avais abandonnées dans ma cuisine. Elle avait sans doute raison pour l'hypoglycémie : en dehors du café, du thé et du bissap, je n'avais rien avalé depuis le vendredi soir jusqu'à mon dîner du samedi à l'hôpital, à moins que l'excès de café n'ait produit sur moi un effet secondaire que je ne soupçonnais pas encore.

Lorsqu'elle acheva de compléter son document, nous échangeâmes d'autres banalités. Très attentive, je notai quelques points communs : nous n'habitions pas très loin l'une de l'autre, peut-être que nous nous étions même déjà croisées quelque part. La curiosité me taraudait, mais il me sembla plus sage de ne pas en savoir davantage.

— Bon, je vous laisse terminer tranquillement votre petit-déjeuner. Je reviendrai prendre votre tension avant votre départ. Vous avez l'air d'aller bien, mais...

— Mais le protocole ! plaisantai-je.

— Eh oui ! Alors, à tout à l'heure.

Nous éclatâmes de rire et l'infirmière s'éclipsa. La conversation prenait une tournure très agréable, les accointances affleuraient, mais j'étais ravie de savoir mon départ imminent. Mieux valait écourter le bavardage, partir vite, me prémunir ainsi d'une éventuelle invitation, éviter de replonger bêtement dans les affres qui m'avaient conduite jusqu'à cet hôpital. Je n'avais rien contre les amitiés, mais restais persuadée qu'il en existe des salutaires et des nocives, que je devais encore apprendre à distinguer. Lorsque je saurai le faire, je serai peut-être assez grande pour me lier, sans cette crainte excessive qui m'assaille dès que je flaire un possible attachement.

J'étais prête à quitter les lieux, lorsque l'infirmière revint avec son tensiomètre. Mais, saisie soudain d'un doute, je m'étais mise à farfouiller dans les draps, tout en marmonnant :

— Mon doudou, mais où est mon doudou ?

L'infirmière avait certainement frappé, mais occupée à fureter, je ne l'avais pas entendue entrer. Interloquée par le spectacle incongru qui s'offrait à elle, surtout ayant perçu mes propos, elle n'avait pu se retenir et s'était empressée de relever.

— Un doudou ? Vous cherchez votre doudou ? Vous en aviez un, hier, à votre arrivée ? Me dites pas que... que vous en avez encore un chez vous !

Surprise, je m'écartai immédiatement du lit. Le temps de surmonter ma gêne, je regardais par la fenêtre, tournant le dos à la dame. Je n'avais pas du tout apprécié sa manière de s'appesantir sur le *encore*, ni l'expression ahurie de son visage lorsqu'elle avait prononcé *doudou*, comme si elle avait découvert une dame de soixante-dix ans suçant son pouce. Où va un monde capable de juger la tendresse caduque ou maladive ? Peut-être que mon attitude présentait de quoi s'étonner, mais les adeptes de la normalité ont cette fâcheuse manie de traquer toute originalité et leurs réactions sont parfois aussi déroutantes que les comportements qu'ils indexent. Cette réflexion, je la disséquai, la ramifiai, en empruntai les dédales mentalement, mais préférerai n'en rien dire. L'infirmière l'ignorait, mais, alors que je commençais à la trouver sympathique, elle venait de réveiller ma méfiance.

— Encore une qui attend de toi une attitude déterminée ! commenta la Petite. Elle juge ton comportement anormal pour ton âge, comme si la vie d'une adulte était trop étroite pour contenir un simple doudou. Laisse-la penser ce qu'elle veut, ton doudou est à la maison.

— Et toi, laisse-moi tranquille ! Tout ça, c'est de ta faute.

— Pardon ? s'enquit l'infirmière.

Le regard perdu, très loin de la fenêtre où j'étais accoudée, je ruminais. Je n'aurais jamais dû atterrir dans cet hôpital, si la vie était aussi souple qu'une pâte à modeler, si le sucre des bonbons ne donnait pas de carie, si la mer qui rafraîchit et nourrit ne noyait pas, si la beauté du mont Blanc ne se payait pas d'avalanches mortelles, si le velours du pain de singe ne brûlait pas la peau, si et si... Bref, je n'aurais jamais dû arriver dans cet hôpital, si un événement, anodin pour la majorité des humains, mais ingérable pour moi, n'était venu chambouler mes émotions et ruiner ma sérénité.

— Une petite fille me poursuit, me harcèle, m'assiège ; après tant d'années de lutte, je ne peux

toujours rien contre ses assauts ; parfois, croyant agir à ma guise, je découvre avec stupeur que je ne fais que succomber à ses humeurs : grandir semble impossible !

— Pardon ? répéta l'infirmière.

Tout en arrangeant distraitemment ma coiffure, j'avais prononcé ces mots, pendant que mon regard, dissocié de mon corps prisonnier des murs blancs, scrutait les arbres du jardin. En réalité, lorsque j'avais parlé, les yeux rivés sur la cour, ce fut par inadvertance : j'avais simplement réfléchi à voix haute, comme on respire par la bouche, sans y prêter attention. Mes paroles ne s'adressaient à personne d'autre qu'à moi-même. Certes, quelques minutes auparavant, on m'avait posé une question, mais après un long silence de crypte, mon inquisitrice n'espérait plus aucune réponse. D'ailleurs, sa question n'en était pas vraiment une, plutôt une bruyante expression de sa perplexité.

Comme je l'avais oubliée un moment, elle toussota dans mon dos, me rappelant ainsi qu'elle m'attendait. J'eus d'abord un rictus de regret, puis me retournai avec un sourire confus, comme pour effacer ce que je venais de dire de l'esprit de ma seule auditrice. Elle haussa un sourcil interrogateur, tout en agitant son jouet de grande fille, ce tensiomètre qui donnait un air sérieux à la petite fille devenue l'infirmière de ses jeux d'antan. Cette pensée m'arracha un rire que je réprimai aussitôt. L'infirmière haussa son autre sourcil, je lui tendis mon bras et restai figée un instant. Elle me prit la tension, puis déclara d'un ton qui se voulait léger, mais trop chargé de sous-entendu pour l'être :

— Parfait ! Rien à signaler de ce côté-là.

Flairant un diagnostic supplémentaire et n'ayant aucune envie de m'attarder dans les senteurs d'éther, je m'emparai de mon sac sur le lit. Prête à déguerpir, je lançai, guillerette :

— Bon, allez, c'est parti ! Encore merci, madame, bonne journée !

Joignant le geste à la parole, je jetai un dernier regard dans la pièce, m'assurai n'avoir rien omis et me dirigeai vers la porte. D'un pas décidé, je longuai un premier couloir, puis un deuxième, escortée par la soignante. Pourquoi me suit-elle ? m'interrogeai-je. Je chassai aussitôt cette question, la trouvant stupide : la dame avait sans doute autre chose à faire et n'allait pas tarder à bifurquer. Mais ce ne fut pas le cas. J'allais franchir le seuil du grand hall d'entrée quand elle m'arrêta net.

— Attendez...

Dubitative, je pivotai vers elle. Avec la touche de sainteté que lui conférait sa blouse blanche, elle posa sur moi un regard plein de commisération puis, adoptant ce ton doux et si particulier au personnel médical, elle me fit cette suggestion :

— Cette petite fille qui vous poursuit, comme vous dites, euh... Vous avez peut-être besoin d'en parler à quelqu'un, un... euh, un psychologue ? Nous en avons dans l'équipe, si vous patientiez un petit moment, je pourrais vous arranger ça.

— C'est très aimable à vous, madame, mais non, merci !

— Vraiment ? Cela vous ferait du bien, non ?

— Je vous assure, madame, ce n'est pas la peine, merci.

— Vous savez, les gens hésitent toujours quand on leur propose de voir un psy mais, croyez-moi, ça peut vraiment aider.

— Oh, certainement ! Mais ne vous inquiétez pas pour moi, ça va bien.

— Bon, comme vous voulez. Mais si vous changez d'avis, n'hésitez pas à venir nous voir. On ne sait jamais...

— Merci, au revoir, la coupai-je, m'en allant au pas de course.

Je savais que, jamais au grand jamais, je ne reviendrais en ce lieu de mon plein gré, surtout pas pour demander un rendez-vous avec un psy-quelque-chose. De nos jours, même pour un rhume des foins on vous propose un psy. Dans le jardin de l'hôpital, je respirai profondément. Il faisait très beau, je m'assis sur un banc, offris mon visage au soleil et prêtai l'oreille au chant des oiseaux. Tout allait merveilleusement bien. Aucune raison de me laisser embarquer dans le plan nursery mental de la dame en blouse blanche, non, vraiment aucune, me confortai-je. Pour une fois, la Petite semblait assagie.

Dans le jardin, quelques visiteurs faisaient les cent pas en compagnie de leurs malades. De temps en temps, une blouse blanche, consciente de l'urgence de sa mission, traversait la pelouse comme un fantôme. C'était une matinée de dimanche, il n'y avait pas trop de monde, mais je présumais que la foule irait croissant. Ravie du calme qui régnait encore, je m'allongeai sur mon banc, contente de profiter du bel air, avant de rentrer chez moi. Ma détente ne dura pas bien longtemps. Au bout d'un moment, mon esprit se détourna du chant des oiseaux et se mit à dérouler le fil des événements qui m'avaient menée jusqu'à cet endroit, où l'on se retrouve toujours malgré soi. Couchée sur le banc, la tête sur mon sac, les mains croisées sur le ventre, les jambes légèrement repliées, j'essayais de comprendre l'engrenage qui m'avait entraînée jusqu'à cet hôpital. Pendant un moment, mon regard caressa le feuillage des arbres, puis, comme cela perturbait ma concentration, je fermai les yeux. Méditation ? Non, navigation, sans carte ni boussole, sur l'océan de l'existence, où l'apnée n'est jamais exclue. Réfléchir, c'est toujours larguer les amarres, le sillage qui mène à soi est plus long que le canal de Suez. Je plongeai tout entière dans mes pensées et me laissai porter par les courants.

Lorsque l'infirmière était revenue à la charge, insistant pour me coller un rendez-vous avec un

psychologue, je n'aspirais qu'à garder au calme le petit diable tapi en moi. J'avais considéré la fuite absolument urgente, croyant que partir sur-le-champ m'éviterait de faire des confidences à un inconnu et m'épargnerait la tempête émotionnelle qui s'ensuivrait. Malheureusement, la simple proposition de cette professionnelle avait suffi à déclencher en moi une houle contre laquelle je devais batailler. Immobile sur le banc, je m'étais laissée emporter dans le volier de mon esprit. Ballottée, éreintée par des bourrasques de souvenirs, je dérivais entraînée par une petite fille, me demandant pourquoi elle se plaisait à me faire visiter, malgré moi, des criques de ma vie que je ne croyais plus devoir fréquenter.

Quand je rouvris enfin les yeux, mon banc se fondait dans le décor, le crépuscule disputait au jour la cour et les arbres. Surprise par les ombres et la fraîcheur du soir naissant, je me frottai les yeux, avant de me redresser péniblement. La rigidité de ma couchette de fortune semblait transférée dans mon dos. Après m'être longuement étirée, j'empoignai mon sac et le serrai contre moi. Je m'apprêtais à quitter le banc, quand un couple passa à ma hauteur ; un bout de leur conversation me parvint, la femme se plaignait :

— Encore deux semaines, je sais bien, le docteur me l'a dit, mais je voudrais quand même sortir plus tôt. Cet endroit est sinistre, je fais des terreurs nocturnes et puis mon chien me manque tellement...

— En voilà une autre qui a besoin de son doudou, spécula la Petite, espiègle, me glissant ainsi la puce à l'oreille.

Au lieu de partir, je restai encore un moment, pensive. Lorsqu'un adulte s'exprime, ceux qui ont l'ouïe fine peuvent percevoir la voix de l'enfant qu'il a été. À l'allure d'une dame, un regard acéré peut percer à jour la fillette d'antan. Mais finesse et sagacité étant parmi les choses du monde les moins bien réparties, ce qu'il faut vraiment voir ou entendre ne s'offre qu'à certains d'entre nous. L'évidence cache toujours en elle un mystère à déchiffrer. D'ailleurs, lorsque nous croyons percevoir une même réalité, les interprétations diffèrent. Ainsi, les paysages ne disent que ce qu'on veut bien leur faire dire : une montagne, spirituelle pour les uns, s'avère terrifiante pour les autres et la mer qui me fascine demeure inabordable pour certains.

Avec de telles idées fortement ancrées, je me considérais comme la doublure d'un être qui se cachait malicieusement aux autres et me tracassait en secret. Avec cette indomptable Petite, qui interfère dans tout ce qui me concerne, je me demandais souvent qui mes interlocuteurs percevaient en moi. Mais, à une époque où l'on assigne à la médecine et à la chimie la gestion de toute agitation intérieure, je me gardais bien de confier mes questionnements, par peur de me voir attribuer un trouble psychiatrique : schizophrénie, bipolarité, trouble de la personnalité, etc. Les mots-tiroirs ne manqueraient pas. D'audacieux apprentis sorciers s'empresseraient de me proposer une recette pharmaceutique, moins curative qu'une tarte aux pommes, mais aux conséquences nettement plus nocives. D'ailleurs, consciente de la difficulté du dialogue, dans une société où le métalangage *psy* contamine tout discours, je tenais mes nerfs aussi fermement qu'on bride un cheval fou. D'instinct, je limitais les discussions aux banalités d'usage. Si cette conduite était difficile à maintenir dans une relation amicale, elle convenait parfaitement dans le cadre du travail. Aujourd'hui, dans l'univers professionnel, des relations humaines à l'électrocardiogramme plat longent des rails parallèles, menant tous à des objectifs purement économiques. Alors, pour la compagnie et les confidences, j'estimais que la présence de ma peluche en valait bien d'autres. Et puis, à défaut de compréhension, de tendresse, chacun s'accommode de ses éboulements émotionnels et fait son nettoyage de printemps à sa manière. Ainsi, après l'âge de la candeur et des espoirs faciles, quand vient ce moment où l'enfant se prend rudement pour un adulte, on apprend à affronter sa pluie intérieure en confectionnant son propre parapluie. Qu'on ait une peau de pachyderme ou pas, les intempéries n'épargnent personne ! J'aurais volontiers prolongé encore ma méditation sur le banc, sans cette interpellation.

— Vous, encore ici ? Écoutez, venez avec moi, je crois que vous avez vraiment besoin d'aide.

Je reconnus l'infirmière, mais au lieu de m'agacer de sa présence, je bondis avec mon sac, la fixai droit dans les yeux et lui balançai une tirade ponctuée d'éclats de rire.

— Je n'ai besoin d'aucune aide. Oui, madame, j'ai un doudou chez moi ! Eh oui, encore à mon âge ! Une petite fille me poursuit, me harcèle, m'assiège ; après tant d'années de lutte, je ne peux toujours rien contre ses assauts ; parfois, croyant agir à ma guise, je découvre avec stupeur que je ne fais que succomber à ses humeurs : grandir semble impossible ! Mais cette Petite en moi, laissez-la-moi ! Pour elle, je chante et danse : *Yo sólo quiero caminar* ! Et tada-tada-tadadan !

Pendant que je rythmais, rigolais, sautillais, reculais, l'infirmière, sidérée, encore plus convaincue de la nécessité de me faire soigner, me regardait m'éloigner. Son diagnostic lui semblait maintenant évident : Cette fille, devait-elle se dire, n'a pas un grain dans la tête, mais une coulée de boue. Alors qu'elle s'étonnait encore, figée sous l'ombre d'un platane, je disparus, accompagnée par les derniers rayons de soleil et virevoltant d'une légèreté toute nouvelle. Je ne manquais pas d'opinion au sujet de l'infirmière. Certes, on apprécie que les humains soient capables d'attention pour leurs semblables, mais l'obsession de cette bonne femme, tout comme Marie-Odile et Sylviane, à m'imposer des soins commençait sérieusement à m'interroger. Et si la malade n'était pas celle qu'on croyait ? Dans la rue, je hâtai le pas, craignant de subir un internement d'office, une prise d'otage orchestrée par une névrosée de l'altruisme, qui confond tout, en agissant comme si son

métier d'infirmière lui conférait un rôle de tutrice sur le reste de la population. J'avancais, balançais gaiement mon sac, tandis que mes talons dansaient la folie sur le bitume. Soudain, ma foulée et mes sautilllements m'amuserent : je filais, fuyais, m'échappais comme une gamine prise en faute. Cette idée me fit sourire, mais ne changea rien à ma cadence.

— Si c'est une gamine, eh bien, c'est une gamine ! clamai-je, dans un éclat de rire, sans me soucier des passants.

— Tu vois, nous nous entendons bien quand tu veux ! constata la Petite, ravie de se sentir pleinement acceptée.

Pour une fois, je ne fis rien pour la réprimer. Je savais ma besace pleine de mauvais souvenirs, des tragédies d'enfance et des masques lugubres dont s'affublait, parfois, cette Petite, qui apparaissait dans ma vie de manière inopinée. Les rares fois où j'avais essayé d'en parler, il se trouvait toujours quelqu'un pour me museler d'un mot en vogue : la *résilience* ! Alors, j'interrogeais : la résilience est-elle une réfutation ou une résignation ? Les deux semblent bien illusoire, car ni la négation de ce qui fut ni l'attitude de l'opossum, qui simule la mort pour survivre, ne favorisent la révolte constructive, cette lucidité active qui met en branle le processus salvateur. La résilience, que certains prennent pour un antalgique miracle, n'est qu'une façon de se boucher le nez, or la perte de l'odorat ne se décrète pas, pire, elle n'élimine pas les relents du passé. On ne résilie pas les malheurs de notre histoire comme on résilie un contrat léonin. Je ne niais aucun des souvenirs douloureux de la Petite. Je ne prétendais pas non plus les transformer en strapontin, encore moins en couronne de laurier. Ils constituaient simplement la ligne de défi où, lutteuse niominka, j'enfilais *galoukalé*, mon *ngimb*, ma tenue de combat pour affronter la réalité. Réparer une âme blessée par le passé, c'est se lancer à la conquête de la vie, cela demande une véritable impulsion. Le *simb*, la danse du lion conquérant, s'exécute dans une débauche de volonté et d'énergie. Même le cajoleur tama de Assane Thiam, qui rythme *mame* et accompagne le vénérable déhanchement des anciens, demande, plus que de la souplesse, un pas résolu pour un *mbalakh* de caractère. Alors, quand on me dit *résilience*, je réponds que, même en la malaxant avec une tonne d'optimisme, on ne fera jamais de la boue des galettes de blé. Une blessure ne laisse qu'une douleur qui, avec le temps, ne devient rien d'autre qu'une cicatrice, c'est-à-dire le souvenir d'une douleur. Or, se souvenir, c'est re-sentir, réitérer la sensation, revivre ce qui fait mémoire et qu'aucune volonté ne peut dissoudre.

Après des années de lutte, j'avais décidé d'accepter la Petite avec sa mémoire névralgique. Mais je savais que cette Petite, si elle m'importunait parfois avec ses cauchemars, elle avait également la générosité de jeter dans mon ciel des rêves d'enfant, autant d'étoiles qui éclairaient mes nuits d'adulte. Alors, je me mettais quelques fois à tanguer, sans pour autant sombrer, car même au fond du blues, la Petite me retrouvait toujours et me montrait l'étoile du berger. Quand les souvenirs me torpillaient, ses rêves gonflaient aussitôt mes voiles et propulsaient résolument ma barque. Soudain, sa présence comblait les béances de tous les abandons et consolait de toutes les solitudes. Sans elle, il me manquerait la force de traverser la nuit pour voir la lumière mauve de l'aurore. Sans elle, il me manquerait du souffle pour gonfler les voiles de chaque jour. Tant que je porterai en moi cette Petite, qu'il me semble impossible de faire grandir, l'apprentissage ne peut que continuer, le sillage aussi.

Ce jour-là, en m'éloignant de l'hôpital, je m'éloignais de bien d'autres choses, car je venais de signer un nouveau contrat intime. Ma vie, qu'elle soit jugée normale ou pas, c'était désormais une robe que j'endosserais sans complexe. J'avais pris la résolution de faire définitivement la paix avec la Petite et de ne plus jamais me faufiler dans un moule de circonstance, conçu par d'autres.

Épilogue

Ce soir-là, je rentrai chez moi, munie d'une joyeuse conviction qui rayonnait dans mes yeux. Avant de me concocter un savoureux dîner au poisson, je m'offris une pause : pas une paresse d'apathique, mais un vrai moment de détente, comme je n'en avais pas eu depuis longtemps. Dès mon arrivée, je mis de la musique, dansai jusqu'à l'épuisement, puis me fis un thé vert aux fruits de la passion. Tout en sirotant mon infusion parfumée, j'écoutais la musique et battais la mesure, pendant que mon esprit voltigeait, papillonnait, dansait le flamenco avec ma nouvelle certitude.

Ce n'est pas vivre qui est difficile, mais le processus par lequel on passe pour accepter de vivre, avec tout ce qu'on porte en soi. Car il s'agit, sans cesse, de tirer un être des décombres du passé pour le remettre en route. Intersection entre hier et aujourd'hui, on est à la fois le boulet et la force qui doit le propulser. Sans maîtriser la physique quantique, on se doute bien qu'à la traction, les forces équivalentes se neutralisent. Alors, pour les inévitables chutes et rechutes, les autres peuvent soutenir ou non, on n'en retirera que consolation ou résignation. On gravit les montagnes avec son propre souffle, c'est cela qui procure la satisfaction attendue de l'ascension. Les enfants domptent leur terreur et goûtent au plaisir de la marche, quand ils ne s'accrochent plus à personne. Grandir, devenir adulte, c'est peut-être admettre les vacillations de cet enfant en nous et considérer l'instinct de survie comme le support des supports, le phare qui brille dans l'océan des doutes, le mât sur lequel hisser la bannière des derniers espoirs. L'instinct de survie est cette flamme, donnée à tous, que chacun peut alimenter du bois à sa portée. Cependant, dépourvu des ailes hydrophobes des papillons, on se laisse parfois surprendre par la pluie du blues, qui gâche l'envol et colle au sol. Ces jours de grand péril, quand la ressource vitale s'amenuise, à défaut d'une carapace de tortue, on peut adopter la tactique des crabes violets, qui courent et s'engouffrent dans leurs trous pour échapper à l'appétit des bécasseaux. On peut manquer d'amis ou de famille, parfois, on manque de joie, de courage ou d'entrain, il arrive même qu'on accumule plusieurs de ces carences, mais la pire perte, c'est celle qui ôte le goût de vivre. Tant que persiste l'envie, l'horizon reste une toile qui invite à peindre ses rêves. Vivre, c'est répondre à cet appel.

Je m'appelle Salie, les rétines brûlées à scruter la vie, je voudrais m'endormir, mais je ne peux m'empêcher d'écouter les anges de la mémoire qui chuchotent la nuit, me rappellent notre vie d'antan et m'encouragent à poursuivre ma route. Une petite fille m'accompagne et m'apprend à vivre. Quand je m'essouffle, à chanter *Yo sólo quiero caminar*, elle me prend par la main et m'explique sa méthode de marche : debout, en quête d'équilibre, on tente, obstinément, d'affermir son pas. Et parce qu'on ne peut qu'avancer, même suant, soufflant, serrant les dents, chacun traverse les saisons de la vie à sa propre cadence, même en titubant : tada-tada-tadadan !



Flammarion

Table of Contents

Couverture
Identité
Copyright
Couverture
Du même auteur
Prologue
Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI
Chapitre XII
Chapitre XIII
Chapitre XIV
Chapitre XV
Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
Chapitre XIX
Chapitre XX
Chapitre XXI
Chapitre XXII
Chapitre XXIII
Chapitre XXIV
Chapitre XXV
Épilogue